John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
Adams
153.9a
v. 2

FN909 5.12,37: 150

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES EGYPTIENS ET LES CHINOIS.

PAR MR. DE P***. *Auteur des* RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES AMERICAINS.

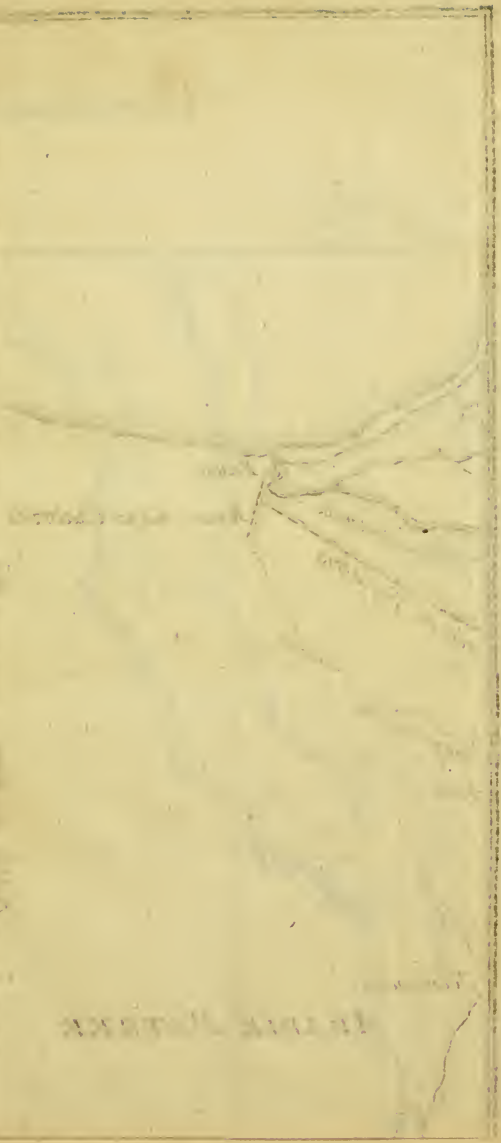
TOME II.

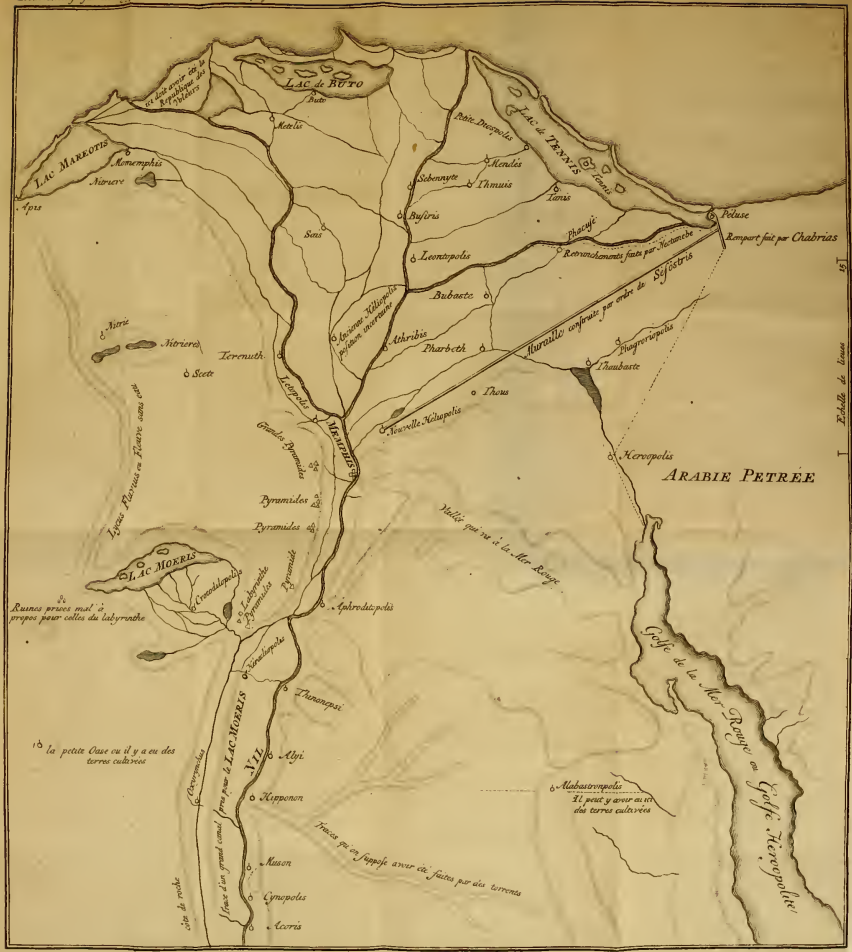
A AMSTERDAM & à LEYDE,
Chez { BARTH. VLAM, & J. MURRAY,
MDCCLXXIII.

ADAMS 1539
M. 2 A

RECHERCHES PHILOSOPHIQUES SUR LES EGYPTIENS ET LES CHINOIS.

TOME II.





Carte de la grande Muraille de l'Egypte ancienne.

SECONDE PARTIE.

SECTION VI.

Considérations sur l'état de l'Architecture chez les Egyptiens & les Chinois.

NOUS NE CONSIDERONS ici les principaux Ouvrages élevés par les Chinois & les Egyptiens, que pour faire sentir que le génie de ces deux peuples a essentiellement différé. Car nous ne prétendons pas parler de l'Architecture comme en parleroit un Architecte, qui voudroit toujours insister sur les regles & les principes : c'est-là le devoir de l'Artiste : mais ce n'est pas celui du Philosophe.

Après avoir examiné quelques monuments en général, nous décrirons avec plus de détail la grande muraille qui a fermé l'Egypte du côté de l'Orient : & pour qu'on ne soit point tenté de croire, qu'il y a quelque rapport entre ce rempart & celui de la Chine, nous en indiquerons un nombre étonnant d'autres sur la surface de l'ancien Continent, & dont quelques-uns

ont été d'une telle étendue, que ſi on les eût conſtruits ſur une même ligne, ils auroient pu couper à peu près tout notre hémiſphere en deux : c'eſt-à-dire que, ſi cette chaîne de murailles eût commencé ſous le premier Méridien en ſuivant toujours la direction de l'Equateur, elle ſeroit venue aboutir presqu'aux extrémités de l'Aſie. Et il eſt remarquable que ce ſoit principalement contre les Tartares & les Arabes qu'on a tâché de fortifier ainſi tant de regions dans trois différentes parties de notre Globe; car en Amérique on n'a point découvert la moindre apparence de quelque retranchement de cette eſpece.

Un Chinois, qui entreprendroit aujourd'hui le voyage de l'Egypte, ſeroit bien ſurpris en voyant les Obéliſques d'Alexandrie & de la Matarée, & encore plus ſurpris en conſidérant cette ſuite de Pyramides rangées à l'Occident du Nil depuis *Hauara* jusqu'à *Gizeh*. Car, loin qu'on trouve des Pyramides & des Obéliſques à la Chine, on n'y a pas même ouï parler de quelque monument ſemblable. L'Empereur *Kien-long* de la Dynaſtie *Daj-dzin*, qui vit encore dans l'inſtant que j'écris, peut avoir dans ſes appartements quelques tableaux moins mal faits que ceux qu'on y a vus juſqu'en 1730. Mais ce Prince n'a pas dans toutes ſes maiſons une belle colomne de marbre ou d'albâtre. Ses prédéceſſeurs depuis *Yao*, s'il eſt vrai qu'*Yao* ait exiſté, n'ont employé dans leurs Palais, dans leurs Pagodes, dans leurs Tombeaux, que des colomnes de bois ſans aucune proportion déterminée.

De-là il réſulte déja que le caractere de l'Architecture Chinoiſe eſt diamétralement oppoſé au génie de l'Architecture Egyptienne, qui tendoit à rendre indeſtructible, & pour ainſi dire immortel, tout ce que les Chinois rendent extrêmement fragile, & encore extrêmement inflammable à cauſe du vernis, dont ils recouvrent leurs colomnes, & de cette pâte de chaux, de filaſſe & de papier mâché dont ils rempliſſent les ca-

cavités du bois, lorsqu'il s'en trouve sur le corps du fust, ou sur les parties apparentes de l'entablement.

Le feu ayant gagné quelques quartiers de *Nankin*, on tenta inutilement de l'éteindre: il ne fut pas possible de sauver une maison, & trois jours après l'incendie on ne voyoit plus dans tout ce lieu désolé la moindre ruïne d'habitation: tandis que la ville de Thébes, qui a été brûlée, saccagée tant de fois depuis Cambyse, offre encore des vestiges considérables, qu'on sait avoir occupé longtemps MM. Pococke & Norden, qui en ont donné des dessins & des descriptions; cependant il s'en faut de beaucoup qu'ils ayent tout décrit & tout dessiné. On est persuadé que les ruïnes du grand Temple de Thébes dureront encore plus longtemps que des Palais bâtis de nos jours en Europe, & surtout que la Coupole de Saint Pierre, qui ne paroit plus pouvoir résister longtemps.

Quand on connoit la vanité des Chinois, & leur peu de scrupule sur les mensonges historiques, alors il faut apprécier à sa juste valeur tout ce qu'ils rapportent des édifices merveilleux, construits par leurs premiers Empereurs. Quelques-unes de ces fabriques n'ont jamais existé, comme le prétendu château de l'Impératrice *Ta-kia*, dont la description purement fabuleuse ou romanesque, a été faite par des Ecrivains qui n'avoient aucune idée de toutes ces choses, pour oser dire que ce Palais étoit bâti de marbre rouge, tirant sur la couleur de rose; que le jour y entroit comme dans un apartement de la maison d'or de Néron, qu'il avoit des portes de jaspe, & qu'il s'élevoit à deux mille pieds dans l'air. Quelques autres constructions, comme le Tombeau de *Schi-chuan-di*, ont été de simples ouvrages de boiserie. Et le Lecteur jugera dans l'instant combien on a grossiérement exagéré à l'occasion de ce Tombeau dont il ne reste pas même de ruïne.

On ne peut que rire de la simplicité ou de la folie des Chinois, qui montrent, dans la Province de

Chen-ſi, la ſépulture de *Fo-hi*; & là-deſſus le Pere du Halde obſerve ſérieuſement que, ſi ce monument eſt authentique, il faut le regarder pour le plus ancien de tous ceux qu'on connoît ſur la ſurface de notre Continent. (*a*) Mais cette ſépulture de *Fo-hi* n'entre pas en comparaiſon avec le *Pic Adam*, dans l'Iſle de Ceylon, où l'on fait voir les traces de *Piromi*, le premier des mortels. On conçoit bien que ces puériles Traditions ne peuvent avoir cours que chez des nations peu éclairées, & où la Critique Hiſtorique eſt entiérement inconnue; de ſorte que des ignorants s'y repaiſſent les uns les autres avec des fables. Comme les Lettrés ſavent que leur pays a été peuplé par des colonies venues des hauteurs de la Tartarie, ils ont ſuppoſé que leur prétendu Fondateur *Fo-hi* devoit avoir été enterré à peu près ſous le trente-cinquiéme degré de latitude Nord, & le cent & vingt-deuxiéme de longitude; ce qui correſpond aſſez bien à la ſituation de la ville de *Kong-tchang* dans la Province du *Chen-ſi*.

Les Chinois n'ont jamais connu la méthode de bien bâtir en pierres un édifice de deux ou trois étages. Et ils ne veulent pas même l'entreprendre avec leurs charpentes; tellement que chez eux les villes occupent toutes trois ou quatre fois plus de terrain que cela ne ſeroit convenable, dans un pays comme le leur, où le fort de la culture eſt dans le voiſinage des villes. M. le Poivre dit qu'on y ménage le terrain, lorſqu'il s'agit de faire une maiſon de plaiſance; & que les grands chemins n'y ſont que des ſentiers. (*b*) Mais convenons que cet Ecrivain a porté l'enthouſiaſme en faveur des Chinois très-loin.

La maiſon de plaiſance, que fit faire par caprice, &

(*a*) *Deſcription de la Chine. Tom. I, pag.* 223.
(*b*) *Voyage d'un Philoſophe.*

& sans aucun besoin, l'Empereur *Can-hi*, occupoit plus de place que toute la ville de Dijon; & on sait que le chemin, qui conduit à Pékin, a cent & vingt pieds de large. Et ce n'est, par conséquent, point un sentier. Dans les Provinces Méridionales où l'on n'employe ni voiture, ni chevaux, ni aucune bête de somme ou de trait; parce que tout le commerce s'y fait par les canaux, les grandes routes n'ont pas besoin d'être si spacieuses; mais on verra bientôt que le commerce intérieur ne s'y est pas toujours fait par les canaux.

Quelques Voyageurs pensent, que les Chinois n'ont jamais voulu se résoudre à bâtir des maisons de plusieurs étages; parce qu'ils craignent les tremblements de terre, qui sont néanmoins beaucoup plus rares chez eux que dans les isles du Japon & les Moluques, où ils paroissent être périodiques. Mais ce qu'il y a de bien certain, c'est que les maisons Chinoises, quelque basses qu'elles soient, ne résistent point contre les moindres secousses, qui y rasent quelquefois des villes entieres, comme si un violent tourbillon ou un ouragan y eût passé. On vit ce spectacle en 1719 à *Junny*, & dans quelques autres bourgades des environs, où il ne resta point une habitation sur pied. (a)

Sous le régne d'*Yong-scheng*, pere de l'Empereur actuel, il y eut plus de quarante-mille personnes écrasées à *Pékin*; & cela dans des logis si bas & si petits, qu'ils ne paroissoient être que des cases ou des chaumieres. Il y a sûrement une méthode pour bâtir de façon que les tremblements de terre ne sauroient nuire beaucoup; mais cette méthode est inconnue aux Chinois, qui ne donnent pas assez de solidité aux fondements, ni assez d'épaisseur aux murailles; & d'ailleurs ils ne les lient point entr'elles avec des pou-

(a) *Antermony Journal. Tom. I. pag. 274. & suiv.*

poutres & des ancres. Ainsi il ne faut pas s'étonner de ce que leurs bâtiments, malgré leur peu d'élévation, s'écroulent encore plus aisément, que s'ils étoient de deux ou trois étages. Un jour le clocher de *Nankin* succomba sous le seul poids de la cloche.

L'Architecture est à la Chine comme tous les autres Arts, réduite en routine, & non en regles. Ce n'est point un Palmier, qui y a servi de modele aux colomnes; mais c'est le tronc d'un arbre connu sous le nom de *Nan-mou*, & dont il a été impossible jusqu'à présent de déterminer le caractere: cependant je soupçonne qu'il appartient au genre des Melesses ou au genre des Sapins. Après avoir trouvé le modele ou l'idée de la colomne, on croiroit qu'ils en ont fixé aussi les proportions; & voilà néanmoins ce qu'ils n'ont point fait suivant des principes invariables.

M. Chambers, qui n'a mesuré que quelques parties & quelques membres d'une Pagode de *Canton*, dit qu'ils donnent depuis huit jusqu'à douze diametres à la hauteur du fust. (*a*) Mais cela n'est point généralement vrai: ils n'estiment réellement une colomne, qu'à mesure qu'elle est grosse & d'une seule piece; & c'est en cela qu'ils font consister une espece de luxe ou de magnificence. Or, comme il est difficile de trouver des arbres qui ayent toutes ces qualités, ils se voyent réduits, au moins dans les édifices privés, à se servir de troncs de douze ou treize pieds de-haut depuis la naissance des racines, jusqu'à l'endroit où il faut les étêter: parce que la diminution y devient trop sensible.

Le

(*a*) *Dessins des édifices, meubles, habits, machines & ustensiles des Chinois &c.*

Il se peut que M. Chambers a même mesuré dans une Pagode, qu'on prétend avoir été ci-devant une église des Jésuites. D'ailleurs il n'a pas eu connoissance d'un fait que je rapporterai dans la suite.

Le *Nan-mou* reste, comme toutes les autres espèces de Sapins, longtemps sur pied avant que de gagner en circonférence, parce qu'il gagne d'abord en hauteur : ainsi ce doit être la difficulté de trouver le bois propre à faire de grosses colomnes, qui a déterminé les Chinois à les préférer à toutes les autres. Celles d'une Pagode, qui a existé près de *Nankin*, avoient à-peu près quatorze pieds de circonférence : celles du nouveau Palais de *Pékin*, tel qu'on l'a reconstruit depuis le dernier incendie survenu sous *Can-hi*, n'ont que sept pieds de circonférence.

Il est étonnant qu'avec de telles idées les Chinois n'ayent jamais pu se résoudre à travailler en pierre ou en marbre ; & cela dans un pays tout rempli de carrieres. Si leurs édifices nous choquent encore plus que ceux des Persans & des Turcs, c'est qu'il n'y a pas de symmétrie dans le tout, ni de proportion dans les parties. Ils font les Frises deux ou trois fois plus hautes qu'elles ne devroient l'être ; & cela pour se procurer beaucoup de champ où ils puissent étaler des ornements & des entrelas si bizarres, qu'on ne sauroit les décrire ni les définir. Il paroît que chez les Egyptiens cette partie étoit principalement destinée à contenir des représentations d'animaux sacrés ; & voilà pourquoi les Grecs l'ont nommée le Zophore, en quoi nous avons eu tort de ne pas les imiter : car ce mot de *Frise* est un terme barbare, dont on ne devroit point se servir.

Quant à l'emblême du Dragon, il n'y a point de place qui lui soit particuliérement consacrée dans la décoration des Palais & des Pagodes : on le met partout, & jusques sur la crête & les angles du toit, où il produit un effet plus révoltant qu'on ne pourroit le dire ; & je ne conçois point quel plaisir on a trouvé en multipliant ainsi les copies d'un monstre si hideux, qui ressemble tantôt à un lézard Iguan, & tantôt à un crapaud ailé avec une queue d'Eléphant. Qu'on l'ait conservé dans les bannieres & les [illegible]rées, parce

que c'est la principale piece des anciennes armoiries ; cela est en quelque sorte fondé sur l'immutabilité des coutumes de l'Orient ; mais l'emploi, qu'on en a fait comme ornement d'Architecture, n'est point plus raisonnable que l'invention de ces Artistes François, qui avoient sculpté des têtes de coqs, & des fleurs de lis dans les chapiteaux d'Ordre Corinthien, pour faire la plus froide allusion qu'on puisse imaginer, au nom & à l'emblême de leur nation.

Tels sont les édifices de la Chine : les maîtresses murailles n'y portent rien : le toit & le comble reposent immédiatement sur la charpente, c'est-à-dire sur les colomnes de bois. Pour ne point réformer cette pratique vicieuse, & qui ne contribue nullement, comme on l'a cru, à garantir leurs villes de l'incendie, ils ont inventé de doubles toits, qui débordent les uns sur les autres ; car ils ont souvent besoin d'un toit séparé pour couvrir les murailles.

De tout ce qu'ils négligent le plus dans une construction, c'est la solidité, sans laquelle il n'y a point de beauté réelle en Architecture : les maisons bâties le long de la riviere de *Canton*, ont des fondements ; parce qu'il seroit impossible de s'en passer à cause de l'eau : mais dans l'intérieur des Provinces on voit des villes entieres où les maisons manquent de fondements. Il y existe des Tours dont la première assise de briques n'est pas à vingt-quatre pouces de profondeur sous le rez de chaussée, aussi ne durent-elles point longtemps ; & le P. Trigault dit qu'il est rare qu'elles restent sur pied pendant un siecle. (*a*) Mais il faut excepter de cette regle le *Van-ly-czin* ou la grande Muraille, qui a été élevée par plusieurs Rois absolument indépendants des Empereurs de la Chine, & qui

(*a*) *Ita raro unius sæculi ætatem ferunt.* Exped. apud Sin. Lib. 1. Cap. 4.

qui avoient intérêt à mettre cet ouvrage en état de réſiſter aux efforts de l'ennemi; ſans quoi il eût été abſurde de l'entreprendre. Encore les parties, qui ne portent pas ſur le roc vif, ou qu'on n'a pas eu ſans ceſſe ſoin d'entretenir, ſe ſont-elles très-dégradées.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que la groſſeur des colomnes, dont les Chinois ornent quelquefois leurs bâtiments par une pure oſtentation, ne contribue en rien à la ſolidité; parce que leurs baſes ne ſont point bien aſſurées, ni enfoncées en terre. Ces prétendues baſes ne ſont que des pierres carrées, qu'on range ſur le pavé, & où il y a une petite excavation dans laquelle on fait entrer le pied des colomnes, qui n'ont aucun renflement, & qui paroiſſent unies à la partie qu'on pourroit nommer parmi eux l'Architrave: car ils n'ont jamais fait uſage de chapiteaux, ni de rien de ſemblable. Et cette particularité prouve, comme mille autres, que leur maniere de bâtir s'éloigne extrêmement de la maniere des Egyptiens, dont l'imagination avoit beaucoup travaillé ſur les chapiteaux; & il ne faut pas croire qu'ils ſe ſoient contentés de la ſeule forme que décrit Athénée, comme la plus généralement employée. (*a*) Car on en a encore découvert neuf ou dix autres eſpeces dans les ruïnes du *Delta* & dans celles de la Thébaïde: auſſi de quelque côté qu'on conſidere une Pagode de la Chine, n'y trouve-t-on pas la moindre reſſemblance avec un temple de l'Egypte: on n'y trouve ni l'enfilade des Sphinx, ni les murs inclinés, ni des combles en terraſſes, ni des Obéliſques, ni des cryptes, ni aucune apparence de ſouterrain.

J'ai toujours ſoupçonné qu'on s'eſt mépris beaucoup ſur l'objet qui a ſervi de modele aux premiers bâtiments des Egyptiens; mais à la Chine il n'eſt presque

(*a*) *Lib. V. Cap. 6.*

que pas possible de s'y méprendre. On y a contrefait une Tente; & cela est très-conforme à tout ce qu'on peut savoir de plus vrai sur l'état primitif des Chinois, qui ont été, comme tous les Tartares, des Nomades ou des Scénites: c'est-à-dire qu'ils ont campé avec leurs troupeaux avant que d'avoir des villes. Et c'est-là sans doute l'origine de cette singuliere construction de leurs logis, qui restent sur pied, lors même qu'on en renverse les murailles; parce qu'elles enveloppent seulement la charpente sans porter le toit; comme si l'on y avoit d'abord commencé par faire autour des tentes une enceinte de maçonnerie pour renfermer le bétail; & tel a dû être en effet le premier pas de la vie pastorale & ambulante vers la vie sédentaire.

Quand on considere en général une ville Chinoise, on voit que ce n'est proprement qu'un camp à demeure, dont il n'est gueres possible de rien appercevoir dans le lointain, sinon le circuit des remparts, qui sont beaucoup plus hauts que les maisons d'un seul étage. Aussi trouvé-je que M.-de Bougainville, en parlant de l'établissement des Chinois près de Batavia, nomme toujours leur quartier, le *camp des Chinois*. (*a*)

Un Historien ou plutôt un Fabuliste de la Chine, appellé le *Lopi*, dit que les premieres habitations de son pays ressembloient à des nids d'oiseaux. Mais c'est-là une expression Orientale & fort figurée, qu'on ne doit pas prendre à la lettre: car nous ne saurions supposer que les anciens Chinois ayent vécu sur les arbres, comme ces Sauvages de l'Amérique Méridionale, qui étoient si bêtes & si paresseux, qu'ils ne donnoient aucun écoulement aux eaux des rivieres, qui en Eté se débordent entre les Tropiques; de sorte

(*a*) *Voyage autour du Monde, Tom. II. pag.* 226.

te qu'il ne leur reſtoit de refuge que ſur les arbres, où ils paſſoient une partie de l'année, comme les ſinges & les ſapajous, en mangeant les fruits qu'ils trouvoient ſur les branches.

Il eſt croyable que par ces nids d'oiſeaux, le *Lopi* a voulu déſigner des tentes rondes, baſſes & faites comme des ruches, dont ſe ſervent les Tartares qui campent dans le *Chamo* ou d'autres déſerts ſabloneux, où l'on ne ſauroit aſſurer les piquets pour garantir les tentes ordinaires, telles que celles dont les Chinois ſont maintenant uſage à la guerre, & qu'on ſait ne différer preſqu'en rien de celles qu'on employe dans les armées de l'Europe. (*a*)

J'ignore comment M. l'Abbé Barthélemy a pu dire que les édifices, qu'on voit repréſentés ſur la célebre Moſaïque de Paleſtrine, reſſemblent à des maiſons Chinoiſes. Ce ſavant homme doit avoir éprouvé de ſingulieres illuſions en examinant ce monument, & on ſe contentera de rapporter ici un ſeul fait, qui ſera bien juger de tous ceux qu'on ne rapporte pas: il aſſure que dans des barques, qui marchent ſur le Nil, on diſtingue des perſonnages, dont le bonnet rond & pointu reſſemble aux bonnets que portent aujourd'hui les Chinois; & de-là il conclud que les Chinois ſont originaires de l'Egypte. (*b*)

Mais comment eſt-il poſſible qu'il ne ſe ſoit pas apperçu que cette coëffure n'eſt en uſage à la Chine que depuis l'an 1644? C'eſt véritablement le chapeau Tartare, dont le peuple dût ſe couvrir, lorſqu'il reçut ordre de ſes vainqueurs de couper ſa longue

(*a*) *Art militaire des Chinois, pag.* 376.

(*b*) *Explication de la Moſaïque de Paleſtrine.*

Les anciens Egyptiens ſe coupoient les cheveux: les Chinois au contraire ne les coupoient jamais, & on a vu leur opiniâtreté à cet égard, lors de la conquête des Tartares.

gue chevelure: car quand il portoit encore ſa longue chevelure, il ne portoit point le chapeau Tartare. Ainſi toutes les prétendues conformités entre l'habillement des Egyptiens & l'habillement des Chinois, s'évanouiſſent comme des chimeres, que plus de réflexions & de recherches euſſent fait éviter. Nous avons vu à peu près toutes les copies gravées, qui exiſtent de la Moſaïque de Paleſtrine; & ſurtout celle que M. l'Abbé Barthélemy a fait inſérer lui-même dans les *Mémoires de l'Académie des Inſcriptions*: or il ne paroit point que les barques du Nil, ſur leſquelles cet Auteur a encore beaucoup inſiſté, reſſemblent plus à des barques Chinoiſes qu'à des gondoles de Veniſe. Les vaiſſeaux de toutes les nations, depuis les chaloupes des Eskimaux & les canots des Hurons, juſqu'aux galeres de la Méditerranée, ſe reſſemblent par leur forme primitive; & on nous croira aiſément, ſi nous diſons que ce n'eſt pas ſur de tels rapports qu'il faut fonder l'hiſtoire d'une colonie envoyée de l'Afrique aux extrêmités de l'Aſie.

Quoique les Chinois entendent depuis très-longtemps l'art de faire des voûtes, ils ne l'ont cependant point toujours mis en uſage dans la conſtruction des ponts. Celui, qu'on voit en un endroit de la Province de Junnan, ne conſiſte qu'en des piliers dreſſés d'eſpace en eſpace, entre leſquels on a tendu des chaînes de fer où l'on paſſe en frémiſſant. Des ouvriers tant ſoit peu habiles n'auroient jamais pu ſe réſoudre à exécuter un ouvrage de cette nature: car indépendamment de tous les autres inconvéniens, & de tous les autres dangers, la rouille occaſionnée par les brouillards de la riviere, doit attaquer les chaînons, & les briſer au moment où l'on s'y attendroit le moins, pour peu qu'on ceſſât d'y veiller.

Ce n'eſt point ſans ſurpriſe qu'on voit dans les Lettres du Pere Parrenin, qu'il oppoſe ce prétendu pont de fer à toutes les grandes conſtructions de l'Egypte; jugement qu'on ne peut attribuer qu'à la prédi-

dilection que les Ecrivains de son Ordre ont témoignée en faveur des Chinois; ce qui nous a mis dans une continuelle défiance en lisant leurs Rela ons. On rencontre à la Chine beaucoup d'autres ponts où l'on a également employé une méthode très-éloignée de la pratique des voûtes: c'est-à-dire qu'on y a couché des pierres plattes sur des piles plantées fort près les unes des autres; ce que des voyageurs ignorants ont regardé comme une beauté: tandis que sans cette précaution, les pierres de traverse, quelqu'épaisseur qu'on leur eût donnée, se seroient rompues dans leur milieu.

Quant au fameux pont volant, dont on a tant parlé en Europe, & dont on a gravé tant de fois la figure, il faut enfin dire ici qu'il n'a jamais existé comme il est décrit dans les livres. L'Auteur, auquel on doit une continuation de l'Histoire de M. Rollin, semble insinuer que c'est le Pere Kircher, qui a pris la liberté d'inventer le pont volant dans un Ouvrage imprimé à Amsterdam, sous le titre de *Chine illustrée.* Ce Pere Kircher, qu'on accuse de tant de choses, avoit sans doute des visions étranges, & beaucoup d'audace pour les faire valoir; mais il faut ici lui rendre justice, puisqu'il ne parle que d'après l'*Atlas* de Martini, comme a fait aussi le Compilateur anonyme des merveilles de l'Art & de la Nature. (*a*) Au reste celui qui a inventé le pont volant, n'avoit pas le sens commun; & je ne suis que médiocrement surpris de ce qu'un habile Architecte François, nommé Boffrand, qui en a examiné les dimensions, ait déclaré qu'elles étoient chimériques dans tous leurs points: car elles le sont indubitablement, & on s'apperçoit au premier coup d'œil, qu'on n'a pu faire un tel pont ni par le moyen d'un arc Romain

(*a*) *Artificia hominum & Miranda Naturæ in Sinâ- pag.* 638.

main, ni par le moyen d'un arc Gothique, qui est néanmoins le plus communément employé à la Chine. Ce qui peut avoir donné lieu à toutes ces fables absurdes, par lesquelles nos voyageurs d'Europe n'ont que trop bien servi la vanité des Chinois, c'est qu'un torrent ou quelque riviere fort rapide, comme elles le sont souvent dans ce pays hérissé de tant de montagnes, s'est probablement ouvert un passage sous des rochers, dont le pied portoit sur une couche terreuse, & en aura excavé les bords, phénomene qui n'est point sans exemple dans les Alpes. Enfin tous les ponts, que les Chinois ont construits, sont des ouvrages bizarres: & quand il s'y trouve des arcades, elles manquent ordinairement de force ou dans la cime ou dans la moitié supérieure de l'arc: aussi le Pere du Halde observe-t-il que, s'il y passoit des voitures chargées, elles ne résisteroient point à la poussée, & s'écrouleroient sous le poids. Mais comme ces ponts forment un angle très aigu vers leur milieu, des voitures ne sauroient y passer; car on y monte & on en en descend par des marches ou des escaliers. Quand on demande aux Chinois pourquoi ils donnent tant d'élévation aux arches du milieu, alors ils disent que cela doit être ainsi, pour que les barques puissent passer sans baisser leurs mâts; mais au lieu de faire des ponts si périlleux, il vaudroit mieux forcer les barques à baisser les mâts, ce qui n'est point une manœuvre difficile sur les petites rivieres.

Une observation de la derniere importance, & qui doit nous détromper à jamais sur tout ce que les Historiens Chinois rapportent de l'état florisfant de leur pays sous les anciens Empereurs, c'est celle qui concerne le Canal Royal ou l'*Yu-ho*, Ouvrage vraiment digne d'admiration, & où l'on a employé des Architectes très-versés, tant dans la pratique du nivellement, que dans la construction des écluses, dont le mécanisme & le jeu sont aussi amples que l'effet en est étonnant.

Com-

Comme c'eſt par ce Canal que ſe fait preſque tout le commerce intérieur, & comme c'eſt encore par cette voie que les provinces Méridionales communiquent avec celle de *Petcheli* & celle de *Kiang-nan*, ſans courir les dangers de la Mer, il n'eſt pas poſſible que le commerce intérieur ait été dans une grande activité avant qu'on eût ouvert cette route. Et les Lecteurs, qui ont quelque pénétration, concevront tout ceci, ſans qu'il ſoit néceſſaire d'inſiſter davantage à cet égard.

Mais il ne faut point s'imaginer maintenant que le Canal Royal ait été fait par les Chinois: leurs Architectes n'ont pas été en état de l'entreprendre, & bien moins de l'exécuter. Ce ſont les Tartares Mongols, qui ont creuſé ce lit immenſe, par lequel des fleuves coulent dans des lacs, & des lacs dans des fleuves, ſans que les uns tariſſent, & ſans que les autres débordent. On peut naviguer ainſi pendant plus de ſix-cents lieues: on peut aller ainſi d'une extrémité de l'Empire à l'autre en bateau.

Le Conquérant *Koublai*, dont jamais le nom ne mourra, étoit un Prince très-inſtruit, & qui aimoit tous les Arts: il appella à la Chine beaucoup de Savants, mais ſurtout des Aſtronomes, des Géographes & des Architectes Perſans, Arabes & Lamas. Il chargea les Aſtronomes de dreſſer un calendrier, & envoya les Géographes vers le Nord juſqu'au cinquante-cinquiéme degré, & juſqu'au ſeiziéme vers le Sud, pour faire des obſervations, & prendre la hauteur de toutes les places de la Chine, de la Corée, de la Tartarie & du Tunquin.

Quant aux Architectes, il les employa à faire le grand Canal vers l'an 1280 après notre ére. Et depuis cette époque très-récente, comme on voit, la Chine a changé de face. La Mer engloutiſſoit les trois quarts des barques, qui vouloient parer le Cap de *Li-ampo* pour ſe rendre dans les eaux du Golfe de *Nankin:* les Mongols effrayés à l'aſpect de tant de déſaſ-

sastres & de naufrages, eurent enfin compassion des Chinois, qui naviguoient si mal sur l'Océan, & qui manquoient d'industrie pour se frayer une route au travers du Continent. Aujourd'hui il ne périt point une barque même dans le passage des écluses, que les Tartares Mandhuis ont soin d'entretenir, & il se peut que, si les Mandhuis n'étoient point survenus, les Chinois auroient encore laissé tomber cet ouvrage, déja fort dégradé en 1640, absolument en ruines: ce qui les eût replongés dans l'état où ils ont dû se trouver avant le treiziéme siécle.

Il faut observer encore, que toutes les rigoles pour l'arrosement des terres, & les canaux de traverse, qui communiquent à présent en très-grand nombre avec l'*Yu-ho*, ont été également creusés par les soins du Tartare *Koublai-Kan*. (*a*) Ce Prince ouvrit aussi la Chine Méridionale aux commerçants étrangers; & ce fut sous son régne qu'on y vit pour la premiere fois des navires du Malabar, de Sumatra, de Ceylon; ce qui remit un peu les Provinces exténuées par les rapines des Généraux & des Officiers Chinois, qui exigeoient de plus fortes contributions dans leur propre pays qu'on n'en demanderoit dans un pays conquis. Enfin pillant leurs alliés, & pillés à leur tour par les ennemis devant lesquels ils fuyoient, il ne leur restoit plus ni honte, ni honneur. *Koublai*, pour prévenir ce brigandage, augmenta la solde des Généraux &

(*a*) M. Boysen dit, dans son Abrégé Allemand de l'Histoire universelle *Tom. IX. pag.* 393, que *Koublai-Kan* fit encore faire à la Chine plusieurs autres Canaux, afin d'ouvrir une communication entre des rivieres navigables; & voilà ce que beaucoup d'autres Auteurs disent tout de même. Quant à moi je doute qu'il y ait quelque Canal considérable dans toute l'étendue de la Chine, qui ne soit un ouvrage fait par les Mongols ou depuis l'époque de leur conquête.

& des Officiers, qui sous l'ancienne forme de Gouvernement avoient été mal payés, & ils ne méritoient pas de l'être mieux. Il faut convenir après tout cela, que c'est une ingratitude monstrueuse de la part des Chinois d'avoir voulu noircir la mémoire de ce Prince, auquel ils ont reproché comme un crime, la confiance qu'il mettoit dans des hommes venus de l'Occident, c'est-à-dire les Géographes & les Architectes, étrangers qu'il appliqua à des travaux dignes des plus grands Monarques de la Terre: ils lui ont reproché encore d'avoir aimé les femmes & le Dalai-Lama; comme si tous les Empereurs de la Chine n'avoient point eu avant lui des serrails remplis de trois ou quatre-cents concubines, gardées par douze ou treize-mille châtrés.

Quant au Dalai-Lama, il étoit le Pontife légitime de la Religion que *Koublai-Kan* professoit: car au-milieu de sa gloire & dans le long cours de ses prospérités il n'oublia point que les grands & les petits sont également environnés de la main du Tout-Puissant. Et s'il resta inébranlablement attaché au culte de ses ancêtres, au moins ne persécuta-t-il jamais, dans tous les pays qu'il avoit conquis, un seul homme à cause de quelques futiles opinions: bien différent en cela d'Alexandre, qui tourmenta sans cesse les Mages de la Perse, qui ne purent soustraire entiérement au fanatisme de ce Macédonien les livres sacrés du *Zend*.

Les Arabes, qui voyagerent à la Chine au huitiéme siécle, disent qu'ils trouverent ce pays soumis à des Eunuques, & peuplé encore, en quelques endroits, d'Anthropophages. (*a*) Là-dessus on a beaucoup

(*a*) *Ancienne Relation des Indes & de la Chine, publiée par l'Abbé Renaudot, pag.* 55 *&* 132.

coup raisonné, & on s'est même permis de révoquer le rapport de ces Arabes en doute: mais le Gouvernement des Eunuques est un fait indubitable, & il est indubitable encore que ces voyageurs n'ont pu de leur temps voir la Chine comme on la voit aujourd'hui; puisque ce n'est qu'au régne de *Koublai-Kan*, Fondateur de la vingtiéme Dynastie, qu'il faut rapporter l'époque de la révolution arrivée dans le commerce & l'agriculture.

Ce fut aussi alors que l'Astronomie s'y montra pour la premiere fois, quoiqu'en dise le Pere Gaubil; mais les connoissances apportées par les Arabes, les Persans & les Savants de *Balk* & de *Samarcand*, qui suivoient les Mongols, se perdirent une seconde fois à l'extinction de la vingtiéme Dynastie. Nous en avons une preuve, & même une démonstration dans l'Edit du premier Empereur Tartare Mandhuis: cet Edit publié en 1650, dit que depuis l'expulsion des Mongols, les Chinois n'avoient pas été en état de faire un seul Almanach exact, que d'année en année l'erreur avoit augmenté, & qu'enfin c'étoit-là un opprobre pour les vaincus & les vainqueurs, qu'il falloit faire cesser en abandonnant le prétendu Tribunal des Mathematiques aux Européens, qui en sont encore en possession aujourd'hui; & si on les en chassoit, le Calendrier de l'année prochaine pécheroit grossiérement; car si les Chinois ne changent point de langue & d'écriture, je les tiens incapables de faire des progrès dans quelque science que ce soit. Cependant leurs Historiens voudroient bien nous faire accroire, qu'on voit encore dans leur pays des Observatoires construits depuis trois-mille ans; mais nous osons dire qu'il n'existe point dans toute la Chine un seul monument authentique & avéré, qui approche seulement d'une telle antiquité. Le seul Observatoire qu'on y ait trouvé, est celui de *Pékin*, ville bâtie

en

en 1267 de notre ére par *Koublai-Kan.* (*a*) D'où il réſulte que l'érection de cet Obſervatoire eſt poſtérieure à la conquête des Tartares Mongols, qui, comme on vient de le voir, changerent toute la face de l'Empire. Quant aux inſtruments découverts ſur une montagne près de *Nankin*, ils avoient été fabriqués en 1349; & par conſéquent toujours après l'époque de la conquête des Mongols.

Voici une obſervation déciſive ſur toutes ces choſes.

La latitude de *Pékin* eſt de 39 degrez, 55 minutes & 15 ſecondes de plus qu'on ne l'indique dans la Carte de Mr. d'Anville: la latitude de *Nankin* eſt de 32 degrez, 4 minutes & 3 ſecondes. Cependant les cadrans & les autres inſtruments trouvés à *Nankin* & à *Pékin*, avoient été faits pour ſervir un peu au-delà du 36iéme degré, de ſorte qu'il n'a jamais été poſſible aux Chinois de faire une ſeule obſervation juſte ni dans l'une ni dans l'autre de ces villes-là.

Après avoir réfléchi à cette ſingularité, dont jamais perſonne n'a pu deviner la cauſe, je me ſuis enfin apperçu que ces inſtruments avoient été copiés ſur ceux dont on ſe ſervoit dans les écoles de *Balk*, ville ſituée à peu près à trente minutes au-delà du 36iéme degré (*b*), dans l'ancienne Bactriane, où les Sciences commencerent à être cultivées par les Grecs, qui ayant d'abord obtenu le gouvernement de cette Province ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre, s'y rendirent indépendants, & formerent un Empire étendu juſqu'aux

---

(*a*) La partie de *Pékin* qu'on nomme *la Ville Chinoiſe* n'a été bâtie qu'en 1644.

(*b*) Dans la grande Carte de l'Aſie par M. d'Anville, *Balk* eſt placé un peu plus vers le Nord: cependant un Arabe, nommé *Ebn-Said*, n'en a donné la hauteur que ſur le pied de 35 degrez 54 minutes.

qu'aux Indes. (*a*) Ces inſtruments faits pour la latitude de *Balk* ont été portés à la Chine du temps des Mongols. Et telle eſt l'origine de l'erreur la plus abſurde dont on ait jamais ouï parler parmi aucun peuple du Monde; c'eſt-à-dire qu'à l'arrivée des Jéſuites, les Chinois ſoutenoient que toutes les villes de la Chine étoient ſituées ſous le trente-ſixiéme degré, comme le Pere Kircher en convient lui-même. (*b*) Et quant à la longitude, dit-il, ils n'en avoient point la moindre idée. Enfin ils étoient auſſi peu verſés dans l'Hiſtoire de la Terre qu'ils faiſoient carrée, que dans l'Hiſtoire du Ciel où ils ſuppoſoient les planetes auſſi élevées que les étoiles.

J'avoue qu'il eſt arrivé aux Romains de ſe ſervir pendant quelque temps d'un cadran ſolaire, fait pour la latitude de Catane, ſans s'en appercevoir: mais il n'y avoit alors que 304 ans que la ville de Rome exiſtoit. Or 304 ans ne ſuffiſent point pour qu'un peuple, quel qu'il ſoit, puiſſe acquérir les premieres notions de l'Aſtronomie; mais lorſque les Chinois tomberent dans cet abyme d'erreurs, ils étoient formés en corps de nation depuis plus de trois-mille ans, à ce que prétendent leurs Annales véridiques.

Quant à l'Obſervatoire de la Province de Honan, je crois qu'on peut très-bien le placer avec le chimérique Palais de l'Impératrice *Ta-Kia*, au nombre des conſtructions qui n'ont jamais été: auſſi ne connoiſſons-nous d'autre garant de ce fait que Philippe Martini, qui dit que, dans la ville de *Teng-fong-hien*, on voit une prodigieuſe regle d'airain dreſſée perpendiculairement ſur un plan de même métal, & enſuite une Tour bâtie depuis près de trois-mille ans, où le prétendu Aſtronome Chinois *Tcheou-Kong* obſervoit les

(*a*) Voyez *Bayer Hiſtoria Regni Græcorum Bactriani*, & un Mémoire de Mr. de Guignes ſur ce ſujet.

(*b*) CHINA ILLUSTRATA. *Folio* 102. *Amſt.* 1667.

les mouvements du ciel. Cette prodigieuse regle & cette plaque de cuivre ont été changées par le Pere du Halde en un simple instrument, & M. Boysen en parlant de la ville de *Teng-fong-hien*, ne fait plus mention que de la Tour; tellement que tout cet Observatoire a disparu à quelques pierres près, qui doivent être celles d'une Tour. Mais si des Savants d'Europe se transportoient sur les lieux, ils n'y trouveroient peut-être pas même ces pierres en question, non plus que mille autres singularités dont le Pere Martini a embelli les descriptions qu'il donne dans son *Atlas*, où les noms des villes sont si mal orthographiées, qu'on a souvent de la peine à les retrouver dans les appellations actuelles. Enfin c'est moins un *Atlas*, qu'un recueil de bruits populaires.

S'il y avoit à la Chine des monuments d'une haute antiquité, ce seroient indubitablement les Tombeaux des Empereurs; mais comme ces ouvrages ont été bâtis en bois, le temps & l'humidité les ont détruits ou les incendies les ont dévorés, parce qu'ils se trouvent ordinairement enveloppés d'épaisses forêts de Cyprès ou de cette espece de Sapin que M. Osbeck appelle *Abies Sinensis*, & où le peuple au moindre mécontentement contre la Dynastie régnante jette le feu. D'ailleurs lorsque les voleurs deviennent puissants, & qu'ils se répandent dans les cantons où l'on rencontre les Tombeaux de quelque famille Impériale, ils commencent par les piller, & en enlevent jusqu'au toit. L'Histoire de la Chine fait souvent mention de ce brigandage, qu'on ne sauroit prévenir; parce qu'il n'est point possible de pratiquer des *Miao* dans l'enceinte des villes: ce qui changeroit bientôt ces villes-là en des cimetieres. Car les Princes, les Gouverneurs & les grands Mandarins veulent que leur sépulture soit ombragée par des arbres plantés en quinconce à de grandes distances; entêtement ridicule, qui y absorbe beaucoup de terrain propre à la culture. Là-dessus il faut citer une loi Egyptienne

ne, que Platon nous a conſervée: il étoit défendu en Egypte d'enterrer un homme par-tout où un arbre pouvoit croître. Et nous ſavons à n'en pas douter que les Pharaons jusqu'à la Dynaſtie des Saïtes ſe ſont conformés eux-mêmes à ce réglement ſi ſage; car ni dans les environs des Pyramides, ni dans les environs des ſépultures Royales de la Thébaïde, un arbre ne ſauroit croître, & bien moins du ſeigle ou du froment. Ce n'eſt pas uniquement à cet égard que ces deux peuples different entr'eux; car dans tout le reſte de leurs cérémonies & de leurs uſages funéraires il n'exiſte aucune analogie, ni aucun rapport.

On pourroit témoigner ici quelque envie de connoître le genre d'Architecture & le goût des ornements employés dans la conſtruction des Tombeaux des Empereurs de la Chine; mais malheureuſement ce qu'on en lit dans les Relations des Jéſuites, eſt un amas de fictions, & comme il faut prouver les qualifications par les choſes, nous donnerons ici malgré nous la deſcription du prétendu Tombeau de l'Empereur *Schi-chuan-di*, en nous ſervant des propres expreſſions du Pere du Halde.

Ce Prince, dit-il, *choiſit pour ſa ſépulture le Mont* Ly. *En bas il fit creuſer, pour ainſi dire, juſqu'au centre de la Terre. En haut il fit élever un Mauſolée, qui pouvoit paſſer pour une montagne: il étoit haut de cinq-cents pieds, & avoit de circuit au moins une demi-lieue. Au dedans étoit un vaſte tombeau de pierre, où l'on pouvoit ſe promener auſſi à ſon aiſe que dans les plus grandes ſales. Au milieu étoit un riche cercueil. Tout autour étoient des lampes & flambeaux entretenus de graiſſe humaine. Dans la capacité de ce tombeau étoit d'un côté un étang de vif-argent ſur lequel étoient répandus des oiſeaux d'or & d'argent; de l'autre côté un appareil complet de meubles & d'armes: çà & là mille bijoux des plus précieux. Non-ſeulement on y avoit dépenſé*

des

des sommes immenses ; mais il en avoit encore coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du Palais, qu'on y avoit fait mourir ; on comptoit par dix mille les ouvriers, qu'on y avoit enterrés tout vivants . . , ... On vit tout à coup les peuples. qui ne pouvoient plus supporter le joug, courir aux armes. Hang-Si rasa ces vastes enceintes : il y restoit encore le cercueil, lorsqu'un berger, dit-on, cherchant au milieu de ces masures une brebis égarée, y laissa tomber du feu qui consuma tout. (*a*)

Il ne faut point soumettre à une critique sévere une telle description, puisqu'elle révoltera assez par elle-même tous ceux qui la liront Car enfin, ces lampes entretenues de graisse humaine, & ces canards d'or qui nagent sur du Mercure, & cela dans un tombeau, sont des prodiges si puérils, que nos plus mépriſables Auteurs de Romans ne les imagineroient point en écrivant des contes de Fées. Et le Pere du Halde eût pu exagérer sur la Chine, ou d'une maniere plus ingénieuse, ou d'une façon moins grossiere.

On entrevoit seulement au travers de ce nuage de fables, deux faits qui sont vrais.

D'abord il est question d'un Tombeau de bois, que l'incendie a consumé : ensuite il est question encore de quelques malheureux égorgés dans ce Tombeau-là.

L'Empereur *Schi-chuan-di*, issu d'une famille Chinoise du *Tzin*, haïssoit mortellement les Tartares, & leur fit de temps en temps la guerre : ainsi ce n'est point des Tartares, qu'il emprunta l'usage d'immoler des victimes humaines : mais il trouva cet usage subsistant à la Chine, où il a subsisté jusqu'à nos jours. Et nous doutons extrêmement qu'il soit aboli. Ce qui

(*a*) *Descrip. de la Chine. Tom. II. pag.* 546.

qui nous a fait naître de grands & de triſtes doutes à cet égard, c'eſt que les Jéſuites diſent que l'Empereur *Can-hi* fit une loi, par laquelle on défendoit de ſacrifier des eſclaves à la mort des Princes du ſang: & dans un temps poſtérieur à cette prétendue loi on étrangla encore des femmes aux obſéques du Prince *Ta-yang*, le propre frere de l'Empereur *Can-hi*. Cette exécution eſt ſi récente, que des perſonnes actuellement vivantes à *Pékin* peuvent en avoir été témoins.

Si les Chinois perſiſtent dans l'infanticide avec cette férocité brutale, dont on a tant parlé, il n'eſt pas abſolument étonnant de les voir perſiſter dans l'immolation des victimes humaines: car n'étant pas éclairés par les lumieres de la Philoſophie, il leur eſt pour le moins auſſi difficile de faire des progrès dans la Morale que dans les Arts & les Sciences. Aux obſéques des particuliers on jette dans le feu des ſtatues de carton, qui repréſentent des ſervantes & des valets: or on peut préſumer, que la cérémonie d'exécuter ainſi des domeſtiques en effigie, a été imaginée par les pauvres, qui n'avoient point d'eſclaves pour les pendre ou les brûler à leur enterrement: car on conçoit bien qu'il n'y a jamais eu à la Chine que les Empereurs & les Princes, qui aient pu offrir de tels ſacrifices. Mr. le Gentil dit à cette occaſion, dans ſon *Voyage autour du Monde*, qu'il y a un grand mêlange de coutumes Indiennes parmi tout ce qui s'obſerve dans les funérailles des Chinois; ce qui n'eſt point étonnant, puiſque leur religion n'eſt qu'un cahos de pratiques dont les unes viennent des Indiens & les autres des Scythes, qui enterroient toujours, dit Hérodote, quelques eſclaves & quelques concubines avec le cadavre de leur Souverain, ce qui eſt fort conforme à ces horreurs qui ſe paſſerent ſous *Can-hi* aux obſéques de *Ta-yang* à *Pékin*.

La paſſion des Chinois pour le nombre neuf doit auſſi être comptée parmi les ſuperſtitions qui leur ſont com-

communes avec les Tartares. On voit dans leur pays beaucoup de clochers ou de Tours à neuf étages, bizarrerie qui n'a d'autre fondement que leur penchant pour ce nombre mystérieux, suivant lequel on fait aussi la plus humiliante révérence qu'on ait pu imaginer, lorsqu'on se présente devant les Empereurs de la Chine, qui veulent qu'on se courbe neuf fois jusqu'à terre devant leur trône; & on voit par l'Histoire de *Gengis-Kan*, que ce cérémonial, digne des plus mépriſables esclaves, étoit aussi établi à la Cour de ce Prince. (*a*)

Parmi toutes ces Tours à neuf étages il n'y en a pas à la Chine qui soit de Porcelaine, comme des exagérateurs l'ont débité dans leurs Relations, sans qu'on puisse même savoir sur quoi une telle fable est fondée. Il s'agit d'un clocher qu'on rencontre aux environs de *Nankin*, & où les Tartares ont fait employer des briques d'une argille assez bonne, & sur lesquelles on a imprimé des figures au moyen d'un moule. Le Pere du Halde, après avoir donné une espece de description de ce bâtiment, qu'il tâche d'embellir tant qu'il peut, en empruntant le style romanesque du P. le Comte, finit enfin par ces termes. *Voilà*, dit-il, *ce que les Chinois appellent la Tour de Porcelaine, & que quelques Européens nommeroient peut-être la Tour de brique.* (*b*) Oui, sans doute, car il n'y a pas une seule piece de Porcelaine, ni rien de semblable.

Du reste cette Tour se fait distinguer singuliérement par un degré de solidité, qu'on n'est point accoutumé de voir dans les constructions de ce pays. Aussi n'est-ce proprement pas un ouvrage Chinois; mais un monument érigé par les Mongols sous *Koublai-Kan*, comme un trophée pour perpétuer la mé-

(*a*) *Petit de la Croix Hist. de Gengis-Kan. pag.* 79.
(*b*) *Descript. de la Chine. Tom. II. pag.* 111.

mémoire de sa conquête. Et voilà pourquoi les Mandhuis l'ont respecté: tandis que beaucoup d'autres mauvais bâtiments, qui se trouvoient dans le voisinage de *Nankin*, furent pillés, saccagés ou brûlés, lors de la prise de cette ville, où l'on ne put faire observer parmi des troupes victorieuses une discipline aussi sévere, que les Mandhuis eux-mêmes l'eussent souhaité. Les Chinois prétendent qu'on porta l'excès jusqu'au point de raser les sépultures Impériales qui étoient dans ces environs: il est vrai qu'on y voyoit jadis de prodigieux espaces plantés de Cyprès autour de quelques édifices de bois. Mais ce n'est point un grand malheur, que ces forêts sacrées & aussi inutiles aux Dieux qu'aux hommes, aient été réduites en cendres; de sorte qu'on peut actuellement y labourer la terre. Nieuhoff, qui passa quelque temps après à *Nankin*, dit que la tranquillité étoit déja rétablie dans cette ville: ainsi il faut regarder comme une fable ce que rapporte le Pere le Comte, qui prétend que les Tartares y mirent toutes les femmes Chinoises dans des sacs, sans distinction d'âge ou de rang, & les vendirent au plus offrant. Il ajoute même que ceux, qui avoient acheté des personnes décrépites, les jetterent dans la riviere: ce fait ne paroît avoir d'autre fondement que la coutume où sont les Tartares, lorsqu'ils gagnent une bataille, de couper les oreilles aux morts, & d'en remplir neuf sacs, comme ils l'ont fait souvent en Pologne, & comme ils le firent encore en Boheme en 1242, après avoir vaincu le Duc Henri de Lignitz. Et l'Empereur de la Chine ayant défait en 1696 quelques corps d'*Eleuths* & de *Calmoukes*, il ordonna de couper leurs longs cheveux treſſés, dont on remplit également neuf sacs.

La Tour de brique à neuf étages, dont on vient de parler, est garni au dehors, comme plusieurs autres, de quelques rangs de sonnailles, qui étant agitées par le vent font un bruit très-désagréable. Là-dessus

on

on a prétendu que cette sorte de carillon avoit beaucoup de rapport avec celle d'un monument Etrusque, qu'on place près de *Clusium*; & les Etrusques, ajoute-t-on, étoient dans une liaison intime avec les Egyptiens, dont ils copioient sans cesse les ouvrages. Mais il suffira d'observer que Pline donne assez ouvertement à entendre que ce monument de *Clusium* n'avoit jamais existé: sans qu'on puisse savoir aujourd'hui si Varron avoit lui-même pris plaisir à l'imaginer, ou si ce qu'il en rapporte, étoit extrait de quelque Roman obscur & décrié. (*a*) Quant à cette correspondance étroite entre les Etrusques & les Egyptiens, elle ne paroît fondée que sur un passage mal compris de Strabon, & les opinions de quelques Italiens modernes comme Buonarotti; car l'Abbé Winckelmin n'a pu découvrir entre les monuments de ces peuples aucune ressemblance; ce qui n'est point surprenant, puisqu'il y a bien de l'apparence qu'ils se connoissoient aussi peu les uns les autres que les Lapons connoissent les Espagnols.

Les Chinois sont si persuadés qu'on ne peut rien voir de plus grand, ni de plus magnifique en Architecture, que leurs Tours à neuf étages, qu'ils en font des modèles en bois hauts de deux pieds, qu'ils recouvrent ensuite de lames de nacre de perles, & qu'ils tâchent de vendre ainsi aux marchands d'Europe, sans jamais oublier d'y mettre de petites statues, que les Missionnaires nomment des idoles, & que nous nommerons, d'un terme moins dur, des magots; quoiqu'elles représentent sûrement des Génies tutélaires & des Divinités locales: car ces clochers, sur lesquels les voyageurs ont proposé tant de conjectures, ne sont en quelque sorte que des Pagodes, ou en sont par-

(*a*) Pline semble insinuer que la description du monument de *Clusium* étoit tirée de ce ramas de fables qu'il appelle *fabulæ Etruscæ*.

partie. C'est aussi de-là qu'on donne l'allarme pendant les incendies, & qu'on marque les veilles & les heures indiquées par les clepsydres ou les sabliers, qui n'approchent pas à beaucoup près de la justesse; & avant l'an 1560 il n'y avoit point, dans toute la Chine, un seul bon cadran solaire, ni un seul Lettré instruit des premiers éléments de la Gnomonique, ni capable enfin, dit le Pere Gresson, de calculer l'ombre méridienne d'un style.

Quant aux *Pai-leou*, que les relations désignent ordinairement sous le nom d'Arcs de Triomphe, on n'en connoît pas dont l'Architecture approche seulement de ce que nous appellons le nouveau Gothique, & la plupart ne méritent pas, de l'aveu même du P. le Comte, qu'on s'arrête pour les considérer. (*a*) Cependant la passion d'en ériger est très-grande; & les moindres villes en font construire de bois, qu'on feroit beaucoup mieux d'employer à bâtir des maisons pour ces misérables Troglodytes de la Chine, dont je parlerai dans l'instant. Au reste il faut observer que ce goût ne fut jamais celui des Egyptiens; puisqu'on n'a pas trouvé dans toute l'Egypte le moindre vestige d'un Arc de Triomphe, élevé avant la conquête des Grecs ou plutôt avant celle des Romains: car ce qu'on voit dans les environs d'*Ensené* ou d'*Antinoopolis*, est un ouvrage de l'Empereur Hadrien, & il me paroît que ce n'est proprement qu'un portique.

Parmi les *Pai-leou* de la Chine, on n'en distingue pas dont la structure & les caracteres remontent à une haute antiquité, & il faut à cette occasion observer que le P. du Halde regarde l'inscription de la Colonne d'airain érigée, selon lui, vers l'an cinquante après notre ére, comme une des plus anciennes de tout l'Empire; (*b*) mais cette Colonne, qui doit exister

(*a*) *Nouv. Mém. sur la Chine. Tom. I. Lett.* III.
(*b*) *Descript. de la Chine, Tom. I. pag.* 70.

ſier ſur les frontieres du *Tunquin*, eſt un monument très-ſuſpect, qu'aucun Voyageur n'a jamais vu : car on prétend que les *Tunquinois* l'ont caché ſous un prodigieux monceau de pierres, où il doit, par conſéquent, être fort difficile de l'appercevoir. D'ailleurs quand on a égard à cette longue ſuite de ſiécles, dont nous parlent les ſinceres chroniqueurs de la Chine, il faut avouer qu'une inſcription, qui ne remonteroit qu'à l'an cinquante, ſeroit une choſe très-moderne. Il nous a été impoſſible de ſavoir ſi l'on remarque réellement, comme on le dit, des caracteres ſur quelques pans de la grande Muraille ou du *Van-ly-czin* ; & s'ils n'y ont point été ajoutés pendant les reſtaurations faites à ce rempart, il eſt ſûr, qu'il faut les rapporter à une époque antérieure à l'érection de la Colonne d'airain.

L'intérieur des maiſons Chinoiſes eſt d'une grande ſimplicité, de même que dans tous les autres Etats deſpotiques de l'Aſie, où la miſere du peuple & ſa défiance continuelle s'oppoſent à l'acquiſition d'un grand nombre de meubles : on y enterroit plutôt l'argent que de le ſoumettre à de tels hazards ; & on tâche d'y faire ſervir les mêmes uſtenſiles à différents uſages. Cependant ni en Turquie, ni en Perſe, on ne rencontre pas dans les campagnes des familles auſſi miſérables, auſſi dénuées de toutes les commodités de la vie, qu'on en voit en différents endroits de la Chine. Car ſans parler de celles qui, dans les Provinces Méridionales, ſubſiſtent uniquement de la pêche, & qui vivent ſur des barques, où les peres & les enfants manquent d'habits, il y en a d'autres auxquelles de ſimples trous creuſés en terre ſervent d'habitation. A trente *lys* de *Ho-lou*, après avoir traverſé la bourgade de *Tcban-ngan*, dit le Pere Fontaney, on voit des familles entieres de Chinois qui demeurent dans des grottes ; car la Chine, ajoute-t-il, a auſſi ſes Trog-

Troglodytes. (*a*) En effet on en rencontre encore en grand nombre au-delà de la ville de *Ping-teng*, qui ont fait des cavernes larges de dix à douze pieds, & longues de vingt. Dans de tels trous on compte quelquefois plus d'un ménage.

Il est croyable que ces Troglodytes, désespérés de temps en temps par la misere, s'associent aux voleurs, & à ces bandes d'hommes qui à la suite de quelques troupeaux errent dans l'intérieur des Provinces où il n'y a pas de culture, & où il ne sauroit y en avoir. On peut rendre cela sensible par l'exemple même d'une contrée de l'Europe, c'est-à-dire par l'exemple de l'Espagne, où des Nomades conduisent leurs troupeaux depuis Lérida en Catalogne jusqu'aux plaines de l'Andalousie, sans trouver la moindre barriere dans tout ce prodigieux district: or il est aisé de concevoir qu'en un pays régulierement cultivé on ne laisseroit nulle part passer ces Nomades, qui ne sauroient faire paître leur bétail que sur des landes ou des champs abandonnés, auxquels personne ne s'intéresse & dont on ne se soucie pas même de fixer les limites.

Il n'est pas rare de trouver dans les immenses solitudes de la Chine & même dans celles de la Tartarie, des Temples & des Bonzeries où quelques moines ont fait des logements commodes, des jardins & des bosquets admirables, qu'ils arrosent par les eaux qu'on force de descendre des montagnes en forme de cascades. Ces Hermites, qui ne valent pas mieux que ceux de l'Europe, ne dormiroient point une nuit à leur aise, si les brigands de la Chine avoient moins de religion; mais ils respectent ces pagodes, ou ne les pillent qu'à la derniere extrémité. D'ailleurs il se peut que ces Bonzes solitaires s'entendent avec les voleurs,

(*a*) *Journal d'un voyage depuis Pékin jusqu'à Kiang-tcheou.*

leurs, & recelent de temps en temps leurs captures. On voit encore ici la connexion qu'il y a entre ces monaſteres bâtis dans des déſerts & ceux qu'on rencontre en des lieux ſemblables du Portugal & de l'Eſpagne. Enfin, malheur aux pays où il y a des Nomades & des Hermites.

Ce n'eſt qu'aux environs de quelques villes principales de la Chine qu'on découvre par-ci par là des bourgades dont les maiſons ſont couvertes de tuiles. Car à meſure qu'on avance dans le centre du pays on n'apperçoit plus que des chaumieres de terre battue avec des toîts de joncs; & dans beaucoup de villes du ſecond ordre les murs des logis ne ſont auſſi que d'argille.

Comme on n'y a jamais pu réuſſir dans aucune opération de la verrerie, il n'y exiſte aucune apparence de vitrage même dans les Palais. La ſalle, où l'Empereur *Can-hi* donna audience à un Ambaſſadeur de Ruſſie, n'avoit, dit Brandt, que de mauvais chaſſis de papier (*a*). Car la verrerie établie par ce Prince, n'étoit pas alors, & n'eſt pas encore en état de couler des glaces. Dans quelques Provinces on employe aux fenêtres des tafetas cirés, des coquilles & même des lames de nacre de perles, comme l'on en voit auſſi dans la Cathédrale de *Goa*; mais cette matiere étant encore moins diaphane que la corne & la pierre ſpéculaire des Anciens, dont on trouve quelques reſtes dans des égliſes d'Italie, elle transmet auſſi

(*a*) *Beſchreib. einer groſſen Chineſiſchen Reiſe. S.* 192. Brandt dit auſſi que cette Salle n'avoit ni lambris, ni plat-fond; de ſorte qu'on en voyoit le toit par dedans, comme dans beaucoup d'autres bâtiments Chinois, qui ont eu une tente pour modéle. Il faut obſerver encore que les colonnes n'en ſont pas toujours rondes, mais coupées ſouvent à cinq ou ſept faces.

aussi moins de jour, & éclaire très-mal les appartements.

Il est singulier de voir les Architectes de la Chine élever des rochers artificiels dans ce qu'ils appellent des jardins. Et ensuite ils osent demander aux Européens, si nous avons des ouvriers qui pourroient en cela les égaler. Mais on devroit leur répondre, que pour mettre au hazard des pierres les unes sur les autres, il ne faut avoir ni génie, ni art, ni industrie, ni goût, ni enfin aucune notion du beau & de l'utile. Aussi feroit-on infiniment mieux de semer, dans ces endroits, du ris ou du froment, pour rendre moins funestes les famines qui désolent si souvent la Chine. On assure que ce pays a bien deux mille montagnes; ainsi c'est une fureur de vouloir encore en augmenter le nombre, en rendant de plus en plus inégal ce qu'on devroit tâcher d'applanir.

On est assez généralement prévenu, sans qu'il soit besoin d'insister beaucoup à cet égard, que ni le quartier Chinois, ni le quartier Tartare de *Pékin* n'ont des Temples, dont la structure ou la magnificence se fasse distinguer des édifices publics des autres villes. L'Empereur, qui peut seul offrir des sacrifices solemnels aux Génies du Ciel, de la Terre, des Montagnes, des Vallées & des Rivieres, ne les offre jamais que sous des tentes; & non ailleurs. Cette coutume, qu'on doit regarder comme très-ancienne, est aussi très-conforme à ce que nous avons déja observé par rapport à l'état primitif des Chinois dans la vie pastorale, & lorsqu'ils campoient encore à la maniere des Tartares. Ces tentes destinées aux sacrifices, se dressent pendant les jours de fête dans le *Tien-tang* & le *Ti-tang*: après la cérémonie on les abat, & on les conserve avec les vases sacrés, les ustensiles & les tablettes dans deux édifices particuliers: celui, qu'on a consacré au Génie du Ciel, est rond; quoique le Ciel ne soit pas rond: celui, qu'on a consacré au Génie de la Terre, est carré, suivant l'ad-

l'admirable Coſmographie des *Han-li* & des profonds Lettrés de la Chine, qui ont déterminé que notre Monde étoit un cube, & non pas un globe ; & il a fallu à toute force que les Architectes ſe ſoient ſoumis, comme ils ont pu à cette déciſion. M. Chambers, qui ignoroit ces particularités, ſe trompe beaucoup, lorſqu'il compare des pavillons Chinois aux Temples monopteres des Anciens. Ces ſortes de comparaiſons ſont ſi outrées, qu'on pourroit par ce moyen découvrir toute l'Architecture Grecque dans le Palais de *Pékin*, tel qu'Isbrants Ides nous le dépeint. D'ailleurs M. Chambers ne paroît point avoir eu connoiſſance d'un fait qui concerne les Pagodes de *Fo*, qu'on voit à la Chine: un voyageur nous a aſſuré que leur plan & leur diſpoſition intérieure ſont preſqu'en tout point conformes au plan & à la diſpoſition des Pagodes qu'on rencontre en différents endroits de l'Indoſtan. Ainſi on ne peut preſque pas douter que cette maniere de bâtir n'ait été inconnue aux Chinois avant l'établiſſement du culte de *Fo*, dont l'époque ne remonte point à notre ère vulgaire: car quand même on admettroit que *Laokium* avoit fait un voyage aux Indes, comme on le dit avec beaucoup de vraiſemblance, il eſt certain qu'il n'établit point la véritable religion des Indiens à la Chine.

Quant à l'état de l'Architecture chez les Egyptiens, c'eſt un ſujet immenſe; mais nous avons tâché de renfermer dans quelques pages ce qu'il y a de plus intéreſſant à ſavoir. Chez ce peuple on bâtiſſoit toujours: un grand ouvrage en produiſoit un autre encore plus grand: ſi la fortune eût écarté de deſſus ſa tête le joug des Perſans & celui des Grecs, on l'auroit vu raſer les montagnes de la Thébaïde, plûtôt que de reſter à ne rien faire. Tous les Obéliſques ſe reſſemblent tellement, que, quand il n'y a point de caracteres, il eſt aſſez difficile de les diſtinguer les uns des autres: il paroît donc qu'on auroit dû une fois ſe laſſer d'élever des monuments ſi ſemblables:

cependant on ne s'en lassa jamais : les dernie s Rois, comme Amasis & Nectanebe, en faisoient tailler tout comme on en tailloit plusieurs milliers d'années avant leur naissance.

Je pense que M. le Roi s'est trompé, lorsqu'il a prétendu que la *Cabane rustique* avoit servi chez les Egyptiens, comme Vitruve dit qu'elle servit chez les Grecs; c'est-à-dire de modele aux plus superbes édifices que les hommes aient construits sur la surface de la Terre. (*a*) Tout démontre que les Egyptiens, avant que d'être réunis en corps de nation, vivoient comme des Troglodytes dans les creux des rochers de l'Ethiopie. De sorte que c'est bien plutôt une grotte qui a servi de modele aux premiers essais de leurs Architectes, qu'une cabane. Les Sauvages de la Grece, au contraire, dûrent se construire des huttes, à cause de la diversité du climat & du sol, qui ont en tout ceci une grande influence : aussi n'y eut-il jamais aucun rapport entre les combles des Temples de la Grece & les combles des Temples de l'Egypte, qui étant entiérement plats n'avoient point été, par conséquent, copiés d'après le toit de la *Cabane rustique* de Vitruve.

Le Pharaon Amasis fit venir des environs d'Eléphantine un grand morceau de rocher intérieurement creux, qu'on plaça dans la ville de *Saïs* devant le portique du Temple de Minerve. Les Grecs, qui composoient les mots comme ils vouloient, ont appellé cette pierre vuide, une *Chambre monolithe*; mais quelque nom qu'on puisse lui donner, il est manifeste que l'idée en avoit été prise d'une grotte.

Quand on réfléchit aux excavations prodigieuses que les Egyptiens ne cessoient de faire dans leurs mon-

ta-

(*a*) *Ruines des plus beaux monuments de la Grece, T. I. Nouvelle Edit.*

cagnes, & à la passion singuliere de leurs Prêtres pour les souterrains où ils consumoient une moitié de leur vie, alors on ne doute pas que ce penchant ne leur fût resté de leur ancienne maniere de vivre en Troglodytes. De-là provient le caractere imprimé à tous leurs édifices, dont quelques-uns paroissent être des rochers factices, où des murailles dont l'épaisseur excede vingt-quatre pieds, & où des colonnes dont la circonférence excéde trente pieds, ne sont point absolument rares. S'il y a quelque chose qu'on puisse comparer à ce que ce peuple singulier a construit sur la terre, ce sont précisément les travaux qu'il a faits sous terre. Quelques Auteurs de l'Antiquité ont très-bien sçu qu'à cent & soixante pieds sous le fondement des Pyramides il existoit des appartements, qui communiquoient les uns avec les autres par des rameaux, qu'Ammien Marcellin a nommés d'un terme Grec des *Syringes*. (*a*) Il n'y a maintenant qu'un seul de ces conduits qu'on connoisse; c'est celui qui perce le pied de la plus Septentrionale de toutes les Pyramides, & qui se comble d'année en année par le sable qui y découle ou par les débris qu'on y jette: cependant Prosper Alpin assure que de son temps, c'est-à-dire vers l'an 1585, un homme y étant descendu avec une bousole, il parvint jusqu'à l'endroit où ce chemin couvert se partage en deux branches, dont l'une court vers le Sud, & dont l'autre se rapproche du romb de l'Est; ce que les voyageurs, qui sont survenus longtemps après, comme Maillet, Greves, Thévenot, Vansleb & le Pere Sicard, n'ont plus été en état d'observer; car je ne parle point ici de Belon, dont la négligence à décrire ce monument est telle qu'il ne vaut pas la peine de lire ce qu'il en dit. (*b*) Hé-

(*a*) *Lib. XXII.*

(*b*) Il faut *à la pag.* 228 *de ses Observations*, la case de la grande Pyramide une fois plus longue qu'elle ne l'est.

Hérodote a indubitablement ſçu qu'en deſcendant ſous terre, on pouvoit enſuite remonter dans les chambres de la Pyramide du Labyrinthe: or comme cela eſt exactement de même dans celle de Memphis, dont on connoît aujourd'hui la diſpoſition intérieure, il eſt aiſé de ſe perſuader que cette conſtruction a été propre à tous les monuments de cette forme: c'eſt-à-dire qu'ils devoient avoir des ſouterrains où l'on parvenoit par des routes cachées, telles que celle qu'on a découverte ſous le trentiéme degré de latitude, & qu'on a priſe ſi mal à propos depuis le temps de Pline pour un puits, quoiqu'il ſoit impoſſible que l'eau puiſſe y entrer: elle n'entre point même dans les Catacombes de *Sakara*, ſituées en un terrain encore bien moins élevé; car toutes ces excavations ſont pratiquées dans des couches de pierres calcaires qui ne transmettent pas la moindre humidité. Un *Serapeum* ou une Chapelle de Sérapis, dont la poſition eſt indiquée par Strabon au milieu des ſables mouvants à l'Occident de *Memphis*, paroît avoir été le véritable endroit, qui renfermoit les bouches des canaux ou des galeries par leſquelles on alloit juſqu'aux fondements des Pyramides de Gizeh.

Quant aux cryptes & aux grottes de l'Heptanomide & de la Thébaïde, on connoît celles d'*Alyi*, celles d'*Hipponon*, qui pouvoient bien contenir mille chevaux: on connoît celles de *Speos Artemidos*, celles d'*Hiéracon*, de *Selinon*, d'*Antæpolis*, de *Silſili*; on connoît les Syringes ou les allées ſouterraines, indiquées par Pauſanias dans les environs de la ſtatue vocale. (*a*) Enfin les Voyageurs en découvrent tous les jours; car on n'en a pas découvert juſqu'à préſent la centiéme partie. Non qu'il faille abſolument admettre la tradition, qui a eu cours dans l'An-

(*a*) *Lib. I. in Attic. Cap. XLII.*

l'Antiquité au sujet du terrain où étoit située la ville de Thèbes & qu'on supposoit avoir été tellement excavé dans toute son étendue, que les ramaux des cryptes passoient sous le lit du Nil. (*a*) Ce qui peut avoir accrédité ce bruit, c'est qu'on voit effectivement sur les deux bords de ce fleuve beaucoup de grottes comme entre *Korna* & *Habou*, où l'on veut que les premiers Rois de l'Egypte aient logé avant la fondation de Thèbes.

En allant de *Korna* vers le Nord-Ouest, on trouve les excavations nommées par les Arabes *Biban-el Moluk*, sur la destination desquelles il n'y a jamais eu de doute, ni parmi les Anciens, ni parmi les Modernes: ce sont les tombeaux des premieres Dynasties ou des premieres familles Royales; & ceux, qui placent les corps des anciens Pharaons dans des Pyramides, sont tombés, comme l'on voit, en une erreur très-grave. Car à *Biban-el-Moluk* on ne découvre pas une seule pierre qui approche de la figure pyramidale: ce qui nous confirme de plus en plus dans l'idée qu'on n'a jamais renfermé aucune momie en quelque chambre des Pyramides de *Memphis*, mais bien à plusieurs pieds de profondeur sous les fondements de ces édifices, dont la forme n'avoit dans la religion Egyptienne aucun rapport avec celle des tombeaux.

Quelques-unes des grottes, dont on a parlé jusqu'à présent, ont servi à contenir des cadavres embaumés, qu'on y dressoit sur les pieds pour ménager la place. Et cette regle paroît avoir été assez généralement observée, hormis à l'égard des Rois, dont on couchoit le corps dans des Sarcophages; car il ne faut pas prendre à la rigueur, comme on l'a fait, un passage de Silius Italicus, qui d'ailleurs ne concerne pas

(*a*) *Plin. Hist. Nat. Lib.* 36. *Cap.* XIV.

pas l'attitude qu'on donnoit aux momies dans les caveaux, mais celle où on les plaçoit dans les maisons; quoiqu'on puisse douter que jamais les Egyptiens aient mis les morts autour de la table où mangeoient les vivants, comme ce mauvais Poëte l'insinue. (*a*)

Mais il y a eu en Egypte d'autres souterrains, qui n'étoient pas des sépulchres, ni rien d'approchant, comme l'antre de Diane ou le *Speos Artemidos*, qu'on retrouve aujourd'hui à *Béni-Hasan*, & dont les figures & les ornements n'ont pas été exécutés par des sculpteurs Grecs. Il est sûr que cet antre a été un Temple de Diane ou de Bubaste, & on en rencontre de semblables creusés dans le roc au centre de l'Ethiopie, (*b*) où suivant la relation de Bermudez, il doit exister, tout comme en Egypte, un nombre prodigieux d'excavations très-profondes, dont quelques-unes servoient aux Prêtres à faire des sacrifices ou des initiations, & au fond desquelles ils se retiroient même pour étudier. (*c*) On nous parle d'un certain Pancrate, qui n'étoit pas sorti de ces sombres demeures en vingt-quatre ans. Et on a toujours soupçonné avec beaucoup de vraisemblance, qu'Orphée, Eumalphe & Pythagore y avoient également été admis.

Quand

(*a*) . . . . . *Ægyptia tellus*
Condit odorato post funus stantia busto
Corpora; & a mensis exsanguem, haud separat umbram.
Lib. XIII.

(*b*) *Alvarez* RERUM ÆTHIOPICAR. *Cap.* 44. . . 55.

(*c*) *Prophetæ Ægyptiorum non permittunt ut metalli artifices, sculptoresque Deos repræsentent, ne a receptâ abeant formâ; sed illudunt vulgo, dum in Templorum atriis accipitrum ibidumque rostra sculpi curant, subeuntes interea sacra subterranea quæ profundis illorum mysteriis velamento sunt.* Synesius. pag. 73.

Quand on considere cette maniere de méditer sous terre, alors on n'est point étonné que les Prêtres en aient contracté l'habitude de cacher sous un voile presque impénétrable tout ce qu'ils savoient & tout ce qu'ils croyoient savoir. Ce qui fait que, dans beaucoup de circonstances, il est aussi difficile de déterminer jusqu'où s'étendoit leur érudition, que de savoir jusqu'où s'étendoit leur ignorance. Et voilà pourquoi on a porté des jugements si opposés touchant les bornes de leur Philosophie, que les uns renferment dans un cercle très-étroit, & que les autres portent à l'infini. Mais ce qu'il y a ici de vraiment intéressant à observer, c'est que cette coutume des Prêtres de se retirer dans des souterrains, a donné lieu aux Mysteres de l'Antiquité, dont sans cela il n'eût jamais été question dans le monde. On voit que partout où on reçut les Mysteres de l'Egypte, on suivoit aussi l'usage de les célébrer dans des grottes ou des souterrains; & ce ne fut que longtemps après, & lorsque cette institution avoit été fort altérée, qu'on fit à cet égard des changements. L'Evêque Warburton a rempli toute l'Europe de ses erreurs touchant le prétendu secret qu'on révéloit aux personnes initiées en Egypte; parce qu'il a pris pour une piece authentique, la lettre écrite par Alexandre à sa mere: tandis qu'elle a été manifestement supposée par quelques Chrétiens. C'est la fraude pieuse la plus grossiere, dont j'aye jamais ouï parler; & M. Silhouette qui a traduit des fragments de Warburton, auroit dû s'appercevoir qu'il est ridicule de mettre en Egypte un Grand-Prêtre, nommé *Léon:* car jamais, avant la conquête d'Alexandre, aucun Prêtre Egyptien ne se nomma *Léon:* c'est comme si l'on disoit qu'il y a eu un Empereur de la Chine, qui s'appelloit Charles-Martel. (*a*) J'insisterois ici davantage sur la supposi-

(*a*) *Dissertations sur l'union de la Religion, de la Morale*

position de cette Lettre ; si elle n'étoit aujourd'hui reconnue pour apocryphe par tous les véritables Savants. D'ailleurs comment eût-on pu révéler que les Dieux de l'Egypte avoient été des hommes ? puisqu'on sait maintenant à n'en plus douter, que jamais les Egyptiens n'adorerent des hommes déifiés, & qu'ils avoient pour cette espece de culte une horreur inconcevable.

Les Mysteres paroissent avoir été dans leur origine une instruction secrette, qu'on ne donnoit qu'aux Prêtres, qui avant leur consécration essuyoient une terreur panique ; & ce n'étoit que par des routes ténébreuses qu'on les conduisoit enfin dans un endroit fort éclairé ; ce qui fit naître l'idée de copier les phénomenes de la foudre & du tonnerre, dont j'ai tant parlé dans le premier volume de ces Recherches. Tous les Prêtres de l'Egypte, sans en excepter un seul, devoient être initiés, comme Diodore le dit, à ce qu'on appelloit les *Mysteres du Dieu Pan* ; de sorte qu'il n'y en avoit pas qui n'eût essuyé la terreur panique dans l'obscurité des souterrains. (*a*)

Ce goût pour les Mysteres & les énigmes passa au peuple, & fit une partie de son caractere. Je ne nie point que les députés des Provinces ou des Nomes,

---

le & de la Politique. Tom. I. pag. 237. M. Silhouette cite cette Lettre d'Alexandre pour réfuter l'Abbé Pluche, qui croyoit que les Mysteres étoient relatifs à l'Agriculture.

(*a*) Il n'y a pas d'apparence que les Egyptiens aient admis aux grands Mysteres des personnes qui n'étoient point de l'Ordre Sacerdotal, si l'on en excepte peut-être Pythagore. Quant aux petits Mysteres, on y admit avec le temps tous ceux qui se présentoient, hormis les criminels publics. Les vagabonds, qu'on prenoit pour des Prêtres Egyptiens dans la Grece & l'Italie, se faisoient payer fort cher pour leurs initiations ou leurs Mysteres, que les Bohémiens jouoient aussi, afin de gagner de l'argent.

mes, n'aient pu de temps en temps traiter, dans leur assemblée, des affaires de la derniere importance, & qu'il convenoit de tenir très-secrettes ; mais il faut avouer aussi, qu'il n'a pu tomber que dans l'esprit des Egyptiens, de faire assembler ces députés en un Labyrinthe, où avant que de parvenir aux salles, il fallloit traverser des allées aussi obscures que des caveaux, comme Pline s'en explique en termes non équivoques: *majore autem in parte*, dit-il, *transitus est per tenebras.* (*a*)

Les Chinois n'ont pas, dans leur langue, de mot pour exprimer un Labyrinthe, comme ils n'ont pas, dans tout leur pays, un seul édifice qui approche de cette forme. J'ose même mettre en fait qu'il seroit aujourd'hui impossible de leur en donner une idée, soit par le moyen d'un plan, soit par le moyen d'une description. Car les Savants de l'Europe ne sauroient se flatter d'avoir acquis des notions bien claires sur le Labyrinthe, dont il doit certainement exister des ruïnes très-considérables ; mais les Voyageurs ne les cherchent point où elles sont, & s'égarent tous en allant trop à l'Oüest. On pardonne volontiers à un homme tel que Paul Lucas, qui ne savoit pas écrire, & à M. Fourmont son rédacteur, d'avoir pris les masures du Château de Caron pour les débris du Labyrinthe ; mais que le P. Sicard & M. Pococke soient aussi tombés dans cette erreur, c'est ce qui a lieu de nous surprendre. Ce prétendu Château de Caron, dont nous avons vu différents plans, semble avoir été une Chapelle de Sérapis, qui n'a ni Pyramide, ni aucune apparence de Dédale, ni même cent pieds de long ; tandis que Strabon assure que ceux qui montoient sur la terrasse du Labyrinthe, voyoient autour d'eux comme une campagne couverte

(*a*) *Lib.* 36. *Cap.* XIII.

verte de pierres taillées, & terminée par un édifice de figure pyramidale.

On conçoit par-là combien d'obstacles & de difficultés on rencontre en étudiant les monuments d'une contrée, sur laquelle les Modernes conspirent avec les Anciens à nous donner sans cesse des notions fausses. Pour ce qui est des Anciens, il paroît assez probable, que ce qui les a le plus trompés, c'est qu'ils étoient à la discrétion d'une espece d'hommes, qu'on nommoit les Interpretes, dont le College avoit été établi sous Psammétique, & qu'on pourroit presque comparer à ceux qu'on nomme à Rome des *Ciceroni*. Les Philosophes, qui vouloient véritablement s'instruire en Egypte, étoient contraints d'y séjourner pendant plusieurs années, comme Pythagore, Eudoxe & Platon; mais les Voyageurs, qui ne faisoient qu'aller & venir, comme Hérodote, sans savoir un mot de la langue du pays, ne pouvoient s'adresser qu'aux interpretes, qui connoissant le penchant des Grecs pour le merveilleux, les amusoient comme des enfants, en leur faisant des contes aussi indignes de la majesté de l'Histoire, qu'opposés aux lumieres du sens-commun. C'est vraisemblablement d'eux que vient la tradition encore adoptée de nos jours touchant les Pyramides, qu'on prétend avoir été élevées malgré les Prêtres de l'Egypte, & en dépit de toutes leurs protestations contre de tels Ouvrages: tandis qu'on voit très-clairement, que ce sont surtout les Prêtres qui ont présidé à ces constructions, & qui les ont orientées exactement, soit par l'ombre d'un style, soit par l'observation d'une étoile au passage du Méridien. Et ils n'ont jamais déclaré quel pouvoit avoir été en cela leur but, & probablement pas même à Thalès, sur lequel Pline & Plutarque rapportent un fait trop faux & trop choquant pour que je puisse ici le passer sous silence: ils veulent que ce Grec ait enseigné aux Egyptiens à mesurer la hauteur des Pyramides par le moyen de l'om-

bre;

tre; ce qui ne peut ſe faire en aucun temps de la maniere dont Pline & Plutarque ſe le ſont imaginés. (*a*) Thalès, en arrivant de Milet à Héliopolis, étoit d'une ignorance profonde, & ne ſavoit abſolument rien ni en Mathématiques, ni en Aſtronomie: le peu qu'il a ſçu depuis, il l'avoit appris des Prêtres de l'Egypte, dont il fut l'écolier pendant pluſieurs années. Il ne faut donc pas dire qu'un tel homme ait été en état de rien enſeigner à ſes maîtres; & nous devons croire pour ſon honneur, que ce n'eſt pas lui qui a débité cette fable; ſans quoi ſon ingratitude ne pourroit que nous revolter.

Ceux, qui pretendent qu'on a orienté les Pyramides pour ſe procurer une Méridienne inébranlable, afin de s'appercevoir un jour ſi les poles du Monde changent ou ne changent point, n'y avoient pas réfléchi, & ne ſavoient eux-mêmes ce qu'ils diſoient. Car en ce cas une ſeule Pyramide eût ſuffi, & on n'en auroit pas hériſſé toute la côte de la Libye, depuis *Memphis* juſqu'au Labyrinthe.

Il n'eſt point vrai non plus qu'elles aient ſervi de Gnomons, opinion ſoutenue très-mal à propos par quelques Ecrivains Modernes: car pour les Anciens, ils n'ont eu garde de rien penſer ni de rien écrire de ſemblable; puisqu'ils paroiſſent avoir eu quelque connoiſſance du phénomene de la conſomption de l'ombre. Il eſt vrai que Solin, Ammien Marcellin & Caſſiodore s'expriment là-deſſus d'une maniere extrêmement impropre, & tout ce qu'on peut conclure de leurs expreſſions, c'eſt que ſuivant eux, les Pyramides ne jettent jamais de l'ombre en aucune ſai-

(*a*) Pour meſurer la hauteur d'une Pyramide par ſon ombre, il faut avant tout meſurer un côté de la baſe, & en connoître le milieu. Or, comme Pline & Plutarque ne diſent pas que Thalès commença par cette opération, on ſent bien que ce qu'ils en rapportent eſt une fable.

saison de l'année, ni en aucun instant du jour; & cela arrive, selon Marcellin, par un mécanisme de leur construction, *mecanicâ ratione*. Mais avouons que cet homme a dit-là quelque chose qui choque toutes les loix de la Nature. (*a*)

Voici en peu de mots de quoi il est question.

La plus grande des Pyramides située sous le vingt-neuviéme degré, cinquante minutes & quelques secondes de latitude Nord, commence vers l'Equinoxe du Printemps à ne plus jetter de ombre à midi hors de son plan; & on peut alors se promener autour de cet immense monceau de pierres, qui s'éleve à plus de cinq cents pieds, sans perdre le Soleil de vue. Les Architectes ont pressenti cet effet, qui résulte nécessairement de la figure pyramidale & de la largeur de la base; ce qui fait que l'ombre méridienne se réfléchit pendant la moitié de l'année sur la face septentrionale, & ne parvient point à terre, ou au plan de l'Horizon. Si l'on vouloit faire un mauvais cadran solaire, il seroit impossible d'en faire un plus mauvais que celui de la grande Pyramide; puisqu'on ne sauroit trouver même par ce moyen le jour du Solstice d'été: car alors l'ombre remonte tellement qu'on a peine à l'appercevoir, lorsqu'on est placé au pied de la face septentrionale.

Cependant le célébre Chronologiste de Vignoles a cru que les Prêtres trouvoient les Equinoxes à l'aide

---

(*a*) *Solin. Polyhist. Cap. XLII.*

Am. Marcel. Hist. Lib. XXII. sub fin. . . . . Cassiodor. Variarum. Lib. VII.

Comme Solin est le premier qui paroît avoir répandu cette erreur, nous citerons ici ses propres termes:

Pyramides turres sunt in Ægypto fastigiatæ ultra celsitudinem omnem, quæ fieri manu possit, itaque mensuram umbrarum egressæ, nullas habent umbras.

Cela n'est tout au plus vrai qu'à midi au jour du solstice d'été, & entre les deux équinoxes.

de de leurs Pyramides; (*a*) ce qu'il n'eût jamais cru, s'il avoit eu des plans exacts de ces monuments, & sur-tout de bonnes Cartes de l'Egypte telles que celles dont nous nous sommes servis.

Il faut savoir que les Egyptiens n'avoient pas déterminé le rapport qu'il doit y avoir entre la largeur de la base & la hauteur perpendiculaire d'une Pyramide quelconque: or, comme ils ont extrêmement varié à cet égard, il est clair qu'ils n'ont jamais pensé à chercher par cette méthode les jours équinoxiaux, qu'ils trouvoient, suivant Macrobe, par de simples styles, & même, comme on l'a prétendu, par leurs horloges d'eau. Voici donc un fait dont M. de Vignoles n'a pas eu la moindre connoissance: la Pyramide, que les Arabes nomment *el Harem el Kieber el Koubli*, a une base beaucoup plus large, eu égard à sa hauteur, que la grande Pyramide de *Memphis;* ainsi il est certain qu'elle a commencé & commence encore longtemps avant l'autre à consumer sa propre ombre à midi, & n'indique en aucune maniere que ce soit les Equinoxes. On pourroit d'ailleurs demander comment s'y prenoient les Prêtres attachés au College de Thebes, puisqu'on sait qu'il n'a jamais existé de Pyramide dans la Thébaïde, quoiqu'en dise Abulféda. Cependant ce College étoit le plus

---

(*a*) *De* ANNIS ÆGYPTIAC. *in Miscell. Berolinens. Tom. IV.*

C'est par hazard que la grande Pyramide commence vers l'Equinoxe à consumer son ombre à midi, puisqu'il y en a d'autres qui commencent plutôt. Pour ce qui est de trouver par ce moyen les Solstices, nous dirons que la plus grande ombre méridienne de la Pyramide de *Gizeh* & de toutes les autres indique le solstice d'hiver; mais il eût été fort difficile de trouver celui d'été. D'ailleurs il y a une très-grande pénombre qui eût rendu toutes ces observations extrêmement vicieuses.

plus célebre de tous par ſes connoiſſances Aſtronomiques, comme il étoit auſſi le premier par l'époque de ſa fondation.

Ne prêtons donc pas aux Egyptiens des vues qu'ils n'ont point eues: car s'ils avoient eu de telles vues, il faudroit avouer auſſi que le ſens-commun leur a manqué; puiſqu'un ſimple ſtyle donne ſur toutes ces choſes des indications mille fois plus préciſes qu'une maſſe qui s'obſcurcit elle-même.

Les Pyramides ont été, tout comme les Obéliſques, des monuments erigés en l'honneur de l'Etre qui éclaire cet Univers; & voilà ce qui a déterminé les Prêtres à les orienter. Il eût été très-aiſé de pratiquer dans la capacité de ces édifices un grand nombre de ſalles ſépulchrales pour y dépoſer les corps de toutes les perſonnes de la famille Royale; & c'eſt ce qu'on n'a néanmoins pas fait: puiſqu'on n'y a découvert que deux appartements & une ſeule caiſſe, que, malgré l'autorité de Strabon, beaucoup de Voyageurs éclairés comme M. Shaw, ne prennent pas pour un Sarcophage où il y ait jamais eu un cadavre humain; & en effet cela n'eſt pas même probable. On a hazardé à l'occaſion de cette caiſſe mille conjectures: cependant je ne connois point d'Ecrivain qui ait deviné que ce pourroit être là ce qu'on nommoit parmi les Egyptiens le *Tombeau d'Oſiris*, comme il y en avoit beaucoup dans leur pays; & la ſuperſtition conſiſtoit à faire tomber tout autour de ces monuments les rayons du Soleil, de façon qu'il n'y eût pas d'ombre ſur la terre à midi pendant une moitié de l'année tout au moins: car ce phénomene duroit plus longtemps par rapport aux Pyramides Méridionales d'*Illahon* & *Hauara* vers l'extrêmité de la plaine connue ſous le nom de *Cochome*, & que je regarde comme les plus anciennes, puiſqu'elles ſont ſans comparaiſon plus endommagées que celles de *Memphis*, qu'on croit pouvoir ſubſiſter encore pendant cinq mille ans à en juger par la dégradation, qui

y

y est arrivée depuis le siécle d'Hérodote jusqu'à nos jours: cet Historien assure que de son temps on y voyoit beaucoup de figures & de caracteres sur les faces extérieures, qu'on n'y retrouve plus. C'est faute d'y avoir réfléchi, que M. Norden dit, dans son Voyage de Nubie, que ces édifices doivent avoir été construits avant l'invention des caracteres Hiéroglyphiques, ce qui choque toutes les notions de l'Histoire. Et il seroit à souhaiter que la plupart des Voyageurs fissent, avant leur départ ou tout au moins après leur retour, de meilleures études.

Une obligation réelle qu'on a aux Prêtres de l'ancienne Egypte, c'est d'avoir orienté les Pyramides avec beaucoup d'exactitude; car par-là nous savons que les poles du Monde n'ont point changé: & inutilement chercheroit-on sur toute la surface de notre globe quelqu'autre moyen pour s'en assurer: il n'en existe nulle-part, & surtout point dans la Chaldée; pays sur lequel on s'est formé des idées très-fausses. S'il y avoit eu dans la Chaldée des constructions aussi solides que celles de l'Egypte, il en resteroit des ruïnes prodigieuses: mais comme on y a bâti avec des briques & du bitume, toutes les parties les plus élevées ont dû successivement s'écrouler, & ce n'est qu'à quelques pieds au-dessus des fondements où l'humidité a conservé la force & la tenacité du bitume, qu'on découvre encore quelques restes de maçonnerie, comme en un endroit qu'on prend pour l'emplacement du Temple de *Bélus*; mais ce sont là des choses qui ne méritent point qu'on en parle. D'ailleurs dans quel cabinet de l'Europe a-t-on jamais possédé des statues ou des monuments Chaldaïques? tandis que tous les cabinets de l'Europe sont plus ou moins fournis d'antiques Egyptiens. Je place au nombre des plus fortes exagérations de Ctésias & de Diodore de Sicile, l'Obélisque qu'ils attribuent à Sémiramis, & que personne

n'a jamais vu; (*a*) pendant que tout le monde connoit les Obéliſques de l'Egypte, & il doit en avoir exiſté plus de quatre-vingt de la premiere grandeur, dont l'érection n'étoit pas une choſe auſſi difficile qu'on ſe l'imagine, chez un peuple, qui à force de tranſporter de telles aiguilles, avoit acquis beaucoup d'expérience. Fontana, qui manquoit d'expérience, puiſqu'il opéroit ſur de tels blocs pour la premiere fois, y employa beaucoup plus de force qu'il n'en avoit beſoin; car il attacha à l'Obéliſque du Vatican ſix-cents hommes & cent-quarante chevaux: la réſiſtance des cables & des cabeſtans étant connue, on a évalué que cette puiſſance eût élevé l'aiguille, quand même ſon poids eût excédé de cinq-cents-dix-mille livres ſon poids réel, y compriſe l'armure. (*b*) Or les Egyptiens n'ayant pas aſſis ces monuments ſur des baſes auſſi hautes que celles qu'on leur a données fort mal à propos à Rome, ils ont pu avec quatre-cents hommes & quatre-vingt chevaux lever quelque Obéliſque que ce ſoit, en ſuppoſant même qu'ils ne ſe ſoient ſervis que de cabeſtans. Il ne faut point croire ce que diſent quelques Auteurs, d'un Pharaon qui y employa vingt-mille hommes, & fit attacher ſon propre fils au ſommet de la pierre pour engager les ouvriers à être ſur leurs gardes, abſurdité qui ne mérite point qu'on la réfute.

Ce qu'il y a de bien plus important à ſavoir, c'eſt qu'on ſe trompe généralement aujourd'hui au ſujet des Obéliſques, qu'on dit avoir ſervi en Egypte de Gnomons. Il ſuffit d'examiner attentivement leur poſition & leur forme, pour s'appercevoir qu'on n'y a jamais penſé: les Egyptiens élevoient toujours deux

(*a*) Jackſon prouve, dans ſes *Antiquités Chronologiques*, que cet Obéliſque n'a jamais exiſté à Babylone.

(*b*) *Epiſtola de Obeliſco Romæ* 1586.

deux de ces aiguilles l'une à côté de l'autre, à l'entrée des Temples; & lorſqu'il y avoit trois grandes portes, on y plaçoit juſqu'à ſix Obéliſques. Tout cela ſe voit encore de nos jours dans les ruïnes du Temple de Phylé, dans celui de Thebes & à l'entrée de ce qu'on prend pour le Tombeau d'Oſimendué, mot viſiblement compoſé de *Mendès* & d'*Oſiris*.

Par-là on peut déja s'appercevoir qu'il n'eſt point du tout queſtion de Gnomons, qu'il ſeroit abſurde de poſer ſi près les uns des autres que leur ombre ſe confondit. D'ailleurs la partie ſupérieure de ces aiguilles, qu'on nomme le *Pyramidium*, ne ſauroit donner aucune indication préciſe, hormis qu'on n'y ajoute un globe, comme l'on fit à Rome ſous Auguſte & ſous Conſtance. Et voilà cependant ce que les Egyptiens n'ont jamais fait, puiſqu'aucun Auteur de l'Antiquité n'en a parlé, & on voit par les tableaux tirés des ruïnes d'*Herculanum*, & beaucoup mieux encore par la Moſaïque de Paleſtrine, que les Obéliſques y ſont toujours repréſentés ſans globe. Auſſi n'a-t-on pas trouvé dans la tête de ces monuments la moindre excavation pour y inſérer le ſtyle ou la barre. Et quand un Romain nommé Maxime, qui étoit Préfet de l'Egypte, voulut mettre un globe ſur l'Obéliſque d'Alexandrie, il en fit tronquer le ſommet ou la pointe; ce que les véritables Egyptiens euſſent enviſagé comme un ſacrilege. Ainſi les membres de l'Académie des Inſcriptions de Paris étoient fort mal informés, lorſqu'ils firent leur rapport à l'Académie des Sciences, qui vouloit être inſtruite exactement ſur l'antiquité des globes ſupportés par les Obéliſques. (*a*) Nous répétons encore

(*a*) *Mémoires de l'Acad. des Inſcriptions. Tom. III. pag.* 166.

core une fois que ce n'a jamais été l'uſage des Egyptiens.

Il eſt manifeſte qu'on a abuſé d'un paſſage d'Appion le Grammairien, qui prétendoit que Moïſe avoit placé des hémiſpheres concaves ſur des colonnes au lieu d'employer des Obéliſques; mais il parloit de ces choſes-là d'une maniere qui prouve qu'il ne ſavoit point ce qu'il vouloit dire; & le Juif Joſephe, encore plus mauvais raiſonneur & plus ignorant Phyſicien qu'Appion, le réfute par des arguments pitoyables. Vitruve, Cléomede, Macrobe & Martien Capelle décrivent les horloges ſolaires, équinoxiaux, dont on ſe ſervoit en Egypte, & par le moyen deſquels Eratoſthene meſura, ou vérifia la meſure de la Terre (*a*). Ces horloges étoient réellement des hémiſpheres concaves du milieu deſquels s'élevoit un ſtyle perpendiculaire; mais le comble du ridicule ſeroit de vouloir avec Appion, qu'on eût placé ces cadrans ſur des Obéliſques ou de hautes colonnes, où il eût fallu enſuite monter avec des échelles pour obſerver la déclinaiſon de l'ombre. Quoique les Prêtres de l'Egypte employaſſent très-ſouvent ces inſtruments, ils faiſoient néanmoins plus de cas de leurs hydroſcopes ou des horloges d'eau; & leur eſtime étoit fondée ſur le beſoin qu'ils en avoient pendant la nuit pour les obſervations Aſtronomiques: non que j'aye jamais pu me perſuader que la préciſion de ces horloges ait été auſſi grande qu'Orus Apollon le donne à entendre, en diſant qu'elles ſe vuidoient exactement en un jour équinoxial (*b*).

Il

(*a*) *Vitruv. Architect. Lib. IX. Cap.* 9 . . . . *Cleomed. de Meteorolog.* ... *Macrob. in Som. Scip. Lib. I. Cap.* 20... *Mart. Capell. Lib. de Geometria.*

(*b*) *Voyez le* 15. *Chap. du premier Livre des Hiéroglyphiques d'Orus.*

Il ne nous a pas été poſſible de voir ni des Sabliers, ni des Clepſydres faites à la Chine; mais nous ſavons ſans en avoir vues, qu'elles ne repréſentent point un ſinge qui urine, forme bizarre que les Prêtres de l'Egypte avoient jugé à propos de donner à leurs horloges, d'ailleurs autrement graduées & diviſées que celles de la Chine. Car douze heures Egyptiennes ne valent que ſix heures Chinoiſes (*a*). Et cette différence eſt plus eſſentielle qu'on ne ſeroit d'abord porté à le croire: enfin elle eſt auſſi eſſentielle que celle qui concerne la diviſion des ſignes du Zodiaque chez ces deux peuples, qui n'ont preſque rien de commun que ce que le hazard a pu produire.

Ce n'eſt point ici le lieu de dire ce qu'il faut raiſonnablement penſer des Inſcriptions gravées ſur quelques Obéliſques: on ſait que le P. Kircher a fait tous ſes efforts pour perſuader qu'elles ne renferment point des faits hiſtoriques, ou la narration de quelque événement. Mais le P. Kircher a ignoré que ces Inſcriptions ſont des choſes très-indifférentes par rapport à ce qui devoit conſtituer un Obéliſque proprement dit; puiſqu'on en connoît juſqu'à trois de la premiere grandeur, qui étoient *purs*, c'eſt-à-dire ſans aucune apparence de caracteres ſur les quatre faces. Cependant nous ſavons indubitablement qu'un de ces Obéliſques purs a été dreſſé pendant pluſieurs ſiécles devant le Temple du Soleil; ſans qu'on puiſſe accuſer les Prêtres & les Sculpteurs d'avoir été trop ignorants pour y graver des caracteres Hiéroglyphiques, comme Hardouin l'inſinue ſi ridiculement au ſujet d'une de ces aiguilles muettes, & taillée par ordre du Pharaon Nectanebe (*b*). Com-

(*a*) *Voyez* Bayer de HORIS SINICIS, & Ulug-Beig de EPOCHIS CELEBR.

(*b*) *In Plin. Lib.* 36. *Cap. XIV.*

Comme un Arabe nommé *Abenephi*, & beaucoup d'autres Ecrivains, qui n'étoient point Arabes, ont confondu les Obéliſques avec les prétendues Colonnes Hermétiques, il convient de faire ceſſer la confuſion, & de fixer les idées & les termes: (*a*) car enfin, ces choſes n'avoient aucun rapport entr'elles.

Manéthon, pour compoſer l'Hiſtoire de l'Egypte, avoit conſulté les *Stéles d'Hermès* dreſſés dans les Syringes ou les allées ſouterraines; (*b*) mais on ne trouve nulle part qu'il ait conſulté les Inſcriptions gravées ſur les Obéliſques. Il ne faut d'ailleurs pas prendre en un ſens rigoureux ce mot de *Stéles* ou de Colonnes Hermétiques: c'étoient tout au plus des Cippes, & plus ſouvent encore des tables de pierre, ce que les Alchymiſtes Arabes ont bien ſu, en nommant la place d'Emeraude, dont nous avons parlé dans la ſection précédente, la *Table Smaragdine*, comme on dit les Tables du Décalogue.

Les Ecrivains de l'Antiquité, & Manéthon lui-même, nous apprennent que les *Stéles* Hermétiques étoient renfermés dans la partie la plus ſecrette des Temples, dans l'*Adytum*, & même au fond des caveaux où les Prêtres ſe retiroient pour étudier. (*c*).

Par-là on voit qu'ils différoient infiniment des Obéliſques, expoſés aux yeux de tout le monde à l'entrée des principaux édifices publics; & ſur des monuments ainſi expoſés, & ſignificatifs par leur figure, les Inſcriptions n'étoient point eſſentielles; tandis que les Inſcriptions ſeules conſtituoient les *Stéles* Hermétiques.

M. Jablonski, dont l'autorité ſera à jamais d'un grand

(*a*) *Abenephi apud Kirch. in Obeliſco Pamphileo pag.* 458.
(*b*) *Syncel in Chron. pag.* 40.
(*c*) *Apotelesmat. Lib. V. verſ.* 2 *&* 3 Edit. Gronovii.

grand poids dans toutes ces Matieres, a prouvé par d'invincibles arguments, que le *Thoth*, le *Mercure Trimégiſte*, l'*Hermès* des Egyptiens, eſt un pur ſpectre Mythologique; c'eſt-à-dire un perſonnage qui n'a jamais exiſté. (*a*) Cependant la diſtinction, qu'il fait entre l'ancien Hermès & le nouveau, n'eſt pas encore telle qu'elle devroit l'être. Tout le temps pendant lequel les Prêtres ne graverent leurs Hiéroglyphes que ſur des pierres, eſt le temps du premier Hermès: les ſiécles poſtérieurs, pendant lesquels ils ſe ſervirent de livres compoſés de feuilles de *papyrus*, car ils n'oſoient toucher des livres de parchemin, appartiennent au ſecond Hermès; ces hommes-là parloient toujours allégoriquement, & ils ont trompé tous nos Chronologiſtes modernes. C'eſt avec un plaiſir mêlé de compaſſion, qu'on lit les diſputes élevées entre ces prétendus calculateurs ſur le temps où vivoit Hermès: c'eſt comme ſi l'on diſputoit ſur le temps où vivoit la Fée Morgane.

On peut croire que Pline s'eſt trompé, lorſqu'il a prétendu que le premier de tous les Obélisques, que les Egyptiens aient dreſſé, eſt celui qu'on voyoit à Héliopolis; c'eſt-à-dire à plus de cent & ſoixante lieues de l'endroit où on l'avoit taillé. Il a embraſſé cette erreur, parce que les Grecs ont auſſi quelquefois employé ce terme d'*Héliopolis* pour déſigner la ville de Thebes, où il paroît qu'on a érigé les premiers Obélisques devant les portes du Temple de Jupiter Ammon, qu'on n'avoit pas négligé d'orner, afin de donner du luſtre à l'ancienne Capitale de l'Egypte, dont quelques Géographes modernes ont voulu fixer l'étendue ſur des indications peu certaines. Mais M. d'Anville, qui a porté le circuit de Thebes à neuf lieues, ſemble avoir outre-paſſé toutes les bor-

(*a*) *Pantheon cÆgyp. Lib. V. Cap 5.*

bornes, & même celles de la probabilité. Les Jesuites, qu'on sait avoir exagéré grossiérement tout ce qui concerne la Chine, ne font l'enceinte de *Pékin* que de six lieues, qui se réduiroient à moins de deux, si les maisons de *Pékin* étoient de trois étages: mais comme ce ne sont que de chétifs rez-de-chaussée, ils occupent beaucoup plus de terrain que les villes régulièrement bâties en Europe. Cependant on peut en moins de quatre heures faire commodément à cheval le tour de cette espece de Camp Chinois, que le feu pourroit consumer en un jour, sans qu'il en restât le moindre vestige; tandis que le Pere Boscowich soupçonne qu'après la destruction de Constantinople, il restera au moins quelques ruïnes de ses Mosquées & de ses *Besestеins*. (*a*)

Les maisons de Thebes étoient, au rapport de Diodore, de quatre à cinq étages; & si avec cela on portoit son circuit à neuf lieues, il en résulteroit le plus prodigieux amas d'habitations qu'on eût jamais vu sur la Terre, sans même excepter Babylone, où beaucoup de maisons ne paroissent avoir été que des rez-de-chaussée. Il faut distinguer la véritable enceinte de Thebes, d'avec les habitations éparpillées en longueur sur les deux bords du Nil, & tout le merveilleux disparoitra: Dydime, qui doit avoir eu connoissance d'une mesure prise à la rigueur, n'évalue la superficie de Thebes qu'à trois mille sept cents arures, & je suis certain que c'est plutôt accorder trop, que trop peu: de sorte que nous trouvons ici une ville sans comparaison plus petite que Paris. La maniere, dont les Anciens ont varié en se contredisant les uns les autres, prouve qu'ils n'étoient point d'accord sur le terme où Thebes commençoit &.

(*a*) *Journal d'un Voyage de Constantinople en Pologne. Pag.* 9.

& sur le terme où elle finissoit; mais proprement parlant, toutes les habitations, qui se trouvoient sur la rive Libyque n'appartenoient point à la ville. (*a*)

Quant à Memphis, on fait son enceinte de trois lieues, & il ne faut pas douter qu'on n'y ait compris de grands étangs absolument comblés de nos jours, un parc ou une quantité de bosquets d'Acacia, de Palmiers, de Sycomores; & ensuite tout le Palais royal des Pharaons, qu'on fait avoir été etendu en longueur d'une extrêmité de la ville à l'autre, parce que c'étoit probablement un amas de différents logements où il y avoit des écuries, un serrail & des chapelles. Au reste, Memphis ne s'aggrandit & ne se peupla qu'à mesure que Thebes devint déserte; car il ne faut point croire que ces deux villes aient été très-florissantes à la fois, ce que la population de l'Egypte ne permettoit point; & si on lit, dans l'Ouvrage de M. d'Origny, que vingt mille villes ont pu y exister sans faire aucun tort aux terres labourables, (*b*) nous dirons que de telles assertions sont des rêves, qui ressemblent à ceux que ce même homme a eus sur l'isle Eléphantine, dont l'étendue lui paroissoit être prodigieuse; & nous avons déja eu soin d'avertir que cette isle n'est qu'un point de terre dans le Nil.

L'aggrandissement de Ptolémaïs & d'Alexandrie fit tomber Memphis à son tour, & la même révolution

(*a*) Il n'y a pas deux Auteurs anciens qui s'accordent sur la grandeur de Thebes; & on ne sauroit combiner la mesure, indiquée par Dydime, ni avec celle de Caton cité par Etienne de Byzance, ni avec celle de Diodore, ni avec celle de Strabon, ni avec celle d'Eustathe, qui sont tous en contradiction les uns avec les autres.

On doit aussi avoir beaucoup exagéré la grandeur d'*Avaris*, située dans la Basse-Egypte.

(*b*) Voyez l'*Egypte ancienne. Tom. I. Chap.* II.

lution arriva lorsqu'on bâtit le Caire, sur lequel les voyageurs modernes se sont autant trompés, que les anciens se trompoient touchant la prétendue grandeur de Thebes. On peut être certain que l'enceinte du Caire n'est pas à beaucoup près de trois lieues de 2500 toises chacune.

On tâchera de tenir un milieu entre la trop grande élévation que Diodore donne aux maisons de l'ancienne Egypte & l'état où les réduit M. Pococke, qui prétend que ce n'étoient que des tentes. Suivant cette bizarre idée toute une ville Egyptienne n'eût consisté qu'en un Temple, & en une assemblée de gens qui campoient autour de ce Temple. Mais M. Pococke est le seul qui ait jamais imaginé de faire camper les Egyptiens, sans s'appercevoir qu'ils avoient pour ce genre de vie une horrible aversion; au point qu'ils ne permirent pas même aux Juifs de camper en Egypte, & il seroit à souhaiter que les Turcs eussent observé la même conduite à l'égard des Arabes Bédouins, auxquels ils ont permis de vivre sous des tentes; ce qui a entraîné la ruïne de différentes Provinces. C'est une maxime qu'il ne faut jamais permettre dans quelque pays que ce soit, que des familles entieres entreprennent de camper.

S'il convient de mettre, comme nous l'avons dit, des bornes à la trop vaste étendue de Thebes, il est également nécessaire de se désabuser sur le nombre des Temples de l'ancienne Egypte, qui n'a point été aussi grand que quelques Auteurs l'ont dit, avant qu'on en eût exactement reconnu les ruïnes. L'opinion la plus générale est que le tronc d'un Palmier a servi de modele aux colonnes de tous ces édifices: mais si cela étoit vrai, ces colonnes se ressembleroient plus ou moins entr'elles, tandis qu'il n'y a rien de plus varié. C'est ce qu'on observe aussi par rapport aux chapiteaux: ceux, qui représentent une cloche renversée, ont été adoptés dans l'ordre Corinthien, & on nomme encore aujourd'hui le corps du chapiteau

Co-

Corinthien *Campane.* Ainſi l'avanture du panier trouvé par Callimaque, & autour duquel étoit crû de l'Achante, eſt une fable puérile, inventée par les Grecs, qui ont voulu nous perſuader qu'ils n'avoient rien emprunté de l'Egypte; tandis que l'on voit manifeſtement le contraire. Les Grecs ont encore voulu nous faire accroire que les Triglyphes employés dans le Dorique, repréſentent les extrêmités des poutres, qui repoſent ſur l'architrave; ce qui n'eſt point vrai à beaucoup près. Les triglyphes ſont de purs ornements de caprice, imaginés par les Sculpteurs ou les Architectes de l'Egypte, qui ne bâtiſſoient jamais en bois, & les Grecs n'ont ajouté à ces ornements que les *Gouttes*, qui n'y étoient pas fort néceſſaires. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on n'a point retrouvé jusqu'à préſent, dans les ruïnes de l'Egypte, des colonnes dont les vertebres ſoient alternativement de marbre blanc & de marbre noir; cependant on aſſure que les Egyptiens eſtimoient beaucoup cette bigarrure, qui a dû produire un mauvais effet; mais ſouvenons-nous toujours que les yeux des Orientaux ne ſont point faits comme les nôtres.

Je n'ai découvert dans les Auteurs qu'une ſeule conſtruction où l'on eût effectivement pris le tronc du Palmier pour modele des colonnes, afin de ſatisfaire le goût du Pharaon *Amaſis*, qui fit travailler d'une maniere prodigieuſe dans la ville de *Saïs*. Et cela quelques années avant la chûte de la Monarchie Egyptienne; d'où l'on peut juger que la paſſion de bâtir ne ſe ralentit jamais dans cette contrée, où la chaleur & la fertilité portent naturellement les hommes à la pareſſe. Ariſtote a bien ſoupçonné que les Prêtres ne vouloient point que le peuple reſtât oiſif: (*a*) mais indépendamment de tous les autres motifs

(*a*) *Ariſtot. de* REPUBLIC. *Lib. V. Cap.* 2.

tifs purement politiques, les Prêtres paroissent avoir été persuadés que l'action & le mouvement étoient très propres à entretenir la santé d'un peuple sujet à la lepre; & pour empêcher les corvées de devenir insupportables, ils avoient institué beaucoup de jours de fête ou de repos. Sous un climat aussi ardent que le leur, ce tempérament n'étoit point mauvais; mais il ne vaudroit rien dans nos climats froids, où les forces s'épuisent beaucoup moins en un temps égal. S'il est vrai que tous les Colléges de l'Egypte aient témoigné du mécontentement au sujet de la conduite du Roi *Chéops*, ce n'est sûrement point parce qu'il faisoit travailler à une Pyramide; mais parce qu'il faisoit travailler pendant les jours de fête; quoique le récit d'Hérodote à cet égard soit une pure fiction, qui choque toutes les idées que nous avons du Gouvernement de l'Egypte, bien moins despotique que les Ecrivains modernes le prétendent. Il est ridicule surtout de leur entendre dire que dans un pays de liberté comme l'Angleterre, on ne s'aviseroit pas d'élever des Pyramides. Tandis qu'on a calculé qu'en Angleterre la culture des campagnes exige neuf fois plus de travail qu'en Egypte; & si les Anglois vouloient donner une liste exacte de tous ceux qui périssent en mer pendant le cours d'une année, soit par les naufrages, soit par d'autres accidents, on verroit que leur Marine absorbe plus d'hommes dans le cours d'un an que la construction de toutes les Pyramides n'en a pu absorber en un long laps de siecles. Il ne faut donc pas comparer entr'elles des choses, qui ne sont nullement comparables: comme l'Agriculture n'occupoit point assez les Egyptiens, & comme la Marine & le Commerce extérieur ne les occupoient pas du tout, il falloit les appliquer à d'autres travaux. Quand on réfléchit à l'état florissant de leur pays sous les Pharaons, & à l'état misérable & malheureux où il fut réduit sous les Empereurs Chrétiens depuis Constantin, & ensuite sous les Turcs, alors

alors on se persuade aisément que l'ancienne forme du Gouvernement n'étoit pas aussi mauvaise que de petits esprits le disent.

On a sans doute beaucoup exagéré un événement qui, s'il étoit arrivé comme on le décrit, eût encore été un événement très-imprévu. On veut que le Pharaon *Necco*, en faisant creuser un fossé de communication entre le Nil & le Golfe Arabique, perdit cent & vingt mille hommes. D'abord il n'est point croyable que cent & vingt mille hommes aient pu périr en travaillant à un fossé, que Ptolémée Philadelphe fit faire dans un autre endroit, sans qu'il lui en ait coûté un ouvrier.

Voici ce qui a pu donner lieu à tous ces bruits populaires.

Les Prêtres de l'Egypte désapprouvoient hautement le projet de faire communiquer la Mer Rouge avec le Nil: ils avoient même publié un oracle pour détourner le Pharaon *Necco* de son entreprise; car ayant une connoissance bien exacte du local, ils savoient d'avance qu'un tel fossé ne serviroit jamais à rien. Or, voilà ce que l'événement a prouvé; puisque Ptolémée ne put réussir à établir un Port pour le Commerce des Indes & de la Côte d'Afrique, dans l'endroit où son Canal se déchargeoit dans le Golfe Arabique. Il fallut établir ce Port beaucoup plus au Sud; ce qui rendit tous les travaux faits sur l'Isthme de *Suez* inutiles: car qu'il me soit permis de dire que Strabon doit s'être bien trompé, s'il a cru qu'on pouvoit naviguer sur ce fossé avec de gros vaisseaux très-chargés; puisque Cléopatre n'y put même faire passer de petites galeres, en un instant de crise où il s'agissoit de sa vie & de son Empire.

On avoit fait accroire de nos jours aux Turcs, que s'ils vouloient s'enrichir prodigieusement & tout-à-coup, il n'y avoit qu'à r'ouvrir l'ancienne communication entre le Nil & le Port de *Suez*. Mais l'hom-

me, que la Porte envoya sur les lieux pour y examiner les choses, déconseilla cet absurde projet au Sultan. En effet, si un Prince tel que Ptolemee, qui avoit entre ses mains une branche du Commerce des Indes, ne put tirer aucun avantage sensible de ce Canal, qu'en feroient les Turcs, qui n'ont que douze ou treize mauvais vaisseaux, qui ne sortent jamais du Golfe Arabique; & qui viennent chercher les marchandises des Indes à *Giddah*, où les Européens en apportent annuellement pour quinze ou seize millions de livres? Quand on compte ce que les Turcs perdent par les naufrages en retournant de *Giddah* à *Suez*, alors on voit qu'ils feroient mieux d'aller débarquer leurs cargaisons à *Bérénice*; & de prendre ensuite le chemin de terre, comme on le faisoit sous les Ptolémées. Mais il y a actuellement dans la Thébaïde deux tribus de voleurs ou d'Arabes Bédouins, connus sous le nom de *Beni-Wassel* & d'*Arabdé*, qui rançonneroient vraisemblablement les Caravanes. Comme les Turcs ont très-mal gouverné les pays qui leur sont soumis, ils méritent qu'on les vole comme ils ont volé & opprimé les autres.

Quant au fameux Lac *Méris*, on ne peut juger de sa véritable situation qu'en jettant un coup d'œil sur la Carte, qui accompagne ces Recherches; & où on le verra placé au Nord de la ville des Crocodiles, ou de ce qu'on nomme aujourd'hui la Province de *Feium*.

Le Pere Sicard est tombé dans une erreur fort grave, lorsqu'il a reculé le *Méris* trop au Sud, en le convertissant en un long Canal, parallele au lit du Nil, & dont nous avons également indiqué la trace. C'est avec surprise qu'on a vu M. d'Anville adopter cet arrangement inconnu à des Géographes tels que Strabon & Ptolémée, & inconnu encore à des Historiens tels qu'Hérodote & Diodore, qui dit positivement que le *Méris* étoit à peu de distance de la ville

des

des Crocodiles, (*a*) & ce passage qui contribue à en fixer la situation, doit avoir échappé à M. d'Anville. (*b*)

D'un autre côté, les habitans du pays assurerent à Hérodote que ce Lac communiquoit avec la Syrte d'Afrique par un conduit souterrain, dirigé vers l'Occident, & qui passoit derriere la montagne de Memphis. Or il n'y a pas d'autre grand dépôt d'eau en Egypte, qui eût pu avoir un conduit, qu'on supposoit passer derriere la montagne de Memphis, que le lac qu'on connoit aujourd'hui au Nord de la province de *Feium*. Et on peut être certain que c'est-là le véritable *Méris*, comme Strabon & Ptolémée n'en ont point douté un instant. Ainsi il y a une fausse indication dans la Carte de l'Egypte de M. d'Anville; & cette erreur se trouve reproduite dans sa grande Carte d'Asie; parce qu'il a accordé trop de confiance aux Mémoires du Pere Sicard, qu'une mort prématurée avoit empêché de lire les Auteurs anciens avec assez d'attention. Il faut observer que c'est par une suite de ces combinaisons mal liées entre elles, qu'on voit aussi paroître dans la Carte de M. d'Anville deux Labyrinthes en Egypte, quoique toute l'Antiquité n'en ait connu qu'un seul; & c'est vraiment ici qu'il ne falloit pas multiplier les êtres sans nécessité.

Le Lac *Méris* a de nos jours onze lieues & demie de long, & trois lieues dans sa plus grande largeur;

(*a*) *Biblioth. Lib. II.*

(*b*) Ce Géographe veut prouver, dans ses *Mémoires sur l'Egypte ancienne & moderne pag.* 151, qu'Hérodote & Diodore, en parlant du lac *Meris*, ont pris la mesure de surface pour la mesure de circuit: mais c'est-là une erreur où un enfant de dix ans ne tomberoit pas. Les Grecs n'étoient point si imbéciles; mais ils étoient exagérateurs.

geur; ce qui forme un espace assez étendu pour que ceux, qui ne le mesurent qu'à l'œil, puissent se tromper considérablement, selon la position où ils se trouvent. Quand on le regarde d'Orient en Occident, il paroît plus grand qu'il ne l'est: quand on le regarde du Sud au Nord, il paroît plus petit qu'il ne l'est. Comme aucun Naturaliste n'a eu occasion de l'observer, on ne sait point s'il s'est formé par les eaux du Nil, qui s'y déchargent, ou si c'est un vestige de la Mer Méditerranée, comme l'a cru le Géographe Strabon, qui peut avoir raison en un certain sens: car je soupçonne que les Egyptiens ont creusé dans cet endroit pour dessécher la Province de *Feium* ou le Nome Arsinoïte, qui paroît avoir été anciennement un marais tout comme le *Delta*. Quand ils eurent mis ce canton à sec, on y fit venir de l'eau douce, en ouvrant un Canal qui semble avoir eu sept rameaux ou sept embouchures, par lesquelles il se déchargeoit dans le lac *Méris*, comme le Nil dans la Méditerranée (*a*).

Après ces éclaircissements, on conçoit que les Egyptiens ont pu soutenir que ce lac même étoit un ouvrage de leurs mains, ou un effet de leur industrie. Et en faveur d'un travail si utile on leur pardonne la superstition touchant le rapport qui devoit exister entre le nombre des embouchures & le nombre des Planetes.

Quant au conduit souterrain, par lequel Hérodote dit que le *Méris* communiquoit avec la Syrte, nous n'en avons aucune connoissance: mais comme ce Grec n'entendoit pas la langue Egyptienne & que les interpretes lui expliquoient peut-être mal les

(*a*) Des sept embouchures que doit avoir eu le Canal qui se décharge dans le lac *Méris*, il y en a encore six qu'on remarque distinctement quand le Nil se déborde, & quand on ouvre les digues.

les choſes, il ſe peut qu'il eſt queſtion d'une trace connue ſous le nom de *Fleuve ſans eau*, & que quelques Voyageurs ne regardent pas comme un ouvrage fait de main d'hommes.

Ce que les Cartes Françoiſes nomment le *Bathen*, & les Cartes Allemandes le *Gara*, eſt le veſtige d'un grand canal ou d'un ancien lit du Nil; & c'eſt cette lagune qui a induit le Pere Sicard en erreur.

Les Architectes de l'Egypte étoient infiniment plus habiles lorſqu'il s'agiſſoit de conduire les eaux & de creuſer des foſſés, que quand il falloit élever un bâtimement ſuperbe & régulier. Le grand Temple d'*Heliopolis*, où l'on n'avoit épargné ni le travail, ni la dépenſe, n'étoit néanmoins qu'une fabrique vraiment barbare, ſans goût & ſans élégance, comme Strabon le dit de la maniere la plus poſitive. Il en eſt de l'Architecture comme de la Peinture, de la Statuaire & de la Muſique: jamais les Orientaux n'ont pu, malgré leurs efforts, porter cet Art au dernier degré de ſa perfection; parce que leur eſprit eſt trop déréglé, ou ce qui eſt la même choſe, trop ennemi des regles.

On ſait que le Comte de Caylus a mis en fait que les Architectes de l'Egypte ignoroient la pratique de conſtruire des voûtes; ce que M. Goguet a voulu démontrer juſqu'à l'évidence en faiſant graver tout exprès les eſtampes qu'on peut voir dans ſon livre ſur l'origine des Sciences & des Arts. Mais Corneille de Bruyn, qui à la faveur de quelques flambeaux, étoit parvenu à deſſiner une vue de l'obſcure galerie de la grande Pyramide, a prétendu que cette galerie étoit voûtée (*a*). Pline en dit tout autant

(*a*) *Reizen door klein Aſia. Fol.* 193. Ce voyageur appelle le haut de cette galerie *gewelf*, terme dont il ne ſe ſeroit jamais ſervi, s'il n'eût été perſuadé que c'étoit une voûte.

tant de quelques appartements inférieurs du Labyrinthe: M. Thévenot en dit encore tout autant de quelques caves à Momies. Et enfin M. Pococke a découvert un arc Egyptien dans la Province de *Feium*. Ainsi M. Goguet & le Comte de Caylus ne paroissent point avoir bien examiné toutes ces choses. Il se peut que la difficulte de se procurer le bois nécessaire pour les échaffaudages & les ceintres a empêché les Architectes de l'Egypte de voûter les grands Temples, ou bien cette maniere de bâtir ne leur a pas paru assez solide suivant leurs idées d'indestructibilité. La disette du bois est, comme on sait, extrême dans cette contrée: or, en couchant des pierres plattes sur les têtes des colonnes, ils n'avoient besoin que de quelques échaffauds: mais s'ils avoient voulu voûter ce prodigieux Temple de Thebes, ils auroient eu besoin d'une forêt.

Les Egyptiens paroissent être le premier de tous les peuples, qui ait cru qu'on pouvoit fortifier un pays comme on fortifie des citadelles: car il faut regarder le grand rempart de l'Egypte comme beaucoup plus ancien que le rempart de la Médie, dont nous indiquerons la position dans l'instant.

Séfostris, dont on a fait si mal à propos un Conquérant, tâcha de mettre un peu son Royaume en état de défense en élevant une muraille, qui alloit par une ligne oblique depuis la ville du Soleil située hors du *Delta*, jusqu'à Péluse, par un trajet de quinze cents stades de la petite mesure, & qui étant évalués comme ils doivent l'être, font précisément trente lieues de 2500 toises chacune. Ce prétendu Héros vouloit principalement empêcher les Pasteurs de l'Arabie de rentrer en Egypte, d'où on les avoit chassés; parce que leurs excès y étoient parvenus à un degré insoutenable; & ce qu'il y a de singulier, c'est que les Arabes bédouins, qui campent aujourd'hui insolemment sur les ruïnes d'Alexandrie, ont conservé parmi eux la tradition de cette longue mu-

rail-

raille, laquelle renfermoit tous les défauts imaginables; car elle aboutiſſoit, comme on vient de le dire, à Péluſe. (*a*) Ainſi il ne s'agiſſoit que de s'emparer de cette ville pour rendre inutiles tous les travaux de Séſoſtris, qu'on laiſſoit à ſa gauche; & on remontoit enſuite le Nil ſans obſtacle, comme le fit Cambyſe, & comme le fit encore Alexandre.

Ce grand mur de l'Egypte a diſparu ſans qu'on ſache comment; mais il y a de l'apparence qu'on le raſa lors de la conquête des Perſans; car il n'exiſtoit déja plus ſous Artaxerxe *Mnémon*, c'eſt-à-dire en un temps où les Egyptiens, ſoutenus par les troupes auxiliaires de Lacédémone & d'Athenes, firent un dernier effort pour briſer leurs chaînes, qu'ils ne briſerent point. Alors le Pharaon Nectanebe retrancha de nouveau par des murailles tout le bord du Nil le long du bras Péluſiaque; & Chabrias, qui commandoit ſous lui les Grecs, couvrit une ſeconde fois les avenues de Péluſe d'un boulevard qu'on nommoit le *Charax Chabriæ*. (*b*) Mais il ne reſte non plus de veſtige de ces ouvrages que de ceux de Séſoſtris: on ne les retrouve que dans l'Hiſtoire & dans la Carte qu'on a dreſſée, afin d'en donner au Lecteur une notion préciſe.

M. de Maillet prétend qu'on découvre dans l'Heptanomide quelques pans d'un autre rempart conſtruit par les Egyptiens, & qui doit avoir eu plus de vingt-quatre

---

(*a*) *Diodor. Bibl. Lib. I. Cap.* 57. Il eût été plus court pour bien fermer l'Egypte, de bâtir une muraille depuis Péluſe jusqu'à la ville des Héros; & j'avois d'abord cru que le texte de Diodore avoit été altéré, & qu'il falloit y lire Ηρωωνπολις au lieu d'Ηλιούπολις, mais d'autres conſidérations ne permettent point d'adopter cette leçon.

(*b*) *Cor. Nepos in vit. Chabriæ. . . . . Strabo Geograph. Lib.* 17.

quatre pieds d'épaisseur; (*a*) mais l'existence en a été inconnue à tous les auteurs de l'Antiquité, & elle me paroît très-suspecte; à moins qu'on n'ait voulu couvrir par ce retranchement ce qu'on nomme aujourd'hui la plaine de l'*Araba*, & où il peut réellement y avoir eu des terres cultivées dans l'espace qu'on a ponctué sur la Carte aux environs d'*Alabastronpolis*; & où l'on voit aussi une gorge entre des montagnes, qu'il importoit peut-être de boucher.

Comme on a soutenu que cette idée de fermer son pays par des murailles, met une grande conformité entre les Egyptiens & les Chinois, il faut démontrer ici que cette idée est venue à toutes les anciennes nations policées, qui ont eu dans leur voisinage des Barbares ou des Nomades, qui ne cultivant pas la terre, sont le fléau de tous ceux qui la cultivent. Car la vie pastorale, que des Historiens, qui n'étoient point Philosophes, ont cru être le véritable état de l'innocence, excite tellement au brigandage, qu'il n'y a presque pas de différence entre le terme de Nomade & le terme de Voleur; parce que dans cette vie pastorale le droit des gens peche singulièrement.

Un grand mur assez bien imaginé, si l'on n'en considere que la position, est celui qui fermoit la vallée entre le Liban & l'Anti-Liban pour arrêter les Arabes Scénites. Cet ouvrage avoit été prodigieusement fortifié, mais il n'existoit déja plus au temps de Pline, qui en parle comme d'un monument dont on conservoit seulement la mémoire; mais on peut en voir une description plus détaillée dans Diodore de Sicile. (*b*).

On sera surpris que des Juifs ayent aussi entrepris de bâtir une muraille longue de cent & cinquante sta-

(*a*) *Description de l'Egypte pag.* 321.
(*b*) *Plin. Lib. V. Cap.* 20. . . . . *Diodor. Lib. XIV. Cap.* 22.

ſtades, & déployée depuis la ville de *Joppé* jusqu'à la ville d'*Antipatris*: (*a*) ce rempart fut, comme tous les autres, d'abord renverſé, & les Juifs, qui prétendoient le defendre contre Antiochus, s'y laiſſerent battre de la maniere la plus infame.

En allant de *Joppé* toujours le long des Côtes de la Mediterranée, on rencontroit le grand Mur qui environnoit toute la Province de Pamphylie & une partie de la Piſidie. Des Voyageurs faiſant, vers la fin du dix-ſeptiéme ſiecle, le trajet d'Anthalie à Smyrne, découvrirent les débris de cet immenſe boulevard, (*b*) dont aucun Auteur ancien n'a parlé; tellement qu'on ne ſait ni par qui, ni quand il a été conſtruit; mais il n'y a pas de doute qu'il n'ait été deſtiné à défendre la Pamphylie contre les habitants de l'Iſaurie, qu'il a toujours été difficile d'accoutumer au repos: leurs montagnes étoient fort arides; & ils les cultivoient mal, aimant mieux entreprendre des courſes partout où il y avoit quelque eſpoir de pouvoir piller. On les appelloit les voleurs par excellence; parce qu'ils faiſoient encore mieux ce métier que les Juifs & les Arabes, & preſqu'auſſi bien que les Algériens font la piraterie. Les Romains les châtiérent plus d'une fois; mais ils redevinrent formidables ſous le régne de Valens & ſous celui de ſes ſucceſſeurs; de ſorte que ſans entrer dans plus de détails à cet égard, on peut regarder le rempart de la Pamphylie comme un ouvrage du Bas-Empire, & nous en indiquerons d'autres, qui remontent à la même époque.

En paſſant de-là dans le centre de l'Aſie, on trouvoit la grande Muraille de la Médie, alongée à peu près du Tigre à l'Euphrate. Xénophon, le ſeul

(*a*) *Joſeph. Ant. Judaï. Lib. XIII. Cap.* 23.
(*b*) *Spon Miſcell. erudit Antiquitat. Sectio. VI. in Folio.*

seul Historien qui ait parlé de cet ouvrage comme l'ayant vu, au moins dans sa partie Orientale, en fixe la longueur à vingt Parsangues, (*a*) mesure qu'on ne peut gueres accorder avec celle de Lucius Ampélius. (*b*) Mais ce qu'il y a d'impardonnable dans Ampélius, c'est d'avoir placé ce rempart au nombre des Merveilles du Monde: il étoit élevé, à la vérité, de cent pieds Grecs, & en avoit au moins vingt d'épaisseur. Et malgré tout cela ce n'étoit pas une Merveille du Monde: comme on l'avoit cimenté avec du bitume, on pouvoit aussi par le moyen du bitume l'entamer, en y appliquant des gâteaux allumés, pour calciner les endroits qu'on se proposoit d'ouvrir. Artaxerxe, dans la vue de prévenir de tels accidents, avoit fait tirer en avant de larges fossés, dans lesquels le Tigre dérivoit; tellement que pour protéger un ouvrage très-foible, il en avoit entrepris un autre, qui n'étoit pas plus fort.

On voit clairement que ces prodigieuses fortifications, dont il n'est resté aucune ruïne sur la face de la Terre, avoient été faites dans le dessein d'assurer Babylone & la partie Méridionale de la Babylonie contre les invasions d'un peuple, qui habitoit les confins de l'Arménie & de la Mésopotamie; & ce peuple ne peut jamais avoir été fort nombreux: car il occupoit des montagnes aussi stériles que celles de l'Isaurie, & je crois que les *Satchlis*, qu'on trouve vers le *Senjar*, en sont un reste.

Comme c'étoit la folie des Grecs & des Romains d'attribuer à Sémiramis toutes les constructions, qu'ils ren-

(*a*) *Expedit. des Dix mille. Liv.* 2.

(*b*) *De Mirabilibus. Cap. IX.* Les trente milles Romains, qu'Ampélius donne à la muraille de la Médie, ne font que dix parsangues. Ainsi il faut corriger son texte, & lire *soixante milles*, qui font les 20 parsangues de Xénophon à trente toises près.

rencontroient au-delà de l'Euphrate, ils n'ont pas manqué de lui attribuer auſſi le Mur de la Médie. Mais ſi cela étoit bien vrai, il s'enſuivroit que les Aſſyriens qui trembloient alors devant une petite nation ſauvage, n'étoient point en état de faire trembler à leur tour l'Aſie en la couvrant d'armées innombrables. Mais ſouvenons-nous toujours, que cette Hiſtoire des Aſſyriens & de Sémiramis n'a pas été écrite par des Philoſophes.

Avant que de parvenir au *Van-ly* de la Chine, on trouvoit jadis à l'Orient de la Mer Caſpienne deux Murs, qui ont fait partie de la chaîne de retranchements, dont on a environné presque toute cette prodigieuſe portion du Globe, que nous appellons la Tartarie, comme les Anciens l'appelloient la Scythie; & quoique cette dénomination ſoit fort impropre, il n'eſt guere poſſible d'en trouver une plus commode pour déſigner une foule de nations presque toutes Nomades & ambulantes.

Parmi les déſerts de l'Hyrcanie, qui ſont ſablonneux, il y a un canton privilégié d'une extrême beauté, & qu'on connoit dans la Géographie ſous le nom de Margiane: Alexandre en fut ſi charmé, qu'il réſolut d'y fonder une ville; mais ce projet, qui n'eut pas lieu de ſon vivant, fut repris par Antiochus, fils de Séleucus Nicator, qui s'apperçut bien que toutes les terres, qu'on y défricheroit, ſeroient ravagées par les Scythes, ſi on ne les arrêtoit d'une maniere ou d'une autre: là-deſſus il ſe détermina à envelopper toute la Margiane d'une muraille de quinze cent ſtades, qu'on ne ſauroit évaluer à moins de quarante-cinq lieues; & c'étoit, par conſéquent, un ouvrage qui n'a point dû échapper à nos recherches. (*a*) Quand on ſait que cette ville fondée par Antiochus,

(*a*) *Strabo Geograph. Lib. XI.*

tiochus, a été depuis pillée, ſaccagée & brûlée plus d'une fois par les Tartares, alors il eſt ſuperflu d'obſerver que ce boulevard de la Margiane rentre dans le cas de tous les autres par ſon inutilité la plus complette.

Sous le quarante-deuxiéme degré de latitude Nord a exiſté le grand Mur de l'*Ilak*, déployé depuis le mont *Shabaleg* juſqu'à l'extrêmité de la vallée d'*Alshaſh*, diſtance qui peut être de vingt grandes lieues. Pour peu qu'on ait quelque notion du local, il eſt aiſé de voir que cet ouvrage avoit été entrepris contre les voleurs de Turkeſtan, dans la vue d'aſſurer la ville de *Toncat* & ſes environs, qui, lorſqu'ils étoient cultivés au quatorziéme ſiecle, formoient un grand jardin, entrecoupé de mille canaux. La Nature, dit Abulféda, n'eſt nulle-part au Monde plus belle que dans cet endroit tout couvert de verdure, de fleurs & de fruits. (*a*) Mais le voiſinage des Tartares errants a dû diminuer beaucoup ces agréments de *Toncat*, dont les environs ſont presque convertis aujourd'hui en un déſert. Quelques autres villes conſidérables de la *Mawar-al-ennar*, comme *Samarcand* & *Bochara*, ont eu auſſi d'immenſes enceintes murées, qui enveloppoient tout leur territoire & tous leurs champs labourés à pluſieurs lieues à la ronde: car c'eſt principalement les champs labourés, qu'il importoit d'y préſerver contre des peuples paſteurs, qui croient avoir le droit de fourager partout: & cette prétention eſt fondée ſur leurs maximes, ſuivant leſquelles ils ne reconnoiſſent pas la propriété qui réſulte de la poſſeſſion des terres. La chûte de l'Empire de Tamerlan, qui ſe plaiſoit beaucoup à

Sa-

(*a*) *Locorum omnium quæ Deus creavit, amœniſſimus*, dit le Traducteur d'Abulféda, *Deſcript. Choraſ. & Mawaralnahræ pag.* 51. *in* 4.

Samarcand, a entraîné la destruction totale de ces belles Provinces situées au-delà de l'Oxus ou du *Gihon*. Des Nomades les parcourent avec leurs troupeaux, & rien ne les arrête dans leurs courses; de sorte qu'il n'y a que des misérables qui en pillent d'autres dans tout ce vaste district; & je suis étonné que l'Empereur Chinois *Kien-long* ne l'ait pas envahi, lui qui est venu de nos jours jusqu'à *Badakchan*, qui a été le terme de son expédition: ainsi on a beaucoup exagéré en Europe, lorsqu'on y a publié que ce Prince Tartare avoit étendu ses conquêtes jusqu'à la Mer Caspienne, comme il est dit dans l'extrait de l'Histoire Universelle par M. Boysen: car il y a de *Badakchan* à la Mer Caspienne plus de cent & cinquante lieues.

Convenons que de tous les ouvrages élevés pour arrêter les Tartares, la Muraille de la Chine est sans contredit le plus grand & le plus foible: puisqu'ici la force diminue à mesure que la grandeur augmente. Et comment ceux, qui ne sauroient défendre une redoute, pourroient-ils défendre des lignes si prodigieuses, & qui étant bien percées en un endroit deviennent inutiles partout ailleurs? Au reste le Van-ly de la Chine n'étoit pas dans son origine ce qu'on en a fait depuis. Des Princes indépendants élevèrent quelques pans de muraille pour contenir la cavalerie impétueuse des Tartares, sans s'appercevoir qu'en de tels cas une double ou triple palissade valoit beaucoup mieux. Et cela est si vrai que la palissade, qu'on voit aujourd'hui régner le long du *Zeang-tong*, a moins de fois été forcée que la grande Muraille. On a dit & on a cru en Europe, que l'Empereur *Schi-chuan-di* avoit entrepris & achevé cet ouvrage en cinq ans; mais ce sont-là des bruits populaires où il n'y a aucune ombre de vérité. *Schi-chuan-di* n'étoit point encore né, lorsque les Princes du *Tzin* fortifièrent une partie de la Province du *Chen-si*; & en cela ils furent imités par les Princes de *Tchao* &

d'*Yen*, qui couvrirent de même les Provinces de *Chan-ſi* & de *Pet-cheli*; mais par des ouvrages ſans comparaiſon plus forts. Le déſordre & la mauvaiſe Chronologie, qui régnent dans les livres Chinois, ne permettent point de fixer ici une époque préciſe: on ſoupçonne ſeulement que ce fut vers l'an 300 avant notre Ère qu'on entreprit les premiers travaux de cette nature. (*a*)

Tous ces Princes, qu'on vient de nommer, étoient des Souverains vraiment indépendants, qui ne reconnoiſſoient perſonne au-deſſus d'eux, & ſurtout pas l'Empereur de la Chine: comme ils ne penſoient qu'à leur propre ſûreté, ils ne firent pas travailler ſur un même plan, & il reſta de grands interſtices entre les différents remparts qu'ils avoient élevés. Au reſte cette entrepriſe, quelle qu'elle ſoit, prouve que ſous leur régne la population étoit déja floriſſante & le gouvernement aſſez modéré; auſſi traitoient-ils leurs ſujets infiniment mieux qu'ils ne furent traités enſuite ſous le gouvernement deſpotique des Empereurs de la Chine.

Le monſtrueux *Schi-chuan-di* fut aſſez injuſte & aſſez fort pour détruire tous les Souverains indépendants, en foulant également aux pieds les loix divines & humaines; & après la défaite de ces malheureux martyrs de la ſouveraineté, il réunit les différents boulevards qu'ils avoient oppoſés aux Tartares, tellement qu'on en forma une chaîne non interrompue, ſinon par des grouppes de rochers; & cette ligne fut étendue juſqu'au commencement du *Chan-ſi* où

(*a*) Ce que M. de Guignes dit de la conſtruction de la Muraille de la Chine, dans l'*Hiſtoire des Huns*, *Tom. I. Part. 2. pag.* 20, n'eſt point exact; parce qu'il a confondu l'Empereur *Schi-chuan-di* avec un autre Prince du *Tzin*, qui régnoit longtemps auparavant.

où ſe termine la grande Muraille, dont on fixe ordinairement la longueur à cinq cents lieues, qu'il faut dans la réalité reduire à moins de cent ſoixante. Car on ne ſauroit appliquer ce terme de Mur, en quelque ſens qu'on l'entende, à la branche qui court du *Chan-ſi* vers l'Occident; puisque ce n'eſt qu'une levée de terre où l'on n'a employé ni brique, ni mortier; & dont les flancs ont été ſi mal aſſurés, qu'elle s'eſt démentie au point que la cavalerie peut la franchir. Ainſi il faut beaucoup rabattre de l'idee qu'on ſe forme communément de ces choſes en Europe, où l'on n'a d'ailleurs jamais eu aucune copie des Inſcriptions, qui doivent ſe trouver ſur quelques pans de ce rempart, à ce que prétendent les Miſſionnaires: qui ont ſoutenu auſſi que dans la Province de *Chan-tong* on découvre ſur la face du mont *Tai-chan* des caracteres que perſonne n'eſt en état de comprendre; mais on en voit de ſemblables ſur quelques rochers de la Sibérie, & que nous ne regardons pas comme des monuments d'une haute antiquité. (*a*)

Quand on conſidére avec attention le *Van-ly-czin*, ou ce que les Chinois appellent par hyperbole la Muraille de dix mille *Lys*, alors on doute que les hommes aient entrepris, depuis que le Monde exiſte, un travail plus inutile. D'abord les Tartares Occidentaux, en ſe détournant du chemin le plus court, & en déclinant jusqu'au-delà du 40. degré, ont pu & peuvent encore entrer à la Chine de plein pied, ſans

(*a*) Voyez *Strahlenberg, Obſervat. ſur la partie Septent. & Oriental. de l'Aſie. pag.* 364.

Quant aux neuf tambours de marbre, que le Pere de *Mailla* dit ſe trouver dans le College de *Pékin*, & où ſuivant lui on diſtingue d'anciens caracteres, nous dirons que la ſuperſtition au ſujet du nombre neuf, qu'on ſait avoir infecté toute la Chine, a pu aiſément faire tailler quelques morceaux de marbre en tambours.

ſans s'appercevoir que la Province de *Chen-ſi* eſt enveloppée par une terraſſe, & ſans ſoupçonner qu'au-delà on trouve un mur. Cela eſt ſi vrai, que Marc Paul alla avec une troupe de ces Tartares jusqu'à *Pékin*, revint en Italie, & mourut à Véniſe, ſans avoir jamais ouï parler de la grande Muraille de la Chine, & ſans même avoir eu le moindre doute ſur ſon exiſtence. Ce qui a fait croire à quelques Savants que cet ouvrage n'avoit été conſtruit que depuis le treiziéme ſiécle: car, ſelon eux, le ſilence de Marc Paul prouve plus que la dépoſition des Hiſtoriens.

L'expérience a démontré aux Chinois qu'on ne peut arrêter les Tartares que par des armées bien diſciplinées, qui doivent d'abord entrer dans la Tartarie, & y diſſiper les Hordes à meſure qu'elles s'aſſemblent: car quand on leur donne le temps de ſe réunir & de conſpirer, tout eſt perdu. L'Empereur *Can-hi*, qui étoit lui-même un Tartare Mandhuis, ſavoit cela mieux que perſonne: auſſi au moindre bruit de guerre fit-il une invaſion ſur les terres des *Eleuths*, leur livra quelques petits combats, & prévint par-là des batailles. On a vu de nos jours l'Empereur *Kien long* obſerver la même conduite, & parvenir au même but; de ſorte qu'on laiſſe actuellement tomber le *Van-ly-ozin*, ainſi que la muraille de la Corée, qui eſt percée en tant d'endroits qu'elle ne peut ſervir à rien; & dans deux ou trois ſiécles il reſtera à peine quelque trace de ces ouvrages ſur le Globe.

Comme la Ruſſie s'eſt trouvée à peu près dans la même ſituation que la Chine par rapport aux Tartares, elle a auſſi employé les mêmes moyens pour les contenir; mais dans un temps où ſa foibleſſe ne lui permettoit rien de plus, dans un temps où loin de prévoir ſa grandeur future elle déſeſpéroit de ſa propre ſûreté. On ſait que par un de ces événements preſque unique les Mongols firent au treiziéme ſiécle d'im-

d'immenſes conquêtes en Aſie, & d'immenſes conquêtes en Europe; ils ſubjuguerent d'un côté la Chine, de l'autre la Ruſſie, & tout l'ancien Continent retentit du bruit de leurs armes.

Ce fut en 1237 que le célebre Tartare *Batki-Sain* entra en Ruſſie à la tête de la grande Horde, qu'on a auſſi nommée la *Horde dorée*; parce qu'elle étoit toute couverte de dépouilles, & compoſée d'hommes choiſis, qui croyoient pouvoir en moins de dix ans ſe rendre maîtres de l'Europe; mais ils ne connoiſſoient pas l'Allemagne, où la frayeur fut bien moindre qu'elle l'étoit en Italie, où l'on vit ſurtout trembler le Pape & les Moines. Au reſte la conduite de *Batki-Sain* fut d'abord aſſez conforme à celle que tint à la Chine ſon couſin *Koublai-Kan*, c'eſt-à-dire qu'il fit bâtir des villes ſur le Wolga, & entr'autres *Caſan*; (*a*) mais lui & ſes ſucceſſeurs, au lieu d'ôter aux Moſcovites leurs Grands-Ducs, aimerent mieux rendre ces Grands Ducs tributaires, en leur laiſſant un vain titre & une ombre d'autorité. Cette faute impardonnable en politique ruïna inſenſiblement la domination des Tartares: d'ailleurs ils exigeoient de trop fortes contributions dans un pays pauvre, ce qui excita ſans ceſſe des révoltes, & leur regne ne fut qu'une longue guerre. D'un autre côté, ils s'affoiblirent eux-mêmes en ſe diviſant, & on vit ſortir du ſein de la grande Horde une infinité de petites; mais ces rejettons, au lieu de fortifier le tronc, l'épuiſerent. Enfin on chaſſa honteuſement ces Tartares du Royaume de *Caſan*, & encore du Royaume d'*Aſtracan*; mais on ne put leur enlever la Crimée, où ils reſpirerent juſqu'à ce qu'ils ſe mirent en état d'entreprendre de nou-

(*a*) Voyez principalement ſur tous ces faits un Ouvrage intitulé, *Verſuch einer Hiſtorie von Kaſan. pag.* 57. Riga 1772.

nouvelles courſes: on les vit même arriver un jour à *Moſcou* où ils jetterent le feu. Ce nouveau déſaſtre engagea Fédor Janowitz ou plutôt ſon tuteur Boritz Goudenow à retrancher les limites de l'Empire: il y a de l'apparence que ces ouvrages ne furent dans leur origine qu'un grand foſſé, tel que celui qui a exiſté en Afrique juſqu'à la hauteur de *Thène ;* & que dans la ſuite on en fit un boulevard conduit des environs de *Toula* dans le gouvernement même de *Moſcou*, juſqu'à *Sibirski* dans le Royaume de *Caſan ;* de façon qu'on ferma à peu près cent quarante-quatre lieues de pays. Mais la Ruſſie n'en eût point été pour cela plus à l'abri des invaſions: ce qui fit ſa ſûreté, c'eſt qu'après avoir eu tant de Czars, elle eut enfin un Prince. Pierre premier, au lieu de réparer l'ancien rempart élevé contre les Tartares, alla les battre, & ſe contenta de leur oppoſer les lignes de l'Ukraine, qui exiſtent encore dans leur entier.

La grande route des Barbares, lorſqu'ils méditoient de ſortir de la Scythie, ſuivant la maniere de parler des Anciens, étoit jadis entre la Mer Caſpienne & le Pont Euxin; ce qui fit qu'on ſe détermina à murer contre eux des gorges entieres du Mont Caucaſe; & on trouve encore, dans le diſtrict des *Souanis*, pluſieurs veſtiges de cette maçonnerie; mais l'ouvrage le plus conſidérable élevé dans cette partie du Globe, c'eſt la muraille de la Colchide. Cette Province aujourd'hui ſi déſolée recevoit alors dans ſon ſein les marchandiſes des Indes par une route trop connue pour qu'on la décrive. Ces richeſſes accumulées par les Phéniciens & les Grecs, qui avoient de grands entrepôts de commerce ſur le Phaſe, irritoient ſans ceſſe la cupidité d'un peuple Barbare, que les Géographes François nomment les *Achas*, ou d'un terme encore plus corrompu; quoique leur véritable nom ſoit *Awchaſzi*, & on les ſoupçonne même

me d'être la ſouche des *Aſes*, qui ſous la conduite d'Odin pénétrerent juſqu'en Suéde ſuivant les fables ſeptentrionales. Au reſte les *Awchaſzi* ont toujours habité & habitent encore entre l'embouchure du *Don* & le fleuve *Corax:* ils faiſoient leurs irruptions au centre de la Colchide en longeant les côtes de la Mer Noire, & en paſſant le détroit au-delà de *Pétyunta*; tellement qu'on réſolut de les arrêter dans ce détroit même, en y bâtiſſant un mur, qu'on regardoit comme le plus fort qu'on eût jamais conſtruit de main d'hommes. Et voilà pourquoi on le nommoit par excellence le *Murus validus*; (*a*) mais les *Awchaſzi* le rendirent pour le moins auſſi inutile qu'il étoit fort: car ils le tournerent, & le laiſſerent à leur droite; ce qui fit élever contre eux une autre muraille, dirigée entre le Nord & l'Eſt, ſur une longueur de ſoixante lieues de France; & qu'on peut compter au nombre des plus grandes conſtructions en ce genre: car elle étoit partout bien maçonnée & hériſſée de diſtance en diſtance de Tours. Cependant M. Chardin, qui en chercha les ruïnes en 1672, ne put les trouver, parce qu'elles ſont cachées ſous des forêts impénétrables. (*b*)

Dans la Colchide il eſt arrivé une choſe étrange: l'extrême Deſpotiſme y a replongé les habitants dans la vie ſauvage, & je ne connois d'autre cauſe capable de replonger un peuple une fois policé, dans la vie ſauvage, que le Deſpotiſme: car la célebre peſte noire & tous les ravages des Huns n'ont rien pu produire de ſemblable en Europe.

Quand on ſait que l'Iſthme de la Cherſoneſe Taurique a auſſi jadis été fermé par un foſſé, que les Grecs

(*a*) D'*Anville Géographie ancienne. Tom. II. pag.* 115.
(*b*) *Chardin Voyage. Tom. I. pag.* 55. *in* 4.

Grecs nommoient *Taphros*, & ensuite par une mu-raille, dans l'endroit où sont de nos jours les lignes de la Crimée : quand on connoit les portes Caspien-nes, celles du Caucase, & les ouvrages dont on a rendu compte jusqu'à présent ; alors on voit qu'il est très vrai que depuis le Boristhene jusqu'aux extrémi-tés de l'ancien Continent, presque toute la Tartarie a été environnée au Sud d'une prodigieuse chaine de retranchements, pour empêcher les habitants d'en sortir ; mais ils en sont sortis toutes les fois qu'ils l'ont voulu.

Ces peuples, remarquables à tant d'égards, ont eu entre leurs mains les trésors de l'Asie & les trésors de l'Europe ; mais ils n'en ont jamais rien rapporté chez eux, parce que leurs Conquérants périssent dans le torrent de leurs conquêtes, ou s'établissent dans les pays conquis : au contraire des Romains, qui rapportoient à Rome les dépouilles de l'Uni-vers ; & ce qui causa la foiblesse des Romains, a fait pendant longtemps la force des Tartares ; car aujour-d'hui leur situation est si critique, qu'il n'y en a pas d'exemple depuis que le Monde existe. Ces malheureux se voient resserrés entre les deux plus grands Empires qui aient jamais existé, c'est-à-dire la Chine & la Russie ; de façon qu'ils peuvent à peine respirer. Mais le projet de leur ôter absolu-ment les chevaux est impraticable : quoiqu'on pré-tende que les Mandhuis l'ont proposé à l'Empereur *Kien-long*, pour mettre à jamais les Tartares hors d'état de faire ce qu'ils appellent des expéditions d'éclat.

Le nombre des Provinces fortifiées dans l'an-cienne Europe a aussi été très-grand, & si l'on n'y a pas vu des ouvrages comparables à ceux de l'A-sie par leur étendue, on peut au moins les leur com-parer par leur inutilité. D'abord des Colonies Athé-niennes, envoyées dans la Chersonese de Thrace sous la conduite de Miltiade, enfermerent l'Isthme

par

par un mur que les Grecs nommoient le *Macron teichos*. (*a*) Il alloit depuis Pactye jusqu'à Cardie: & dans le Périple de Scylax la distance entre ces deux villes est indiquée de quarante stades. Il paroit que cette construction fut bientôt percée, ensuite réparée & augmentée encore de deux bras, dont il n'existe plus de vestiges.

Après tous les travaux, dont il est tant parlé dans les auteurs de l'Antiquité pour ouvrir l'Isthme de Corinthe, on se détermina enfin à le fermer; mais celui qui le ferma le mieux, fut Manuel Paléologue: il y fit construire un mur très-épais, auquel les Grecs croyoient que le salut de leur pays étoit attaché. Et cela eût été vrai comme ils le croyoient, s'ils y avoient témoigné plus de bravoure, & fait de meilleures dispositions: mais cette muraille, derriere laquelle ils se cacherent, les empêcha de combattre, ensuite elle les empêcha de fuir. Les Turcs ne firent jamais plus de prisonniers en un jour, qu'au jour qu'ils forcerent la muraille de la Morée, que les Vénitiens ont été assez laborieux pour relever: ce qui a une seconde fois donné aux Musulmans la peine de la raser. Car, s'il importoit beaucoup aux Vénitiens que l'Isthme de Corinthe fût fermé, il importoit bien davantage aux Musulmans qu'il fût ouvert.

Il faut maintenant indiquer le troisiéme *Macron teichos*, ou le long mur d'Anastase, placé à neuf ou dix lieues en avant de Constantinople. Zonare assure qu'il commençoit à Sélembrye; (*b*) mais les débris, qui en restent, & qui en indiquent mieux la direction, prouvent qu'il commençoit un peu au-delà

(*a*) *Herodot. Lib. VI. ... Plin. Lib. IV. Cap. XI.*
(*b*) *Annal. in Anastas. Dicor.*

delà d'Héraclée, & qu'il aboutissoit à Decron ; de façon qu'il occupoit tout l'espace qu'il y a de la Propontide au Pont Euxin, espace qu'on évalue à quatre cent vingt stades. Un Auteur Ecclésiastique, nommé Evagre, insinue que derriere ce boulevard on avoit creusé un canal par lequel les navires passoient au travers du Continent de la Propontide dans le Pont Euxin. Mais cet Evagre étoit un homme si peu judicieux qu'on ne sauroit faire aucun fond sur son témoignage. Constantinople, dit-il, qui avoit toujours été située dans une péninsule, se trouva alors dans une isle. (*a* N'est-il point honteux qu'il ait fallu bâtir un tel rempart si près de la Capitale de l'Empire d'Orient, pour arrêter la cavalerie des Bulgares, celle des Thraces, & celle des Scythes? Mais Anastase n'avoit lui-même aucune cavalerie en état de se présenter devant l'ennemi; tellement que pour conserver sa Capitale il se vit dans la nécessité de se dépouiller de tous ses Etats en Europe : car ce qu'il possédoit en Europe, se réduisoit réellement au peu de terrain compris entre le grand mur & l'enceinte de Constantinople; ce qui formoit à peine une Seigneurie. Au-delà tout étoit à la discrétion des Barbares, qui avoient ouvert depuis longtemps les gorges du Mont *Hémus*, murées sous Valens, & qui ouvrirent bientôt aussi le *Macron teichos*, que les Turcs ne trouverent plus en venant assiéger Constantinople.

Telle étoit déja dès le commencement du sixième Siecle la situation de cet Empire d'Orient, qui passa, pour ainsi dire, par tous les degrés de foiblesse, & jamais un Etat ne fut plus régulièrement détruit. On y perdit d'abord les sciences, ensuite les arts

(*a*) *Evag. Lib. III. Cap.* 38. Voyez aussi *Suidas* & *Nicéphore Lib. XXXIX, Cap.* 16.

arts, enſuite la diſcipline militaire, enfin tout ce qu'on appelle la force & tout ce qu'on appelle la puiſſance. Mais ce qui ne ceſſa jamais dans ces temps malheureux ce furent les impôts énormes & les diſputes de religion, qui contribuerent beaucoup à jetter toutes les parties du Gouvernement dans un déſordre dont il n'y a pas d'exemple.

En vain ſouhaiteroit-on de pouvoir donner quelques éclairciſſements ſur un quatriéme *Macron teichos*, plus grand encore que celui d'Anaſtaſe, & dont on trouve des veſtiges dans la Bulgarie, aux environs d'une ville connue ſous le nom de *Dryſta*. Tout ce qu'on peut en dire, c'eſt que la conſtruction décele l'ouvrage d'un Empereur Grec, qui oppoſa encore inutilement cette digue aux inondations des Barbares. Il ne faut pas s'étonner au reſte que nous ſoyons aujourd'hui ſi peu inſtruits ſur un monument caché dans une région preſque ſauvage; car nous n'en ſavons pas davantage ſur la muraille du Valais, dont il exiſte de grands reſtes entre le Rhône & le Burgberg: on ignore ſi elle a été élevée à l'imitation du rempart que fit faire Céſar pour arrêter les Suiſſes, qu'il n'arrêta cependant point, ou ſi elle eſt antérieure aux temps mêmes de Céſar; ce que je ne ſaurois me perſuader.

Il régne auſſi beaucoup de confuſion dans tout ce qu'on a écrit touchant les ouvrages entrepris & exécutés par des Empereurs Romains dans la Grande Bretagne; & les Auteurs mêmes de ce pays ſont difficiles à concilier; mais on tâchera d'applanir toutes ces difficultés en quelques mots. Agricola, qui connoiſſoit bien la Bretagne, étoit d'avis que pour s'y maintenir il falloit conſerver le détroit entre la riviere de *Clyd* & le *Firth of Forth*. Cependant Hadrien, au lieu de choiſir ce terrain, large ſeulement de 32 milles, en choiſit un autre, large de 80; & il faut obſerver que ſur les voies militaires de cette Isle le mille eſt

évalué à 420 pieds plus que sur les voies du Continent. Cela engagea alors les Romains à faire un *vallum* ou un rempart de pieux & de gazons une fois plus long qu'il n'auroit dû l'être. Ce rempart de l'Empereur Hadrien ne résista pas: l'Empereur Antonin Pie en fit faire un autre, qui fut encore bientôt renversé: l'Empereur Sévere en fit faire un troisiéme, qui fut encore renversé. Enfin sous Valentinien III, Aëtius se mit dans l'esprit que tous ces ouvrages avoient péché par leur construction, de sorte qu'il fit élever en Angleterre une véritable muraille, épaisse de vingt pieds; mais ce qui prouve qu'Aëtius s'étoit prodigieusement trompé, c'est que son rempart résista moins que les autres: car il n'étoit achevé que depuis cinq ans, lorsqu'on le força à *Gramsdyck*, & ensuite on le força par-tout. Buchanan assure que ce ne fut que de son temps qu'on en retrouva les ruïnes, qui ont au moins servi à quelque chose, puisqu'elles ont servi à bâtir des maisons. (*a*)

On voit par ces faits & par d'autres circonstances qui y ont rapport, que c'est au régne d'Hadrien qu'il faut faire remonter l'origine de la puissance des Barbares. La maniere, dont on se fortifioit contre eux, leur apprit le secret de leurs forces; car plus les Romains retranchoient les limites de l'Empire, & plus la discipline militaire dégénéroit parmi eux; & je crois qu'elle a dégénéré dans tous les pays qu'on a tâché de fermer par des murailles, sans même excepter la Chine.

On ne fut pas en état, comme nous l'avons fait voir, de défendre un seul de tous les remparts de la Bretagne, qu'Agricola avoit su tenir sous le joug par la

(*a*) *Buch. Lib IV. in Rege* 27. . . . *Polydor. Virgile. Lib. I. Hist.*

la seule disposition de ses postes & de ses cantonnements. Au reste, tout ceci n'est pas comparable à ce que les Romains ont fait dans la Haute Allemagne, où ils avoient une espece de *Van-ly*, rempli d'autant de défauts que celui de la Chine, & aussi difficile à défendre que celui de la Chine. Une Carte de la Germanie ancienne, dressée par M. d'Anville, le fait commencer vis-à-vis d'Ober-Wesel, y représente de grands interstices, & en assigne la principale force dans l'endroit où étoient les travaux de Valentinien sur le Bas-Necker. Mais cet arrangement n'est point tel qu'on puisse l'adopter : car il s'agit certainement d'une ligne non interrompue, & également fortifiée dans toute son étendue. M. Hanselmann, qui a très-bien décrit ce monument dans un Ouvrage Allemand, dit que la tradition constante du pays en rapporte l'origine au régne d'Hadrien, & la continuation aux Empereurs suivants. En effet la derniere branche, qui alloit vers le Danube, y avoit été ajoutée par Probus ; & les médailles de ce Prince, qu'on y a découvertes, en font foi. (*a*)

Ce rempart s'élevoit sur la rive du Rhin vis-à-vis de Bingen, où les Romains ont eu dès le temps d'Auguste un camp retranché : de-là il s'étendoit dans la Comté de Solms, où il formoit un grand coude pour pouvoir se replier sur le Mein. Ensuite il s'enfonçoit dans la forêt d'Otton ou d'Odenwald, traversoit la Comté de Holach, touchoit au Necker, s'élevoit de-là jusqu'à Hall en Souabe, & venoit par Eichstadt & Weissenbourg se terminer à Pfeurring dans le territoire de Ratisbonne. De sorte qu'il n'exi-

(*a*) Voyez *Dæderlein Vorstellung des alten Rœmischen* Vall *und Landwehr*, III. Absch. On peut consulter aussi l'Ouvrage de M. Hanselmann, dont le but est de rechercher jusqu'où les Romains ont pénétré dans la Souabe & la Haute Allemagne.

n'exiſtoit point de paſſage entre le Rhin & le Danube, toute cette immenſe étendue de pays ayant été fermée par la même barriere : il paroît par les ruïnes qu'on en déterre, que des Citadelles entieres y avoient été enclavées, & qu'on en avoit fortement muré toutes les Tours.

La cauſe des ſinuoſités que décrivoit cet ouvrage nous eſt bien connue : les Romains étoient alliés de la maniere la plus étroite avec quelques nations Transrhénanes, comme les *Mattiaques*, de façon qu'ils furent obligés d'envelopper auſſi le territoire de ces alliés-là : mais quand même on eût conduit ce rempart par le chemin le plus court, & avec toute la régularité poſſible, il n'en auroit point été pour cela plus propre à remplir l'objet qu'on ſe propoſoit, & qui étoit de contenir les *Cattes*, & toutes les peuplades Germaniques, qu'on nommoit ambulantes ; c'eſt-à-dire celles qui n'ayant pas de patrie, en cherchoient toujours une dans le Monde entier, qui marchoient avec leurs troupeaux comme les Tartares & ſe battoient comme eux, en paſſant avec une facilité étonnante de l'état de berger à l'état de ſoldat. Il y a eu dès la plus haute antiquité, dans la Germanie, de ces Hordes plus inquiétes que les autres, & qui erroient toujours ou qui ſe tranſplantoient ſouvent. Les peuplades ſédentaires ne trouverent d'abord contre ces aſſauts imprévus d'autre remede que de faire autour d'elles une vaſte ſolitude : & cette méthode encore adoptée du temps de Jules-Céſar, eût à jamais entretenu la barbarie. Mais depuis, les Germains s'étant procuré de meilleurs inſtruments de fer pour abattre le bois & creuſer la terre, ſe fortifierent les uns contre les autres par des ouvrages qu'ils appelloient *Landwehr*, & dont ils paroiſſent avoir pris l'idée dans la Gaule où on en découvre les premieres traces, quoiqu'en général ce ſoit-là la pratique de toutes les nations qui veulent quitter la vie ſauvage

ou

ou la vie paſtorale, pour entreprendre de cultiver régulièrement la terre dans des contrées où leurs voiſins ne la cultivent pas encore.

Il ſuffira ici d'avoir indiqué un rempart ou un *vallum Romanum*, allongé depuis *Vidin* jusqu'au petit *Waradin*, & quelques autres ouvrages dans le même goût, mais conſtruits par les Goths: car de tous les Barbares, qui parurent alors, les Goths inclinoient le plus à ſe policer. Ce qui dans le Nord de l'Europe mérite quelque conſidération, c'eſt le *Danewerk* élevé par les Normans, lorsqu'ils commencerent à ſe faire connoître ſous le nom de Danois. Pour n'être pas inquiétés dans la Juthie par les Saxons, ils tâcherent de la fermer en la couvrant d'une terraſſe conduite juſqu'au bord de la Mer Baltique, & c'eſt ſur cette digue même que Waldemar le Grand fit depuis bâtir une muraille, qui eſt moins ruïnée de nos jours que l'on auroit dû s'y attendre.

Telle eſt l'hiſtoire des plus grands & des plus inutiles ouvrages, que les hommes aient éleves ſur la ſurface de l'ancien Continent.

Fin de la ſeconde Partie.

TROI-

TROISIEME PARTIE.

SECTION VII.

De la Religion des Egyptiens.

LA Religion de l'ancienne Egypte est véritablement un abîme, qu'on a vu engloutir plus d'une fois ceux, qui ont prétendu en sonder la profondeur.

Il ne faut pas entreprendre d'expliquer par un seul système mille superstitions différentes, dont quelques-unes sont même inexplicables dans tous les systêmes.

Van Dale a pu croire que les animaux sacrés avoient été institués en Egypte pour y rendre des oracles : cependant, si on en excepte un passage assez obscur d'Elien par rapport aux Crocodiles, il est certain que nous ne connoissons positivement que les oracles rendus sur toutes sortes de sujets par le Bœuf *Apis*, dont la premiere institution paroît avoir été uniquement relative au débordement du Nil, que, par une inquiétude singuliere, les Egyptiens ont toujours voulu & veulent encore aujourd'hui connoître d'avance ;

ce; quoique cela soit humainement impossible, & les animaux n'en savent pas plus là-dessus que les hommes. Car que les Crocodiles déposent constamment leurs œufs dans des endroits où l'inondation ne peut atteindre, c'est une opinion populaire, qui paroît avoir été en vogue dans quelques villes situées sur des canaux du Nil. Les Naturalistes croient que l'Hippopotame donne à cet égard des indications plus certaines; puisque les gens du pays doivent avoir observé que, quand il sort fréquemment du fleuve, cela annonce que les eaux parviendront à la hauteur requise pour arroser toutes les terres: mais les Coptes n'emploient de nos jours aucun animal dans la cérémonie par laquelle ils prennent les pronostics sur l'état futur du débordement; & cependant cette cérémonie, pendant laquelle les Turcs mêmes assistent à la Messe, est de l'aveu de tous les voyageurs aussi superstitieuse que les moyens qu'on avoit jadis imaginés pour interroger le Bœuf *Apis*, auquel on offroit à manger; & quand il ne mangeoit pas, l'augure n'étoit pas moins funeste que celui des poulets sacrés, que les Romans consultoient sur les grandes affaires d'Etat, comme ils consultoient les Corneilles sur les petites. Si Juvenal eût eu assez de jugement pour bien réfléchir à tout ceci, il n'auroit jamais écrit sa Satyre contre les Egyptiens. Car qu'on interroge sur l'avenir un Poulet ou un Veau, cela revient tellement au même, qu'il est impossible d'y découvrir la moindre différence.

Il paroit, par tout ce que j'ai recueilli dans cette section, touchant le culte des Scarabées, qu'ils servoient également aux augures; & il faut bien croire que des insectes de cette espece n'étoient pas moins instruits des événements futurs que les Prêtresses de Delphes, dont Platon ne parle jamais qu'avec le plus profond respect; parce qu'il étoit convaincu qu'un peuple civilisé ne sauroit avoir une Religion raisonnable, & ce sentiment semble avoir été répandu parmi tous

tous les Légiſlateurs de l'Antiquité. On verra dans l'inſtant, qu'une opinion ſi fauſſe & ſi bizarre n'a été fondée que ſur le prétendu danger que ces Légiſlateurs trouvoient à faire des innovations dans les pratiques religieuſes, qui leur venoient des Sauvages ou des premiers habitans de la contrée, que Platon nomme les indigenes.

Quant aux Egyptiens, la plupart de leurs pratiques religieuſes venoient des Sauvages de l'Ethiopie, comme Diodore le dit de la maniere la plus poſitive, & c'eſt-là un fait, dont on ne peut point même raiſonnablement douter. Cependant il n'eſt tombé juſqu'à préſent dans l'eſprit de perſonne de chercher en Ethiopie l'origine d'un culte qui venoit réellement des Ethiopiens. M, Jablonski eût été fort capable d'entreprendre à ce ſujet des recherches, dont le réſultat auroit été plus ſatisfaiſant que les conjectures auxquelles il s'eſt livré, & que les contradictions qu'il n'a pu éviter.

A l'article du *Phtha* il dépeint les Egyptiens comme des Athées, dont le ſyſtême reſſembloit tellement à celui de Spinoſa qu'il n'eſt pas poſſible, dit-il, de s'y tromper, pour peu qu'on ait de pénétration.

A l'Article du *Cnephb* ou du *Cnuphis*, il change, comme par preſtige, ces mêmes Egyptiens en des Déiſtes, qui admettoient un Etre intelligent, diſtinct de la matiere, & Souverain de la Nature.

M. Jablonski, qui ne manquoit ni d'eſprit, ni ſurtout d'erudition, eût ſûrement raiſonné d'une maniere plus conſéquente, s'il n'avoit pas entretenu une liaiſon ſi étroite avec la Croze, qui de l'aveu même de celui qui a compoſé ſon éloge, n'étoit ſur la fin de ſes jours qu'un viſionnaire, auquel il ne reſtoit aucune apparence du peu de jugement avec lequel il étoit né. Cet homme, qu'on ſçait avoir été Moine dans ſa jeuneſſe, ſe flattoit d'avoir une merveilleuſe pénétration pour découvrir partout l'Athéiſme, & même dans de pitoyables vers Latins, com-

composés par un fou, nommé Jordan le Brun, qui fut brûlé vif par quelques Scélérats d'Italie.

C'est une fureur, ou pour se servir d'un terme moins dur, c'est une imbécillité d'accuser d'Athéisme des nations entieres, qui n'ont peut-être jamais produit que quelques mauvais Métaphysiciens, qui à force de subtilités s'étoient perdus dans un nuage d'idées, & qui enfin ont dit des choses obscures ou absurdes, dans lesquelles on reconnoît plutôt des raisonneurs impertinents que des Athées, qui se seroient appliqués de bonne foi & méthodiquement à résoudre toutes les objections qu'on peut leur faire: car ceux, qui soutiennent des systêmes sans connoître les objections qu'on peut leur faire, sont des insensés, qui feroient beaucoup mieux de se contenir dans les bornes du doute.

Il seroit à souhaiter, je l'avoue, que nous eussions plus d'éclaircissements sur les Ethiopiens qu'on n'en trouve dans les Historiens & les Géographes de l'Antiquité. Cependant le peu de notions qu'on a recueillies sur ce peuple, suffit pour expliquer plusieurs difficultés, & pour rendre les ténebres moins épaisses.

D'abord nous voyons que les Ethiopiens ont toujours entretenu par rapport aux affaires de Religion un commerce très-étroit avec les Egyptiens: ils venoient même une fois par an chercher la châsse de Jupiter Ammon à Thébes, & la portoient vers les limites de l'Ethiopie où l'on célébroit une fête, qui a sûrement donné lieu à la tradition singuliere de l'*Héliotrapeze* ou de la *Table du Soleil* où les Dieux venoient manger. Quand Homere assure dans l'Iliade (*a*), que Jupiter alloit de temps en temps en Ethiophie pour y assister à un grand festin, cela prouve

(*a*) *Lib. I.*

ve bien que ce Poëte avoit ouï parler vaguement de la procession qui partoit tous les ans de Thebes ou de la grande Diospolis, où l'on portoit réellement la statue de Jupiter vers l'Ethiopie, comme on le sait par Diodore & par Eustathe (*a*).

Au reste, c'est reculer la *Table du Soleil* trop vers le Sud, que de la placer dans le Méroé, comme a fait Hérodote, ou au-delà, comme a fait Solin. Car on dit que cette procession n'employoit que douze jours pour aller & pour revenir en suivant un chemin différent de celui qui côtoyoit le Nil à l'Orient. On ne peut en six jours aller par quelque chemin que ce soit de Thébes dans le Méroé, où il existoit d'ailleurs aussi un Temple de Jupiter Ammon; (*b*) & ce fait contribue encore à prouver que la Religion des Ethiopiens & des Egyptiens n'étoit dans son origine qu'un seul & même culte; mais qui effuya, chez le dernier de ces peuples, quelques changements en un long laps de siecles. La plus importante de ces révolutions est celle qui concerne l'immolation des victimes humaines; Héliodore, qui étoit un grand admirateur des Ethiopiens, avoue néanmoins qu'ils sacrifioient des garçons au Soleil, & des filles à la Lune (*c*); ce que la colonie qu'ils envoyerent en Egypte ne manqua pas d'imiter, en tuant des étrangers ou des hommes roux sur les tombeaux

(*a*) *Diod. Lib. II. . . . . Eustat. in Iliad. pag.* 128.

(*b*) *Plin. Lib. VI. Cap. XXIX.*

(*c*) *Æthiop. Lib. X.* Héliodore dit que les Ethiopiens ne sacrifioient que des étrangers qu'ils avoient fait prisonniers à la guerre; & quoique les Gymnosophistes réprouvassent ces sacrifices, le peuple y persistoit malgré eux. Les Grecs se sont imaginé que les Egyptiens immoloient des hommes roux dans la ville d'Ilithyre ou de Diane; mais il est beaucoup plus probable, dis-je, qu'ils y immoloient des femmes.

beaux d'Oſiris, ou des pierres conſacrées au Soleil, & en égorgeant vraiſemblablement des femmes à l'honneur de la Lune, dans une bourgade que les Grecs ont nommée la ville d'Ilithyie, & dont on retrouve des veſtiges ſur la rive droite du Nil, dans un endroit appellé *el-Kab*, qui n'eſt véritablement éloigné des limites de l'Ethiopie que de 24 lieues.

Ces atrocités, qu'on n'emprunta pas des Arabes Paſteurs, comme M. Jablonski ſe l'eſt fauſſement perſuadé, furent abolies ſous le régne du Pharaon Amoſis; tandis que le fameux Acte pour brûler vifs tous les Hérétiques n'a été aboli en Angleterre que ſous le régne de Charles ſecond. Depuis Amoſis, on ne trouve plus aucune trace de quelque crime ſemblable dans l'Hiſtoire de l'Egypte; mais bien dans celle de l'Ethiopie, où l'on ne put parvenir ſitôt à réformer la Religion, parce que les loix civiles n'y avoient pas tant de force ſur un peuple qui ſe diſperſoit aiſément, ſoit pour aller à la chaſſe, ſoit pour aller avec ſes troupeaux chercher des pâturages dans un pays où ils ſont rares.

Les premiers Gymnoſophiſtes de l'Ethiopie ne paroiſſent avoir été que des Prêtres errants, qu'on peut comparer à ces hommes qu'on rencontre aujourd'hui en Afrique ſous le nom de *Marabut*, mot, qui étant traduit littéralement, ſignifie *enfant du roſeau ardent:* ſoit parce que ces Chartalans brûlent quelquefois leurs victimes avec des roſeaux, ſoit parce qu'ils ſe vantent de ſavoir cracher du feu; ce qu'ils font en tenant des étoupes allumées ſous leur robe, comme on en vit un exemple en 1731; mais ce tour eſt ſi groſſier qu'il n'y a que des Negres qui y puiſſent être trompés. On conçoit que, quand un peuple n'a encore que des ſacrificateurs ambulants, il doit néceſſairement s'introduire chez lui des ſuperſtitions très-variées, & qui ſouvent ſe contrediſent les unes les autres; parce que les opinions ne ſont pas réduites en un corps de doctrine, & chaque

que Jongleur tâche de faire valoir les ſiennes. Le Comte de Boulainvilliers dit que c'eſt principalement parmi une nation comme les Arabes Paſteurs, que l'idée d'un Dieu Créateur a dû ſe conſerver long-temps dans toute ſa pureté (*a*). Mais le Comte de Boulainvilliers ne connoiſſoit pas du tout les anciens Arabes, ſur leſquels Sales nous a procuré des éclairciſſements, qui démontrent que les notions de la Divinité étoient extrêmement altérées parmi eux; & cela arrive chez tous les peuples errants, où chaque tribu & même chaque famille multiplie le nombre des Fétiches & des Manitoux, dont les animaux ſacrés de l'Egypte & de la Grece ſont des reſtes: car on pourroit prouver, ſi la choſe en valoit la peine, que les anciens Grecs ont auſſi été ſinguliérement attachés au culte des bêtes; & j'ai compté juſqu'à douze ou treize eſpeces différentes qu'ils révéroient, ſans y comprendre la Belette de Béotie.

Il eſt bien certain que l'eſprit des Gymnoſophiſtes ne commença à ſe dévélopper que quand ils furent réunis en un corps ſédentaire, ou un college qui avoit ſes principales habitations dans la péninſule du Méroé: alors ils s'appliquerent à l'étude, & mirent quelque ordre dans les Hiéroglyphes Ethiopiques, ſur leſquels le Philoſophe Démocrite avoit écrit un Traité particulier, qui, par le plus grand des malheurs, s'eſt entiérement perdu (*b*). Je ſuis auſſi éloigné qu'on peut l'être, d'ajouter la moindre foi à des éloges auſſi outrés que le ſont ceux que le Romancier Philoſtrate prodigue aux Gymnoſophiſtes (*c*): mais malgré cela il eſt poſſible qu'en travaillant à rédiger leurs Hiéroglyphes, ils ont inventé l'Al-

(*a*) *Vie de Mahomet. pag.* 147.
(*b*) *Apud Laërtium. Lib. IX.*
(*c*) *In vit. Apollon. Lib. VI. Cap.* 6.

l'Alphabet ſyllabique, dont on ſe ſert encore de nos jours dans la Nubie & l'Abyſſinie, & où il n'a ſûrement pas été apporté d'ailleurs (*a*). Cette découverte étoit d'autant plus intéreſſante que ſans cela on n'eût pu parvenir à l'invention de l'Alphabet littéral, qui paroit être dûe aux Egyptiens; & c'eſt une véritable folie de la part de Platon d'accuſer les Prêtres de l'Egypte d'avoir fait un tort irréparable aux ſciences en inventant l'écriture; ce qui, ſuivant lui, a prodigieuſement affoibli, dans l'homme, la faculté memorative, & Jules-Céſar ſemble avoir voulu appuyer ce préjugé en parlant des Druides, qui n'apprirent jamais par cœur que des abſurdités.

Quoiqu'on rencontre dans Diodore & dans Strabon quelques paſſages relatifs aux opinions, qu'avoient les Gymnoſophiſtes touchant la Divinité, il faut convenir qu'il régne beaucoup d'obſcurité dans ces paſſages-là, qui ne paroiſſent être fondés que ſur des rapports de quelques marchands Grecs, qui vers le temps de Ptolémée Philadelphe commencerent à pénétrer fort avant dans le cœur de l'Afrique. Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'eſt qu'ils reconnoiſſoient l'exiſtence d'un Dieu Créateur, incompréhenſible par ſa nature, mais ſenſible dans ſes ouvrages, qui leur paroiſſoient tous également animés par ſon eſprit. De cette doctrine découla le culte ſymbolique, qui eſt comme approprié au génie des Africains, dont l'imagination ardente devoit être fixée par des objets ſenſibles ou des Fétiches, & dont l'inquiétude ſur l'avenir devoit être cal-

(*a*) Héliodore obſerve, *Lib. IV*, que les Ethiopiens avoient deux caracteres différents: le premier conſiſtoit en Hiéroglyphes, ſur leſquels ceux de l'Egypte ont été copiés: le ſecond étoit, comme nous le ſuppoſons, un Alphabet ſyllabique.

calmée d'une façon ou d'une autre par les augures, qu'ils tiroient de ces Fétiches mêmes.

Chez les Grecs & les Romains l'uſage de conſulter à chaque inſtant les Oracles n'étoit qu'une mauvaiſe habitude; mais chez les Africains ce ſemble être un beſoin phyſique, qui tient aux climats chauds, où l'eſprit du petit peuple eſt extrêmement foible & impatient. On a pu remarquer en Europe même, que les femmes ſont bien plus avides de connoître l'avenir que les hommes: tandis que le Philoſophe, qui ſe repoſe ſur ſa propre prudence, ne s'inquiete pas du tout des événements futurs: il corrige la fortune, ou la ſupporte.

Il y a des raiſons très-naturelles qui nous expliquent pourquoi les Oracles ont ceſſé dans quelques endroits de l'ancienne Europe & de l'Aſie; mais ils ne ceſſent pas, & ne ceſſeront jamais en Afrique: on en connoît aujourd'hui deux à la côte Occidentale, qui ſont auſſi fameux qu'a pu l'être celui de Delphes. C'eſt par une ignorance presqu'impardonnable de l'Hiſtoire moderne que Van Dale & Fontenelle accorderent à leurs propres adverſaires que les Oracles ſe ſont réellement tûs: ce qui eſt une fauſſeté démontrée par les Relations de quelques Voyageurs, qui vivent encore, & ſurtout par celle de Rœmer.

Quand Pline & Solin diſent que des peuplades Ethiopiennes avoient élu pour leur Roi un Chien, cela ne ſignifie & ne peut ſignifier autre choſe, ſinon qu'elles rendoient un culte à cet animal, comme on en a vu enſuite tant d'exemples chez les Egyptiens leurs deſcendants. Les Anciens connoiſſoient mieux que nous l'intérieur de l'Afrique; mais en revanche nous en connoiſſons mieux qu'eux les côtes, où l'on n'a gueres trouvé de nations qui ne révéraſſent les Serpents. Celui qui eſt révéré parmi les Negres du Royaume de *Judhac*, n paroît avoir aucune qualité malfaiſante, & il paſſe même pour

pour dévorer de petites couleuvres noirâtres qui sont venimeuses ; mais chez d'autres Negres on a converti en Fétiches de véritables Viperes, dont la piquure entraîne presque toujours la mort.

En général le culte rendu aux Serpents est fondé sur la crainte que les hommes ont naturellement pour ces reptiles : ils ont tâche de calmer ceux qui ont du venin en leur offrant des sacrifices ; & ceux, qui sont sans venin, leur ont paru meriter une distinction particuliere, comme si un génie ami de l'humanité eût eu soin de les désarmer en leur laissant leur forme ; & c'est principalement de cette espece qu'on s'est servi pour en tirer des pronostics : on auguroit bien des Serpents Isiacues, lorsqu'ils goûtoient l'offrande, & se traînoient lentement autour de l'autel. Mais il faut observer que quelques-uns de ces animaux s'attachent, comme le Chien, aux personnes qui les nourrissent, & on leur enseigne différents tours qu'ils n'oublient jamais ; de sorte qu'on peut dire avec quelque certitude que les Serpents Isiaques avoient été dressés, & obéissoient à la voix ou aux gestes des Ministres.

C'est par une Couleuvre, qui n'étoit pas venimeuse, qu'on représentoit le *Cneph* ou la Bonté divine, comme on représentoit la force & la puissance par une Vipere, dont les Prêtres de l'Ethiopie portoient, ainsi que ceux de l'Egypte, la figure entortillée autour de leurs bonnets de cérémonie ; & nous avons déja eu occasion de faire observer au Lecteur, que le diadême des Pharaons étoit aussi orné de cet emblême. (*a*)

Ce n'est pas seulement dans quelques villes particulieres de la Thébaïde & du *Delta*, qu'on rendoit un

(*a*) *Sacerdotes Æthiopum & Ægyptiorum gerunt pileos oblongos in vertice umbilicum habentes, & serpentibus quos Aspides appellant, circumvolutos.* Diod. Lib. IIII.

un culte aux Serpents ; car Elien assure qu'on en nourrissoit dans tous les temples de l'Egypte en général : (*a*) ce que je suis très-porté à croire, puisque c'est-là une des plus anciennes & peut-être la premiere superstition des habitants de l'Afrique, où l'on alloit chercher les plus grosses Couleuvres qu'on pût trouver pour les mettre dans les temples de *Sérapis*, & on en a vu que des Ethiopiens avoient apportés à Alexandrie, qui étoient longs de vingt-cinq à vingt-six pieds ; quoiqu'on en connoisse maintenant dans le Sénégal, qui ont plus du double de cette dimension.

On ne sauroit, faute de mémoires, entrer dans plus de détails sur la doctrine particuliere du college des Gymnosophistes du Méroé, qui finit de la maniere la plus funeste, pour s'être constamment opposé aux progrès du Despotisme, cette ancienne maladie des Souverains, dont quelques-uns sont comme les insensés qui desirent ce qu'ils ne connoissent pas. On dit qu'un Tyran nommé Ergamene, qui doit avoir été contemporain de Ptolémée Philadelphe, & Grec d'origine, fit massacrer en un jour tous les Gymnosophistes ; ce qui jetta cette partie de l'Ethiopie dans une désolation, dont elle ne s'est plus relevée : on voit seulement les ruïnes d'*Axiom*, de *Pselchès*, de *Napatha*, & on a prétendu, il y a quelques années, que cet endroit, qui étoit déja dévasté du temps de Pline, avoit été choisi par les Juifs pour y former un Etat indépendant de la domination des Turcs & des Abyssins ; mais cette nouvelle ne s'est point confirmée, & nous regardons les Juifs comme incapables non-seulement d'exécuter de tels projets, mais même d'y penser : car ils ne connoissent d'autre Héroïsme que l'usure.

(*a*) *De Nat. Animal. Lib. X. Cap.* 32.

Au reste, il est croyable que les Philosophes de l'Ethiopie enveloppoient leurs connoissances sous des allégories, tout comme ceux de l'Egypte. Et là-dessus doit être fondée la fable qu'on trouve dans Plutarque, au sujet de quelques villes & de quelques villages situés aux environs de l'isle Eléphantine, que le Pharaon Amasis avoit promis de céder au Roi d'Ethiopie, s'il pouvoit faire résoudre par ses Gymnosophistes les énigmes qu'on leur proposeroit; & les Ethiopiens hazarderent aussi, dit-il, aux mêmes conditions quelques-unes de leurs bourgades. Mais quoiqu'on lise des contes assez semblables dans l'exagérateur Josephe, & dans la vie d'Esope, composée par un fou, nommé Planude, il ne faut pas croire que les Souverains de l'antiquité se soient joués ainsi de leurs Etats, ni surtout en Egypte, pays trop petit pour être démembré au sujet d'une énigme bien expliquée, & cela par d'aussi bons voisins que l'étoient les Ethiopiens, qui ne firent jamais des canaux pour détourner ou pour saigner le Nil, ce qu'on ne croit pas être absolument impossible; mais j'en parlerai plus au long dans la Section qui concerne le Gouvernement.

Après tout ce qu'on vient de dire il seroit inutile de réfuter cent systêmes proposés depuis Isocrate jusqu'à nos jours sur l'origine du culte des animaux; puisqu'on voit clairement que les Egyptiens n'en étoient pas les inventeurs; mais qu'ils l'avoient apporté avec eux de l'Ethiopie, où il paroît avoir commencé, comme on l'a observé, par les serpents & ce petit bœuf qu'on croit être le *Bubalos* des Naturalistes: cet animal, qui est comme le nain de son espece, porte des cornes qui imitent celles de la Lune, & l'esprit des Africains a souvent été frappé par des similitudes beaucoup moins sensibles. Au reste la colonie, qui vint prendre possession de la vallée du Bas Nil, loin de renoncer à ces pratiques superstitieuses, s'y attacha de plus en plus opiniâtrément, dès qu'elle eût

remarqué que de certains animaux, comme les chats, les belettes, les ichneumons, les éperviers, les vautours, les chouettes, les cicognes & les ibis, sont d'une utilité si décidée, qu'il est nécessaire de les mettre sous la protection particuliere des loix, dans un pays, qui sans eux ne seroit pas absolument habitable. Les Turcs, qui ne croient point être idolâtres, ne permettent à qui que ce soit de tuer des ibis, que les Grecs & les Romains épargnerent tout de même. De quelque religion que puissent être ceux, qui dans la suite des siecles envahiront cette contrée, on les verra toujours respecter des animaux qui ont été surnommés avec raison les purificateurs de l'Egypte.

Mais ce qui a toujours paru inconcevable aux Anciens & aux Modernes, c'est le culte que quelques villes rendoient aux Crocodiles. Cicéron est le seul qui ait cru que l'utilité, qu'on retiroit de ces lézards, avoit porté de certains Egyptiens à les révérer: (*a*) mais il eût été extrêmement embarrassé de nous expliquer en quoi consistoit réellement cet avantage, que des Naturalistes bien plus habiles dans l'Histoire des animaux, que ne l'étoit Cicéron, n'ont jamais pu entrevoir.

Ce ne fut qu'en 1770, lorsque je m'appliquai plus particuliérement à connoître la Topographie de l'Egypte, que je découvris que les trois principales villes, qui ont nourri des Crocodiles, comme Coptos, Arsinoé & Crocodilopolis seconde, étoient situées fort loin du Nil sur des canaux dans lesquels ce fleuve dérive. Ainsi pour peu qu'on eût eu la négligence de laisser boucher les fossés, ces animaux qui

(*a*) *Possem de Ichneumonum utilitate, de Crocodilorum, de Felium dicere; sed nolo esse longus.* Cicero de Nat. Deorum. Lib. I. Cap. 36.

qui ne marchent pas fort avant dans les terres, n'auroient pu venir ni à Crocodilopolis seconde, ni à Arsinoé, ni à Coptos, où on les regardoit comme le symbole de l'eau propre à boire, & propre à féconder les campagnes, ainsi qu'on le fait par Elien, & surtout par un passage d'Eusebe. (*a*)

Le Gouvernement pouvoit être bien assuré qu'aussi longtemps que ce culte seroit en vogue, les superstitieux ne manqueroient pas d'entretenir les canaux avec la derniere exactitude. D'un autre côté, on se reposoit sur les Oxyrinchites pour l'entretien du grand canal connu aujourd'hui sous le nom de *Kalitz il Menhi*, sans quoi le poisson, qu'ils révéroient sous le nom d'*Oxyrinchus*, n'eût pu arriver chez eux.

Il est vrai qu'on connoît encore deux autres villes qui nourrissoient des Crocodiles, comme Crocodilopolis troisiéme & Ombos. Quand il s'agit de fixer la position incertaine d'Ombos, M. d'Anville hésite; mais il faut la mettre plus avant dans les terres vers le pied de la Côte Arabique; car nous savons que les habitants de cette ville avoient creusé de grands fossés pour arroser leurs campagnes, & c'est dans ces fossés mêmes qu'ils donnoient à manger à leurs lézards. (*b*)

Après tout cela on conçoit pourquoi ceux, qui habitoient le Nome Arsinoïte ou la Province de Feïum, firent voir à Strabon un Crocodile, qu'ils nom-

(*a*) *Per hominem Crocodilo impositam navem ingredientem; navemque significare motum in humido, Crocodilum vero aquam potui aptam.* Euseb. Præpar. Evan. Lib. III. Cap. XI.

(*a*) *Elian de Nat. Animal. Lib. X. Cap. 22.*

Quant à la situation de Crocodilopolis troisiéme, on ne la connoît point; mais le cas des autres villes, qui ont porté de tels noms, prouve qu'il ne faut pas la placer au bord du Nil.

nommoient le *Suchu* ou le *Juste*, & qu'ils ornoient de brasselets & d'oreillettes d'or: car eu égard à leur situation, cet animal étoit pour eux l'emblême, non pas du Typhon comme on l'a dit; mais de l'eau amenée par des dérivations, dont toute l'existence de cette Province dépend: puisqu'il ne seroit pas possible d'y vivre pendant six mois, si on laissoit boucher les canaux du côté d'*Illahon*. Et on peut croire que les Arsinoïtes tiroient de leurs Crocodiles sacrés de certains augures sur l'état futur du débordement du Nil, auquel ils s'intéressoient encore plus vivement que les villes situées au bord de ce fleuve.

Nous avons déja tenté d'expliquer, dans un autre endroit de cet Ouvrage, quel peut avoir été l'objet du culte rendu à l'oignon marin par les Pélusiotes & les habitants de *Casium*, dont quelques-uns étoient atteints d'une maladie du genre de la Tympanite, & d'un transport au cerveau, ou de la *Typhomanie*, terme qui désigne une indisposition Egyptienne; & il est étonnant que Saint Jérôme ne se soit pas apperçu que ce gonflement des intestins, dont il parle lui-même, étoit précisément l'origine du mal qui tourmentoit ces misérables, qu'il tâche de tourner en ridicule par des expressions que nous ne nous permettrons point de traduire en François. (*a*) Mais on ne voit pas qu'il y ait quelque ombre de ridicule dans une disposition naturelle, occasionnée par les brouillards du Lac Sirbon, qu'on a dit être aussi pernicieux que ceux du Lac Asphaltite ou de la Mer Morte, & surtout pendant les grandes chaleurs de l'été. M. Pococke, qui alla voir cette Mer

(*a*) *Taceam de formidoloso & horribili Cepe, & crepitu ventris inflati qui Pelusiaca Religio est.* In Isai. Lib. XII. Cap. XXXXVI.

Mer Morte au mois d'Avril, se trouva quelques jours après attaqué d'une foiblesse d'estomac, & de vertiges, que les gens du pays attribuerent au pouvoir des vapeurs, contre lesquelles il ne s'étoit pas assez précautionné. Car quand les Arabes passent seulement aux environs de cette immense cloaque, dont l'eau supporte le corps de ceux qui s'y plongent, ils se couvrent la bouche, & ne respirent que par les narines.

Parmi les superstitions Egyptiennes il y en a quelques-unes dont on ne découvre d'abord ni la cause prochaine, ni la cause éloignée. Telle est, par exemple, la dévotion envers les Musaraignes, qu'on révéroit dans la ville d'*Athribis*, & qu'après leur mort on embaumoit pour les porter à *Buto* où étoit leur sépulture; quoiqu'il y eût plus de dix-neuf lieues de distance de *Buto* à *Athribis*.

Comme dans ce petit animal les yeux sont presque aussi cachés que dans la Taupe, Plutarque prétend que les Egyptiens le supposoient entièrement aveugle, & lui trouvoient quelque rapport avec l'affoiblissement de la lumiere dans la Lune qui décroît, & avec l'*Athor* ou cet attribut de la Divinité qu'on avoit personnifié sous ce nom-là, & qui n'étoit autre chose que l'incompréhensibilité de Dieu, comparée aux plus épaisses ténebres de la nuit & du cahos. Mais avant qu'on ait pu parvenir à des similitudes si forcées, si compliquées enfin, il faut bien qu'on ait reconnu dans la Musaraigne quelque autre propriété beaucoup plus naturelle. Et j'ai toujours soupçonné que les Egyptiens rangeoient cet animal, tout comme les Naturalistes Grecs, dans la classe des Belettes, (*a*) qu'on ne tuoit non plus que les Ichneumons,

(*a*) Les Grecs nommoient la Musaraigne *Souris-Belette*;

mons, que nous savons avoir été consacrés à l'Hercule Egyptien, qui ne fut jamais qu'une seule & même Divinité avec Hercule de Thébes en Béotie. Mais comme, dans la Béotie, on ne trouve point d'Ichneumons, les Thébains avoient cru pouvoir, sans aucune difficulté, les remplacer par les Belettes, auxquelles ils rendoient un culte religieux. Et quoiqu'ils soient Grecs de nation, dit Elien, ils ne méritent pas moins d'être à jamais l'objet de la risée à cause d'une dévotion si impertinente. (*a*) Mais la guerre, que ces animaux font sans cesse aux Rats & aux Souris, avoit porté les Egyptiens à les mettre sous la protection des loix. Et il leur a suffi de trouver dans la Musaraigne quelque chose qui ressemblât tant soit peu à la Belette, pour imaginer ensuite toute la doctrine symbolique, dont on vient de parler.

Au reste, il est certain que quelques animaux sacrés n'avoient que des propriétés énigmatiques & augurales, sans qu'on puisse leur en découvrir d'autres de quelque côté qu'on les considére, comme le Scarabée, qu'on avoit dédié au Soleil. Mais il ne faut cependant pas croire qu'il soit réellement question d'un aussi vilain insecte que celui dont parle Pline. Après avoir réfléchi à la description, qu'en donne Orus Apollon, qui le représente comme rayonnant de cet éclat qu'ont les yeux des chats dans les ténebres, je me suis apperçu que les Egyptiens avoient pris pour le symbole du Soleil le grand Scarabée doré, que

---

lette; parce qu'ils la croyoient composée de ces deux especes. Et elle ressemble beaucoup à la Belette, & point du tout à une araignée.

(*a*) *Thebani, quamvis natione Græci, risu sunt obruendi; qui Mustellam, ut audio, religiosè colunt.* De NAT. ANIMAL. Lib. XII. Cap. 5.

que quelques-uns appellent Cantharide ; & qu'on voit communément dans les jardins, où il dévore les fourmis, & chaſſe les vers. Cet inſecte eſt comme couvert d'une lame d'or ; & quand la lumiere tombe directement ſur les étuis de ſes ailes, il paroît un peu rayonner ; ce que le Traducteur Latin d'Orus a rendu par les termes de *radius inſignita*, à peu près comme le porte le texte.

Les autres Scarabées ſacrés de l'Egypte ont été le Monocéros, qui n'a qu'une corne au haut de ſon corſet, & le Cerf ou le Taureau volant qui en a deux, qu'il ſerre comme des tenailles. Toutes les ſuperſtitions relatives à ces trois différentes eſpeces d'inſectes doivent être regardées comme fort anciennes ; & il ſe peut qu'elles étoient répandues parmi les Ethiopiens & les autres habitans de l'Afrique, avant même que l'Egypte ait été peuplée. (*a*) On en trouve des traces non-ſeulement dans le Grillon ſacré de l'Iſle de Madagaſcar ; mais juſque parmi les Hottentots, qui comme on l'obſerve dans l'Hiſtoire générale des Voyages, regardent avec vénération les perſonnes, ſur leſquelles le Scarabée marqué de tâches d'or, ou le Taureau volant du Cap vient à ſe repoſer ; parce que c'eſt à leurs yeux un pronoſtic très-heureux. Mais ce qui peut nous étonner davantage, c'eſt que des préjugés ſemblables ſe ſoient introduits en Europe au ſujet du Scarabée, que le vulgaire nomme ridiculement *Mouche du Seigneur*. Il n'eſt pas croyable, ni même poſſible que cette ſuperſtition ait été puiſée dans les écrits de St. Ambroiſe, puiſque le peuple ne lit jamais les écrits de St.

(*a*) On voit déja des Scarabées ſculptés en pierres dans les ſépultures Royales de *Biban-el-Moluk*. Et j'ai dit que ces ſépultures ſont plus anciennes que les Pyramides.

St. Ambroise; & il ignore profondément que cet Auteur a comparé plusieurs fois le Christ ou le Messie à un Scarabée, sans qu'on ait pu jusqu'à présent deviner sur quoi une si étrange comparaison est fondée. Il y a aussi une infinité d'endroits en Europe où le chant du Grillon est reçu comme un augure favorable, & on s'y opiniâtre singuliérement à conserver des insectes dont le bruit aigu & monotone est insupportable, lorsqu'ils se multiplient jusqu'à un certain point dans les foyers. Mais quelle que soit la dévotion de certains Européens envers les Grillons, elle n'égale point celle des Africains, qui en font commerce, & les gens riches s'y croiroient sérieusement brouillés avec le Ciel, s'ils n'en possédoient des essains entiers, qu'on renferme dans des fours construits tout exprès.

Il faut établir comme une maxime, que l'esprit du petit peuple peut être fortement frappé par de petites choses; & il n'y a que quelques années que des payſans François commencerent à rendre une espece de culte religieux aux Chrysalides de la chenille, qui vit sur la grande Ortie, parce qu'ils croyoient y voir des traces manifestes de la Divinité, & M. Des Landes assure que les Curés même en avoient orné les autels, comme on les orne en Espagne de Cigales renfermées dans de petites cages, & de moineaux des Canaries, qui chantent pendant la Messe. (*a*).

Si sous nos climats tempérés l'imagination de l'homme a pu s'égarer jusqu'à ce point, y a-t-il quelqu'un parmi nous, qui soit surpris de ce que les Africains, dont l'esprit est exalté par le feu de l'athmosphere, aient découvert de la ressemblance entre

(*a*) *Recueil de différents Traités de Physique pag.* 56. Voyez aussi *Baretti Lettres sur l'Espagne.*

entre les cornes de la Lune & les cornes du Bœuf nain, qu'on nomme *Bubalos* ; entre le Scarabée, qu'on nomme Taureau volant, & le Taureau Zodiacal ?

Dans des Monuments rapportés par Monfaucon & le Comte de Caylus, on voit des femmes Egyptiennes, qui paroiſſent donner à manger à des Scarabées ſur des tables ou des autels : or je m'imagine que cela nous repréſente la véritable maniere de tirer des augures de cette ſorte d'inſectes, qu'on obſervoit à peu près comme les Romains obſervoient les poulets, lorſqu'ils faiſoient ce que Cicéron appelle dans le ſecond livre de la Divination, le *tripudium* & le *terripavium*. Au reſte quelque bizarres que ſoient ces pratiques, elles n'approchent pas à beaucoup près de la maniere dont les Chinois ont conſulté la Tortue, qui a été un de leurs plus grands Oracles ; & cette ſuperſtition ne leur eſt ſûrement pas venue de l'Egypte : car jamais il n'a été queſtion de Tortue parmi les animaux ſacrés, dont on a ſouvent tâché de connoître toutes les eſpeces ; mais juſqu'à préſent il n'en a point paru d'énumération complette ; & les recherches de M. Blanchard, inſérées dans le neuviéme volume des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, n'offrent qu'un eſſai très imparfait & où il n'y a rien de ſuivi. Cependant pour qu'on ſache une fois à quoi s'en tenir, nous indiquerons ici à peu près tout ce qu'on trouve à cet égard dans les Auteurs de l'Antiquité, & après avoir fait connoître les objets du culte ſymbolique, on tâchera de développer les véritables ſentiments des Egyptiens ſur l'eſſence de la Divinité.

On ſoupçonne que, dans une bourgade ſituée à la pointe ſeptentrionale du lac Maréotis, on nourriſſoit un Bœuf ſacré comme dans beaucoup d'autres villes de l'Egypte, dont nous ne connoiſſons poſitivement aujourd'hui qu'Hermonthis, Héliopolis &

Memphis, où la réputation du Bœuf *Apis* éclipsa celle de tous ses rivaux, dès que la Cour des Rois y fut transférée de Thébes. D'ailleurs les Egyptiens avoient pour les environs de Memphis une vénération aussi particuliere que pour les environs d'Abydus.

Les Savants n'ont pu tomber d'accord entr'eux sur le terme qu'on fixoit à la vie du Bœuf *Apis*. Plutarque prétend qu'on le noyoit dès qu'il avoit atteint vingt-cinq ans : & c'étoit aussi là, suivant lui, le nombre des caracteres de l'Alphabet Egyptien. Cependant M. Büttner, qui par l'étude des bandelettes des Momies a retrouvé cet Alphabet, croit qu'il n'étoit composé que de vingt-deux lettres. Il y a bien de l'apparence qu'on se défaisoit de l'*Apis* dès qu'il perdoit l'appétit, & que sa vigueur cédoit au poids de l'âge: car dans cet état il ne pouvoit gueres donner des augures favorables au peuple, qui n'exigeoit rien autre chose. Et on présume aisément que les *Pullarii* attachés aux Légions Romaines, ne laissoient pas non plus vivre les poulets sacrés au-delà d'un certain terme marqué par les regles de l'Aruspicine. Les Egyptiens tiroient aussi des pronostics de la voix des enfants, qui chantoient, & qui jouoient dans la procession du Bœuf *Apis*, ou à la porte de son étable. Et M. Jablonski observe que l'Oracle des Juifs, connu sous le nom de *Bat-kol* ou *fille de la voix*, paroît avoir été absolument le même que celui que donnoient les enfants de l'Egypte, où l'on étoit devin avant que d'être homme.

Plusieurs villes de cette singuliere contrée entretenoient des Vaches sacrées, comme Momemphis, Chuse & Aphroditopolis: mais la sépulture commune de ces animaux étoit à Atharbéchis, où l'on apportoit leurs os en bâteau; & on en agissoit à peu près de même par rapport aux Chats, qu'il n'étoit permis de tuer nulle part; mais on venoit les enterrer

terrer à Bubaſte. L'Ours avoit auſſi une ſépulture, vraiſemblablement à Paprémis, ville dédiée au Typhon ou au mauvais Principe, qu'on tâchoit d'y calmer en rendant un culte à l'Hippopotame, le véritable ſymbole de l'eſprit Typhonique : cet animal, loin de venir aujourd'hui juſqu'à la hauteur du vieux Caire, ne deſcend pas même au-deſſous des Cataractes du Nil, & c'eſt par hazard qu'on en a vu un, qui s'étant égaré ſuivit ce fleuve juſqu'à ſon embouchure, & ſe laiſſa prendre à Damiette. Il faut que dans l'Antiquité les Hippopotames aient été beaucoup plus nombreux; & que leur race ſe ſoit éclaircie d'âge en âge, comme celle des Tigres & des Lions: on ſoupçonne quelque choſe de ſemblable par rapport aux Crocodiles du Nil; car il eſt très-certain qu'ils ne ſe montrent jamais de nos jours dans des endroits où le Naturaliſte Séneque dit qu'on en voyoit des troupes entieres de ſon temps. (*a*)

Il ſemble que les Egyptiens avoient voulu faire de leur pays une immenſe ménagerie, où l'on ne comptoit cependant pas autant d'eſpeces différentes que Cicéron l'inſinue. D'abord les bêtes de ſomme, comme le Dromadaire, le Chameau & l'Eléphant en avoient été exclues: on en avoit exclu auſſi les Solipedes; le Cheval n'ayant jamais été admis au nombre des Fétiches, & bien moins l'Ane, pour lequel la répugnance des Egyptiens étoit extrême; ce qu'on a toujours attribué à la nuance de ſon poil, qui eſt ordinairement rouſſe dans ce pays-là, où tous les animaux roux étoient ſoupçonnés de porter en eux le germe d'une maladie; & enfin les Egyptiens ne pouvoient ſe mettre dans l'eſprit que cette couleur fût

(*a*) *Nat. Quæſt. Lib. IV. Cap.* 2. Il faut cependant ſuppoſer que Séneque a été bien inſtruit.

fût la marque d'une bonne constitution. Quoique leurs Naturalistes aient été à ce sujet tournés en ridicule, & même par M. de Montesquieu, il est sûr que leur observation s'est de plus en plus vérifiée par rapport aux Bœufs & aux Vaches.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les mêmes animaux étoient ordinairement consacrés dans deux villes différentes: il y avoit deux villes pour les Lions; deux pour les Chiens; deux pour la Brebis ou le Belier; & deux enfin où l'on nourrissoit des Loups. Elien prétend même que les habitants de la grande Préfecture Lycopolitaine avoient eu soin d'arracher dans toute l'étendue de ce district une plante du genre des Aconits; & qu'on connoit sous le nom vulgaire d'*Etrangle-loup*; de peur qu'il n'en arrivât quelque accident funeste par rapport à ce qui faisoit l'objet de leur vénération. Mais ce conte est plus ridicule qu'on ne pourroit le dire; puisque les Lycopolitains ne laissoient pas courir les Loups en liberté dans leurs provinces, où ces animaux étoient d'ailleurs très-petits, & à peu près de la taille du Chien domestique, dont des momies bien conservées ont fait connoître le caractere, fort différent de celui qu'indique Hérodote.

La Bélette étoit révérée principalement dans la Thébaïde, l'Ichneumon ou le Rat de Pharaon dans les villes d'Hercule, dont quelques Géographes en comptent trois, la Musaraigne à Athribis & à Buto, la Chevre sauvage ou la Dorcade à Coptos, le Bouc domestique à Mendès, à Thmuis, & probablement aussi a Panopolis. La Loutre paroit avoir eté privilégiée dans toute la contrée; quoiqu'on n'en ait nourri nulle part d'apprivoisées. Les deux villes de Mercure entretenoient des singes Cynocéphales ou des Papions, qu'on alloit chercher en Ethiopie; ainsi que le Singe Cébus, qu'on voyoit à Babylone d'Egypte située à deux lieues au-dessous de Memphis.

Epiphane parle d'une chapelle où l'on nourrissoit

soit des Corbeaux ; (*a*) mais on ne sait ce que ce peut avoir été qu'un tombeau, qu'on montroit dans les environs du lac *Méris*, & où devoit être ensevelie une Corneille, qui, suivant la tradition du pays, avoit porté les lettres d'un ancien Roi d'Egypte, où l'on ne connut jamais que la Poste aux Pigeons, qui est d'une institution dont l'époque se perd dans la nuit des siécles; car il en est déja parlé comme d'une chose fort commune dans les Poésies d'Anacréon, qui envoyoit par ce moyen des billets, dignes sans doute d'être portés par les oiseaux chéris de Vénus. (*b*) Au reste, il convient d'avertir ici, que ce qu'on trouve dans l'Ouvrage de M. de Maillet touchant la Poste aux Pigeons, est copié ou extrait de quelques Auteurs Arabes, qui ont manifestement exagéré, & dont le témoignage n'est d'ailleurs d'aucune autorité par rapport aux temps reculés dont nous nous occupons. On lit dans Diodore de Sicile que le Gouvernement de l'Egypte envoyoit partout des lettres pour annoncer les différents degrés de la crue du Nil, qu'on ne peut bien observer que dans des Nilométres, dont on en comptoit trois ou quatre dans toute l'étendue du pays, qui étoit alors rempli, comme on a déja eu occasion de l'observer, d'un prodigieux nombre de Colombiers, auxquels on avoit principalement recours dans les temps de peste: ainsi il n'est pas étonnant qu'il soit venu dans l'idée des Egyptiens d'employer ces oiseaux pour porter promptement des avis: d'ailleurs dans cette contrée les Pigeons ne peuvent presque s'égarer; car à mesure qu'ils s'élevent en l'air, ils ne voient plus autour d'eux que la mer & d'immenses espaces sablonneux, sur lesquels ils ne s'abattent point.

Deux

(*a*) *In Ancor. Tom. II, §.* 102.
(*b*) ODE IX.

Deux villes connues sous le nom d'Hiéracon-polis, nourrissoient des Eperviers d'une espece différente de celle qui étoit consacrée dans le Temple de Philé, où on l'apportoit de l'Ethiopie, & qu'aucun Naturaliste ne peut déterminer. L'Aigle étoit révéré dans la Thébaïde, la Chouette à Saïs. Le Vautour, l'Ibis, la Tadorne, la Cigogne & la Hupe l'étoient partout; quoique l'on ne trouve pas qu'on leur eût dédié des Temples particuliers: tandis qu'Arnobe assure qu'on rencontroit des chapelles construites tout exprès pour les Scarabées. (*a*)

La Perche, ou ce poisson qu'on nomme la Variole, étoit dans une grande vénération à Latopolis; la Carpe à Lepidotum, ville de la Thébaïde; le Brochet à Oxyrinchus; le Phagre ou le Spare rougeâtre à Syene: & le Méotis dans l'isle Eléphantine; mais nous ne connoissons pas le caractere de ce poisson, non plus que celui du Physa, qui semble aussi avoir exercé la superstition.

Au reste, les Grecs ont été dans l'erreur, lorsqu'ils ont mis l'Anguille parmi les poissons sacrés; parce que les Egyptiens n'en mangeoient point: car tous les animaux, dont il leur étoit défendu de se nourrir par les loix du régime diététique, ne doivent pas être comptés au nombre des Fétiches, mais on y comptera sans doute les Serpents, auxquels on rendoit un culte à Mételis dans la Basse Egypte, & vraisemblablement aussi à Térenuthis, quoique d'ailleurs tous les Temples de ce pays aient contenu différentes especes de reptiles, dont le plus remarquable est la Couleuvre cornue, qu'on révéroit en quelques endroits de la Thébaïde, & suivant toutes les apparences, dans l'isle Eléphantine & une petite ville connue sous le nom de Cnuphis, qu'on rencontroit au-delà du vingt-cinquieme degré.

L'Histoi-

(*a*) *Arnob. adversus Gent. Lib. I. pag. 15.*

L'Histoire des plantes sacrées chez les Egyptiens a toujours été extrêmement obscure, & tout ce qu'on sait, c'est que ce peuple a témoigné beaucoup de vénération pour la Nymphée, le Lotos, l'Olyra, le Papyrus, l'Oignon marin, l'Absynthe de Taposiris, à laquelle Vesling joint la Moutarde sauvage; enfin, le Persea, différentes especes de Palmiers, & l'Acacia: cet arbre peut avoir donné lieu à ce qu'on lit dans l'Histoire de Barlaam, au sujet d'un culte que les Egyptiens rendoient aux épines; (*a*) quoique tout ce prétendu culte se soit vraisemblablement borné à porter quelques branches d'Acacia dans les processions, où l'on portoit aussi les prémices des fruits & des pains: mais on ne voyoit rien de tout cela dans l'intérieur des Temples ou il étoit rare de rencontrer des statues de figures humaines: on n'y trouvoit que quelques animaux, des vases toujours remplis d'eau du Nil, & des lampes qu'on ne laissoit jamais éteindre. Rien n'est plus connu que la lumiere perpétuelle du Temple de Jupiter Ammon, par le moyen de laquelle on avoit même tenté de mesurer la durée de quelques révolutions celestes; mais de tels essais, comme les Anciens s'en sont apperçus eux-mêmes, ne pouvoient absolument aboutir à rien.

Telle est l'énumération des Fétiches, dans lesquels les Egyptiens cherchoient toutes sortes de rapports avec les étoiles, la Lune, le Soleil & les attributs de la Divinité. Et ces objets en général constituoient

---

(*a*) *Ægyptii coluerunt cattum, & canem, & lupum; & simiam, & draconem, & aspidem. Alii cepas, & allia, & spinas.* Ad calcem Oper: Damas. pag. 67. De tout cela il n'y a rien de plus avéré que le culte rendu à l'Oignon marin dans la ville de Péluse, que la *Notice de l'Empire* désigne par un animal singulier, pris par Pancirole pour un symbole relatif aux Empereurs Romains.

tuoient le culte symbolique, qu'on a confondu avec l'Idolâtrie, par une erreur égale à celle où l'on est tombé par rapport aux Indiens, qui ont constamment passé pour Idolâtres, ainsi longtemps qu'ils n'ont été connus que par les Relations des Missionnaires & des Voyageurs; mais depuis qu'on a traduit leurs propres livres, on y a découvert précisément le contraire. Au reste nous ne prétendons pas parler ici de la populace des Indes, qui s'égare aussi loin que la populace de l'Europe, & il existe une grande distance entre son culte & la Religion naturelle. Mais si jamais des fanatiques furent punis par le fanatisme même, ce sont sans doute ces Indous, qui se soumettent au régime le plus dur & aux pénitences les plus effrayantes: cependant la plus effrayante de toutes est, de leur propre aveu, celle qui les fait aller en pélerinage à la Pagode du Grand-Lama, où ils ne peuvent arriver qu'en traversant pendant treize ou quatorze mois des déserts affreux, remplis de bêtes féroces & de Tartares. Les plus dévots poussent néanmoins leur route jusqu'en Sibérie; afin de visiter encore des *Kutuktus* ou des Evêques particuliers; de sorte qu'on rencontre de ces Indiens qui sont venus à pied en portant de l'eau & des provisions sur leur dos depuis Calécut jusqu'à Sélinginskoi vers le cinquantiéme degré de latitude Nord. Et si l'on ne nous fournit point de nouvelles lumieres, sur le motif de ces pélerinages vraiment prodigieux, je ferai toujours porté à croire que la Religion de l'Indoustan dérive de la Religion Lamique.

Quoique tous les climats chauds entraînent le cœur de l'homme vers la superstition, il semble que celui de l'Egypte y incite encore davantage que les autres. Car on ne trouve pas que les Prêtres aient pu avoir quelque intérêt pour aigrir de plus en plus le génie pervers des fanatiques; puisque ces Prêtres jouissoient d'un revenu fixe en fonds de terre, qu'on abandonnoit à des fermiers pour un prix fort modique,

que, & qui par-là-même a pu se soutenir toujours sur un pied égal. De cette somme ils étoient obligés de déduire ce que coûtoient les victimes & l'entretien des Temples: car ils devoient faire tous les sacrifices à leurs frais. Et il ne faut point les comparer à d'infames vagabonds, qui empruntoient leur nom & leur caractere en Italie, & qui gueusoient dans les rues de Rome depuis la seconde heure du jour jusqu'à la huitiéme, lorsqu'ils revenoient fermer le Temple d'Isis; ce qu'on n'eût pas souffert en Egypte de la part du dernier des hommes, & bien moins de la part d'un Prêtre: puisque la loi n'y toléroit aucun mendiant.

Quand l'Ordre sacerdotal jouit d'un revenu fixe, & quand il ne permet la mendicité à aucun de ses membres, alors il est sûrement intéressé à maintenir l'ancienne Religion quelle qu'elle soit: mais il ne peut gueres être intéressé alors à introduire de nouvelles superstitions, qui doivent même lui paroître plus dangereuses qu'utiles.

On a toujours regardé comme un défaut essentiel dans la constitution politique de l'Egypte, le partage des terres, dont Diodore prétend que la classe sacerdotale possédoit la troisiéme partie: ce qui eût été un objet de plus de 650 lieues carrées. Et comme on assure que l'Ordre militaire en possédoit autant, & le Souverain autant, il se trouveroit que le peuple n'y avoit rien. Cependant cela n'est point vrai; puisque les Conquérants qu'on a nommé les Rois Bergers, forcerent le peuple en Egypte à se défaire de ses terres, qui lui furent ensuite restituées: ce qui prouve qu'il en avoit avant les Rois Bergers, & qu'il en eut encore après leur expulsion.

On ne sauroit faire aucun fond sur le rapport d'Hérodote & de Diodore lorsqu'il s'agit des véritables principes du Gouvernement de l'Egypte, dont la constitution avoit été altérée longtemps auparavant, & dès le régne de Séthon, qui sema tant de confu-

sion

sion autour du Trône, qu'après sa mort on ne put trouver de milieu entre l'extrême liberté & l'extrême servitude. Comme les Etats Monarchiques brillent ordinairement sous les premiers Despotes qui les envahissent, pour tomber ensuite dans une éternelle obscurité, l'Egypte brilla aussi quelques instants avant sa chûte.

M. Schegel, connu par le savant Commentaire qu'il a fait sur l'ouvrage de l'Abbé Banier, suppose que chaque Prêtre Egyptien ne possédoit que douze arures de terre, qui ne sont pas à beaucoup près douze arpents de France. (*a*) Où en seroit réduit un Chef de Moines, ou un Evêque, qui devroit maintenant subsister du produit de douze arpents ? Loin d'avoir alors le moyen d'aller en voiture, il n'auroit pas le moyen d'aller à pied. On connoît des Auteurs, comme Pierius, qui ont soupçonné qu'en Egypte il étoit défendu à la Classe sacerdotale d'entretenir des chevaux, & il se peut que la loi de Moïse est relative à cette disposition particuliere; quoique beaucoup de Savans s'imaginent qu'elle n'est relative qu'au climat de la Palestine, qui ne fut jamais favorable à cette espece de quadrupedes. Au reste, comme on vouloit changer un peuple berger en un peuple cultivateur, la défense, qu'on lui fit de nourrir des chevaux, étoit très sage, & il seroit difficile de trouver un autre moyen que celui-là pour réformer les mœurs des Arabes Bédouins, qui se servent de leurs juments de bonne race comme les Algériens de leurs navires.

Il faut avouer qu'on ne voit point clair dans la division des terres de l'ancienne Egypte. Car quand on fait chaque portion sacerdotale de douze arures, on tombe dans le même inconvénient où est tombé Hé-

(*a*) *Tom. II. pag.* 29. *Ob. XIII.* de la Traduction Allemande de l'ouvrage de l'Abbé Banier.

Hérodote au ſujet des portions militaires, de ſorte que, ſuivant lui, la paye du Général n'étoit pas plus forte que celle du Soldat; ce que perſonne n'a jamais cru & ne croira jamais. Le Souverain ou l'Etat devoit payer en argent ou en denrées ceux d'entre les Prêtres qu'on députoit à Thebes pour y rendre gratuitement la juſtice en dernier reſſort; d'où on peut inférer que le produit de leurs terres n'étoit pas fort conſidérable; & ſurtout lorsqu'on réfléchit qu'ils devoient tous être mariés; ſans quoi il ne paroît pas qu'ils ayent pu s'acquitter d'aucune fonction publique. Et c'eſt en cela qu'on voit au moins quelque ombre de ce qu'on a affecté d'appeller la ſageſſe des Egyptiens, dont les Prêtres étoient d'ailleurs chargés des Magiſtratures, de la conſervation des loix, des archives, du dépôt de l'Hiſtoire, de l'éducation publique, de la compoſition du Calendrier, des Obſervations Aſtronomiques, de l'arpentage des terres, du meſurage du Nil, & enfin de tout ce qui concernoit la Médecine, la ſalubrité de l'air, & les embaumemens; de ſorte qu'en y comprenant leurs femmes & leurs enfants, ils compoſoient peut-être la ſeptiéme ou la huitiéme partie de la nation. On ſe forme donc ſur ce corps des idées fauſſes & ridicules, lorsqu'on le compare au Clergé de quelque pays de l'Europe que ce ſoit, où ſept ou huit Couvents de Moines ont plus de revenus que tout l'Ordre ſacerdotal de l'Egypte; quoiqu'il fût d'ailleurs accablé de travail & ſous-diviſé en différentes claſſes qui avoient leurs occupations particulieres. La premiere de toutes les claſſes comprenoit les Prophetes, qu'on ſait avoir préſidé dans les tribunaux, où ils décidoient les procès ſans parler, en tournant l'image de la Vérité vers l'une ou l'autre partie; & ſi on peut regarder comme exacte la repréſentation d'un magnifique monument de la Thébaïde, inſérée dans les Voyages de M. Pococke, il eſt ſûr que le Juge tenoit

cette

cette image suspendue à une espece de Sceptre, & non attachée à son cou comme on le croit vulgairement.

Il faut observer ici que les anciens Grecs étoient déja tombés dans de grandes erreurs par rapport à la signification de ce terme de *Prophete*, quoique ce soit un terme Grec; & Platon a tâché de redresser là-dessus leurs idées. Ceux-là, dit-il, sont vraiment ignorants, qui s'imaginent que le Prophete soit celui qui prédit l'avenir; ce qu'on n'attribue, ajoute-t-il, qu'au *Mantis*, & le Mantis est toujours un fou, ou un furieux, ou un maniaque. De tout cela il suit nécessairement, comme Platon l'observe, que le Prophete n'étoit que l'Interprete de la prédiction qu'il n'avoit point faite, & qu'il ne pouvoit faire lui-même; parce qu'il devoit être dans son bon sens, qu'on regardoit comme incompatible avec l'esprit prophétique. Ainsi ces misérables, qu'on a qualifiés par le terme de *Mantis*, n'étoient que les instruments de la superstition, de même que les Pythies de Delphes; puisque tout dépendoit de ceux qui interprétoient l'oracle; & si nous lisons que des Pythies s'étoient laissées corrompre à prix d'argent pour donner des réponses favorables à quelques villes au détriment de quelques autres, il faut qu'elles seules n'ayent pas été corrompues, mais toute la troupe des Sycophantes attachés au Temple de Delphes.

Quant aux Egyptiens, Clément d'Alexandrie indique plus positivement quelles étoient les fonctions de leurs Prophetes: ils devoient être versés dans la jurisprudence, & connoître exactement le recueil des loix divines & humaines, insérées dans les dix premiers livres canoniques, qui contenoient tout ce qu'on supposoit être relatif à la Religion; aussi ces Prophetes ne passoient-ils pas pour être savants dans les Sciences purement prophanes, en comparaison

raison des Hiérogrammatistes ou des Scribes sacrés, qui s'appliquoient plus à la Physique & à l'Histoire; ce qui leur attiroit beaucoup de considération: & on leur accordoit même le rang sur les Astronomes & les Géometres ou les Arpédonaptes, qui étoient néanmoins aussi compris dans la premiere classe, de même que les Hiérosolistes. (*a*)

Ensuite venoient les Comastes, qui présidoient aux repas sacrés; les Zacores, les Néocores & les Pastophores, qui veilloient à l'entretien des Temples & ornoient les autels; les Chantres, les Spragistes, les Médecins, les Embaumeurs & les Interpretes, qui paroissent avoir été les seuls qui sçussent un peu parler la langue Grecque: car les autres Prêtres ne savoient vrai-semblablement que l'Egyptien, qui différoit peu de l'Ethiopien. Et on voit qu'au temps de la conquête des Rois Bergers, on dut se servir de truchement à l'égard de ceux qui parloient l'Arabe & le Phénicien; & cette observation, indépendamment de cent autres, prouve quelle est l'erreur de ceux qui s'imaginent que l'Egypte a été peuplée par des Arabes, qui avoient franchi le détroit de *Bal-el-Mand-eb*, dont la largeur est à peu près de sept lieues: car en ce cas la langue Egyptienne n'eût été qu'un dialecte de l'Arabe; ce qui n'est assurément point.

Quant à ces prétendus Moines, qu'on croit avoir vécu en Egypte plusieurs siecles avant le Christianisme, & même avant l'invasion de Cambyse, & qu'on

(*a*) Quelques passages d'Aulu-gelle & de Macrobe, qui attribuent aux Egyptiens de grandes connoissances dans l'Anatomie, ont fait croire qu'on sacroit chez eux les Prêtres du premier ordre, en leur frottant du baume ou du myron sur le doigt qui touche le petit dans la main gauche à cause d'une veine qu'on croyoit y venir du cœur.

qu'on déſigne par les termes de *Sanſes* & de *Remobotes*, nous oſons garantir qu'il n'en a jamais été queſtion. Auſſi l'exiſtence de ces frelons a-t-elle été inconnue à tous les Auteurs Grecs, qui ont écrit ſur l'Egypte, où l'on n'eût pas ſouffert une eſpece d'hommes, qui ne pouvant être comptée ni parmi le Clergé, ni parmi les Soldats, ni parmi le Peuple, eût été plus à charge à l'Etat que tous les animaux ſacres enſemble. C'eſt dans les temps de confuſion, qu'amena le deſpotiſme des Empereurs Romains, qu'on vit l'Egypte dévorée par des légions de Cénobites; & cette playe-là valut bien toutes celles dont nous parlent les Juifs (*a*)

Quoique M. de Schmidt ait publié ſur le ſacerdoce des Egyptiens une diſſertation très-approfondie, il faut cependant remarquer qu'il lui eſt échappé une particularité aſſez eſſentielle ſur ce qui formoit un des caracteres extérieurs des Prêtres. Ils portoient, ainſi que les Rois d'Egypte, un ſceptre fait exactement comme une charrue: (*b*) & il paroît que cette coutume avoit été priſe des anciens Gymnoſophiſtes de l'Ethiopie, qui aſſuroient que les premieres graines alimentaires avoient été trouvées près des cataractes du Nil; & on croit réellement avoir découvert qu'il naît dans ces environs une eſpece d'Epeautre ſauvage. Les Savants ont vu cent fois ſur les monuments, & même entre les mains

(*a*) Les premiers Moines Chrétiens de l'Egypte furent appellés dans la langue de ce pays *Sarabait*, ce qui, ſuivant l'interprétation de Bochart, déſigne des gens rebelles aux loix, ou rebelles au magiſtrat. Le terme de *Remobotes* peut être corrompu de celui de *Remoites*, qui paroît auſſi indiquer des factieux.

(*b*) *Sacerdotes cÆgyptiorum & cÆthiopum gerunt ſceptrum in formam aratri factum; quo Reges etiam utuntur*, Diod. Sicul. Lib. IV.

mains des Momies, le sceptre aratiforme des Rois & des Prêtres de l'Egypte, sans le reconnoître; M. Cleyton en a fait un instrument purement ridicule, (*a*) & le Pere Kircher, le plus malheureux des hommes dans ses conjectures sur les Hiéroglyphes, en a fait un Alpha; parce que la charrue Thébaine, telle qu'on la trouve dessinée dans le Voyage de Norden, ressemble tant soit peu à un A, qui d'ailleurs n'étoit pas la premiere lettre du caractere Egyptien, qu'on sait avoir commencé par le *Thoth*, en l'honneur du Génie qui présidoit aux Sciences.

Au reste, on aime infiniment mieux ces sceptres faits en forme de charrue que les grands ongles des Lettrés Chinois; & il seroit remarquable qu'on eût emprunté de cet instrument le premier caractere de la Royauté & du Sacerdoce, si l'on ne savoit que les Egyptiens, qui respectoient beaucoup l'agriculture, faisoient de leurs Dieux mêmes des cultivateurs & des laboureurs dans le style allégorique, qui a été la source d'un prodigieux amas de fables, où l'on voit Osiris fabriquer la premiere charrue, & ouvrir le premier sillon.

Primus aratra manu solertì fecit Osiris,
Et teneram ferro sollicitavit humum.

TIBULLE. Lib. I.

On comptoit dans l'ancienne Egypte quatre Choniathim ou quatre Colleges célebres; celui de Thébes où Pythagore avoit étudié; celui de Memphis où l'on suppose qu'avoient été instruits Orphée, Thalès & Démocrite; celui d'Héliopolis où avoient sé-

(*a*) Voyez *Journal from grand Cairo written by the Prefect of Egypt.*

séjourné Platon & Eudoxe; enfin, celui de Saïs où se rendit le Législateur Solon, qui comptoit probablement pouvoir y découvrir des mémoires particuliers touchant la ville d'Athénes, qui passoit chez les Grecs pour une Colonie fondée par les Saïtes, dont le college étoit le dernier dans l'ordre des temps: aussi n'avoit-il pas le droit de députer au grand conseil de la nation, comme les trois autres, qui députoient dix de leurs membres à Thebes; ce qui formoit le tribunal des Trente, présidé par un Prophete, que les Historiens désignent par le terme d'Archidicastes.

On ne sait pas trop bien à quoi tous les Grecs, qui alloient en Egypte, passoient leur temps; mais Platon paroît y avoir commercé; & je crois que le commerce même l'occupoit infiniment plus que l'étude des Sciences & de l'Histoire des Egyptiens, sur lesquels il ne nous a procuré presqu'aucune lumiere; & cela après un séjour de treize ans à Héliopolis & à Memphis: car on trouve qu'il s'étoit arrêté dans ces deux villes. Cependant ce sont ces continuels voyages des Philosophes & des Poëtes Grecs en Egypte, qui ont le plus contribué à illustrer cette région, que sans eux & sans les Juifs nous connoîtrions à peine: car tous ses monuments sont muets, & il n'est point resté dans le monde un seul volume de la Bibliotheque de Thebes.

Il faut regarder comme une fable ce que dit Eusebe d'un college de Prêtres, qu'on avoit établi à Alexandrie, & qui étoit, suivant lui, composé uniquement d'Hermaphrodites: (a) tandis qu'il n'y a pas d'apparence que ceux qui naissoient avec quelque dé-

(a) *In vit. Constant. Lib. IV. Cap. XXV.*
Les Grecs d'Alexandrie avoient un culte fort différent de l'ancienne Religion de l'Egypte.

défaut notable, aient pu seulement être consacrés en Egypte ; puisque les animaux mêmes, auxquels on remarquoit la moindre difformité, ne servoient pas aux sacrifices ni au culte symbolique. Comme Eusebe prétendoit louer Constantin, il met hardiment au nombre de ses plus belles actions, l'ordre qu'il donna d'égorger sans miséricorde tous ces prétendus Hermaphrodites d'Alexandrie. Mais si cela étoit vrai, un tel assassinat nous révolteroit infiniment de la part d'un Prince qui devoit être fatigué d'en commettre. Il eût été à la fois absurde & cruel de faire mourir des filles, parce qu'elles étoient mal configurées par un écart de la Nature qui n'est point rare en Egypte; aussi les autres Ecrivains Ecclésiastiques ne parlent-ils pas de ce prétendu meurtre; & il paroît que Constantin ne fit que changer l'endroit où l'on gardoit le Nilometre portatif ou la perche propre à mesurer les crûes du Nil ; ce qui aigrit beaucoup le peuple contre lui; parce qu'on s'apperçut qu'il agissoit par instigation dans de petites choses: car que l'on conservât cette perche dans le temple de Sérapis, ou en une chapelle de Chrétiens, cela ne changeoit rien au degré de l'inondation: mais cela choquoit seulement les anciens usages, que quelques peuples comptent parmi leurs richesses.

On a toujours cru que de tous les Auteurs modernes Conring est celui qui a montré le plus de zele à combattre le phantôme de la sagesse des Egyptiens, dont il réduit toute la prétendue Philosophie en un vain amas d'opinions grossieres; & ensuite il accuse jusqu'à leurs Médecins d'avoir entretenu un commerce régulier avec les Démons, & de n'avoir su en même temps guérir aucune maladie. (*a*) D'où l'on

(*a*) *De Hermeticâ Medicinâ. Cap. X, & XI.*

l'on peut juger que Conring n'étoit pas le plus grand Philosophe de son siécle, & en écrivant de si palpables absurdités il a fait plus de tort à son propre jugement qu'à la réputation des Egyptiens, qui n'ont sûrement pas prévu qu'un jour ils seroient accusés d'Athéisme: cependant, dit-on, il faut qu'ils aient été Athées, puisqu'ils donnoient deux sexes à chaque Elément, & que leur maxime étoit que *Dieu est tout.* Mais ils n'ont jamais prétendu que les Eléments peuvent produire par leur seule force ou par leur seule puissance; & il n'y a qu'à lire attentivement là-dessus le Naturaliste Séneque pour s'appercevoir que cette distinction n'étoit qu'une maniere de parler dans la Physique populaire, pour mettre quelque différence sensible entre le Feu & la Lumiere; entre la Terre végétale & les substances du régne Minéral, qui ne peuvent nourrir des végétaux; entre l'air tranquille & l'air agité; entre l'eau pure & l'eau marine. (*a*)

Cette distinction, qui peut paroître aujourd'hui extrêmement ridicule, ne l'étoit point dans ces temps reculés, lorsque la Physique faisoit ses premiers efforts pour sortir du berceau, comme un enfant qui commence à marcher; & les Egyptiens croyoient avoir beaucoup fait en établissant qu'il n'y a dans la Nature que quatre substances élémentaires. Et à cet égard leurs idées, qui sont encore adop-

(*a*) *Ægyptii quatuor Elementa fecere: deinde ex singulis bina, marem & fœminam. Aerem marem judicant, qua ventus est: fœminam, qua nebulosus & iners. Aquam virilem vocant: mare: muliebrem, omnem aliam. Ignem vocant masculum, qua ardet flumma, & fœminam qua lucet innoxius tactu. Terram fortiorem, marem vocant, saxa cautesque: fœminæ vomen assignant huic tractabili ad culturam.* Sen. Nat. Quæst. Lib. III. Cap. XIV.

adoptées aujourd'hui, ont été plus justes que celles des Chinois, qui en portant le nombre des Eléments jusqu'à cinq *Hing*, en ont exclu l'Air; & ensuite leur imagination s'est tellement échauffée, qu'ils ont prétendu que ces cinq *Hing* ou ces cinq Eléments sont animés par cinq Génies, qui produisent nécessairement les uns après les autres une Dynastie d'Empereurs Chinois. Et de-là provient, dit Visdelou, cette formule si commune dans leurs livres: *telle dynastie a régné par la vertu du bois; telle autre a régné par la vertu du métal, de la terre, du feu, de l'eau.* La couleur jaune feroit croire que les Tartares sont actuellement censés régner par la vertu de la terre; mais Visdelou assure que leur Dynastie est regardée comme une production du génie de l'eau; (*a*) d'où l'on peut inférer que les Chinois sont les plus grands Métaphysiciens du monde.

Quant à l'axiome que *Dieu est tout*, il ne signifie rien, dès qu'il est dépouillé de l'interprétation; car comme on peut l'entendre en différents sens, tout dépend de la maniere dont on l'explique. Et c'est mal à propos sans doute qu'on a tant insisté sur ce prétendu axiome, lorsqu'il a été question d'accuser les Egyptiens d'Athéisme. Il sera à jamais surprenant que les efforts, qu'a fait Cudworth pour les justifier, aient été inutiles: & une Cause, qui n'étoit pas absolument difficile à défendre, est devenue entre ses mains une Cause désespérée; parce qu'il a accordé trop de confiance à des Ouvrages apocryphes, connus sous le nom de *Livres Hermétiques*, qui sont des productions ténébreuses & mépriſables, forgées par quelques Chrétiens: ensuite il a voulu se prévaloir de l'autorité de Jamblique: mais quand même

(*a*) Voyez *Notice de l'Y-king, pag.* 429; *à la suite du Chou-king in* 4*to. Paris* 1770.

même Jamblique n'eût point été un fou & un rêveur, il seroit toujours vrai qu'il n'avoit aucune connoissance de la doctrine des Egyptiens touchant l'essence de la Divinité ; puisqu'il place *Osiris* au nombre des trois premiers Dieux, comme Cudworth en est convenu lui-même. (*a*) Et c'est en quoi consiste précisément l'erreur, qui a énervé la force de toutes les autres preuves dont il a fait ensuite usage: car *Osiris*, loin d'avoir été dans le premier ordre des Dieux, n'étoit pas même dans le second.

Quant aux arguments de Warburton, voici sur quoi ils sont principalement fondés. Comme son opinion est qu'on annonçoit l'unité de Dieu dans la célébration des Mysteres, qui avoient été originairement institués en Egypte, il en résulte, par une conséquence nécessaire, que les Egyptiens n'étoient point des Athées ; sans quoi ils se seroient bien gardés d'annoncer l'unité de Dieu dans les Mysteres, qui devinrent ensuite une branche de finances pour la République d'Athénes ; car il falloit payer fort cher pour y être admis ; & Apulée dit de Lucius, qu'à force de se faire initier, il s'étoit tellement appauvri, qu'il ne lui restoit plus qu'une robe, que les Prêtres de Rome lui conseilloient encore de vendre pour se faire recevoir de nouveau. (*b*) Tout ceci démontre que l'Ou-

---

(*a*) *Cudworth. Syst. intellec. Cap. V. §. 18. . . . . Jambl. de Myst. Ægyptiorum. Sect. VIII.*

(*b*) *Postremò jussus, veste ipsâ meâ quamvis parvulâ distractâ, sufficientem corrasi summulam, & idipsum præceptum fuerat specialiter.* Met. Lib. XI. pag. 1016.

Il est ici question des Mysteres d'Osiris, qu'on célébroit à Rome ; & on peut s'étonner que Warburton n'ait trouvé aucune difficulté à croire qu'on révéloit à des femmes & à des enfants, que Jupiter Capitolin étoit un homme déifié, indigne de leur encens & de leurs victimes ; puisque le Jupiter très-grand, très-bon, *optimus, maximus*, n'étoit assurement point un homme déifié.

l'Ouvrage d'Apullée, que Warburton a cru être une excellente apologie des Myſteres, en eſt au contraire une cruelle ſatyre, où ces vagabonds, qui ſe faiſoient paſſer pour des Egyptiens dans la Grece & en Italie, ſont appellés par ironie les Aſtres terreſtres de la grande Religion, *magnæ Religionis terrena ſidera;* quoique ce fuſſent pour la plupart des ſcélérats dignes du dernier ſupplice, qui employoient les intrigues & les profanations les plus ſcandaleuſes pour dépouiller quelques dévots de leur argent: ils alloient même juſqu'au point de les dépouiller de leurs habits; tant ils avoient l'art de répandre le fanatisme dans le cœur de la populace, dont ils favoriſoient d'ailleurs toutes les débauches.

On ne doute plus que les Hiérophantes Grecs n'aient inſenſiblement fait de grands changements à la doctrine des Myſteres de Cérès Eleuſine. Et s'il eſt vrai que du temps de Cicéron ils annonçoient en ſecret, que tous les Dieux du Paganisme étoient des hommes déifiés, ils ſe ſont groſſiérement trompés. Mais cette erreur même, en ſuppoſant qu'elle étoit inculquée aux initiés de la Grece, ne concernoit en quelque maniere que ce ſoit les véritables Egyptiens, qui n'allerent jamais à Athénes pour conſulter les Hiérophantes ſur les différents points de leur Religion, dont la doctrine me paroît avoir été telle, que je tâcherai ici de l'expoſer. Ils avoient perſonnifié les attributs de la Divinité; mais en un ſens bien différent de celui des Indiens, qui ne ſe ſont attachés qu'à la puiſſance de créer, de conſerver, & de détruire; ce qu'ils déſignent dans le ſtyle allégorique par trois perſonnages, qui portent des noms différents.

Les Egyptiens reconnoiſſoient un Etre intelligent, diſtinct de la matiere, qu'ils appelloient *Phtha*; c'étoit le fabricateur de l'Univers, le Dieu vivant, dont ils avoient perſonnifié la ſageſſe ſous le nom de *Neith*,

qu'on représentoit comme une femme qui sort du corps d'un Lion ; ainsi que dans la Mythologie Grecque Minerve sort du cerveau de Jupiter. Et il n'y a plus de doute aujourd'hui que la *Neith* & la *Minerve* ne soient un seul & même personnage allégorique.

Je ne crois point devoir entrer ici dans des détails pour prouver que le Sphinx, le véritable symbole de la Divinité, ne signifia jamais le débordement du Nil sous le signe du Lion & de la Vierge. Car indépendamment de plusieurs autres raisons, il est manifeste que dans des temps très-reculés le débordement du Nil n'arrivoit point sous ces signes-là ; en supposant même qu'ils aient existé dans le Zodiaque Egyptien, ce qui n'est rien moins que démontré. Le Zodiaque, tel que nous l'avons aujourd'hui, a été retouché & réformé par les Grecs, qui y ont laissé subsister assez de traces pour qu'on en reconnoisse l'origine, qu'on ne peut rapporter qu'aux Egyptiens, qui partageoient ce cercle en douze sections, dont chacune étoit encore soudivisée en trois ; de sorte que le total des soudivisions étoit pour eux 36. Tandis que le Zodiaque des Chinois, qui l'appellent la *bande jaune*, a été de tout temps partagé en vingt-quatre sections égales, dont chacune est encore soudivisée en six ; de sorte que le total des soudivisions est pour eux 72.

Au reste, on peut soupçonner que la doctrine des Egyptiens sur la *Neith* ou la sagesse divine, a été à peu près la même que celle qui s'est conservée dans les paraboles Hébraïques, attribuées à Salomon, qui avoit épousé une femme d'Egypte, où beaucoup de personnes du sexe portoient des noms dérivés de celui de *Neith*, comme on a ensuite donné le nom même de *Sophie* à des filles.

Le dernier attribut de l'Etre suprême, que les Egyptiens avoient personnifié, c'est la bonté divine, qu'ils

qu'ils appelloient *Cneph*, (*a*) mot célebre dans les Abraxes. Et par-là on voit que dans le fond leur doctrine s'éloignoit beaucoup de celle des Indiens, avec lesquels ils n'ont que des rapports extérieurs, dont la plupart même s'évanouissent, lorsqu'on les examine attentivement; mais ils n'en eurent jamais avec les Chinois, qui ont peuplé la Nature de Génies, parmi lesquels il n'existe point toujours une parfaite subordination.

Ce qu'on a dit jusqu'à présent peut suffire pour démontrer que M. Jablonski a été dans une singuliere illusion, lorsqu'il a prétendu que toute la Théologie Egyptienne n'étoit appuyée que sur l'hypothese de Spinosa, qui a pu lire les Hiéroglyphes d'Orus Apollon: mais il n'y a sûrement rien trouvé de favorable à ses principes, puisque cet Egyptien, né à Phœnébyth dans la Préfecture Panopolitaine, ne parle jamais de la Divinité que comme d'un Etre distinct de la Matiere. Cependant dans une accusation si grave, & dans un sujet qui peut paroître obscur, je n'ai point voulu m'en rapporter absolument à mes propres lumieres, & j'ai consulté sur ce point comme sur beaucoup d'autres Mr. Heiming, Chanoine de Cleves, avec lequel je suis lié depuis plusieurs années par l'amitié la plus étroite. Cet homme, qui a consacré toute sa vie à l'étude, & qui joint à un grand genie de vastes connoissances dans toutes les parties des Sciences, m'a répondu, qu'il n'est pas possible de prouver que les Prêtres de l'Egypte aient même incliné vers l'Athéisme; car on ne parle pas ici

(*a*) Jamblique a fort corrompu ce mot, & Plutarque écrit *Cneph*, qui a prévalu dans l'usage. Quant à l'*Athor* des Egyptiens, il signifioit en un sens le cahos, & en un autre l'incompréhensibilité de Dieu, & son état antérieur à la création.

ici du peuple, qui, dans aucun pays du Monde, n'a adopté de tels systêmes, qu'on sait exiger une espece de Métaphysique fort compliquée, & destructive de toute saine Philosophie. Mais d'un autre côté nous ne prétendons pas non plus que le peuple de l'Egypte ne soit tombé dans des superstitions & des erreurs monstrueuses; puisque les Princes mêmes y ont quelquefois été assez imbéciles pour croire qu'ils contemploient les Dieux, ou que les Dieux leur apparoissoient. (*a*) Ces sortes d'apparitions peuvent provenir d'un phénomene naturel, qui suivant moi est fort commun dans tous les pays, hormis peut-être dans la Zone Glaciale: il consiste en un faux rêve, qui a lieu quelques instants avant que le véritable sommeil commence. Les personnes en santé, dont l'esprit est tranquille, & surtout les enfants de l'un & de l'autre sexe, croient voir alors des têtes ordinairement sans corps, qui voltigent à la maniere des ombres. Je doute que jamais un Naturaliste ou un Médecin ait recherché pourquoi ces images, qui précédent de quelques moments le sommeil, représentent toujours des têtes humaines & même quelquefois des têtes d'animaux; ce qui paroît provenir du rallentissement des esprits vitaux, lorsqu'ils commencent à se calmer dans les replis & les méandres du cerveau.

Les plus ardents fanatiques de l'Egypte ont pu prendre ce faux rêve pour une apparition de quelque Génie, qui se montroit à eux presque toujours sous

(*a*) Il est parlé dans l'Histoire de deux Rois d'Egypte, qui croyoient contempler les Dieux: l'un se nommoit *Orus*, & l'autre *Suphis*. Ce dernier passe pour avoir été auteur du livre appellé l'*Ambre sacré*; mais cela ne paroît nullement vrai. L'*Ambre* étoit un livre d'Astrologie judiciaire, fort en vogue chez les Egyptiens.

sous la même forme. Aujourd'hui les Moines Turcs & de certains Arabes de ce pays ont inventé tout exprès une méthode pour se procurer des visions; d'abord ils jeûnent tres-longtemps, entrent ensuite dans une caverne ou un endroit extrêmement obscur, & y prient à haute voix jusqu'à ce que les forces les abandonnent: alors il leur survient une syncope, pendant laquelle ils croient que le feu leur sort des yeux, & qu'ils voient des phantômes, tantôt agréables, tantôt effrayants. Et on ne sauroit plus douter que ce ne soit-là la même méthode, dont les Moines Chrétiens de l'Irlande ont fait usage à l'égard de ceux qu'ils conduisoient dans la caverne, qu'on nommoit le Purgatoire de St. Patrice, qui n'avoit aucun rapport avec les Mysteres de Cérès Eleusine, comme l'a pensé M. Sinner. (*a*) C'est proprement la faim, qui occasionne le délire où ces malheureux ne peuvent manquer de tomber, & dont quelques-uns ne sortent jamais plus, sans qu'on puisse les plaindre.

La diversité des animaux sacrés de l'ancienne Egypte a fait croire à des Auteurs modernes très-peu instruits, que le fond de la Religion y varioit d'une Province à l'autre. Mais il est aisé de s'appercevoir que le culte symbolique n'étoit qu'un culte secondaire, & que les animaux n'étoient que consacrés à ces mêmes Divinités, que les Grecs & les Romains reçurent ensuite chez eux; sans qu'il soit jamais venu dans l'esprit de quelqu'un de soutenir que la Religion varioit d'un quartier de Rome à l'autre, ou d'un quartier d'Athenes à l'autre, parce qu'on y voyoit des Temples de Vulcain, de Jupiter, de Minerve ou d'Apollon, auquel les Egyptiens

(*a*) *Essai sur le dogme de la Métempsycose & du Purgatoire. Pag.* 136.

tiens avoient particuliérement consacré le Loup. (a) Cependant dans la Préfecture Lycopolitaine on n'adoroit non plus le Loup, qu'on adoroit la Chouette à Athénes, l'Aigle à Rome, la Bélette à Thebes ou la Souris dans la Troade.

On se feroit infiniment moins trompé, si l'on avoit soutenu que les quatre grands colléges de l'Egypte n'ont point toujours été d'accord sur différents points d'Histoire, de Physique & d'Astronomie: car cela me paroit bien avéré; & de-là provient la contradiction qui existe entre les systêmes que les Modernes leur attribuent. Pythagore, qui avoit étudié à Thebes, semble y avoir été imbu de deux opinions qui faisoient partie de sa doctrine secrette: il soutenoit premiérement, que la Terre est un astre ou une planete; & il soutenoit en second lieu qu'elle tourne autour du Soleil, ce que son sectateur Philolaüs enseigna ensuite publiquement. Cependant il régnoit en Egypte un autre Systême, qui, à peu de chose près, est le même que celui de Tycho-Brahé: on y supposoit la Terre immobile, & on y admettoit le mouvement de Vénus & de Mercure autour du Soleil, comme nous le savons par les Commentaires de Macrobe sur le songe de Scipion.

Quoique ces deux hypotheses soient en partie contradictoires, il est possible qu'elles ont été admises par différents colleges à la fois. Alors toute la difficulté disparoit, & les choses se concilient d'elles-mêmes: comme on avoit à Thebes la liberté de penser ce qu'on vouloit, on usoit aussi de ce droit à Héliopolis, à Sais & à Memphis. Si l'on demandoit encore, ainsi qu'on l'a fait cent fois, pourquoi Ptolémée rejetta le mouvement de Vénus & de Mercure

(a) *Macrob. Lib. I. Cap. XVII.*

cure autour du Soleil, malgré l'autorité de tous les Prêtres de l'Egypte qui l'avoient observé; nous demanderions à notre tour pourquoi Tycho-Brahé rejetta le système de Copernic? Les idées des hommes sont souvent inexplicables: ils voient la lumiere & vont vers les ténébres.

Séneque suppose, sans la moindre preuve, qu'Eudoxe & Conon avoient fait pendant leur sejour en Egypte des recherches sur le sentiment des collegues touchant la nature & la théorie des Cometes, sans avoir pu rien découvrir. D'abord il est possible que Conon & Eudoxe n'ont pas même pensé à la théorie des Cometes; & il y a bien de l'apparence que s'ils s'en étoient instruits, ils auroient encore trouvé les opinions extrêmement partagées: car cette matiere en étoit alors fort susceptible: tandis qu'on convenoit généralement des principaux points de Cosmographie, & les Egyptiens ne disputoient pas sur la cause des Eclipses, qu'ils attribuoient à l'ombre, ni sur la figure de la Terre, qu'ils faisoient ronde. (*a*) Et s'il eût jamais existé la moindre communication entre eux & les Chinois, on n'auroit pas trouvé qu'à l'arrivée des Jésuites, tous les prétendus Lettrés de la Chine faisoient la Terre carrée, & ignoroient la cause des éclipses. Ils imaginoient dans le Ciel, dit le Pere Kircher, je ne sais quel Génie qui mettoit tantôt sa main droite sur le Soleil, & tantôt sa main gauche sur la Lune; (*b*) alors on entendoit d'abord battre des tambours & des chaudrons: les plus timides se cachoient dans des caves, & les Empereurs trembloient souvent sur leur trône.

On peut croire aisément que des opinions philosophiques n'ont jamais troublé en Egypte le repos du

(*a*) *Diogen. Laër. in Proem.* §. 10 & 11.
(*b*) CHINA ILLUSTRAT. *fol.* 105.

du peuple ou agité l'Etat ; & nous avons fait voir aussi, que la diversité des animaux consacrés aux Dieux n'a pas occasionné de guerre entre les Provinces dans les temps où ce pays étoit gouverné par ses propres loix & sa propre police : mais quand des Conquérants lui ôterent tout cela, quand on lui donna des loix nouvelles, & une police qui ne valoit rien, alors on vit sans doute naître la haine & la jalousie entre des villes qu'on incitoit les unes contre les autres, & ces factions éclaterent d'une maniere horrible. Warburton assure qu'on ne trouve, dans l'Histoire, qu'un seul exemple de quelque démêlé semblable ; mais s'il eût voulu s'instruire, il auroit trouvé jusqu'à quatre exemples, sans parler d'une espece d'émeute excitée à l'occasion de ce Romain, qui avoit tué un Chat, & commis vraisemblablement d'autres excès, que les Egyptiens ne pouvoient tolérer, & ils exposerent leur vie pour en tirer vengeance : car ils étoient encore alors d'une opiniâtreté singuliere & même remarquable : on les regardoit comme les seuls d'entre les hommes, qui eussent la patience de résister longtemps à la douleur de la question ; (*a*) & ils essuyoient souvent des tourments affreux plutôt que de trahir un secret ou que de payer le tribut qu'exigeoient les Romains, auxquels ils ne croyoient rien devoir ; & la vérité est qu'ils ne leur devoient rien. Au reste cette opiniâtreté différoit extrêmement du véritable courage, & extrêmement encore de ce que nous appellons l'Héroïsme.

Warburton, dont on vient de parler, soutient aussi que le combat des Tentyrites & des prétendus Om-

(*a*) *Ægyptios aiunt patientissimè ferre tormenta ; & citius mori hominem Ægyptium in quæstionibus tortum, exanimatumque, quam veritatem prodere.* Elien. Hist. diverf. Lib. VII. Voyez Ammien Marcellin. Lib. XXII.

Ombites n'étoit pas l'effet d'une guerre de Religion. Ce n'étoit pas, à la vérité, une guerre de Religion comme on en a fait en France & en Angleterre; puisqu'il n'y eut qu'un seul homme de tué: mais on y découvre cependant le même fanatisme, mis en action par les mêmes vues d'intérêt, que nous pouvons encore assez bien dévoiler, malgré les ténébres qui semblent les dérober à nos yeux.

La dispute élevée au sujet des Chiens & des Brochets entre les Cynopolitains & les Oxyrinchites, dégénéra en une véritable guerre: & les Romains, qui avoient alors beaucoup de troupes réglées en Egypte, auroient pu, s'ils avoient voulu, empêcher ces malheureux d'en venir aux mains, mais ils les laisserent battre, & quand ils furent affoiblis par leurs pertes mutuelles, on les châtia si cruellement qu'ils n'eurent rien de plus pressé que de faire la paix.

Quand je dis que des vues d'intérêt ont pu être cachées ici sous l'extérieur de la Religion & du zele, il faut observer que cela est fondé sur ce qu'on lit dans les Voyageurs modernes, de ces fréquents combats, que se livrent les Arabes qui habitent aujourd'hui les deux rives du Nil. M. Pococke nous parle d'un de ces combats dont il avoit été témoin; & ce ne sont point les animaux sacrés, dont il n'est plus question, qui excitent ces émeutes populaires parmi les Mahométans de l'Egypte. Il est très-commun en Europe même de voir régner de l'inimitié entre les villes qui se trouvent situées sur les bords opposés d'un même fleuve à de petites distances: car il n'est point possible que de telles villes soient également florissantes à la fois; & c'est cette inégalité de fortune & de puissance qui aigrit l'ame du vulgaire.

Ce n'a été qu'en suivant jusqu'à présent le texte manifestement corrompu de Juvenal, qu'on a supposé que ce furent les Ombites qui se battirent contre

les

les Tentyrites au sujet des Crocodiles; ce qui n'est assurément point vrai: car on comptoit de Tentyre à Ombos plus de trente-sept lieues, & des villes si éloignées les unes des autres ne sauroient avoir, sous de si vains prétextes, de si grands intérêts à discuter. Le démêlé, dont il s'agit, s'est réellement élevé entre les Tentyrites & les habitants de Coptos, ville beaucoup plus voisine, & qui devint très-riche, dès qu'on eut ouvert dans le centre de la Thébaïde une route, qu'on sait avoir abouti à Bérénice; de sorte que toutes les marchandises des Indes, de l'Arabie & de la côte d'Afrique étoient apportées par des Chameaux à Coptos, où on les embarquoit en partie pour les expédier à Alexandrie. Ces flottes passoient sous les remparts des Tentyrites, qui n'avoient aucune part à ce commerce; quoiqu'ils fussent d'ailleurs dans un état très-avantageux, comme on le voit par les magnifiques débris de leurs Temples, qui existent encore en partie.

Avant le régne des Ptolémées, lorsque les Egyptiens n'avoient tracé aucun chemin dans la Thébaïde, ni fabriqué une seule barque sur le Golfe Arabique, il n'étoit point possible de prévoir que Coptos, située à l'écart du Nil, deviendroit un jour l'entrepôt du plus riche commerce de l'Univers. Le bonheur inattendu de cette ville a pu inspirer beaucoup de jalousie à Tentyre; & il n'est pas surprenant que de tels hommes se soient battus sous les Romains. (*a*)

Quant aux Oxyrinchites & aux Cynopolitains, quoique leurs Capitales se trouvassent à peu près à une distance de huit lieues, leurs Préfectures étoient néan-

(*a*) Juvenal dit expressément que ce démêlé s'éleva entre Tentyre & Coptos

Gesta super calidæ referemus mœnia Coptis.

néanmoins limitrophes ou ſéparées ſeulement par le Nil. Mais Cynopolis paroit avoir eu beaucoup moins de terrain cultivé qu'Oxyrinchus, ville très-floriſſante, & dont la fortune ſe ſoutint malgré les épouvantables révolutions, arrivées en Egypte depuis Cambyſe; mais elle ne put ſe ſoutenir contre les Moines Chrétiens, qui la ruïnerent de fond en comble. On prétend qu'on y a compté juſqu'à trente mille Cénobites à la fois de l'un & de l'autre ſexe; & c'eſt-là, ſuivant nous, une exagération très-groſſiere. En général, l'Abbé de Fleuri auroit dû mettre plus de critique dans ce qu'il a extrait des Auteurs Eccléſiaſtiques, & ſur-tout de Rufin, ſur ce ſingulier fléau qui déſola l'Egypte depuis le troiſiéme ſiécle.

Quand on ſuppoſeroit qu'il y a eu dans la ſeule ville d'Oxyrinchus, alors Métropole de l'Heptanomide, ſept mille célibataires à la fois, au lieu de trente mille, cela étoit plus que ſuffiſant pour la dépeupler à la longue, & la convertir enfin en une miſérable bourgade, qu'on croit ſe nommer maintenant *Bahneſé*.

Les premiers Moines de l'Egypte, qui remplacerent les Thérapeutes, dont ils avoient copié beaucoup d'obſervances, vivoient dans le déſert, & travailloient pour vivre: or il falloit les laiſſer-là, & non les recevoir dans les villes; car quand on les reçut dans les villes tout fut perdu. Leurs mœurs ſe corrompirent, & ils mirent le peuple à contribution par leurs quêtes: il paroit qu'on n'imagina alors d'autre moyen pour être à l'abri de ces continuelles vexations, que de ſe faire Moine ſoi-même; de ſorte que c'étoit-là un monſtre qui ſe conſumoit à meſure qu'il croiſſoit, & il devoit périr d'une maniere ou d'une autre. C'eſt une Obſervation, que jamais les Ordres Monaſtiques ne ſont plus près de leur ruïne que quand ils ſe multiplient beaucoup: car comme ces édifices n'ont pas de fondements, la premiere

mière secousse les renverse, ou bien la seconde ; & cela arrive tôt ou tard.

On dit que les Anglois n'ont laissé subsister, dans tout leur pays, qu'un seul Couvent ; mais les Turcs, qui gouvernent l'Egypte en aveugles, paroissent s'être reposés uniquement sur les Arabes du soin d'y extirper les monasteres ; car il est sûr, comme M. Niebuhr l'insinue dans sa *Description de l'Arabie*, qu'il régne une singuliere antipathie entre les Bédouins & les Moines, qui sont ordinairement fort mal traités, lorsqu'ils tombent entre leurs mains, & on pille leurs maisons toutes les fois qu'on peut les piller : souvent même on les y tient assiégés si longtemps, qu'ils gagnent la lepre ou le scorbut faute de rafraîchissements, comme des matelots dans un navire. Je crois qu'il existe encore de nos jours en Egypte une quarantaine de Couvents hors de l'enceinte des villes, & il paroît que leur nombre a toujours diminué en raison de celui des Evêchés, qu'un ancien Catalogue écrit en Grec fait monter à quatre-vingt-deux, (*a*) dont il n'en reste plus qu'onze, sans compter l'*Abouna* d'Abyssinie, & un autre Prélat Copte, qui réside à Jérusalem, où son sort n'est point meilleur que celui des Evêques qui demeurent en Egypte : ce sont des hommes obscurs & si pauvres qu'ils ont à peine de quoi vivre ; car la Nation Copte, qu'on suppose être réduite à vingt-cinq ou trente mille familles, n'a pas de quoi les nourrir ni les habiller décemment. Tout cela peut

(*a*) Il est vrai qu'on regarde ce Catalogue comme une piece fort suspecte ; parce qu'il place un Evêché à *Scenæ Mandrorum* ; mais il en a indubitablement existé un dans cet endroit, & dans d'autres lieux bien moins considérables encore ; de sorte que la plupart de ces Evêques d'Egypte n'étoient que des Curés.

peut donner une idée de la maniere dont les Turcs ont gouverné ce pays.

On a déja fait remarquer, que le soulévement des Egyptiens, qui entreprirent de raser le Labyrinthe, étoit aussi une fureur de Religion très-répréhensible. Mais il n'y a pas de doute que ce ne soit sous les Romains qu'on vit éclater ce fanatisme; & c'est entre le régne d'Auguste & celui de Vespasien ou de Tite, que le Labyrinthe fut en partie démoli: car Strabon en parle comme d'un ouvrage qui n'avoit pas essuyé la moindre violence, & Pline dit qu'il avoit été singuliérement maltraité par ceux qui habitoient la ville d'Hercule, & ses environs. Par-là on voit clairement que c'est depuis l'époque du voyage de Strabon, que cet édifice avoit tant souffert. Et c'est encore là un désordre que les Romains auroient pu prévenir, s'ils avoient voulu.

C'est en vain que quelques Auteurs trop prévenus en faveur de l'ancienne Egypte ont tâché de justifier tout ce que le culte de ce pays, qu'on a appellé la mere des Arts & l'école de la superstition, renfermoit de vicieux, de ridicule & d'absurde. On dit que chez tous les peuples civilisés la Religion change tellement de forme à la longue qu'après cinq ou six mille ans on n'y découvre plus l'ombre de l'institution primitive, & on s'imagine que cela arrive par des causes dont l'effet est inévitable. Mais nous voyons, tout au contraire, que la grande maxime des Prêtres de l'Egypte étoit qu'en fait de Religion il ne faut absolument rien innover: & leur disciple Platon a si fort insisté sur cette maxime, qu'enfin il prétend qu'il faudroit avoir perdu l'esprit ou le sens commun, pour entreprendre de changer quelque partie du culte que ce soit. (*a*)

Les

(*a*) *De Legibus. Dial. V.*

Les cérémonies & les sacrifices, dit-il, soit qu'ils viennent des anciens Sauvages du pays, soit qu'ils aient été établis par ceux qui ont consulté les Oracles de Delphes, de Dodone, d'Ammon, doivent rester ce qu'ils sont, & il ne faut pas, ajoute-t-il, toucher à tout cela. Comme on découvre des idées semblables dans les Discours préliminaires de Zaleucus & de Charondas, & dans les Ouvrages de Cicéron, nous avons pu dire que les plus célebres Législateurs de l'Antiquité, soit dans la théorie, soit dans la pratique, ont été à cet égard d'un même avis. Aussi Solon, qui réforma toute la République d'Athénes, qui régla jusqu'aux endroits où l'on pourroit planter des ruches, & creuser des puits, ne dit-il point aux Athéniens un seul mot touchant leur Religion. (*a*) Car on ne sauroit regarder sous ce point de vue ses loix sur les funerailles, & celles qu'il fit pour diminuer le luxe des enterrements, qui a été un mal général dans le Monde: on dût déja le réprimer à Rome par la vigueur des douze Tables; & on dit que rien n'affoiblira davantage à la Chine la puissance des Tartares, que les depenses qu'ils font pour s'enterrer; si l'on n'arrête cette jactance qui leur est commune avec les anciens Scythes, par des réglements plus forts, que ceux qui ont paru jusqu'à présent.

Tout ceci peut résoudre la question qu'on a faite tant de fois, lorsqu'on a demandé pourquoi on trouvoit chez plusieurs peuples de l'Antiquité des Religions si folles, & des Loix si sages? La raison en

(*a*) On dit, à la vérité, que Solon fit bâtir dans Athénes un Temple à la Vénus vulgaire, τῇ πανδήμῳ; mais ce fait est douteux, & on ne sauroit d'ailleurs en conclure qu'il se mêla de réformer la Religion comme il avoit réformé les Loix.

en eſt, que la plus grande partie du culte religieux avoit été imaginée dans des temps où les hommes étoient encore ſauvages: les loix, au contraire, furent faites, lorſque la vie ſauvage eut ceſſé. Or, la maxime de ne rien innover fit ſubſiſter chez des nations d'ailleurs bien policées beaucoup de pratiques religieuſes qui venoient des Barbares.

L'erreur des Légiſlateurs, dont on a parlé, conſiſte en ce qu'ils n'ont point diſtingué l'eſſence de la Religion d'avec des choſes purement acceſſoires. D'ailleurs, comme leurs loix les rendoient odieux à tous ceux qui étoient corrompus par le vice, ils ne voulurent pas accumuler les dangers ſur les dangers, ni ſe rendre odieux encore à ceux qui étoient corrompus par la ſuperſtition. Le Pharaon Bocchoris conçut l'idée d'ôter à la ville d'Héliopolis le Bœuf ſacré, connu ſous le nom de *Mnévis*; & cette ſeule idée lui fit perdre à jamais l'eſtime du peuple, qui nourrit des Bœufs à Héliopolis & des Lions pendant plus de ſiécles que n'a ſubſiſté l'Empire Romain. On croit que l'*Apis* ne diſparut pour toujours de Memphis que ſous le régne de Théodoſe; & ſuivant M. Jablonski, le premier *Apis* avoit été conſacré en 1171 avant l'Ère vulgaire: ainſi la ſucceſſion de ces animaux dura quinze cents cinquante-un ans; & bien plus long-temps encore ſuivant nous, qui n'admettons point l'époque indiquée par M. Jablonski; (*a*) parce qu'il nous paroît qu'en de telles choſes il faut plutôt adopter le ſentiment de Manéthon que celui d'Euſebe.

Comme en Egypte le régime diététique étoit relatif au climat, & comme beaucoup de fêtes & de cérémonies étoient relatives à l'Agriculture, au débordement du Nil & à l'Aſtronomie, les Prêtres croyoient

(*a*) *Pantheon cÆgyptiac. Lib. IV. Cap. II.*

croyoient que ce culte devoit être comme la Nature elle-même, c'est-à-dire invariable. D'ailleurs ils voyoient les terres extrêmement bien cultivées: ils voyoient l'ordre & l'abondance régner dans les villes; de façon qu'ils se mirent dans l'esprit, que ce pays ne seroit jamais devenu si florissant si la Religion n'eût rien valu. Mais sans parler de ce que l'on observe de nos jours, il est certain que l'Antiquité nous offre le spectacle d'un grand nombre de contrées extrêmement florissantes; quoique la Religion, qu'on y professoit, ne fût qu'un tissu d'absurdités & de chimeres également palpables. En de tels cas la police & les loix font tout.

Au reste, ce n'est pas le régime diététique de l'Egypte qu'on blâme, & ce ne sont point non plus les fêtes relatives à l'Agriculture qui ont mérité l'animadversion des Philosophes; puisque ces usages, à tous égards respectables, sont, au contraire, dignes des plus grands éloges. Mais nous parlons des désordres scandaleux, commis dans le Nome Mendétique, du culte des animaux en général, de la licence qui régnoit dans les processions & les pélerinages, de la discipline que se donnoient les dévots, du peu de décence qu'on observoit dans l'installation du Bœuf Apis, des dépenses excessives qu'entraînoit l'embaumement de certains animaux, &, en un mot, de mille superstitions, qui auroient dû empêcher qu'on ne rendit cet Oracle si fameux, par lequel les Egyptiens furent déclarés *le plus sage de tous les peuples;* comme on déclara Socrate le plus sage des hommes. La force de la vérité a pu faire parler en faveur d'un Philosophe; mais pour les Egyptiens, on n'a pu parler en leur faveur que par un grand sentiment de reconnoissance: car les Grecs leur devoient les Arts & les Sciences. Et il tombe aisément dans l'esprit des écoliers de croire que leurs maîtres sont plus sages qu'eux; quoique cela ne soit pas toujours vrai.

C'est

C'eſt par rapport aux abus dont on vient de parler, que la maxime de ne rien innover eſt fauſſe & pernicieuſe, malgré tout ce qu'en dit Platon. On pouvoit laiſſer à la rigueur aux Egyptiens ce qu'on appelle le culte larmoyant; puiſqu'un peuple ſi mélancolique devoit être de temps en temps abandonné à ſa mélancolie; mais il ne falloit point permettre à de telles gens de ſe battre eux-mêmes dans les Temples: car ceux, qui ſurmontent jusqu'à ce point la Nature, l'inſtinct & la raiſon, ſurmonteront tout, & il n'y a point de forfait dont ils ne ſoient capables: auſſi obſerve-t-on en Italie que les proceſſions des Flagellans ne ſont ordinairement compoſées que de Scélérats.

La doctrine des Egyptiens ſur l'état futur de l'ame ſemble avoir été aſſez compliquée, & M. Mosheim s'eſt même imaginé qu'il régnoit parmi eux deux opinions entiérement oppoſées; (*a*) parce qu'il n'a pu combiner les Ecrivains de l'Antiquité qui prétendent que ce peuple adhéroit à la Métempſycoſe, avec d'autres Ecrivains d'Antiquité qui le nient. Mais cette contradiction, qui exiſta bien ſûrement entre les Auteurs, n'exiſta jamais entre les Egyptiens, qui dans des temps fort éloignés ne paroiſſent pas même avoir eu connoiſſance du ſyſtême de la Transmigration des ames. Et ce qu'on en lit dans Clément d'Alexandrie, Diogene Laërce, Philoſtrate, & le Poëmandre du prétendu Hermès, ne dérive que d'Hérodote, qui s'eſt à cet égard trompé. Et on ne s'en étonnera pas, quand on connoît les erreurs manifeſtes où les Grecs & les Romains ſont tom-

(*a*) *Ad Syſtem. Intellect. Cudworth. Cap. IV. pag.* 365. Servius, le Commentateur de Virgile, attribue auſſi une opinion ſinguliere aux Egyptiens, mais qui eſt manifeſtement fauſſe.

tombés en écrivant sur la Religion des Juifs, auxquels ils prêtoient différentes opinions, dont jamais les Juifs ne furent à parler ; & cependant on ne cherchoit point par-là à les calomnier, puisqu'il y avoit tant d'autre mal à dire d'eux : mais cela venoit de la négligence ou du peu de soin qu'on avoit pris pour s'instruire ; au point que les Romains ne connoissoient ni l'histoire ni les dogmes du Judaïsme, qu'ils toléroient dans Rome. Voudroit-on après cela nous persuader, qu'un homme tel qu'Hérodote n'a pu se tromper en écrivant sur les dogmes des Egyptiens ? lui, qui n'entendoit pas leur langue, & qui s'étoit abandonné aux Interpretes, qu'on fait lui avoir conté sur le seul article des Pyramides des choses que les enfants mêmes ne croient plus.

Il est sûr que ceux qui adoptent strictement le système de la Transmigration des ames, comme les Thibétains & les Indous, ne se soucient pas du tout de conserver les corps morts : ils les brûlent d'abord, ou les laissent corrompre en terre : tandis que les Ethiopiens & les Egyptiens faisoient tout ce qu'on peut humainement faire pour les conserver. Et voilà pourquoi ils avoient la Mer en horreur : car ceux, qui s'y noyoient, ne pouvoient être embaumés sans un extrême hazard, sur lequel on ne comptoit pas. Cependant comme ils naviguoient sans cesse sur le Nil, on avoit établi des Prêtres particuliers, qui devoient repêcher les cadavres & les changer en momies aux frais du Public. Ainsi on risquoit prodigieusement en naviguant sur l'Océan. Cette opinion étoit très-bonne aussi longtemps qu'on n'avoit point de Marine, & qu'on ne vouloit pas en avoir ; mais lorsque d'autres temps amenerent d'autres circonstances, cette opinion ne valut plus rien, & il fallut bien la mitiger tout comme chez les Grecs & les Romains, qui avoient été assez inconsidérés pour l'adopter.

Une

Une priere qu'on récitoit pour quelques morts en Egypte, & que Porphyre a conſervée, (*a*) prouve, ſelon nous, de la maniere la plus claire qu'on n'y adhéroit pas du tout à la Métempſycoſe, ni à celle qu'on nomme fatale ou phyſique, & qui exclud les peines & les récompenſes, ni à celle qu'on nomme morale ou réelle, & qui n'exclud ni les unes ni les autres. Plutarque fait aſſez entendre qu'on ſe trompe, lorſqu'on croit que les ames humaines paſſoient dans le corps des animaux ſacrés. Et en effet les Egyptiens, auxquels on prête cette opinion, n'en avoient jamais ouï parler, non plus que les Juifs n'avoient entendu parler de l'adoration du Cochon & de l'Ane, que des Ecrivains de l'Antiquité leur ont imputée. Si les Egyptiens, dis-je, euſſent penſé ſur toutes ces choſes comme les Bramines, on ne les auroit pas vu manger la chair des animaux, & offrir en victimes des Bœufs, des Veaux, des Chevres, des Brebis, & une infinité d'autres eſpeces animales, que les Bramines n'oſeroient jamais manger, & bien moins tuer ſous peine d'être châtiés dans l'autre Monde; (*b*) & couverts dans celui-ci de toute l'ignominie qu'on réſerva pour les *Poulichis* & les *Patiah*, deux ſortes d'hommes fort remarquables, & ſur leſquels on devroit nous procurer de nouveaux éclairciſſements; car j'ai déja eu occaſion d'obſerver qu'il s'eſt gliſſé des fables dans ce qu'en rapportent les Voyageurs, qui devroient témoigner moins d'aigreur envers ceux qui examinent leurs Relations à l'aide de la ſaine critique; car cela eſt abſolument néceſſaire pour empêcher qu'on ne

(*a*) *De Abſtinen. ab animal.*

(*b*) On peut voir dans *Holwell Partie ſeconde*, *chapitre IV*, quel énorme châtiment eſt réſervé aux Bramines qui tuent des animaux.

ne rempliſſe encore l'Europe de menſonges auſſi groſſiers que ceux qui concernoient les Géants de la Magellanique. Au reſte, c'eſt ſans fondement qu'on pourroit ſuppoſer que ces *Poulichis* & ces *Patiah* repréſentent aux Indes deux tribus Egyptiennes: celle qu'Hérodote nomme la caſte des bâteliers, & celle qui gardoit les animaux immondes, comme les Cochons.

D'un autre côté, les Indiens different extrêmement des Egyptiens, en ce qu'ils ne ſont pas circoncis; & en ce qu'ils admettent un Enfer dans la partie la plus baſſe de l'*Onderah*; & en ce qu'ils admettent encore des châtiments éternels pour de certains crimes comme le Suicide & la Beſtialité. (*a*)

Les Egyptiens rejettoient abſolument l'éternité des peines, & ne croyoient qu'au Purgatoire, appellé en leur langue *Amenthès*; mais de cet endroit aucun chemin ne conduiſoit directement au Ciel, &

(*a*) Comme le Suicide eſt, ſuivant les Indiens, un crime inexpiable, parce qu'il interrompt le cours des transmigrations, on ne conçoit point de quelle maniere ils combinent cette opinion avec la mort volontaire des femmes, qui ſe brûlent elles-mêmes. Cependant c'eſt un ſuicide auſſi réel que celui de Calanus & de quelques autres Bramines dont parlent les Anciens.

Je ne connois pas la doctrine des Egyptiens ſur le ſuicide; & on ne peut ſavoir ſi elle étoit conforme à celle des Grecs, que je ſoupçonne d'avoir imaginé une cérémonie auſſi bizarre que l'oſcillation pour aider l'ame de ceux, qui ſe pendoient eux-mêmes, à paſſer le Styx. Cette oſcillation conſiſtoit à ſuſpendre de petites figures à des cordes, & à les balancer longtemps dans l'air: cela tenoit lieu de funerailles & de ſépulture, que la Religion ou les Loix refuſoient à ceux qui s'étoient défaits eux-mêmes.

O curas hominum!

tous ceux qui entroient dans l'*Amenthès*, devoient un jour reſſuſciter, & ranimer le même corps ou la même matiere qu'ils avoient animée la premiere fois.

Suivant la Théologie Egyptienne, les Philoſophes & ceux qui avoient embraſſé la vertu la plus rigide, étoient les ſeuls dont l'ame alloit directement habiter avec les Dieux, ſans paſſer par le Purgatoire, & ſans jamais être ſujette à la réſurrection; & il faut obſerver que ce n'eſt qu'en ce point-là que leurs dogmes ſe rapprochent tant ſoit peu de la croyance des Indous.

Dans les cérémonies funéraires de l'Egypte on faiſoit au nom de quelques morts une confeſſion publique, par laquelle on déclaroit, qu'ils avoient conſtamment honoré leurs parents, qu'ils avoient ſuivi la Religion de l'Etat, que leur cœur ne fut jamais ſouillé par le crime, ni leurs mains teintes de ſang humain au milieu de la paix, qu'ils avoient conſervé religieuſement & reſtitué de même les dépôts qui leur étoient confiés, & qu'enfin pendant tout le cours de leur vie ils n'avoient fait tort à perſonne.

Il eſt manifeſte que toutes ces conditions étoient abſolument indiſpenſables à ceux qui eſpéroient de pouvoir échapper à l'*Amenthès* ou au Purgatoire. Et il me paroît que cette doctrine ſur les devoirs de l'homme & du citoyen eſt un extrait de celle qu'on liſoit dans les petits Myſteres, où on la voyoit probablement gravée ſur deux tables de pierre : car les Grecs nous diſent de la maniere la plus poſitive, qu'on apportoit en préſence des initiés deux tables de pierre; & cette circonſtance explique une infinité de difficultés.

Nous ſommes ici Hiſtoriens : nous rendons compte des opinions, ſans vouloir préciſément indiquer ce qu'elles contenoient de bizarre ou d'inutile : car il étoit inutile ſans doute de faire revenir une ſecon-

de fois les ames de l'*Amenthès* sur la Terre ; & par-là on eût ôté la singuliere distinction entre ceux qui devoient ressuscite & ceux qui ne ressuscitoient pas. Cependant tout le monde se faisoit embaumer par précaution ; & Plutarque dit qu'il y avoit aussi en Egypte deux endroits où l'on cherchoit à se faire enterrer préférablement à d'autres, comme les environs de Memphis, & les environs d'Abydus. Mais nous avons déja remarqué que les Momies, très-communes dans le voisinage de Memphis, sont au contraire très-rares vers *Mad-funé*, ce qui signifie *ville ensevelie*, soit qu'on ne puisse plus pénétrer dans les souterrains à cause d'une montagne de ruines qui les couvre, soit que le nombre des personnes, qui y ont fait porter leur corps, n'ait pas été aussi considérable qu'on se l'imagine. C'est proprement à *el-Berbi* que doit avoir existé le fameux Temple d'Abydus; mais on en a enlevé jusqu'aux bases des colonnes : car les Turcs & les Arabes scient ces colonnes pour en faire des pierres de moulins, & voilà jusqu'où s'étend leur passion pour les antiquités.

M. Niebuhr, qui avoit été envoyé par le feu Roi de Danemarck en Arabie, croit avoir découvert un troisiéme cimetiere Egyptien, sur une montagne, qui est éloignée de dix-neuf grandes lieues de l'endroit, où l'on passe aujourd'hui la Mer Rouge à pied, sans avoir, pendant le reflux, de l'eau jusqu'à la moitié de la jambe.

Il est fort remarquable qu'on découvre des Monuments Egyptiens si avant dans l'Arabie pétrée, & il seroit encore bien plus remarquable, s'il étoit vrai, comme ce Voyageur le prétend, qu'il a existé dans ces environs toute une ville Egyptienne, qui y possédoit des terres bien cultivées; (*a*) quoiqu'aucun Géogra-

(*a*) *So viele schön gehauene Steine kœnnen ihren Ursprunge nicht*

Géographe, ni aucun Hiſtorien n'en ait parlé. Les habitants d'Héroonpolis, ou de la ville des Héros, ont pu porter quelques-unes de leurs Momies à deux lieues au-delà de ce que nous appellons la Montagne taillée ou le *Gebel-el-Mokateb*; mais on n'a jamais ouï dire que les Egyptiens ſe ſoient ſervis de pierres ſépulchrales, que M. Niebuhr nomme *Leichenſteine*, & dont on ne voit pas la moindre trace dans les champs Eliſées ou le grand cimetiere, qui eſt entre *Sacckara* & *Buſiris;* & ſur lequel l'imagination des Grecs s'eſt étrangement exercée. Le Cocyte, ce fleuve ſi redoutable, n'eſt qu'un chétif petit canal, qui dérive du Nil; & le Léthé eſt un autre canal encore plus petit que le Cocyte. Si les Egyptiens choiſiſſoient volontiers cet endroit pour leur ſépulture, c'eſt qu'ils aimoient d'être enterrés dans le voiſinage des Pyramides, qui auroient pu réellement embellir les deſcriptions que les Mythologiſtes Grecs ont faites de ce cimetiére; & il eſt difficile de ſavoir pourquoi ils n'ont jamais parlé de ces Monuments, qui étoient des objets d'une tout autre importance que deux foſſés. Cependant quand on eſt au milieu des champs Eliſées, on voit d'un côté les grandes Pyramides & de l'autre les petites; mais il ne faut pas inférer qu'elles n'étoient point encore bâties du temps d'Orphée ou d'Homere, parce que ni l'un ni l'autre n'en a dit un mot.

On n'a pu découvrir que les Egyptiens aient eu des livres qu'ils attribuoient à des Auteurs inſpirés; mais les grands Colleges ſe ſoient paroître ſous le nom

---

nicht von herumſtreifenden Familien gehabt haben; ſondern müſſen nothwendig von den Einwohnern einer groſſen Stadt herrühren. Und wenn in dieſer jetzt wüſten Gegend eine groſſe Stadt geſtanden hat, ſo muſs ſie überhaupt auch beſſer angebauet geweſen ſeyn. Beſ. von Arabien. S. 402.

nom de *Thoth* ou de *Hermès*, tous les ouvrages qui concernoient la Religion: car aucun Prêtre, ni aucun particulier n'écrivoit en ſon propre nom ſur de telles matieres. Au reſte, le peuple regardoit comme ſacrés tous les livres relatifs à la Juriſprudence, à l'Hiſtoire & à l'Aſtrologie; & ſurtout lorſqu'ils avoient été rédigés ou calculés par des Pharaons mêmes: mais les Traités d'Aſtrologie ne paroiſſoient pas ſous le nom de *Thoth*; & on y nommoit les Auteurs comme *Suchis*, *Pétoſiris*, ou *Nécepſos*, (*a*) le grand promoteur de cette ſuperſtition, qu'on ne pourra jamais déraciner de l'eſprit des Orientaux. Et nous venons de voir Kérim-Kan conquérir la Perſe, & être accompagné dans toutes ſes expéditions par des Aſtrologues, préciſément comme Alexandre, qui prit des Aſtrologues en Egypte, ainſi qu'on prend des pilotes pour ſe conduire ſur des parages inconnus, & ſi l'on en croit Quinte-Curce, ils lui rendirent de grands ſervices à l'occaſion d'une éclipſe de Lune, qui eſt très-célebre dans l'Hiſtoire ancienne; mais le récit d'Arrien différe à cet égard beaucoup de celui de Quinte-Curce. (*b*).

Nous connoiſſons par Clément d'Alexandrie le ſujet de quarante-deux livres Hermétiques, adoptés par

---

(*a*) Quelques Savants modernes ont regardé *Nécepſos* comme l'inventeur de l'Aſtrologie judiciaire, parce que St. Paulin a dit de lui :

Quique Magos docuit myſteria vana Nécepſos.
Apud Auſon. XIX. Epiſt.

Mais l'autorité de St. Paulin n'eſt ici d'aucun poids, & l'Aſtrologie judiciaire eſt une folie beaucoup plus ancienne.

(*b*) *Curt. Lib. IV. Cap.* 10. . . . . *Arrian. Lib. III. pag.* 170.

par les grands Colleges. On ne regrette pas la perte du premier volume, parce qu'il ne renfermoit que les Pseaumes des Egyptiens; mais on regrette beaucoup le second, qui prescrivoit aux Rois la maniere dont ils doivent se conduire, & dont nous aurons encore occasion de parler ailleurs. Il seroit à souhaiter qu'on nous eût au moins conservé un extrait du huitiéme & du neuviéme Tomes de cette collection, où l'on traitoit de la Cosmographie & ensuite de la Géographie, que quelques Auteurs ont regardée comme la science favorite des Egyptiens. Cependant il est bien certain que leurs lumieres ont dû être à cet égard très-bornées; & le tout se réduisoit, comme on l'a dit, à quelques pratiques de Géométrie pour lever des Plans ou des Cartes; ce que les Chinois n'ont jamais su, & on ne pouvoit, avant l'arrivée des Missionnaires, donner le nom de Carte à des morceaux de papier chargés de quelques caracteres mis au Nord ou au Sud d'une riviere, & où l'on ne reconnoissoit ni le local, ni les distances, ni les positions relatives des endroits, qui étoient également au Midi, ou également au Septentrion: & l'Empereur *Kan-hi* dût emploier des Européens pour avoir de son pays une Carte qu'on sait être encore très-éloignée de la perfection; puisque la latitude même de Pékin y est fautive, & la longitude de cette ville peut être regardée comme incertaine; hormis qu'on n'ait fait depuis l'an 1730 de nouvelles Observations, dont je n'ai point de connoissance.

S'il étoit parvenu jusqu'à nous quelque Traité de Cosmogonie écrit par de véritables Egyptiens, on pourroit parler avec quelque précision sur cette matiere, qu'on a voulu inutilement éclaircir à l'aide de plusieurs Ouvrages supposés, comme les Hymnes d'Orphée, la Théogonie d'Hésiode & les fragments de Sanchoniathon, par lesquels Philon a tâché d'illustrer sa ville de Byblos en particulier & toute la

Phénicie en général, sans se soucier de l'Histoire qu'il ignoroit, ni de la Verité qu'il n'avoit pas à cœur. Le plus habile de tous ces faussaires ou de ces Pseudonymes pourroit bien être celui qui a forgé les Hymnes d'Orphée, où l'on croit au moins reconnoître quelques foibles traces de la doctrine de l'Egypte, (*a*) que les Grecs & surtout Platon ont singuliérement défigurée; soit parce qu'ils n'entendoient pas bien la langue de ce pays, soit parce qu'ils la traduisoient mal & par des termes qui n'étoient rien moins que synonymes, à peu près comme cela est arrivé encore au commencement de ce siécle par rapport aux Chinois; & on sait combien on a disputé sur la signification de deux mots, *Tien & Chang-ti*. On vit alors une chose assez remarquable: on vit un Tartare, qui voulut mettre d'accord tous les Théologiens, en déclarant malgré la décision du Pape, que les Chinois ne sont point idolâtres. Mais on peut bien s'imaginer, que ce Tartare eût été à son tour très-embarrassé, si on l'avoit contraint d'expliquer d'une maniere claire & intelligible ce que c'est qu'un Idolâtre : car il n'y a point d'apparence qu'il eût raisonné sur tout cela avec autant de subtilité que quelques illustres Ecrivains Juifs, qui, comme Abravanel, ont décidé qu'il y a dix especes d'Idolâtrie, ni plus, ni moins; mais ils ont sans doute oublié la onziéme, qui consiste à faire l'usure & à rogner les monnoyes : car si les avares ne sont point idolâtres, personne ne l'est.

Il ne faut pas croire, quoiqu'on en ait pu dire, que jamais les Egyptiens se soient servis du terme de *Ty-*

(*a*) Le dialogue entre Dieu & la Nuit, qu'on attribue à Orphée, est au moins dans le style Oriental: on en trouve un autre dans les livres des Indiens entre Dieu & la Raison humaine, qui est beaucoup plus sensé.

Typhon pour désigner ce mauvais Génie, qu'ils appelloient en leur langue tantôt *Seth*, tantôt *Baby* ou *Papy*, & qui ne sauroit avoir aucun rapport avec le *Grigry* des Negres. Mais, en examinant plusieurs fables, qui concernent le Typhon qu'on disoit être toujours allié avec une Reine Ethiopienne, nommée *Azo*, je ne doute plus que ce fantôme Mythologique ne vienne des anciens Sauvages de l'Ethiopie, qui avoient probablement inventé quelque instrument fort grossier & fort bruyant pour chasser le *Baby:* car on a découvert dans la Sibérie, le long des Côtes de l'Afrique, & dans le Nouveau Monde jusqu'à l'opposite de la Terre du feu, une infinité de nations qui emploient des crecelles, des sonnailles, des tambours ou des courges remplies de cailloux, pour éloigner les Esprits mal-faisants, dont les Sauvages se croient souvent affligés pendant la nuit, & dès qu'il leur survient quelque indisposition, ils doivent être exorcisés par les Jongleurs; ce qui ne se fait jamais sans un bruit épouvantable, dont le malade est d'abord etourdi.

Comme les Egyptiens ont témoigné, on ne dira point de la constance, mais de l'opiniâtreté à retenir leurs anciennes coutumes religieuses, on peut être à peu près certain que l'instrument dont se servoient les Ethiopiens pour écarter le *Baby*, a été le Sistre, qu'on voyoit paroître dans toutes les cérémonies où chaque assistant en portoit un à la main. Et Bochart a même prouvé que dans des siécles très-éloignés, toute l'Egypte a été surnommée *la Terre des Sistres*, qui, comme nous l'avons dit, n'étoient point des instruments de Musique, que les célebres Musiciens d'Alexandrie, dont parle Ammien, (*a*) aient jamais pu employer dans leurs concerts

(*a*) *Ne nunc quidem in eadem urbe Doctrinæ variæ silent.*

certs. Au temps de Plutarque le petit peuple de l'Egypte croyoit encore que le bruit du Sistre fait fuir le Typhon, (*a*) dont la puissance diminua cependant à mesure que la raison fit des progrès, comme cela arrive dans tous les pays du Monde: car ce n'est que chez des nations ensevelies dans la barbarie, ou dans la vie sauvage, que les mauvais Génies sont formidables. Au reste, il est prouvé par des monuments qu'on voyoit dans les villes d'Apollon & de Mercure, que les Egyptiens ont soumis le pouvoir du Typhon au pouvoir de l'Etre suprême. Et les fables sacerdotales nous représentent ce monstre comme noyé dans le lac Sirbon, où on le précipita dès qu'il fut touché de la foudre. Il faut observer encore qu'on lui a toujours attribué plus d'influence dans les effets naturels que dans les affections de l'ame humaine: c'étoit lui qui déchaînoit les vents brûlants, qu'on sait être dans ce pays extrêmement nuisibles: c'étoit lui, qui produisoit les sécheresses extraordinaires, & enveloppoit les environs de Péluse de brouillards étouffants: c'étoit lui enfin, qui régnoit sur la Méditerranée où il excitoit ces trombes qui portent encore son nom aujourd'hui parmi les Marins.

De tout ceci on pourroit conclure que les anciens Egyptiens ont été beaucoup plus embarrassés d'expliquer l'origine du mal physique que l'origine du mal moral. Il est aisé d'admettre que des êtres, qu'on suppose nés libres, ne doivent chercher qu'en eux-mêmes la source des vices & des vertus: cette opinion est à la portée du peuple; mais les secousses

---

Non apud eos exaruit Musica, nec Harmonia conticuit. Lib. 22.

(*a*) *Typhonem clangore sistrorum pelli posse credebant.* De Isid. & Osirid.

couſſes de la Nature, que les hommes ne peuvent ni produire, ni arrêter, & qui renverſent également l'innocent & le coupable, different à ſes yeux beaucoup du mal phyſique, que produit le déſordre des paſſions.

Après tout cela il eſt preſqu'incroyable que dans un livre intitulé *Obſervations critiques ſur les anciens Peuples*, M. Fourmont ait voulu démontrer ſérieuſement que le Typhon des Egyptiens a été le Patriarche Jacob des Juifs. (*a*) Cette chimere vaut elle ſeule toutes les chimeres de Huet, du Pere Kircher & de Warburton. Des fables allégoriques, conſervées dans Plutarque, pourroient faire croire que les Egyptiens regardoient les Hébreux comme une race mechante & Typhonique; mais ces allégories n'ont eu cours vraiſemblablement que parmi le petit peuple, & ne paroiſſent point être extraites des livres des Prêtres, où, ſuivant Joſephe, on ne diſoit autre choſe, ſinon que les Juifs avoient été réunis dans *Avaris*, qu'on appelloit auſſi *la ville de Typhon*, dont la ſituation eſt un point qui intéreſſe la Géographie, & qui intéreſſe encore bien davantage l'Hiſtoire; cependant perſonne juſqu'à préſent n'en a pu indiquer l'emplacement. Mais, ſuivant nous, *Avaris* eſt la même ville que Séthron, dont le diſtrict formoit la petite *Terre de Goſen*: car jamais les Juifs n'ont occupé la grande, plus méridionale de quarante-ſix lieues, & qui appartenoit à une ville nommée *Heracleopolis magna*. La petite Terre de Goſen, au contraire, appartenoit à *Héracleopolis parva* ou Séthron dans le Delta. (*b*)

La

(*a*) *Tom I. Lib. II. Chap. XV.*

(*b*) Les Prêtres de l'Egypte n'inſéroient point dans les Mémoires hiſtoriques le véritable nom des Uſurpateurs de leur pays: mais ils les déſignoient allégoriquement

La victoire mythologique, que les Dieux avoient remportée sur le Typhon, peut en un certain sens avoir du rapport à l'expulsion des Rois bergers, & en un autre au desséchement de la Basse-Egypte par le moyen des canaux, avant l'ouverture desquels cette partie n'étoit point habitable, & il a dû s'en élever des brouillards extrêmement pernicieux. Indépendamment des autres causes, auxquelles nous avons déja rapporté l'origine de la peste en Egypte, il faut observer que les deux chaînes de montagnes, qui bordent cette contrée depuis les Cataractes jusqu'à la hauteur du Caire, en forment une vallée longue, profonde & étroite, où l'air ne pouvant circuler comme en un pays de plaine, est par-là même plus sujet à s'altérer. Et cette vallée fait d'ailleurs trois ou quatre coudes; de sorte que le vent ne peut là parcourir en ligne droite. C'est ainsi que l'irrégularité des rues de Constantinople & leur peu de largeur y entretiennent souvent l'épidémie; parce que le courant d'air manque de force dans ces détours étroits pour entraîner le principe de la contagion. Les Anciens ont cru qu'en Egypte le vent ne pouvoit même se faire sentir assez à la superficie de la terre, pour produire une agitation considérable dans les eaux du Nil; mais ils auroient dû se contenter de dire que les navires, qui veulent remonter ce fleuve à la voile, sont surpris de calmes fréquents.

Au

---

quement par des symboles odieux. Cambyse étoit appellé le *poignard*, Ochus l'*âne*, & le premier des Rois bergers le *Typhon* ou *Seth*. Ainsi Séthron, où les Rois bergers résidoient, se nommoit dans les livres sacerdotaux la ville de Typhon, quoique son véritable nom ethnique fût *Gosen* ou la petite Cité d'Hercule. Ce sont les bergers qui l'appelloient *Avaris* ou *Abaris*, & après leur expulsion on continua à l'appeller Séthron ou Typhonopolis; car ces termes sont synonymes.

Au reste, il est certain, comme Aristote le prétend, qu'anciennement le Nil n'avoit qu'une seule embouchure naturelle; (*a*) toutes les autres ont été faites de mains d'hommes; & ce n'est point sans affectation qu'on a porté le nombre de ces bouches jusqu'à sept pour les égaler aux planetes: mais jamais les Egyptiens ne consacrerent la bouche Tanitique au Typhon, comme on a pu le croire jusqu'à présent: la prétendue horreur qu'ils avoient pour la Tanitique, provenoit uniquement de ce que les Usurpateurs, qu'on nomme les Rois bergers, y habitoient: & cet endroit a toujours été fort exposé aux incursions des Arabes pasteurs: on y trouve même encore de nos jours une Horde de Bédouins, qui font paître leurs bestiaux jusque dans ce district qu'on a appellé la petite terre de Gosen.

Comme notre but n'a été que de faire sentir en quoi la Religion de l'ancienne Egypte différoit essentiellement de la Religion de la Chine, on nous dispensera d'entrer dans de longues discussions sur les Panégyres ou les Fêtes, dont le nombre n'a point été aussi prodigieux qu'il paroît d'abord l'être: car toutes les Provinces ne célébroient point ces solemnités à la fois, & il y en a plusieurs, qu'on regarde comme différentes: quoiqu'elles aient peut-être été au fond les mêmes. La Fête des bâtons, qu'on avoit fixée à l'équinoxe d'Automne, est probablement la même qu'on célébroit à Paprémis dans le Delta, où les dévots se livroient une espece de combat avec des perches ou des bâtons, dont Hérodote

(*a*) METEOR. *Lib. I. Cap.* 2.
Aristote croyoit que la seule bouche naturelle du Nil est la Canopique: mais dans les temps les plus reculés ce fleuve se déchargeoit à la pointe du Delta à peu près à trente lieues plus au Sud que n'étoit situé Canope, ce que l'inspection du terrain rend sensible.

rodote dit avoir été témoin, & on lui assura qu'il n'y avoit jamais personne de tué. Ainsi cette folie, quelque grande, quelque répréhensible qu'elle ait été, ne doit cependant point être mise en parallele avec les combats des Gladiateurs en Italie. La Fête, qu'on célébroit au lever de la Canicule, ne semble pas avoir différé de la Fête des lampes qui concernoit la ville de Saïs. Enfin ce que les Grecs ont nommé les *Niloa*, & les Romains les jours de la naissance d'Apis, coïncidoient avec la Fête qu'on solemnisoit au solstice d'Eté, comme Héliodore s'en explique positivement. C'est alors que toute l'Egypte offroit le plus beau spectacle qu'on pût y voir pendant le cours de l'année: c'est alors que des hommes naturellement sombres & rêveurs faisoient au moins de grands efforts pour surmonter leur mélancolie. M. Niebuhr dit avoir observé que les Egyptiens modernes ne sont jamais véritablement joyeux, lors même qu'ils tâchent de l'être; & je crois qu'il en étoit à peu près ainsi dans l'antiquité; quoique les Prêtres n'eussent rien négligé pour rendre leurs Théophanies, leurs Panégyres & leurs Pompes très-divertissantes; & c'est ce qu'Ovide nomme les délices du Nil. Les anciens Médecins, qui ordonnoient à de certains malades de faire le voyage d'Alexandrie pour se guérir, n'espéroient sûrement point tant de la bonté de l'air, que de la diversité des objets singuliers & des spectacles que l'Egypte offroit souvent, & où la débauche la plus grossiere n'étoit que trop mêlée. Cependant on doutera toujours, quoiqu'en ait dit Juvenal, (*a*) que les indigenes du pays aient constamment porté la disso-

(*a*) . . . . *Horrida sanè*
Ægyptus; sed luxuriâ, quantum ipse notavi,
Barbara famoso non cedit turba Canopo.

dissolution au même point où la porterent les Grecs de Canope; car il ne paroît pas qu'il y ait eu dans le Monde entier un endroit comparable à Canope. Quant à Alexandrie, Polybe assuroit que de son temps on n'y trouvoit pas d'autres honnêtes gens que les Egyptiens indigenes, qui formoient à peine la troisiéme partie des habitants: tout le reste étoit un mêlange de Grecs, de Juifs, & d'hommes ramassés dans la boue des différentes contrées de l'Europe & de l'Asie.

Outre le Sabath, que les Egyptiens paroissent avoir observé fort réguliérement, ils avoient une Fête fixe à chaque nouvelle Lune, une au solstice d'Eté, une au soliste d'Hiver, une troisiéme à l'équinoxe du Printemps, & une quatriéme à l'équinoxe d'Automne. Toutes leurs autres Fêtes, hormis celle qui répondoit au lever de la Canicule, étoient mobiles, & les Prêtres seuls savoient dans quel ordre elles devoient s'arranger; ce que les particuliers ne pouvoient même prévoir: car cela dépendoit de différentes combinaisons, souvent arbitraires: ils transféroient, comme ils vouloient, les Fêtes qui coïncidoient dans des Néoménies ou dans les jours équinoxiaux & solstitiaux.

Aucun Savant moderne n'a pu expliquer pourquoi ces Prêtres de l'Egypte retinrent avec tant d'opiniâtreté l'usage de l'année vague dans les affaires de Religion. Ils exigeoient un serment horrible de tous les Rois au moment de leur inauguration, par lequel ces Princes promettoient & juroient de ne pas abolir l'année vague, qui étoit trop courte de cinq heures, quarante-huit minutes & trente-sept secondes, faute d'un jour intercalé en quatre ans. (*a*)

Les

(*a*) Les Prêtres de l'Egypte n'intercaloient un jour que dans la quatriéme année fixe ou sacrée.

Les Juifs, les plus mauvais Astronomes qui aient jamais existé, si l'on en excepte peut-être les Chinois, tenoient de temps en temps un Conseil secret, pour savoir s'ils ajouteroient à leur année lunaire un mois, ou s'ils ne l'ajouteroient point. Or dans ce Conseil ils n'admettoient ni le Roi, ni le Grand-Prêtre; parce que le Grand-Prêtre avoit intérêt qu'on n'intercalât pas: le Roi, au contraire, avoit intérêt qu'on intercalât. Ainsi le suffrage ou la voix délibérative de l'un & de l'autre étoit nécessairement suspecte. (*a*) Là-dessus je me suis imaginé que le Souverain étoit à peu près dans le même cas en Egypte, & les Prêtres se souvenoient fort bien de ce qui étoit arrivé lorsqu'on ajouta cinq jours à l'année; car alors les Pharaons déclarerent qu'ils choisissoient un de ces cinq jours pour se reposer, & ils ne vaquoient à aucune affaire, dit Plutarque. D'un autre côté, l'Ordre sacerdotal prétendoit conserver le droit de dresser le Calendrier; ce que lui seul pouvoit faire aussi longtemps que l'année vague subsistoit, & il n'en résultoit d'ailleurs aucun désordre dans la vie civile: car tout ce qui avoit du rapport à l'Agriculture & au débordement du Nil, étoit fort exactement réglé par des Fêtes immobiles, qui indiquoient au peuple les nouvelles lunes, les équinoxes & les solstices. Enfin c'est de l'Egypte que la Grece & l'Italie avoient reçu les deux seuls Calendriers supportables dont on y ait fait usage. Lucain dit que César, après avoir soupé

(*a*) Voyez *Mos. Maimonid. de consecratione Kalendar. & ratione intercalandi.*

Les Rois de Judée pouvoient, dans de certaines circonstances, avoir intérêt que l'année fût de treize mois: mais il ne falloit pas faire dépendre tout cela de la volonté des hommes.

soupé avec Cléopatre, se vanta que l'année Julienne ne le céderoit en rien aux fastes d'Eudoxe:

Nec meus Eudoxi vincetur fastibus annus.

Mais il n'y a pas d'apparence qu'un homme qui avoit soupé avec Cléopatre, ait parlé de toutes ces choses; & d'ailleurs Eudoxe avoit étudié chez les Egyptiens, & César employa un Egyptien même: ainsi il ne pouvoit se vanter tout au plus que de sa bonne volonté.

Je terminerai cet Article par quelques considérations sur le prétendu zele à faire des Prosélytes, qu'on attribue aux Egyptiens, parce qu'on trouve dans différentes contrées une infinité de Temples où le service divin se faisoit précisément suivant les rits Isiaques par des Prêtres rasés, vêtus de lin, & dont la probité étoit très-suspecte. Mais jamais les véritables Egyptiens ne se soucierent de faire des Prosélytes; & ce sont des Grecs Asiatiques, qui ont porté le culte d'Isis dans les Isles de l'Archipélague, à Corinthe, à Tithorée, & dans presque toutes les villes d'Italie, où l'on recevoit les Néophytes sans les soumettre à la circoncision, qu'on regardoit en Egypte comme une opération indispensable. Quelques Temples d'Isis, tels que celui de Bologne, peuvent avoir joui de revenus fixes, parce qu'ils étoient fondés par des familles Romaines ou par de riches affranchis; mais la plupart des autres n'étoient desservis que par des Prêtres mendiants, qui heurtoient aux portes avec leurs sistres, & ils faisoient croire au vulgaire qu'il n'y avoit point de différence entre commettre un énorme sacrilege & leur refuser l'aumône. (*a*) Ce mal vint bientôt à son comble, sans

(*a*) *Esquis ita est audax, ut limine cogat abire*
Tactantem Pharia tinnula sistra manu?
OVID. de Pont. I.

sans que la police, qui vouloit l'arrêter, au moins à Rome & en Italie, ait pu y réussir; parce que le Sénat & les Empereurs employerent d'aussi mauvais moyens pour extirper les Isiaques, que pour extirper les Juifs & les Astrologues.

Au reste, nous ne voulons pas nier absolument que sous le régne des Ptolémées il ne se soit mêlé de temps en temps parmi ces vagabonds, & même parmi les Galles de vrais Egyptiens, que la pauvreté persécutoit chez eux, & qui étoient des gens de la lie du peuple, dont toutes les espérances se fondoient sur la crédulité & la superstition.

SECTION VIII.

De la Religion des Chinois.

CEUX, qui ont tenté de mettre de l'ordre dans ce nombre prodigieux de Religions, qu'on sait avoir régné dans le Monde depuis son origine jusqu'au temps de l'Empereur Auguste, croient qu'on peut les réduire en trois classes: c'est-à-dire le Barbarisme, le Scythisme & l'Hellénisme. Je n'examinerai point si cette distinction a été bien ou mal faite, & si ce cercle a assez de circonférence pour embrasser toutes les especes & toutes les variétés: mais on a certainement dû établir une classe particuliere où l'on pût rapporter le culte, que les colonies Scythes ou Tartares introduisirent dans tant de contrées sauvages; & on ne sauroit plus douter aujourd'hui que la Religion des anciens Chinois n'ait été une branche du Scythisme, qui étoit approprié au caractere d'un peuple grossier, inquiet, ambulant ou nomade; mais qui ne convenoit gueres à une société

ciété paisible & bien policée. Aussi jamais les Tartares n'ont-ils conservé leur Religion, lors même qu'ils ont su conserver leurs conquêtes ou leurs établissements; & c'est par cette même raison que la Chine a adopté le culte Indien; quoique ce pays situé aux extrêmités de notre Continent, & comme séparé du reste du Monde, eût dû retenir, à ce qu'il semble, beaucoup mieux qu'aucun autre, ses institutions nationales; mais elles manquoient de force.

J'entrerai d'abord dans quelques discussions sur le plus ancien Monument des Chinois, qui est indubitablement la Table de l'*Y-King*, dans laquelle M. de Leibnitz a cru voir les éléments de l'Arithmétique binaire; mais la conjecture de ce grand homme est beaucoup trop ingénieuse Et il y a lieu d'être surpris de ce que lui, qui connoissoit l'Histoire des anciens Germains, n'ait pas trouvé aussi chez eux une espece d'*Y-King*, qui n'est assurément autre chose que la Table des sorts; & je crois que, dans l'Antiquité, presque tous les Scythes ont fait usage de cette divination. L'*Y-King* des Chinois renferme soixante-quatre marques, composées de lignes droites, dont les unes sont brisées & les autres entieres. Or celui, qui consulte le sort, prend en main quarante-neuf baguettes, & les jette à terre au hazard: alors on observe en quoi leur position fortuite correspond aux marques de l'*Y-King*; & on en augure bien ou mal, suivant de certains points dont on est d'accord, & c'est Confucius, qui a prescrit le plus de régles pour ce genre de sortilege; ce qui a fait un tort infini à sa réputation aux yeux de tous les véritables Philosophes, & même de ceux qui peuvent lire sans préjugés & sans prévention l'Histoire de la Chine.

Que les anciens Germains aient eu des baguettes, qu'ils jettoient tout comme les Chinois les jettent en-

encore aujourd'hui ; c'eſt un fait, dont nous ſommes bien exactement inſtruits par Tacite ; (*a*) & j'ai déja eu occaſion de démontrer ailleurs, que c'eſt-là l'origine des premiers *Buchſtaben*, terme qu'on a conſervé juſqu'à nos jours, quoiqu'il ſignifie maintenant des choſes très-différentes.

La maniere, dont d'autres nations Scythiques, fixées dans le Nord de l'Europe, ont jetté les Runes, n'a différé en rien de la pratique décrite dans le quatriéme livre d'Hérodote, (*b*) qui dit que les Scythes n'avoient de ſon temps d'autre divination que celle qu'on employe dans la plupart des Pagodes de la Chine, où le prototype de la Rabdomancie eſt attaché contre un mur. (*c*) Ceux, qui veulent interroger le ſort, operent comme on vient de le dire, & on obſerve en quoi leur jet s'accorde avec les traits de l'*Y-King*, où il n'eſt, par conſéquent, non plus

queſ-

(*a*) Tacite dit que chez les Germains, qui étoient Scythes d'origine, le prototype de la Rabdomancie ou l'*Y-King* ſe trouvoit gravé ſur les baguettes : mais cela revient au même, & on verra que les Chinois ſe ſervent auſſi quelquefois de baguettes inſcrites.

(*b*) Il eſt vrai qu'Hérodote dit, qu'il y avoit auſſi dans la Scythie des Hermaphrodites, qui employoient à la divination des feuilles d'arbres. Mais je devrois faire une diſſertation tout exprès, ſi je voulois ici expliquer ce que c'étoit que ces Hermaphrodites d'Hérodote, & cette divination par les feuilles, qui ne ſemble pas avoir été inconnue aux Chinois. On peut conſulter encore ſur la Rabdomancie des Scythes & des Medes *Dio Lib. I. Tertiæ Compoſitionis.*

(*c*) Dans quelques Pagodes ces baguettes ſont plattes, longues d'un demi-pied, & chargées de caracteres ; mais on en trouve d'autres, dont on peut voir la Deſcription dans Mendoza, *Hiſtoria della China. Lib. II. Cap. IV.*

queſtion de l'Arithmétique binaire que de l'Algebre ; & le terme de Grimoire eût été ici appliqué beaucoup plus heureuſement par M. de Leibnitz, qui étoit en correſpondance, comme on ſait, avec les Jéſuites de Paris, & ſurtout avec le P. Bouvet: cependant ces Religieux lui ont laiſſé ignorer, que les Chinois n'employent leur *Y-King* qu'à des ſortileges très-repréhenſibles; & ſi ce Philoſophe eût été inſtruit de toutes les circonſtances, comme on l'eſt maintenant en Europe, il eût d'abord changé d'idée: car jamais homme ne fut plus éloigné que lui de chercher la réalité dans de vaines ſuperſtitions. Et lorsqu'il entreprit de juſtifier les Chinois ſur quelques imputations qu'on leur faiſoit alors, il avoua ingénuement qu'on ne peut trouver dans leurs livres, qu'ils aient eu de véritables notions ſur la Création du Monde; (*a*) ce qui affoiblit leur Déisme. Car ceux-là ſont encore éloignés d'être Déistes, qui ne reconnoiſſent pas dans l'Eternel le fabricateur libre de l'Univers, & le maître de la Nature, comme parle Newton.

Lorsque le Pere Merſenne fit imprimer, qu'il connoiſſoit juſqu'à douze Athées en une maiſon de Paris, & que le nombre total montoit à ſoixante mille dans cette ville, la Police vint arrêter les exemplaires de ſon Ouvrage: on y inſéra des cartons, & cette calomnie groſſiere, hazardée par un Moine mendiant, qui vivoit aux dépens du public, fut rayée. Mais on n'uſa pas de cette précaution à l'égard du Traité de Longobardi, autre Moine, qui n'accuſoit point d'Athéisme cinquante ou ſoixante mille hommes, mais tous les Lettrés de la Chine en gé-

(*a*) Voyez le Recueil de ſes Lettres, & les Notes qu'il a faites ſur les Traités de Longobardi & d'Antoine de Ste. Marie.

général. D'abord une imputation de cette nature ne put jamais provenir d'un principe de charité; car elle eſt pour cela trop atroce, & plus elle eſt atroce, plus elle devroit être démontrée clairement: cependant rien au Monde n'a moins été démontré. Ces prétendus Lettrés ſont des perſonnages dont l'ignorance eſt très-profonde: ils diſputent ſouvent ſans ſe comprendre les uns les autres; & comme ils ne ſauroient plus alors ſe ſervir de leur langue, ils ont recours à leur éventail, avec lequel ils tracent le caractere des mots dont ils veulent indiquer le ſens. Enfin jamais idiome ne fut moins propre à diſcuter des ſujets de Métaphyſique que le Chinois, appellé par les voiſins mêmes de la Chine *la langue de confuſion;* parce que les obſcurités & les équivoques y ſont très-fréquentes. Toutes les regles de Grammaire & de Syntaxe, qu'on a inventées pour rendre les autres langues diſtinctes, claires & intelligibles, ſont inconnues dans celle-ci, qui n'a d'ailleurs que trois temps, & quinze ou ſeize cents mots radicaux, parmi leſquels on n'en trouve aucun qui ſoit ſynonyme de celui de Dieu, ni aucun qui ſoit ſynonyme de celui de *Création* ou *Créateur:* plus on y employe de circonlocutions, plus on s'y embrouille. Si donc quelques Lettrés de ce pays ſont tombés dans des erreurs ſur l'eſſence de la Divinité, il ne s'enſuit nullement qu'ils ſoient Athées; puiſque leur ſuperſtition même dépoſe du contraire. Tout ceci s'explique de la maniere la plus claire, lorſqu'on ſe donne la peine de réfléchir à un paſſage que nous avons extrait de l'Ouvrage du Pere du Halde.

„ Les plus habiles Docteurs de la Chine, *dit-il*, „ à un peu de Morale près, ignorent ordinaire- „ ment les autres parties de la Philoſophie. Ils ne „ ſavent ce que c'eſt que raiſonner avec quelque „ juſteſſe ſur les effets de la Nature qu'ils ſe met- „ tent peu en peine de connoître, ſur l'ame, ſur

„ la

„ le premier Etre qui n'occupe gueres leur atten-
„ tion, sur l'état d'une autre vie, sur la nécessité
„ d'une Religion. Il n'y a pourtant point de Na-
„ tion qui donne plus de temps à l'étude: mais leur
„ jeunesse se passe à apprendre à lire, & le reste
„ de leur vie à remplir les devoirs de leurs charges,
„ ou à composer des Discours Académiques. C'est
„ cette ignorance grossiere de la Nature, qui fait
„ qu'un grand nombre attribue presque toujours
„ ses effets les plus communs à quelque mauvais
„ Génie ". (*a*)

N'est-ce point réellement une injustice de vouloir que de tels hommes parlent & écrivent en Philosophes ou en Métaphysiciens ? Et ne reconnoît-on pas ici beaucoup mieux des superstitieux que des Athées? Au reste, lorsqu'on a prétendu qu'on ne trouvoit aucune idée de la Création de l'Univers dans les livres Chinois, cela ne peut s'entendre tout au plus que de ceux qui ont été composés avant le treiziéme siecle: car sous la Dynastie des Mogols, on vit paroître quelques Auteurs, tels que *Houping*, qui parlerent de l'origine du Monde à peu près comme en parlent les Mahométans.

Après l'*Y-King* ou la Table des sorts, quelques-uns font suivre immédiatement dans l'ordre des livres canoniques le *Chou-King*, qui n'est pas un Ouvrage original, complet & suivi, mais un recueil imparfait de quelques traits d'Histoire, de quelques lieux communs de Morale, & de différentes superstitions. On ne connoît pas le véritable compilateur de cette piece, qui mériteroit bien mieux le nom de rapsodie, que ne l'ont mérité l'Iliade & l'Odyssée; mais on voit clairement qu'il vivoit dans des temps très-postérieurs aux événements dont il parle. On dit

(*a*) *Description de la Chine, Tom. III. pag.* 46.

dit même que le *Chou-King* n'a été rédigé que dans le ſiecle où écrivoit Hérodote, & il ſera toujours impoſſible de ſavoir ce que le rédacteur y a ajouté de ſon chef, & ce qu'il en a retranché. Comme enſuite ce livre fut brûlé & rétabli, il ne peut manquer d'être ſuſpect, à pluſieurs égards, aux yeux des plus habiles Critiques de l'Europe. Cependant on y reconnoît des traces d'antiquité, & les Chinois paroiſſent avoir été alors, comme les autres Scythes, très-ſujets à s'enivrer dans les Provinces Septentrionales, qui ſont les premieres où ils aient formé des établiſſements: car on leur fait de fréquentes remontrances ſur le danger du *Sampſu*, dont les buveurs ſe blaſent; parce que c'eſt une eſpece d'eau-de-vie tirée du riz, du millet, du froment, & même, comme on le prétend, du blé Sarraſin, que nous croyons être inconnu dans ce pays où la graine doit en avoir été apportée d'ailleurs; & il y a des Voyageurs qui regardent auſſi la vigne comme étrangere à la Chine où, ſuivant eux, elle n'exiſtoit pas encore du temps de Confucius; mais cela eſt incertain, & tout ce qu'on ſait, c'eſt qu'anciennement comme aujourd'hui les Chinois n'exprimoient aucune liqueur du raiſin; mais leur premiere méthode pour tirer du riz une boiſſon ſpiritueuſe, ſemble avoir été la même que celle qu'emploient les Tartares pour diſtiller le lait de jument. Il n'eſt point encore parlé dans le *Chou-King*, de l'uſage du Thé, & nous ignorons comment on y remédioit alors à la mauvaiſe qualité des eaux, que les anciens Troglodytes corrigeoient par l'infuſion du Paliurus, que je ſoupçonne être l'arbre le plus propre à rendre potables les ſources ameres de l'Arabie & des côtes de ſon Golfe; & il ſe peut même que ſes propriétés l'emportent ſur celles du Théier.

Il ſeroit très-difficile de donner au Lecteur une idée de la maniere bizarre dont on a traité, dans le

Chou-

Chou-King, quelques objets relatifs à la Phyſique. On y voit non-ſeulement paroître les cinq Eléments Chinois ; mais le compilateur prétend encore que chacun de ces Eléments a un goût particulier : de ſorte que, ſelon lui, tout ce qui brûle eſt amer : tout ce qui ſe ſeme & ſe recueille, ajoute-t-il, eſt doux ; & c'eſt dommage que pour le prouver, il n'ait point cité la moutarde ou la coloquinte. Nous ne ſavons pas comment on a voulu trouver dans de ſi profondes abſurdités quelque rapport avec le Traité d'Ocellus Lucanus ; car ce ſont-là des myſteres qu'il nous a été impoſſible de dévoiler. D'ailleurs Ocellus étoit un homme qui raiſonnoit fort inconſéquemment, comme on le voit par les deux arguments qu'il employe, lorſqu'il s'agit de prouver l'éternité du Monde ; ſyſtême qu'il n'avoit pas imaginé ; mais perſonne ne l'a plus mal défendu que lui.

La Phyſique & l'Hiſtoire Naturelle ſont les deux points contre leſquels les livres canoniques des anciens peuples de l'Aſie ont le plus groſſiérement péché ; mais ce qu'on lit dans *Chou-King* ſur les ſortileges eſt diamétralement oppoſé à la ſaine raiſon, & nous nous contenterons d'en citer ici un paſſage.

Si les Grands, les Miniſtres & le Peuple diſent d'une maniere, & que vous ſoyez d'un avis contraire, mais conforme aux indices de la Tortue & du Chi, votre avis réuſſira.

Si vous voyez les Grands & les Miniſtres d'accord avec la Tortue & le Chi ; quoique vous & le peuple ſoyez d'un avis contraire, tout réuſſira également.

Si le peuple, la Tortue & le Chi ſont d'accord ; quoique vous, les Grands & les Miniſtres, ſoyez d'un ſentiment oppoſé, vous réuſſirez en dedans, & échouerez au dehors.

Si la Tortue & le Chi ſont contraires à l'avis des

hommes, ce sera un bien de ne rien entreprendre: il n'en résulteroit que du mal. (*a*)

La premiere idée que la lecture de ce passage fait naître, c'est que ce compilateur du *Chou-King* étoit un Chinois en délire: mais il faut considérer que la mauvaise coutume d'interroger l'Oracle de Delphes sur toutes sortes d'affaires publiques & privées, n'a point empêché les Grecs de devenir une nation policée & florissante? or il en est de même par rapport aux superstitions dont on vient de parler; elles n'ont empêché ni les Cultivateurs de la Chine de labourer leurs terres, ni les Artisans de la Chine de poursuivre leurs métiers. Et quand il y a eu dans ce pays des Princes éclairés & des Ministres habiles, ils n'ont non plus été dupes de la Tortue, que le Sénat Romain étoit dupe des Poulets sacrés, ou l'Aréopage & le College des Amphyctions, de la Pythie. Cependant il seroit très à souhaiter qu'on pût purger l'esprit des Chinois de toutes ces chimeres; car si le corps de l'Etat n'en est point constamment ébranlé, au moins y a-t-il toujours parmi le petit peuple quelques malheureux qui en souffrent.

Il seroit facile dans un pays bien policé d'imaginer quelque moyen pour faire subsister les aveugles sans leur permettre de mendier & de dire la bonne avanture: cependant les aveugles, qui mendient en foule à la Chine, ont acquis par leurs folles prédictions tant d'empire sur la populace, qu'on s'est servi d'eux pour y répandre les dogmes de la Religion Catholique dans les carrefours: ils avoient reçu de l'argent de quelques riches Néophytes, & tandis qu'on continua à les payer, ils conseillerent le baptême à ceux qui les consultoient sur l'avenir. Quant aux Moi-

(*a*) CHOU-KING. *Part. IV. Chap. IV. Pag.* 171 & 172.

Moines, qui ont dans leurs Pagodes des baguettes pour interroger le ſort, le Gouvernement pourroit aiſément leur ôter ces baguettes, & leur défendre d'en faire d'autres; mais ceux, qui ont vu des Almanachs Chinois, imprimés par ordre du prétendu Tribunal des Mathématiques, & qui ont réfléchi à toutes les pratiques groſſieres & ſuperſtitieuſes dont ces Calendriers ſont remplis, croient que le Gouvernement de la Chine eſt extrêmement éloigné d'ouvrir les yeux ſur des abus qui le déshonorent dans le dix-huitiéme ſiécle.

Il ſeroit ſuperflu de vouloir entrer dans de grands détails ſur les autres *Kings* ou les autres livres canoniques: celui qu'on appelle le *Printemps & l'Automne*, n'eſt qu'une ſimple Chronique des petits Rois de *Lon*, & il peut y avoir eu à la Chine juſqu'à cent & vingt Royaumes ſemblables, que la diſcorde, à laquelle rien ne réſiſte, a anéantis dans des flots de ſang: car ces Etats ſe faiſoient ſans ceſſe la guerre à peu près comme les Aymans ou les Hordes Tartares; & alors les mœurs des Chinois ne différoient en rien des mœurs Scythiques; puiſqu'on y voyoit des Princes mêmes boire dans des cranes humains, dont on avoit enlevé la chevelure, ſuivant la barbare coutume qu'Hérodote a décrite, & qui reſſemble parfaitement à celle des Sauvages du Nord de l'Amérique. Quant au *Chi-King*, c'eſt un recueil de Vers; & on y trouve, de l'aveu même des Jéſuites, pluſieurs pieces mauvaiſes, extravagantes & impies. (*a*) Il ſe peut très-bien que l'impiété de ces Poéſies Chinoiſes n'eſt pas auſſi grande que les Miſſionnaires l'ont cru; mais ce qu'il y a de réellement bizarre dans le *Chi-King*, c'eſt une Ode qui traite de la perte du genre humain, & où l'on attribue ce préten-

(*a*) *Du Halde Deſcription de la Chine. Tom. II. pag.* 369.

tendu malheur à une femme : ensuite on y annonce la destruction du Monde comme très-prochaine. Il n'y a pas ici de milieu : ou cette piece a été fabriquée dans des temps fort postérieurs suivant des idées Rabbiniques, ou l'Auteur n'a compris dans le Genre humain que la seule nation Chinoise, & la femme dont il parle, doit être la maîtresse de quelque mauvais Prince, qui, par foiblesse pour elle, aura mis les Magistrats aux petites-maisons, les imbéciles dans les Tribunaux, & les fripons dans les emplois. Il est fort ordinaire aux Ecrivains Chinois de faire des plaintes sur les malheurs sans nombre, & non sans exemple, dont l'Etat a été accablé par l'aveugle passion de quelques Empereurs; & on voit une seconde Ode sur cette matiere dans le *Chi-King* même, où l'on décrit les affreux désordres occasionnés par *Pao-ssé*, la maitresse d'*Yeou*, Prince dévoué à l'exécration de tous les siecles, & qu'on appelle ordinairement le Roi des ténébres. Au reste, cela n'empêche point que le *Chi-King* ne soit un Ouvrage très-suspect, non-seulement par rapport aux articles que les Jésuites de Pekin ont rejettés; mais même par rapport à la totalité du recueil, & il faut en dire autant du *Li-Ki*. Mais la passion des Chinois pour le nombre cinq est telle qu'ils ont voulu à tout prix avoir cinq Livres canoniques pour les égaler aux cinq Eléments ou aux cinq Manitous, qui, suivant eux, préfident aux différentes parties du Ciel sous les auspices du Génie suprême. Confucius a soutenu que les nombres pairs 2, 4, 6, 8 & 10 sont terrestres, imparfaits & grossiers : tandis que les impairs 1, 3, 5, 7 & 9 sont célestes, & surtout 5 & 9; mais il est aisé de s'appercevoir que ce préjugé, très-indigne sans doute d'un Philosophe, avoit infecté une grande partie de la Scythie Asiatique & Européenne peut-être plusieurs siecles avant la naissance de Confucius. Et nous en avons trouvé des traces, non-seulement parmi les Getes, les La-

Lamas, les Mongols, les Kalmouks; mais encore chez pluſieurs peuplades ſauvages de la Sibérie. On dit même que les premiers Samoïedes, dont les Ruſſes exigerent un tribut en pelleteries ſous le Czar Baſile Ivanowitz, apportoient toujours ces peaux diſtribuées en neuf paquets. Et en examinant des Inſcriptions trouvées en Lapponie, je me ſuis auſſi d'abord apperçu que ce nombre myſtique y domine; ce qui n'eſt point ſurprenant, ſi les Lappons deſcendent des Kalmouks ou des Huns, comme on a voulu le démontrer de nos jours par l'analogie du langage. (*a*)

Dans ce qu'on nomme aujourd'hui l'ancienne Religion de la Chine, il n'exiſte plus ni Prêtres, ni Clergé, ſi l'on en excepte la perſonne du Prince, qui a réuni en lui toute l'autorité du Sacerdoce & de l'Empire. Ceux qui forment le Tribunal des Rits, ne ſont ni ſacrés ni même capables d'offrir les grands ſacrifices: l'Empereur leur fait donner, quand il veut, une baſtonnade comme à des eſclaves, ou les renvoye chez eux, & alors ils rentrent dans la foule & la claſſe des hommes ordinaires. Lorsque les Eunuques gouvernoient l'Empire, le Tribunal des Rits n'étoit auſſi rempli que de châtrés.

A la Chine le Deſpotiſme a renverſé le Sacerdoce, & l'a comme foulé aux pieds: car il eſt bien certain que jadis les Chinois ont eu des Prêtres, ainſi que toutes les autres Nations Scythes. Nous ne

(*a*) Ces Caracteres trouvés en Lapponie ſont tracés de la ſorte:

IIIXXXIII. †††IIIXXX.

Cette formule eſt répétée pluſieurs fois dans différents endroits, & donne toujours deux fois neuf ou dix-huit. Voyez *Knud. Leems Profeſſors der Lappiſchen Sprache, Nachrichten von den Lappen. Pag.* 221. *Leipz.* 1775.

ne nions pas que les Kans n'aient toujours eu droit de faire eux-mêmes de certains sacrifices, & d'immoler de certaines victimes: on pourroit même croire que c'est en cette qualité qu'ils se sont fait appeller *Fils du Ciel*; & il n'y a qu'une simple différence de dialecte entre le titre de *Tan-jou*, qu'on a donné aux Princes des Kalmouks ou des Huns, & celui de *Tien-tse*, qu'on donne aux Empereurs de la Chine: mais toutes les affaires de Religion n'ont pas été de la compétence des Kans: aussi voyons-nous que les Mongols & les Mandhuis ont laissé subsister jusqu'à un certain point l'autorité des *Kutuktus*, qui suivent les grandes Hordes, où on les trouve campés à peu de distance de la tente du Prince, ou bien ils résident à la Cour même, comme le *Kutuktus* de Pékin où la Religion du Grand Lama domine; parce qu'elle est suivie par les Tartares qui ont conquis la Chine en 1644. Mais plusieurs siecles avant l'époque de cette conquête, l'extinction totale de l'ancien Sacerdoce Chinois avoit fait confier au Magistrat l'instruction publique, usage que quelques Ecrivains modernes ne sauroient assez louer; mais comme ce pays est plein de sectes, les Magistrats de toutes ses Provinces n'ont point une Religion uniforme; & quoiqu'ils prêchent sur les mêmes sujets, leurs opinions particulieres peuvent aisément prédominer, dès qu'ils se sentent quelque zele, soit pour, soit contre les opinions des Sectaires de *Fo* & de *Lao-Kium*. Il est ridicule de croire que de petits Mandarins ne se laissent point entraîner par les séductions des Bonzes, qui ont tant de fois entraîné toute la Cour: au point que l'on a vu l'Empereur *Kao-tsou* descendre de son trône, & se faire novice dans une Bonzerie. S'il existoit un pays où le culte fût uniforme, alors la meilleure méthode pour donner à l'instruction publique toute la force qu'elle peut humainement avoir, ce seroit de la faire faire alternativement par le Magistrat & le Clergé, suivant

vant des formulaires invariables & approuvés par l'Etat. Alors on ne ſe plaindroit plus ſi amérement de la foule des mauvais Prédicateurs; car ils ſeroient tous également bons.

On trouve qu'il y a eu jadis à la Chine un Grand-Prêtre nommé le *Tai-che-ling*, dont le pouvoir a diminué à meſure que la puiſſance du Prince a augmenté. Cette révolution & beaucoup d'autres énerverent enfin tellement la Religion nationale, dont les dogmes étoient d'ailleurs mal liés entre eux, qu'il fallut avoir recours à une Religion étrangere; & on adopta celle des Indes. Mais malheureuſement elle n'étoit plus dans ſa pureté primitive, & c'eſt *Fo* ou *Budha*, qui avoit ſurtout travaillé à la corrompre, en y introduiſant la doctrine du repos & de la méditation, d'où naquit le Monachiſme, ou plutôt ce fléau dont je parlerai plus amplement dans l'inſtant.

Les Chinois auroient beaucoup mieux fait de conſerver dans toute ſon étendue l'ancien Miniſtere de leur *Tai-che-ling*, que de s'abandonner aux Bonzes, nation pareſſeuſe & avide, qui ne tient par aucun lien à la conſtitution de l'Etat : ſoit qu'elle mendie, ſoit qu'elle poſſede des terres, la ſuperſtition lui eſt également néceſſaire: c'eſt par-là qu'elle conſerve. Il étoit d'autant moins expédient de ſouffrir des Religieux adonnés au Fohiſme, que la Chine avoit déja alors d'autres Moines, qui ſuivoient l'ancienne ſecte des Immortels, dont il eſt parlé dans Hérodote & dans Platon, qui en avoit eu connoiſſance, parce que de ſon-temps elle étoit répandue au Nord de la Grece, & dès-lors les Getes l'avoient portée dans la Valachie & la Moldavie.

Il n'eſt point abſolument étonnant que les Chinois n'aient pu imaginer eux-mêmes une Religion convenable au génie & aux mœurs d'un peuple civiliſé: mais on s'étonne de ce qu'en choiſiſſant par-

mi les Religions étrangeres ils aient fait un si mauvais choix. (*a*) Dans les temps dont il s'agit, le culte des Parsis étoit préférable au Fohisme; & surtout pour un peuple pauvre comme celui de la Chine: car les Parsis n'avoient point alors de Moines, & leurs dogmes étoient précisément faits pour encourager l'Agriculture: aussi les Princes de l'Asie, qui les ont reçus dans leurs Etats, ne s'en sont-ils point repentis; & il seroit à souhaiter qu'on pût dire cela en Europe des Juifs, qui auroient d'autant plus besoin d'être réformés qu'ils ne veulent pas se réformer eux mêmes, & ils sont l'usure comme au temps de Moïse. Au reste, quelque corrompu que fût le culte des Indes, lorsqu'on l'apporta à la Chine, il y restoit encore quelques institutions fort propres à corriger la férocité naturelle d'un peuple Scythe: car le Novateur *Budba* n'avoit point diminué cette horreur pour l'effusion du sang humain, qui caractérisa toujours les dogmes des Indous, qui ont par-là racheté différentes superstitions, qu'on leur pardonne ou que l'on ne leur objecte pas. Les Bonzes vouloient même abolir à la Chine le supplice de mort; mais ce supplice ne sauroit être aboli dans un Etat despotique, où rien n'est plus variable que la volonté des Princes qui se succédent toujours sur un trône chancellant. L'avis des Bonzes, loin d'avoir prévalu à l'égard des coupables, n'a pas même été adopté à l'égard de leurs familles innocentes, que le Gouvernement de la Chine traine toujours sur l'échaffaud, si l'on en excepte les femmes, qu'on vend comme esclaves, suivant la maxime

(*a*) Quelques Historiens disent que l'Empereur *Mingti* introduisit la Religion Indienne à la Chine à l'occasion d'une apparition & d'une prophétie de Confucius; mais ce sont-là des fables grossieres.

me des Scythes dont parle Hérodote; (*a*) & ce sont des colonies Scythiques, qui ont répandu cette coutume en Russie, où elle a subsisté jusqu'à nos jours.

L'ancienne Religion de la Chine consistoit principalement dans des sacrifices qu'on offroit sur des montagnes, où les Empereurs se rendoient avec le Grand-Prêtre, & ils y immoloient vraisemblablement l'un & l'autre des victimes. On montre dans la Province de *Chan-tong* une montagne appellée *Tai-chan*, que quelques Chinois regardent comme la plus haute de leur pays: or on sait, & par la Tradition & par l'Histoire, que c'est sur son sommet que l'on a longtemps sacrifié. Mais les Inscriptions, qui doivent y exister, paroissent fort suspectes; quoiqu'il ne soit pas impossible qu'on y rencontre quelques monuments comme sur plusieurs hauteurs du Nord de l'Europe, où les Scandinaviens ont entassé des pierres prodigieuses, quelquefois chargées de Runes. Et les caractères de la Laponie, dont on vient de parler, étoient taillés dans des poteaux plantés sur la crête d'un rocher très-élevé, où des débris d'ossements confusément épars prouvent que les Lappons ont fait des immolations plusieurs années de suite, & cette particularité n'affoiblit assurément point le sentiment de ceux qui regardent ces peuples comme une filiation des Huns; puisqu'on connoit, dans la Province de *Chen-si*, la montagne où les Huns eux-mêmes ont sacrifié. Enfin on trouve dans la Tartarie & une partie de la Sibérie des élévations semblables sur lesquelles les Voyageurs ont encore vu de nos jours pratiquer des céré-

(*a*) *Quos morte Rex afficit, eorum ne liberos quidem relinquit; sed universos mares interficit, fœminis nil lassis.* Herod. Lib. IV.

cérémonies religieuses ; & cette coutume doit avoir été presque générale parmi la plupart des Scythes, dont les Chinois descendent indubitablement, & le nom de leur Grand-Prêtre paroît avoir été relatif à des sacrifices offerts dans des lieux élevés. Mais la difficulté est de savoir à quelles especes de Divinités on les adressoit : car la Théologie Chinoise a rempli le Ciel & la Terre d'une innombrable foule de Génies, parmi lesquels ceux des Montagnes ou les Oréades occupent un rang très-distingué, & on leur témoigne encore aujourd'hui des honneurs divins dans toute l'étendue de l'Empire, où les Pagodes les plus célebres sont situées sur les plus hautes montagnes. (*a*)

Des hommes, qui n'avoient ni villes, ni forteresses, & qui étoient souvent en guerre, comme les Sauvages des pays froids y sont presque toujours, ont pu trouver sur les hauteurs une retraite après avoir été battus dans les plaines : il est donc assez naturel qu'on ait choisi ces asyles pour y remercier le Ciel ou pour l'implorer de plus près ; & insensiblement on aura fixé sur les Montagnes des Divinités locales, pour leur offrir le sang des victimes, qu'on avoit d'abord offert au Ciel visible : car l'invention des Génies ou des fantômes qu'on appelle ainsi, paroit postérieure au culte des Astres & du Firmament.

Lorsque le Pere le Comte soutient dans ses Mémoires, que les Chinois ont honoré le Créateur dans le plus ancien Temple de l'Univers ; aussitôt la Sorbonne allarmée mal à propos condamna cette proposition. (*b*) Cependant on ne voit pas en quoi une telle

---

(*a*) *Nouveaux Mémoires sur l'état présent de la Chine. Tom. I. Lettre IV.*

(*b*) *Censura Facultatis Theol. Paris. lata in propositiones excerp-*

telle propoſition a pu être de la compétence de la Sorbonne ; vu qu'il s'agit ici d'un ſimple fait hiſtorique, qui n'intéreſſe en quelque maniere que ce ſoit la Religion qu'on profeſſe en France. Il falloit laiſſer juger de toutes ces choſes des Hiſtoriens & des Philoſophes, & alors on ſe ſeroit apperçu clairement, que le fait hazardé par le Pere le Comte eſt une fable & non une héréſie. Dans les ſiécles les plus reculés les Chinois n'avoient pas même des Temples, puiſqu'ils ſacrifioient ſur les Montagnes comme les autres Scythes Aſiatiques : & ſi M. de Leibnitz n'a pu découvrir aucune trace de la Création du Monde dans leurs livres écrits longtemps après qu'ils furent policés, il eſt aiſé de s'imaginer quelles ont dû être leurs idées, lorsqu'ils étoient encore barbares Et leur barbarie paroit avoir été très-grande juſque vers l'an 1122 avant notre Ere: car on dit qu'alors un Conquérant nommé *Vou-vang*, vint avec deux ou trois mille hommes s'emparer de la Chine où il fit quelques loix, & où il tâcha de fixer les habitants, qui inclinoient encore vers la vie ambulante ; puiſqu'ils transféroient ſouvent leurs bourgades, qui n'étoient que des aſſemblages de cabanes portatives & des tentes. Alors toutes les connoiſſances hiſtoriques conſiſtoient en quelques traditions ſur les ſucceſſeurs de l'ancien Kan *Fo-hi*, que ſa mere conçut miraculeuſement : car il n'eut point de pere, à ce que diſent les Mythologiſtes de la Chine, qui doivent avoir copié cette fable ſur celle qui a eu cours parmi les Scythes, qu'on ſait auſſi avoir rapporté leur origine à une fille, qui accoucha par prodige d'un enfant appellé *Scytha* ſuivant

excerptas ex libris, Mémoires ſur la Chine, Hiſtoire de l'Edit de l'Empereur Cang-hi, & Lettres ſur les Cérémonies Chinoiſes.

vant Diodore de Sicile : car Hérodote prétend qu'elle n'étoit pas vierge, & lui suppose un commerce avec Hercule, dont il n'est jamais question dans les fables Scythiques. Au reste, Hérodote & Diodore s'accordent sur la figure monstrueuse de cette femme, dont les Scythes se croyoient issus : son corps depuis le bas de la poitrine ressembloit à celui d'un Serpent ; & voilà ce que les Chinois disent de *Fo-hi* même. (*a*)

La singuliere analogie, qui existe entre ces traditions populaires, prouve qu'elles ont été puisées dans une source commune ; & si à cela on ajoute la conformité entre l'emblême du Dragon, que les Scythes & les Chinois ont porté dans leurs drapeaux, on se convaincra de plus en plus que ces deux nations sortoient d'une même tige : car les premiers drapeaux des Empereurs de la Chine étoient attachés comme des voiles de navires à leurs chars, & s'enfloient lorsque le vent les saisissoit, ainsi que les enseignes Scythiques, décrites par Arrien. (*b*)

On-

(*a*) Le Pere de Prémare, qui a fait, comme on sait, beaucoup de recherches sur la mythologie Chinoise, dit qu'un Auteur nommé *Ven-tsé* prétend que *Fo-hi* avoit le corps d'un serpent. *Quant à son pere*, ajoute-t-il, *les Chinois disent qu'il n'en eut point, & que sa mere le conçut par miracle.* Discours Préliminaire du *Chou-King*, pag. 107.

(*b*) On s'est contenté d'indiquer ce passage d'Arrien dans la Préface ; mais ici nous en inférerons la traduction Latine.

*Signa Scytlica sunt Dracones convenienti longitudine pendentes ex contis. Fiunt autem ex pannis inter se consutis, diversi coloribus, capite, reliquoque corpore omni ad caudamque simili serpentibus ; in speciem maxime formidabilem, quantum potest, instructo. Utuntur autem his sophismatibus ; quando quieti stant equi, nil amplius quam pannos videas, diversi-

On assure que le plus ancien simulacre religieux, que les Chinois aient fabriqué, a été un Trépied, ou pour parler d'une maniere plus intelligible, un grand vase à trois suppports, garni de deux anses, tel que ceux dont il est parlé dans Homere & dans des vers attribués sans raison à Hésiode. Mais nous ne savons pas comment on a pu trouver du rapport entre ce Trépied de la Chine & celui de Delphes; hormis qu'on n'adopte la tradition qui a eu beaucoup de vogue dans l'Antiquité, & qui attribuoit la fondation du Temple de Delphes à des Scythes surnommés Hyperboréens; parce qu'ils habitoient au Nord des Monts de la Thrace, dans lesquels les Grecs Méridionaux plaçoient la source du vent appellé Borée: de sorte qu'à leur égard toutes les peuplades répandues au delà de la Thrace, étoient Hyperboreennes. Mais on en imagina ensuite d'autres vers les Alpes & même vers les Pyrénées, & ce sont celles-là qui doivent avoir sacrifié des Anes, & porté dans la Grece les premiers plants d'Oliviers, qui n'y venoient pas des environs de Saïs dans le Delta. Mais quand même les Scythes auroient fondé le Temple de Delphes, que Pausanias dit avoir été dans son origine une chétive Cabane; il est certain que le culte y fut ensuite très-altéré & mêlé de pratiques Egyptiennes, comme nous le voyons par le Loup, qui y étoit consacré à Apollon, précisément comme dans la grande Préfecture Lycopolitaine de la Thébaïde.

Au reste, les anciens Chinois ne se contenterent pas d'avoir un vase mystérieux; car ils en firent encore huit autres. Et ce sont-là les Talismans, aux-

---

versi-colores ad inferiora dependentes: quando verò currum, inflati turgescunt in tantum ut ipsas quoque feras specie referant. TACTI. pag. 80.

auxquels on attacha les destinées de l'Empire, partagé alors en neuf Provinces, dont chacune étoit, par conséquent, sous la protection d'un de ces Chaudrons à trois pieds.

Cette superstition bizarre ne peut avoir sa source que dans les sacrifices où l'on aura d'abord employé des Trépieds pour y cuire les victimes, & on sait que les Scythes les cuisoient dans des especes de marabouts, qui, à leur grandeur près, ressembloient aux crateres de Lesbos; ensuite on aura révéré les vases mêmes, sous prétexte que les Génies où les Manitous s'y logeoient pour goûter la viande qui leur étoit destinée, & les Chinois leur ont offert comme tous les Tartares de la chair de Cheval. Leurs autres victimes consistent en Chiens, en Cochons, en Poules, en Brebis & en Bœufs: mais ces sacrifices cruels & sanglants n'ont pu avoir lieu lorsque les Empereurs ont exactement suivi la Religion des Indes, qui ne permet en aucun cas le brutici'e. (*a*) Et ce n'est que depuis l'établissement de cette Religion qu'on a quelquefois défendu de tuer des Chameaux, des Vaches & des Chevaux: cependant le peuple les mange lorsqu'ils meurent de vieillesse, & lors même qu'ils meurent de maladie, comme on le voit tous les jours à Pékin & à Canton; sans que la police se mette en peine de faire cesser des abus, d'où il peut souvent résulter une indisposition épidémique. Il paroît que c'est l'extrême misere, qui y a fait surmonter cette aversion que l'hom-

(*a*) Sous le régne de l'Empereur *Kao-tsu* on n'immola aucune victime pendant les grands sacrifices, & ce Prince ordonna de substituer des figures de pâte aux animaux. Mais cet usage, plus utile à la Chine qu'aux Indes-mêmes, a depuis été aboli, & les bouchers ont reparu dans les sacrifices.

l'homme a naturellement pour une nourriture de cette espece; & tandis que la famine enleve souvent une partie de la populace dans les villes de la Chine, les Mandarins servent sur leurs tables des nids d'oiseaux, des nerfs ou des tendons de Cerfs, des nageoires de Requins, des pieds d'Ours, des *Swalofs*, des Champignons des Moluques, & enfin tout ce qu'ils ont pu imaginer de plus cher & de plus exquis à leur goût.

Après qu'on eut consacré les neuf Trépieds mystérieux dont on vient de faire mention, un Prince connu sous le nom de *Vou-yé* érigea encore à la Chine un autre simulacre, qui représentoit le Génie du Ciel sous une forme humaine, comme l'assure le Pere Amiot dans un mémoire envoyé à M. de Guignes. (*a*) Mais ce fait nous paroit peu probable; parce que ce n'étoit point la coutume des anciens Scythes d'employer des statues dans le culte religieux. Et ce qui augmente à cet égard beaucoup nos soupçons, ce sont les circonstances bizarres, que le Pere Amiot rapporte au sujet de ce simulacre ou de cet automate Chinois, qu'on faisoit, selon lui, jouer aux échecs ou aux dames contre les Courtisans disgraciés; & quand ils ne gagnoient point la partie, on les massacroit dans l'instant; ce qui arrivoit, dit-il, presque toujours. Cette fable ridicule & grossiere cache vraisemblablement une coutume, qui peut être la même que celle dont il est question dans Hérodote, au sujet des Scythes accusés d'avoir fait un faux serment en jurant par le trône du Roi. Soit pour les convaincre, soit pour les absoudre, on faisoit jouer entre eux les Augures à une espece de divination ou de jeu de hazard, & ceux qui perdoient, étoient mis

(*a*) Il est inséré dans les Observations sur le *Chou-King*. Pag. 346.

mis inhumainement à mort, hormis qu'ils ne fussent tous d'accord à déclarer que l'accusé avoit fait le faux serment qu'on lui imputoit. Au reste, il est aisé d'entrevoir dans cet usage l'immolation des victimes humaines qu'on offroit sous prétexte de prolonger la vie des Rois malades, & telle est l'origine de ces dévouements dont on cite tant d'exemples dans l'Histoire Chinoise, qui est éclaircie en différentes parties par nos Recherches sur les mœurs Scythiques.

Ce n'est proprement que parmi les Issedons, dont les uns habitoient au Sud de l'Oxus, & les autres dans l'Igour, qu'on trouve les sacrifices annuels en l'honneur des Ancêtres, & les offrandes faites aux Morts, ainsi que cela se pratique de tout temps chez les Chinois, qui paroissent avoir eu des *Miao*, c'est-à-dire des endroits où ils nourrissent les ames, avant que d'avoir eu des Temples; & on sait que cette superstition a fait un point essentiel de leur culte & de leurs rits. Aujourd'hui les Tartares Mandhuis ont très-sagement aboli le grand deuil: (*a*) il duroit trois ans, pendant lesquels un fils devoit tous les jours porter un petit plat de riz ou de viande aux mânes de son Pere; les affaires publiques lui étoient alors généralement interdites, & s'il perdoit en même temps sa mere, son deuil duroit six ans: s'il perdoit encore un enfant unique ou un frere aîné, il passoit la meilleure partie de sa vie dans les apparences de la tristesse & une inaction réelle. Jamais usage ne fut plus nuisible à la société, ni plus gênant pour l'hom-

(*a*) Les Tartares ont réduit le grand deuil à cent jours, mais ils sont tombés de leur côté dans un autre excès en faisant des dépenses prodigieuses aux funérailles, où ils boivent & mangent comme tous les Scythes, mais plus particuliérement comme les Getes & les Issedons.

l'homme social, ni plus inutile aux Morts. Aussi ces céremonies lugubres & accablantes ont-elles beaucoup influé sur le caractere des Chinois, qui ont dû avoir malgré eux recours aux farceurs & aux baladins pour être de temps en temps distraits: car il en est des indispositions morales comme des indispositions physiques: les contraires s'y guérissent par les contraires. Ce singulier besoin a insensiblement rempli tout l'Empire d'une innombrable foule de gens, qu'on a eu tort de nommer des Comédiens; puisque ce sont des bouffons grossiers, dont le jeu n'est soutenable aux yeux & aux oreilles que de ceux qui ont essuyé un deuil de six ans. Tout ce que des Jésuites exagérateurs avoient écrit de la perfection & de la régularité du Théâtre Chinois, a été hautement contredit par les Voyageurs modernes, qui, comme Osbeck & Torren, ne font point le moindre cas de ces farces: aussi M. de Bougainville, qui en vit quelques-unes à Batavia, souhaita-t-il d'abord de n'en jamais plus revoir de semblables. (*a*) Cet Ecrivain judicieux paroît avoir bien observé que les Chinois ne sauroient se passer des bouffoneries de leurs Saltinbanques, & ce besoin a eu, comme on vient de le dire, sa source dans l'excessive durée de leurs

(*a*) „ Indépendamment des grandes pieces, qui se représentent sur un Théâtre, chaque carrefour, dans le quartier Chinois, a ses tréteaux, sur lesquels on joue tous les soirs des petites pieces & des pantomimes. *Du pain & des spectacles*, demandoit le peuple Romain: il faut aux Chinois du Commerce & des farces. Dieu me garde de la déclamation de leurs acteurs & actrices qu'accompagnent ordinairement quelques instruments. C'est la charge du récitatif obligé, & je ne connois que leurs gestes qui soient encore plus ridicules. "

Voyage autour du Monde, Tom. II. pag. 224.

leurs rits attriſtants, qui, à la vérité, n'ont point été les mêmes dans tous les ſiécles : on y a fait de temps en temps des changements eſſentiels: mais plutôt pour les outrer que pour les adoucir; car telle eſt la marche ordinaire de la ſuperſtition.

On ne faiſoit point jadis des offrandes à de petites tablettes où le nom des Morts fût écrit; mais on prenoit un enfant, qui buvoit & mangeoit au nom même des mânes, & il finiſſoit par s'écrier *Pao*, c'eſt-à dire *je ſuis raſſaſié*. Là-deſſus le ſacrificateur répondoit, *buvez & mangez encore*. (*a*)

Il eſt impoſſible de ſavoir comment on a voulu trouver entre cet enfant Chinois, employé dans les funérailles, un rapport très-marqué avec la coutume des Egyptiens, qui, à l'iſſue de leurs repas d'allégreſſe & de joye, faiſoient voir aux conviés la repréſentation d'un Mort; & on leur diſoit: buvez & réjouiſſez vous: car tels vous deviendrez. Maxime qu'un ancien Poëte a renfermé dans un vers que tout le monde ſait par cœur.

Aucun homme judicieux ne ſauroit découvrir la moindre analogie entre ces deux uſages; puiſqu'à la Chine il s'agiſſoit d'une cérémonie funébre, d'un ſacrifice & d'un enterrement. En Egypte, au contraire, il s'agiſſoit d'une fête, ou d'un grand repas que des Amis ſe donnoient les uns aux autres dans la ſeule vue de ſe divertir, comme nous le ſavons par Hérodote & par Plutarque, qui ne diſent point, & qui n'ont pas même penſé à dire que cette fête ſe célébroit en préſence des Momies ou des corps embaumés des Ancêtres, qu'on mettoit d'abord dans des Ca-

(*a*) Le Pere du Halde rapporte cet uſage dans ſa *Deſcription de la Chine Tom. II. pag.* 154, & il ne prévoyoit vraiſemblablement point que l'on s'aviſeroit d'y trouver du rapport avec l'uſage des Egyptiens.

Caveaux; hormis qu'il n'y eut quelque empêchement de la part des loix, ou de la part des créanciers; mais dans l'un & l'autre cas c'étoit une eſpece d'infamie de ne pouvoir enterrer ſes parents.

D'ailleurs il n'y a pas, comme on voit, la plus foible reſſemblance entre une petite ſtatue de bois, longue tout au plus de deux coudées, qui repréſentoit un Mort, & entre des enfants Chinois bien portants, qui buvoient & mangeoient au nom de leur pere ou de leur mere, lorſqu'on les portoit au tombeau.

Ainſi toutes les conformités qu'on a voulu découvrir ici, ſont de la même eſpece que celles que Mr. Huet a vues entre Moïſe & Adonis; Mr. Fourmont entre Typhon & Jacob; & Croëſe entre les perſonnages de l'Ecriture & les Héros d'Homere. Il eſt ſelon lui prouvé par mille circonſtances, qu'Ulyſſe chez la Nymphe Calypſo, eſt Loth avec ſes filles.

Ce qu'on a dit jusqu'à préſent de la Religion des Chinois ſuffiroit pour démontrer qu'elle differe dans tous ſes points de la Religion des Egyptiens: il exiſte même une oppoſition ſi ſenſible entre les rits de ces peuples, qu'il faudroit être aveugle pour ne s'en point appercevoir, ou ſinguliérement opiniâtre pour n'en pas convenir. On n'a jamais ouvert à la Chine aucun cadavre humain dans l'idée de le convertir en momie; & toutes les pratiques relatives à l'art de l'embaumeur y ont toujours été & y ſont encore abſolument inconnues. On obſerve la même différence entre les dogmes ſur l'état futur de l'ame: car loin que les Chinois aient ouï parler de l'*Amenthès* des Egyptiens, on ne trouve, dans leurs anciens Kings ou dans leurs livres canoniques, aucune notion d'un Purgatoire ou d'un Paradis. Et voilà pourquoi tant de Savants d'Europe & tant de Miſſionnaires ont conſtamment ſoutenu que ce peuple ne croit point l'im-

l'immortalité de l'ame. Mais en ce cas les offrandes, qu'il fait aux Morts, renfermeroient en elles-mêmes la plus grande contradiction dont l'esprit humain soit capable. S'il supposoit une destruction totale des facultés spirituelles, l'usage où il a toujours été de présenter des viandes aux Morts, seroit, dis-je, une cérémonie sans but, sans objet, & enfin une preuve manifeste de délire.

Mais la vérité est, que les Chinois ont des idées si bizarres sur toutes ces choses, qu'ils ne peuvent naturellement admettre des endroits où les ames soient en captivité: car ils croient qu'elles deviennent *Kuei-chin* ou Manitous, qu'elles voltigent, & conservent jusqu'à un certain point la liberté d'aller & de venir. (*a*)

On peut répandre quelque lumiere sur ceci, en rapportant une sentence prononcée à la Chine contre deux Jésuites, coupables d'avoir prêché les dogmes de la Religion Catholique malgré l'Edit qui le leur défendoit. *Ces Bonzes*, y est-il dit, *ayant débité une doctrine, qui contient divers points sur la vie, la mort, le Paradis, l'Enfer, & d'autres fausſetés de cette nature, ils ont trompé plusieurs personnes par cette doctrine. Conformément aux loix de l'Empire ces Bonzes ont mérité la mort.* Là-dessus

(*a*) On ne parle pas ici du peuple de la Chine, qui suit la Religion des Indes, & qui croit à la transmigration des Ames, le système le plus généralement adopté.

On ne sauroit dire que l'ancienne doctrine des Chinois, dans laquelle les ames sont supposées devenir Manitous ou *Kuei-chin*, exclud entiérement les peines & les récompenses: car ces Manitous peuvent être tranquiles ou persécutés par les mauvais Génies, qu'on appelle en Chinois d'un terme qui a quelque rapport avec celui de *Démons*.

sus le grand Tribunal des crimes marqua sur la sentence, *qu'ils soient étranglés.* (*a*)

Ceux qui rendirent cet arrêt sanguinaire, étoient, comme on le voit, des hommes qui n'avoient aucune expérience des affaires de ce Monde. Car le Marquis Beccaria observe fort bien dans son Traité des Délits & des Peines, qu'il ne faut jamais punir par des châtiments douloureux & corporels le Fanatisme: ce crime, qui se fonde sur l'orgueil, tireroit de la douleur même son aliment & sa gloire. L'infamie & le ridicule sont, suivant lui, les seules peines qu'il faut employer contre les fanatiques. Mais il y en a une troisiéme beaucoup plus efficace, & qui consiste à les renfermer.

Tout ce que l'on peut conclure de la sentence Chinoise, que nous venons de citer, c'est que ceux qui la prononcerent, regardoient comme une chimere les endroits où l'on voudroit renfermer les ames, soit pour les punir, soit pour les récompenser: mais ils n'expliquent en aucune maniere leurs propres opinions, qui ne sont ni des plus sublimes ni des plus raisonnables.

Ils supposent les ames humaines composées de deux substances: celle par laquelle nous sentons, descend, selon eux, à la mort, en terre: celle, par laquelle nous pensons, remonte au Ciel ou dans la moyenne région de l'air. Or ils s'imaginent que ces deux substances sont tellement émues, & tellement ébranlées par la piété & la dévotion de ceux qui font des sacrifices aux Morts, qu'enfin elles se réunissent pour venir goûter les offrandes qui leur sont destinées, & que les assistants finissent par manger eux-mêmes, précisément comme les Lappons, qui dévo-

(*a*) Cette sentence est extraite des *Lettres édifiantes Recueil XXVIII.*

voroient la chair des victimes, & offroient ensuite les os aux Dieux.

Ce système singulier ne peut se combiner en aucune maniere avec la doctrine d'un Enfer ou d'un Paradis, d'où les ames ne s'échapperoient pas si aisément à l'aspect d'un plat chargé de riz ou de viande, que des superstitieux iroient leur présenter. Et on voit maintenant quel est le véritable sens de l'arrêt prononcé contre les deux Missionnaires, arrêt qui ne prouve assurément point que les Chinois nient l'immortalité de l'ame, de la maniere dont on l'a soutenu jusqu'à présent en Europe. Les Lettrés eux-mêmes se donnent mille peines pour faire descendre sur une table l'esprit de Confucius, dont l'histoire est peu connue, & plusieurs Savants la regardent comme un Roman ou un amas de fables Chinoises, auxquelles d'imbéciles Missionnaires ont joint les leurs. Le Pere Martini dit sérieusement qu'on annonça un jour à ce prétendu Philosophe, que des chasseurs avoient tué un animal singulier, qui ressembloit un peu à un Agneau: là-dessus il se mit à pleurer amérement, & s'écria au fort de sa douleur qu'enfin il voyoit bien que sa doctrine ne seroit point de longue durée.

Cet Agneau du Pere Martini est un monstre sorti, comme on le sait, de l'imagination des Jésuites: mais les propres disciples de Confucius doivent avoir attesté que l'ombre d'un homme nommé *Tcheou-Kong*, mort depuis six cents ans, apparoissoit toutes les nuits à leur maître, dont l'esprit étoit d'ailleurs imbu de différentes superstitions sur les sortileges ou la divination par les baguettes, comme on le voit par les interprétations qu'il a données de la Table de l'*Y-king*, & ce livre est le moins suspect de tous ceux qu'on lui attribue.

Il faut ici rapporter avec le plus de clarté qu'il est possible, les expressions de M. Visdelou, parce qu'el-

qu'elles ſont de la derniere importance & abſolument déciſives.

Non-ſeulement, dit-il, *Confucius approuve les Sorts; mais il enſeigne encore en termes formels l'art de les déduire. Et certainement cet art ne ſe déduit que de ce que Confucius en a dit dans ſon Commentaire ſur l'Y-King. De plus Tço-Kieouming, diſciple de Confucius, dont il avoit écrit les leçons dans ſes Commentaires ſur les Annales canoniques, y a inſéré tant d'exemples de ces ſorts, que cela va juſqu'au dégoût. Il fait cadrer ſi juſte les événements aux prédictions, que, ſi ce qu'il en dit étoit vrai, ce ſeroient autant de miracles. D'ailleurs tous les Philoſophes Chinois juſqu'à ceux d'aujourd'hui uſent de ces ſorts; & même la plupart aſſurent hardiment que par leur moyen il n'y a rien qu'ils ne puiſſent prédire. Enfin tous tiennent pour le Livre des ſorts* (*a*)

M. Visdelou, qui vient de nous procurer ces éclairciſſements, étoit bien plus verſé dans la langue & la littérature Chinoiſe que le Pere Gaubil, qui n'a pu traduire le *Chou-King* en François qu'à l'aide d'une traduction Tartare; tandis que M. Visdelou l'expliquoit à livre ouvert: auſſi lui donna-t-on un Certificat Impérial, par lequel on le reconnoît pour un Savant très-inſtruit. (*b*) Ainſi ſon témoigna-

(*a*) NOTICE de l'Y-KING pag. 410.

(*b*) Ce Certificat Impérial, donné à Mr. Visdelou, étoit une piece de ſatin, ſur laquelle on liſoit: *Nous reconnoiſſons que cet homme, venu d'Europe, eſt plus haut en lumiere & en ſcience dans nos caracteres Chinois, que ne le ſont les nuées au-deſſus de nos têtes, & qu'il eſt plus profond en pénétration & en connoiſſance, que les abymes ſur leſquels nous marchons.* Ce mauvais jargon ne ſignifie autre choſe, ſinon que le porteur de la patente ſavoit lire & parler le Chinois.

moignage est ici d'un grand poids; mais ce ne peut être que pour se conformer au style ordinaire des Relations, qu'il donne le nom de Philosophes aux Lettrés Chinois, qui corrompus par la doctrine de Confucius, se mêlent de prophétiser au moyen de la Rabdomancie: car cela décele une superstition si grossiere, une foiblesse si grande & une ignorance si formelle, que de tels hommes ne peuvent trouver d'excuse aux yeux même de ceux qui ont porté la prévention en faveur de la Chine extrêmement loin. M. de Guignes, après avoir rapporté un passage d'Eusebe touchant les peuples de la Sérique, dit que l'éloge, qu'on y donne à ces peuples, est exagéré; *comme nous exagérons actuellement*, ajoute-t-il, *ceux que nous donnons aux Chinois*. Mais en vérité je ne vois point sur quoi cet usage de mentir & d'exagérer sans cesse peut être fondé: par-là on perd un temps irréparable, & on dérobe encore celui du Lecteur, qui croit s'être instruit; tandis qu'on l'a rendu beaucoup plus ignorant qu'il ne l'étoit, en l'induisant en erreur par des fables historiques, qui ne valent quelquefois pas les rêves d'un homme qui dort paisiblement. Quant à moi, je ne me rebute point de citer des faits, & d'en indiquer les conséquences; parce que cette méthode suffit pour dissiper toutes les exagérations qu'on a répandues en Europe au sujet des Chinois depuis Marc Paul jusqu'au Pere Bouvet, qui a fait le panégyrique de l'Empereur *Cang-hi* dans le style des Légendaires, & à peu près comme Martini a fait le panégyrique de Confucius, qui répétoit sans cesse, dit-il, *que c'est dans l'Occident qu'on trouve le Saint.* (*a*) Et si l'on en croit quelques Historiens, qui

(*a*) *Martini Hist. Sinensis. Lib. IV. pag.* 194. Il court un livre intitulé *Kia-yu*: c'est une espece de

qui écrivent comme des enfants, ces paroles ont entraîné de ſingulieres conſequences : car ſuivant eux, on s'en eſt prévalu pour introduire à la Chine la Religion des Indes. Mais ceux, qui ont beaucoup mieux approfondi les choſes, ſe ſont apperçus que ç'a été une eſpece de néceſſité de donner à ce pays un culte étranger, mieux lié que ne l'étoient les pratiques des anciens Sauvages de la Scythie. Au reſte il n'eſt pas aiſé de juſtifier ceux d'entre les Miſſionnaires, qui ont déshonoré & leur jugement & leur propre miniſtere, en ſoutenant que Confucius a prophétiſé la venue du Meſſie au moyen de la Table des ſorts & des baguettes magiques. (*a*)

En ſuppoſant pour un inſtant, que ce Chinois ait réellement répété les paroles qu'on lui attribue, alors on ne peut en trouver le véritable ſens que dans les entretiens qu'il avoit eus, à ce qu'on dit, avec *Lao-Kium*, qui voyagea, ſuivant toutes les apparences, aux Indes & au Thibet, où il doit avoir vu le Grand-Lama : car ce que nous appellons aujourd'hui la ſecte de *Lao-Kium*, n'eſt autre choſe

---

de Vie de Confucius, que les Lettrés eux-mêmes mépriſent comme un Roman : cependant il ſeroit à ſouhaiter qu'on en donnât une traduction pour voir ſi ce n'eſt point dans ce Roman que les Miſſionnaires ont puiſé les prodiges qu'ils rapportent au ſujet de Confucius.

(*a*) On voit bien que le Pere Couplet a voulu déſigner le Meſſie, lorſqu'à la pag. 78 de ſon livre ſur les ſciences des Chinois, il fait dire à Confucius les paroles ſuivantes : *Expectandum eſt quoad veniat ejuſmod. vir ſummè ſanctus; ac tum demum ſperari poteſt ut adeo excellens virtus illo duce ac magiſtro in actum prodeat.*

De telles abſurdités ne méritent pas d'être réfutées ſérieuſement.

chose que le culte Lamique un peu défiguré, ou bien la secte des immortels, dont il est fait mention dans plusieurs Auteurs Grecs, qui nous apprennent que, de leur temps, on voyoit déja parmi les Thraces & les Scythes des Ordres monastiques ou des Congrégations religieuses, formées par des Célibataires, qui ne différoient en rien des Bonzes qui suivent la Regle de *Lao-Kium*, & qu'on nomme ordinairement *Tao-ssé*, c'est-à-dire les immortels.

Ainsi le prétendu Saint, que Confucius croyoit être dans l'Occident, est quelque célebre Faquir des Indes, ou bien le Grand-Lama lui-même: car je ne pense pas qu'il ait voulu désigner quelqu'un de ces personnages qu'on nomme en Europe les Philosophes Scythes, comme *Zamolxis*, *Zeutas*, *Abaris*, *Diceneus & Toxaris*: car *Anacharsis* paroît avoir vécu un peu plus tard, s'il est vrai qu'il ait été contemporain de Solon, & de Confucius même, dont les principales maximes ont certainement quelque rapport avec celles qu'on prête à *Anacharsis* dans le recueil qu'en a fait Stanley. (*a*) Les autres Philosophes de la Scythie nous sont peu connus: on entrevoit seulement qu'ils ont enseigné la Morale & la culture de quelques graines alimentaires qui étoient sauvages dans leur pays; & nous savons qu'il en croît naturellement plusieurs de cette espece entre le quarantiéme & le cinquante deuxiéme degré de latitude Nord dans notre ancien Continent. Au reste, l'origine de l'Agriculture étoit chez les Scy-

(*a*) *Hist. Philos. part. I. pag* 88. *Anacharsis* recommandoit la modération & un certain milieu entre les extrêmes, ce qui revient au *milieu parfait* de Confucius; mais les hommes ont dit cela dans tous les pays. Au reste, je doute que les maximes, qui courent sous le nom d'*Anacharsis*, soient de lui.

Scythes enveloppée de différentes fables, & ceux, qui habitoient vers le Boriſthene, ſe contentoient de dire qu'un jour il tomba du Ciel une charrue d'or dans leur contrée: cette fiction n'a pas beſoin d'être interprétée, & elle eſt bien plus ingénieuſe que cette grande chaine d'or des Mythologiſtes Grecs.

On croit avoir découvert que le nom de Confucius n'eſt devenu fort célebre à la Chine que plus de douze cents ans après l'époque où l'on fixe ſa naiſſance.

Ce ne fut que dans le huitiéme ſiecle de notre Ere vulgaire, que l'Empereur *Hiven-tſong* lui fit donner le titre de *Roi des Lettrés*, titre vain & ampoulé, qui lui fut ôté ſous la dynaſtie des *Ming*. (*a*) Là-deſſus on s'imagineroit naturellement que l'Empereur *Hiven-tſong* étoit un Prince inſtruit & équitable, qui prétendoit honorer le mérite & encourager la vertu. Mais, au contraire, c'étoit un meurtrier ſouillé du ſang de ſes propres enfants: un homme vil & mépriſable, adonné aux ſuperſtitions des *Tao-ſſé*, & gouverné par les Eunuques, qui remplirent tout l'Empire de brigands, qu'on ſait y avoir commis des excès horribles.

On peut croire que c'eſt vers ces temps de troubles & de fanatiſme, que le culte religieux de Confucius fut mis en vogue dans quelques Provinces; tandis qu'on n'en avoit pas même ouï parler dans d'autres: au moins les Arabes, qui voyagerent alors à la Chine, n'en paroiſſent point avoir eu beaucoup de connoiſſance. Ils diſent poſitivement que les Chi-

(*a*) Ce titre fut ôté à Confucius vers l'an 1384, & quelques Hiſtoriens croient qu'il n'a été appellé pour la premiere fois *Roi des Lettrés* qu'en l'an 952 par l'Empereur *Tai-tſou*.

Chinois ne s'appliquoient point encore aux sciences, & qu'ils étoient très inférieurs aux Indiens: (*a*) ce qui est encore vrai actuellement; au moins par rapport à l'Astronomie, puisque les Bramines ont de nos jours déterminé avec justesse le tems où Vénus devoit passer sur le disque du Soleil; ce qu'aucun Lettré Chinois n'a été en état de faire.

Nous pouvons maintenant démontrer jusqu'à l'évidence, que les Arabes ont eu raison de dire, que les lettres n'étoient point encore de leur temps cultivées à la Chine: puisque ce pays n'a commencé à avoir des Ecoles publiques que vers l'an 1384 après notre Ere, & on sait qu'elles furent bâties par l'Empereur *Taessu*, fondateur de la dynastie des *Ming*. Cet avanturier né dans la boue, qui avoit été cuisinier ou valet dans un Couvent de Moines, ensuite voleur, ensuite chef de brigands, finit par devenir un des plus grands Princes que la Chine ait eus. Mais les Colleges qu'il éleva, tomberent bientôt en ruïnes, & on dissipa d'une maniere ou d'une autre les revenus qui y étoient attachés; comme nous l'apprend un Auteur Chinois, qui écrivoit sous la dynastie actuelle des Tartares Mandhuis: après avoir rapporté différentes causes de cette honteuse décadence, il ajoute que *les sages réglements de l'Empereur Taessu, pour établir des Ecoles, soit à la campagne, soit dans les villes, étoient très-négligés*, & le Pere Trigault nous assure qu'il n'en existoit plus aucune de son temps. (*b*)

On

(*a*) *Anciennes Relations des Indes & de la Chine publiées par M. Renaudot.*

(*b*) *Expedit. apud Sinas. Lib. I pag.* 33. Voyez *Nieuhof algemeene Beschryving van 't Ryk Sina. Fol.* 22.

Comme par le défaut d'Ecoles publiques on doit prendre un maître qui vienne instruire à la maison, l'Au-

On peut prouver encore la nouveauté du culte religieux qu'on rend à Confucius, par les cérémonies qu'on y obſerve, par la forme des vaſes ſacrés qu'on y employe, & par les ornements dont on charge le tabernacle & l'autel.

Tout cela a été copié ſur le rituel des Pagodes Indiennes, & les pratiques des Bonzes de *Fo*, ſi l'on en excepte la ſeule immolation des victimes, que les Lettrés eux-mêmes y ont introduite ainſi que la puérile coutume d'éprouver ces victimes avec du vin chaud.

Il ſeroit réellement inutile de rechercher ici ſi les Jéſuites ont approuvé à la Chine les ſacrifices ſolemnels, qu'on fait à Confucius pendant les Equinoxes: car il eſt bien certain qu'ils les ont hautement condamnés en Europe. Et la raiſon qu'ils en alléguoient, c'eſt qu'on y obſerve une affinité ſi marquée avec les ſuperſtitions Indiennes, qu'on ne peut les tolérer, dit le Pere le Comte, ſans ſcandale & ſans crainte de ſubverſion. (*a*)

De ceci il ſuit néceſſairement qu'avant l'établiſſement de la Religion des Indes à la Chine, le culte de Confucius n'étoit point ce qu'il eſt de nos jours: auſſi n'en trouve-t-on pas la moindre trace dans les

---

l'Auteur Chinois, que nous avons cité, obſerve fort bien que les pauvres ſont hors d'état de ſupporter une telle dépenſe: ainſi l'ignorance ſe perpétue parmi leurs enfants, & les familles riches ſont par-là toujours dans les emplois qui exigent une certaine connoiſſance des caracteres & des livres canoniques. C'eſt une très-mauvaiſe coutume.

(*a*) Les Jéſuites condamnoient les ſacrifices ſolemnels qu'on fait à Confucius, & ils approuvoient les ſacrifices moins ſolemnels. Voyez *Reſponſum Epiſcopi Beritenſis ad Cardinalem Mareſcottum &c.*

les siecles antérieurs à notre Ere. On veut même que l'Empereur *Schi-chuandi* ait fait jetter au feu tous les ouvrages de cet homme, qui avoit écrit ou gravé avec un clou sur des planches enfilées dans des cordes ; & ces planches auroient pu faire la charge de deux ou trois chariots, si elles avoient contenu toutes les œuvres qui courent maintenant sous le nom de Confucius; mais on ne sauroit même prouver par aucun monument qu'il soit Auteur du *Tchun-tsieou* ou du *Printemps* & de l'*Automne*, le plus intéressant & le plus court des livres qu'on lui attribue, & qu'on place même au nombre des *Kings*, sans savoir précisément par qui cette Chronique a été fabriquée. (*a*)

Nous avons deja observé, que l'incendie des livres allumé par *Schi-chuandi*, est non-seulement un fait très suspect aux yeux de quelques Critiques, mais les motifs mêmes, qu'on prête à ce barbare, sont inconcevables.

On prétend qu'il fut blessé par les éloges qu'on prodiguoit à des Empereurs morts depuis mille ans. Or c'est comme si l'on disoit, que le Roi d'Espagne a été très-choqué de ce que des fous de la Castille ont fait le panégyrique de Tubal Caïn, qui passa le détroit de Gibraltar sur son enclume & régna glorieusement sur toutes les contrées qui sont au-delà des Pyrénées ; de sorte qu'on place son nom à la tête de tous les catalogues des Rois d'Espagne.

D'autres veulent que *Schi-chuandi* ait fait détruire les ouvrages de Confucius; parce qu'il les croyoit favorables au Gouvernement féodal, qui est le pire de tous après le Gouvernement arbitraire. Mais je doute

(*a*) Quelques Lettrés de la Chine ne comptent point cette Chronique au nombre des livres canoniques ; mais les petits fragments de l'*Yo-king*.

doute qu'on connoiſſe dans le monde entier, des ouvrages plus favorables au Deſpotisme, que ceux qui ont paru ſous le nom de ce Chinois, qui exige une ſoumiſſion aveugle aux caprices du Prince; & il ne condamne ni le pouvoir paternel dégénéré en tyrannie, ni la ſervitude réelle, ni la ſervitude perſonnelle, ni l'uſage de vendre ſes propres enfants, ni la polygamie, ni la clôture des femmes. Ainſi loin d'avoir eu des idées juſtes ſur les principes de la Morale, il n'en avoit pas même ſur les principes du Droit Naturel; ou bien ceux qui ont forgé des livres ſous ſon nom, étoient des miſérables compilateurs, qui ont inſéré, ainſi que Thomaſius l'obſerve, des traits ſi bizarres qu'on eſt presque contraint de rire en les liſant; (*a*) & les lieux communs de Morale, qui n'y ſont point épargnés, n'exigeoient aucune étendue de génie, car ce ſont des choſes qu'on a ouï dire mille fois dans tous les pays de l'ancien Continent, ſi l'on en excepte quelques petits peuples à demi ſauvages, qui ſe conduiſent par l'inſtinct plus que par les maximes. Mais la Morale des Chinois eſt purement ſpéculative; comme on le voit par l'exceſſive mauvaiſe foi, qui régne dans leur commerce; au point qu'on n'oſeroit confier des monnoyes d'or & d'argent à des voleurs, qui falſifient juſqu'à la monnoye de cuivre.

Lorſqu'on diſputoit en Europe ſur les cérémonies de la Chine, avec cette fureur atroce qu'on appelle la haine Théologique & qui métamorphoſe les hommes en Tigres, on ſoutint que les Lettrés de ce pays étoient Athées dans la théorie, & Idolâtres dans la pratique, ſans s'appercevoir que c'eſt-là une contradiction ſi grande, que l'eſprit humain, malgré tous ſes écarts, n'en paroît pas ſuſceptible.

Les

(*a*) *Penſées ſur les livres nouveaux, à l'an* 1689. *pag* 600. *& ſuivantes.*

Les Lettrés ne croient certainement point que l'ame de Confucius soit la Divinité même: ainsi les jours de jeûne qu'ils observent, les victimes qu'ils immolent, & toutes les ridicules pratiques qu'ils ont empruntées des Bonzes de *Fo*, prouvent évidemment leur superstition, & non pas leur idolâtrie.

De véritables Philosophes tâcheroient d'honorer la mémoire de Confucius, en se rendant de plus en plus vertueux, & non en répandant le sang des animaux. Le grand Newton, qui ne pouvoit voir tuer ni un poulet, ni un agneau, se seroit bien gardé d'assister aux sacrifices solemnels qu'on fait au printemps & à l'automne, puisqu'ils sont toujours ensanglantés; & la superstition caractérise également les cérémonies moins solemnelles, qui reviennent à peu près deux fois en un mois lunaire; on y prédit l'avenir, & en un mot il est impossible d'y découvrir quelque ombre de Philosophie.

Si des hommes entreprenoient en France de révérer singuliérement la mémoire de Descartes, & s'ils introduisoient dans cette espece de culte les pratiques monachales des Carmes & des Minimes, alors on ne les regarderoit point comme des sages, mais comme des imbéciles, dignes du dernier mépris. Cependant il est indubitable, comme on vient de le voir, que les Lettrés de la Chine ont copié leurs cérémonies sur celles des Moines, & ils jeûnent même comme eux, lorsqu'il s'agit de se préparer aux sacrifices.

Mr. Jackson, après avoir recherché pourquoi il n'y a pas à la Chine des Initiations ou des Mysteres comme chez les Egyptiens, les Grecs & les Romains, dit que les Chinois n'ayant jamais déifié aucun homme, ils n'ont pas eu besoin de Mysteres: (*a*) car il s'est imaginé qu'on n'y réveloit autre

(*a*) *Antiquités Chronologiques, à l'article de la Chine.*

tre chose, sinon que tous les Dieux du Paganisme avoient été de simples Mortels. Mais cette supposition étant fausse comme elle l'est, & vaine comme elle l'est, la raison alléguée par Mr. Jackson s'évanouït, & si elle pouvoit prouver quelque chose, elle prouveroit précisément contre lui.

Qu'on lise attentivement le Panthéon de Mr. Jablonski, dont les recherches ont été portées aussi loin qu'elles ont pu humainement l'être, & on verra que jamais les Egyptiens n'ont rendu à aucun homme mort ou vivant des honneurs aussi suspects que ceux que les Chinois rendent à Fo & à Confucius. Ainsi il s'ensuivroit qu'à la Chine on a eu plus besoin qu'ailleurs de Mysteres, pour y préserver l'esprit humain de l'abîme où l'apparence du culte public pouvoit l'entraîner, & où il l'a entraîné en effet, si l'on en croyoit les Relations de quelques Missionnaires, & le célebre Décret que le Cardinal de Tournon publia à Nankin. (*a*)

Mais il ne faut raisonner ici, ni suivant les idées des Missionnaires, ni suivant les idées du Cardinal de Tournon; & il suffira d'observer que, si l'on n'a point découvert parmi les Chinois la moindre trace, la moindre apparence de têtes ou d'initiations, c'est une preuve de plus qu'ils n'ont jamais eu quelque communication avec les Egyptiens, qui, de l'aveu même de Warburton, en sont les inventeurs.

Quoi-

(*a*) C'est le troisiéme article de ce Décret, qui condamne comme une Idolâtrie détestable le culte que les Lettrés rendent à Confucius. Mais si des Chinois venoient en Italie, en Espagne & en Portugal, & qu'on les obligeât à prononcer sur les apparences, il est croyable qu'ils feroient un Décret dans le goût de celui que publia le Cardinal de Tournon en 1707.

Quoique *Fo* ou *Budha* ait prêché, comme on sait, une double doctrine, nous ne trouvons cependant pas que les Bonzes de la Chine s'en soient prévalus pour établir des Mysteres: car ils suivent presque généralement aujourd'hui le culte extérieur ou symbolique; & ce n'est que parmi les Faquirs des Indes qu'on rencontre quelques sectateurs de la doctrine interne, dans laquelle des Voyageurs & des Missionnaires peu instruits ont cru voir tous les principes de Spinosa. Mais jamais un système ne fut plus opposé à l'Athéisme que le système de *Budha*, & si ce n'étoit-là un fait universellement reconnu de nos jours, on pourroit le démontrer jusqu'à l'évidence. Cet Indien, qui corrompit les anciens dogmes de son pays, étoit un fanatique austere: il outra tout, & rendit la vertu ridicule: non-seulement il exigeoit l'anéantissement des passions, mais l'anéantissement même des sens, & ordonna à ses disciples les plus parfaits de ne s'occuper que de la Divinité, de mettre leur ame dans un repos inaltérable, & d'appliquer leur esprit à de continuelles méditations.

Le vain prétexte de parvenir à cet état de tranquillité, qui n'est point l'état de l'homme, ni même celui de la bête, remplit enfin la Chine d'une incroyable multitude de Moines, dont les plus fourbes & les plus intrigants se procurerent des établissements fixes dans les meilleures provinces; & dont les autres se mirent à errer, à mendier & à voler le peuple. Dès que cet abus devint général, on en porta des plaintes jusqu'au trône de l'Empereur; mais c'étoit un Prince né avec les sentiments les plus bas, & dont la foiblesse d'esprit tenoit de la démence: au lieu de soulager ses sujets & d'arrêter le mal dans son principe, il favorisa publiquement les Religieux & les Bonzesses de l'institut de *Fo*, qui dès le commencement du quatriéme siecle crut pouvoir tenir tête à l'institut de *Lao-Kium*, & cet esprit

eſprit de rivalité fut une ſource de forfaits, dont nous ne connoiſſons que la moindre partie. On s'attaqua de part & d'autre par des intrigues, par des injures, par des libelles; & on prétend même que les Moines de *Fo* ont fait écrire en leur nom plus de cinq mille volumes, ſoit pour juſtifier leur regle & leur doctrine, ſoit pour répandre des calomnies contre leurs adverſaires, ſoit pour ſe défendre de celles qu'on devoit avoir répandues contre eux. Mais ils ont toujours repréſenté au Gouvernement, que l'Empire manquant de Prêtres, le peuple ne pouvoit ſe paſſer de Moines, & que ce n'eſt que dans leurs Pagodes qu'on exerce l'hoſpitalité, vertu que l'état pitoyable des auberges Chinoiſes rendoit néceſſaire: ils diſent que les Voyageurs peuvent ſe flatter d'être reçus à toute heure dans leurs Monaſteres, & que les Envoyés & les Ambaſſadeurs même y logent; parce qu'on ne peut leur indiquer des endroits plus commodes, vu que les *Cong-quan* ou les hôtels publics n'exiſtent pas dans toutes les villes, ou y tombent ſouvent en ruïnes.

Il eſt vrai que les auberges ſont ſans comparaiſon plus délabrées & plus miſerables à la Chine qu'en Portugal & en Eſpagne; (*a*) mais les Bonzes ont tort

(*a*) „ Quelques-unes de ces hôtelleries Chinoiſes paroiſſent mieux accommodées que les autres; mais elles ne laiſſent point d'être très-pauvres. Ce ſont „ pour la plupart quatre murailles de terre battue & „ ſans enduit, qui portent un toit dont on compte „ les chevrons: encore eſt-on heureux quand on ne „ voit pas le jour à travers: ſouvent les ſalles ne ſont „ point pavées & ſont remplies de trous. *Du Halde „ Deſcription de la Chine. Tom. II. pag.* 62.

Telles ſont les meilleures Auberges de la Chine: car les autres qu'on voit dans le centre des Provinces, ſont ſi miſérables qu'on ne peut les comparer à rien.

tort de vouloir justifier un grand abus par un autre encore plus grand; & si l'on croit les Jésuites il n'y a pas de sûreté à passer la nuit dans les Bonzeries. Cependant on voit par les Relations que ces Missionnaires mêmes y ont très-souvent logé; & le nombre de ceux, qu'on doit y avoir volés & assassinés, ne nous est point connu.

Ce qui augmenta non-seulement le crédit, mais aussi les possessions des Moines de *Fo*, ce fut d'abord un édit de l'Empereur *Venti*, second du nom, qui se déclara leur protecteur; & ensuite la coupable démarche de l'Empereur *Koa-tsou*, qui se sauva un jour de son palais, & bientôt on apprit qu'il s'étoit retiré dans une Bonzerie du second ordre ou un hermitage: là il s'étoit fait raser, avoit pris l'habit, & embrassé enfin la regle de *Fo*. On reconduisit cet imbécile à la Cour; mais on ne put jamais le guérir de sa folie.

Comme les Provinces du Nord de la Chine obéissoient alors à des Princes particuliers, les Moines, qui s'y étoient répandus, eurent plus de peine à s'y maintenir que ceux qui avoient choisi les Provinces du Sud, où la fertilité du terrein, le peu de besoins physiques, & un fanatisme plus exalté, mettoient mieux le peuple en état de les nourrir & de les habiller que dans les parties Septentrionales, où l'on prit tout-à-coup la résolution de brûler leurs Couvents, dont quelques-uns, comme celui qu'on nommoit *Yong-cheng*, ou la *Paix perpétuelle*, renfermoient jusqu'à mille fainéants obscurs. Enfin, toutes ces Bonzeries furent réduites en cendres dès l'an 557 après notre Ere; mais on ne prit aucune mesure pour en prévenir la reconstruction, qu'on sait avoir eu lieu depuis.

Soixante-neuf ans après que les Moines eurent essuyé cet orage dans les Provinces du Nord, il s'en éleva un autre à la Cour même de l'Empereur *Vou-ti*, qui, par le mauvais état de la population, ne

ne put plus recruter ſes armées. Les Bonzes de *Lao-Kium*, qui dirigeoient ce Prince, crurent que cette occaſion étoit très favorable pour perdre les Bonzes de *Fo*; & ils conſeillerent à *Yao-ti* d'enlever dans les Couvents cent mille hommes & de les forcer à ſe marier malgré leur vœu de chaſteté. Cet avis fut tellement goûté, qu'on rendit le 26 de Mai en 626 un Edit, qui réduiſoit presque à rien le nombre des Pagodes & des Monaſteres appellés en Chinois *Sou*. Mais comme la fourberie des Moines de *Lao-Kium* avoit dicté cet Edit, une autre fourberie plus grande des Moines de *Fo* le fit révoquer quarante-deux jours après la publication, à la honte du Prince qui l'avoit ſigné & à la honte du Miniſtre qui l'avoit écrit.

Le foible Empereur *Yao-ti* fut remplacé ſur le trône par *Tai-tſong*, qui loin de diminuer le nombre des Bonzes & des Bonzeſſes, reçut encore dans ſes Etats des Religieux étrangers, que quelques Auteurs diſent avoir été des Neſtoriens, dont l'établiſſement dans la Province du *Chen-ſi* fit ceſſer pour quelque temps la haine & la jalouſie qui avoit régné juſqu'alors entre les Ordres monaſtiques de la Chine, & ils ſe réunirent dans la vue d'exterminer à leur tour ces prétendus Neſtoriens, qui eurent une violente perſécution à eſſuyer: on raſa leurs Pagodes, & on ſévit cruellement contre leurs adhérants, juſqu'au régne de l'Empereur *Hiven-tſong*, qui attaqué dans le centre de ſes Etats par des troupes de voleurs, & ſur les limites par des armées de Tartares, protégea toutes les ſectes, & mit encore celle de Confucius en vogue.

Il n'y a eu, comme l'on voit, juſqu'à préſent, ni plan ni regle dans la conduite des Chinois qui vouloient ſe délivrer des Bonzes: on ne les réformoit pas, mais on les attaquoit tout-à-coup comme on attaque des ennemis; enſuite on les favoriſoit: on leur prenoit beaucoup; on leur rendoit da-

vantage, & enfin on passoit sans cesse d'une extrémité à l'autre, avec une inconstance dont il n'y a pas d'exemple, sinon dans les faits mêmes que nous allons rapporter.

Comme la police étoit extrêmement négligée alors dans toute l'étendue de l'Empire, il s'y glissa encore un nouvel Ordre de *Seng* ou de Moines étrangers, que quelques-uns prennent pour des Lamas, & les autres pour des Manichéens, qui s'étoient formés en congrégation. (*a*) Au reste ce vil ramas d'hommes fut aussi compris dans la fameuse proscription de l'Empereur *Wou-tsong*. Quand on sait que ce Prince avoit placé toute sa confiance dans les Moines de *Lao-Kium*, qui sous son nom gouvernoient la Chine, alors on n'est point surpris de ce que ces Sectaires avares & fanatiques aient profité de cet instant de faveur pour perdre leurs rivaux, qui devoient enfin être exterminés jusqu'au dernier.

Tchao-Kouey, qui étoit un Prélat ou un Chef de l'institut de *Lao-Kium*, promit à l'Empereur de lui donner le breuvage de l'immortalité, s'il vouloit signer un Edit contre les Moines de *Fo* ou de *Ché-Kia*. Là-dessus ce Prince prit le breuvage de l'immortalité, & signa l'Edit le 7. d'Août de l'an 845.

On y ordonnoit d'abord la destruction de quatre mille six cents Monasteres du premier ordre, & qui renfermoient deux cents soixante mille Religieux & Religieuses, que le Magistrat devoit restituer à l'Etat, & soumettre à l'impôt de la capitation, auquel ils s'étoient frauduleusement soustraits; ce qui avoit beau-

(*a*) Le Pere Pons dit, dans le XXVI. *Recueil des Lettres Edifiantes*, qu'il y a aux Indes des Solitaires ou des Moines, qu'on nomme *Mouni*, & il paroît qu'on a confondu ce mot avec celui de *Mani*, dont on se sert quelquefois en Asie pour désigner les Manichéens.

beaucoup appéſanti le joug du peuple. On ordonnoit en ſecond lieu la deſtruction de quarante mille Monaſteres d'un rang inférieur, qui poſſédoient cent & cinquante mille eſclaves, & à peu près un million de *Tching* de terres non contribuables, que l'Empereur confiſquoit & réuniſſoit à ſon domaine, ſans examiner comment ces fonds avoient été acquis : car on les ſuppoſoit tous uſurpés ou poſſédés de mauvaiſe foi. (*a*)

L'inſtitut de *Fo* étoit par ces diſpoſitions tellement anéanti, que les ſectaires de *Lao-Kium* en triomphoient & chantoient des cantiques d'allégreſſe pour remercier le Ciel d'une faveur ſi ſignalée. Cependant des intrigants de Cour, des femmes & des eunuques firent modifier la rigueur de l'Edit Impérial ſept ou huit jours après qu'on l'eût publié ; & l'Empereur conſentit à laiſſer dans ſes Etats quatre ou cinq cents Moines de *Fo* : tous ceux qui excédoient ce nombre, furent ignominieuſement traînés hors des Couvents, qu'on raſa juſqu'aux fondements, & on en prit les cloches pour les convertir en monnoye, qui étoit auſſi rare que la miſere étoit commune : car la Chine n'offroit alors que l'ombre d'un Empire, & on pouvoit l'appeller le pays des abus. La réforme ſi deſirée s'exécutoit avec ſuccès, lorſque l'Empereur *Wou-tſong*, ſous le nom duquel on l'avoit commencée, expira vraiſemblablement par les ſuites du breuvage de l'immortalité, qu'il avoit eu l'inexcuſable foibleſſe de prendre.

Suen-tſong, qui le ſuivit ſur le Trône, eut des idées

(*a*) S'il y a de l'exagération dans le nombre des Monaſteres qui doivent avoir exiſté alors à la Chine, cette exagération ne vient point des Traducteurs, puiſque le texte Chinois dit quatre *ouan* de *ſou*, ce qui fait quarante mille Couvents du ſecond ordre.

idées entiérement opposées à celles de son prédécesseur, & protégea les Moines de *Fo* contre les Moines de *Lao-Kium*; de sorte qu'un Ordre, qui paroissoit presque détruit, se releva tout à coup, & redevint plus insolent & plus pernicieux à l'Etat qu'il ne l'avoit jamais été.

Le Prélat *Tchao-Kouey*, l'auteur de la révolution, fut pendu ou étranglé sans aucune formalité, & l'Empereur saisit cette occasion pour faire étrangler encore neuf ou dix autres sectateurs de *Lao-Kium*.

En 847, c'est-à-dire deux ans après qu'on eut pris la résolution de soulager le peuple en le déchargeant d'un grand nombre de Bonzes, parut l'Edit contradictoire, qui maintenoit les Bonzes & qui ordonnoit encore la reconstruction de leurs Couvents & de leurs Pagodes abattues sous le régne précédent. Alors l'Empereur enjoignit aux Tribunaux de donner une permission d'embrasser la regle de *Fo* ou de *Che-Kia* aux personnes de l'un & de l'autre sexe, qui viendroient se présenter pour l'obtenir.

Telle a été la conduite singuliere, bizarre, inconcevable du Gouvernement de la Chine, qui est de nos jours aussi affligé par ce fléau qu'elle l'ait jamais été; & on ne peut rien espérer de l'avenir, si les Lettrés ne s'appliquent aux Sciences réelles avec plus d'ardeur ou plus de succes qu'ils ne l'ont fait jusques à présent. Car enfin, ce n'est qu'en répandant la lumiere de la Philosophie qu'on diminue les ténebres de la superstition; & il est contradictoire de vouloir détruire les Bonzes, tandis que la superstition domine. Mais ces hommes, qui ont échappé à tant de tempêtes & survécu à leur destruction même, disparoitroient insensiblement si l'on entreprenoit de cultiver les Sciences. Tout ceci est si vrai, qu'un Prince du Japon ayant appellé chez lui des Savants & ouvert des écoles, on vit des troupes entieres de Moines déserter ses Etats où ils com-

commençoient à mourir de faim, parce que le peuple commençoit à ouvrir les yeux. Cependant il y a au Japon des Religieux, dont l'inſtitution eſt ſans contredit plus ſenſée que celle des Bonzes Chinois: car dans l'Ordre des *Fekis* on ne reçoit que les aveugles, & nous avons déja obſervé que la cécité eſt une maladie commune au Japon & à la Chine, où ces malheureux mendient, diſent la bonne avanture, & vivent enfin dans la proſtitution & l'ignominie.

Il eſt vrai que les Empereurs Tartares n'ont ceſſé depuis plus d'un ſiécle d'encourager les Sciences; mais juſqu'à préſent les progrès ſont encore imperceptibles: & ſi les Chinois ſe dépouilloient de cette vanité nationale qu'ils n'ont point droit d'avoir, ils adopteroient ſans balancer l'écriture & la langue Mandhuiſe; ce qui leur ſeroit d'autant plus aiſé, que beaucoup de Lettrés la ſavent deja, & il exiſte une loi fort rigoureuſe par laquelle tous les Tartares qui épouſent des Chinoiſes & tous les Chinois qui épouſent des femmes Tartares, doivent la faire apprendre à leurs enfants. (*a*) Cette langue a un avantage infini ſur le Chinois, dans lequel on ne ſauroit écrire avec préciſion ſur les Sciences réelles, parce qu'il n'y a ni déclinaiſons, ni conjugaiſons,

(*a*) Pluſieurs Savants de l'Europe ont ſoutenu que les Chinois ne ſauroient ſe ſervir d'un caractere alphabétique quel qu'il ſoit, pour écrire une langue chantante comme la leur; mais ſi cela eſt vrai, c'eſt une raiſon de plus qui devroit leur faire adopter la langue Tartare, qu'on peut écrire avec nos Lettres. La prononciation de l'r n'eſt pas un obſtacle invincible, & ſi les Chinois vouloient s'y exercer, ils pourroient prononcer l'r. Au reſte l'opération que l'Empereur *Kien-long* a fait faire de nos jours ſur les caracteres Tartares, eſt non-ſeulement inutile, mais même pernicieuſe.

ſons, ni particules copulatives pour enchaîner les périodes. Il eſt très-ſûr qu'un homme appliqué aux études fera plus de progrès en trois ans au moyen du caractere & de l'idiome Tartare, qu'il ne pourroit en faire en quinze au moyen du caractere & de l'idiome Chinois : la ſeule connoiſſance des lettres ou des ſignes conſume tout le temps de la jeuneſſe, & uſe toutes les forces de la mémoire : auſſi les Lettrés, qui ont appris juſqu'à dix mille ſignes, ſont-ils comme imbécilles & ſtupéfaits dès qu'ils avancent en âge, & ils demandent ſans ceſſe aux Miſſionnaires d'Europe des recettes pour fortifier la mémoire ; mais le ſeul remede qu'on puiſſe leur conſeiller, c'eſt de quitter leur caractere pour prendre celui des Tartares. Conring a mis en fait, que c'eſt par la même raiſon que les Hiéroglyphes ont, ſuivant lui, arrêté la marche des Sciences en Egypte. (*a*) Mais cet homme raiſonnoit ſur des choſes qu'il ignoroit : car ſans remonter ici à des époques plus réculées que celles dont nous avons beſoin, il eſt certain qu'au temps de Moïſe les Egyptiens employoient le caractere alphabetique, tout comme nous l'employons aujourd'hui, & ce n'eſt que pour de certaines matieres qu'on conſerva les Hiéroglyphes dont le nombre paroit avoir été très-borné, puiſqu'on voit les mêmes figures revenir dans preſque tous les monuments. Ainſi Conring a eu grand tort de comparer un peuple, tel que les Egyptiens, qui ſe ſervoient de l'Alphabet, à un autre peuple, tel que les Chinois, qui ne s'en ſont jamais ſervis, & qui n'ont jamais eu la moindre connoiſſance des vingt deux caracteres retrouvés de nos jours à l'aide des langes des Momies. M. de Guignes n'a pas lui même connu ces caracteres ; de ſorte qu'il faut enviſager comme un ſimple jeu d'imagination tout ce

(*b*) *Cap. XV. pag.* 172. *de* MEDIC. HERM.

ce qu'il a écrit sur cette matiere : car il n'y a pas plus de réalité en cela que dans le Voyage des Chinois qu'il faisoit aller en Amérique par la route du Kamschatka, comme Bergerac alloit à la Lune par la route de Quebec.

Après cette digression, il convient d'examiner ce que les Bonzes de la Chine disent pour prouver qu'ils sont utiles à l'Etat.

D'abord l'Hospitalité qu'ils exercent, est un abus qu'on feroit cesser si l'on vouloit améliorer la police, & mettre les Auberges en état de loger indistinctement les voyageurs de quelque rang ou de quelque condition qu'ils soient. On dit que c'est par l'invasion des Tartares que beaucoup de *Cong-quan* ou d'hôtels publics sont tombés en ruines; mais on ne voit point que les Tartares se soient amusés à renverser ou à piller des édifices dégarnis de toute espece de meubles, & où l'on ne peut loger que quand on est muni d'une patente ou d'un ordre de la Cour; de sorte que les voyageurs ordinaires n'osent même y entrer. Quant au défaut de Prêtres ou de Sacrificateurs, dont on ne peut se passer dans la Religion Indienne que tout le peuple de la Chine a embrassée, c'est réellement un grand inconvénient; mais si l'Empereur prenoit la quatriéme partie des Terres possédées par les Bonzeries, il entretiendroit aisément un nombre suffisant de Sacrificateurs, qu'on pourroit encore charger du soin des écoles publiques, si l'on s'avisoit d'en bâtir; car il est inouï que les Bonzes aient enseigné la Jeunesse dans quelque Province de l'Empire que ce soit, & leur ignorance est telle qu'ils en sont réellement incapables: ainsi de quelque côté qu'on considere ces hommes, ils ne méritent aucune indulgence.

Quant aux Moines de *Lao-Kium*, on assure qu'ils fondent leurs prétentions sur je ne sais quel droit, qu'ils veulent avoir d'assister en qualité de Musiciens aux grands sacrifices offerts pendant les

Equi-

Equinoxes & les Solſtices par l'Empereur ou par celui qu'il députe, lorſqu'il eſt malade, mineur ou abſent.

Si tout cela eſt vrai, les Moines de *Lao-Kium* tiennent au moins par quelque côté à l'ancienne Religion de la Chine; mais le ſervice qu'ils rendent en exécutant une Muſique déteſtable pendant les ſacrifices, ne ſauroit contrebalancer le tort qu'ils ont fait & qu'ils font encore en trompant tant de malheureux, & même en les empoiſonnant par le breuvage de l'immortalité, dont ils diſent avoir la recette; ce qui leur attire autant de vénération que les Légendes qu'ils ont répandues au ſujet de *Lao-Kium*, qui deſcendoit, à ce qu'ils prétendent, de la famille Impériale des *Tcheou*: de ſorte que, ſuivant cette Généalogie, la famille Impériale des *Tang* ſeroit iſſue de *Lao-Kium*; mais à nos yeux c'eſt un homme obſcur, & les Hiſtoriens ne conviennent pas entre eux du temps où il vivoit. (*a*) La plupart le font contemporain de Confucius, ce qui nous a paru le plus probable; & les Prélats de ſon Ordre diſent que depuis ſa mort leur ſucceſſion n'a pas été interrompue: auſſi s'eſtiment-ils bien plus nobles que ceux qu'on croit être de la famille de Confucius, qui n'eſt devenue illuſtre que dans des temps fort poſtérieurs. Il me paroît même que cette prétendue famille de Confucius eſt auſſi une eſpece d'Ordre monaſtique ou de Congrégation religieuſe; ce qu'on auroit pu ſavoir au juſte ſi l'on avoit fait les recherches convenables à *Kio-fou* dans la Province de *Chan-tong*. Cet endroit, qu'on auroit tant d'intérêt à connoître, n'eſt point connu:

au

(*a*) Quelques Hiſtoriens prétendent que *Lao-Kium* vivoit encore lors de l'extinction de la Dynaſtie des *Tcheou* en 249 avant notre Ere.

au moins nous a-t-il été impossible de trouver à cet égard des éclaircissemens satisfaisants. Aucun homme judicieux ne croira aisément qu'une même famille a constamment habité une même bourgade pendant plus de deux mille deux cents ans, & cela malgré toutes les épouvantables révolutions que la Chine a essuyées par les guerres civiles, par les invasions, par les secousses irrégulieres du Despotisme, par la famine, les révoltes & le brigandage. Les voleurs seuls doivent avoir saccagé toutes les habitations en un certain laps de temps: les unes plutôt, les autres plus tard; & nous doutons qu'on puisse citer une ville de la Chine qui n'ait été emportée par les voleurs, qu'on sait avoir quelquefois versé plus de sang que les ennemis mêmes: à la prise de Canton ils égorgerent bien cent mille hommes, & on sait ce qu'ils ont fait à la prise de Pékin. Il n'est donc gueres croyable que la famille de Confucius ait pu résister continuellement dans la bourgade de *Kio-fou*; mais si c'est, comme je le soupçonne, un Ordre monastique, alors ce fait change entiérement de nature, & ne suppose aucune suite de filiations qui se soient succédées réguliérement. Ce qui m'a pour ainsi dire confirmé dans cette opinion, c'est le titre de *Saint*, que les Chinois donnent aussi à Confucius, & le culte religieux qu'ils lui rendent; car tout cela suppose que leurs idées different extrêmement de celles que nous attachons au terme de *Philosophe*, qui n'a pas de synonyme en leur langue. D'un autre côté, ils veulent que cet homme ait fait plusieurs changements dans la Religion, & défendu d'enfermer de petites statues dans les tombeaux; mais il auroit beaucoup mieux servi sa nation, s'il eût aboli l'usage de mettre des perles dans la bouche des Morts, & de les enterrer d'une maniere ruineuse.

Comme les grands sacrifices des Chinois ont été depuis longtems fixés aux Equinoxes & aux Solsti-

ces

ces, on a cité cette coutume comme une preuve de leur habileté dans l'Astronomie dès les siecles les plus reculés, & à cela on ajoute le premier chapitre du livre canonique que nous appellons le *Chou-King*, dans lequel on voit qu'*Yao* connoissoit avec précision la durée de l'année solaire, & la méthode de la plus exacte intercalation, à ce que dit le Pere Gaubil. (*a*) Cependant, au lieu d'employer cette forme de Calendrier, il défendit au peuple de s'en servi, & institua l'année lunaire: mais le premier Chapitre du *Chou-King* est une piece supposée dans des temps très-postérieurs, & qui ne peut rien prouver en faveur d'*Yao*. Les livres canoniques des Chinois sont trop délabrés & dans un état trop pitoyable pour qu'on y ajoute une foi absolue: d'ailleurs le *Chou-King* doit avoir été compilé par Confucius, qui vivoit plus de dix-sept cens ans après *Yao*, & cette compilation n'est encore qu'un fragment, auquel il manque quarante-un chapitres. Mais indépendamment de toutes ces considérations, il est impossible qu'en un temps où de leur propre aveu les Chinois étoient encore barbares, ils aient mieux su l'Astronomie qu'ils ne la savent de nos jours, puisqu'ils sont obligés d'employer encore à Pékin des Savants d'Allemagne pour dresser l'Almanach

(*a*) Le Pere Gaubil dit, dans le troisiéme Volume des *Observations astronomiques*, que le premier chapitre du *Chou-King* a été écrit sous le régne même d'*Yao* vers l'an 2256 avant notre Ere ou dans un temps qui en étoit fort peu éloigné, si l'on en excepte le premier paragraphe, qu'il avoue être faux & supposé dans des siécles très-postérieurs. Mais il est réellement absurde de vouloir que ceux qui ont supposé ce paragraphe, n'aient pu supposer aussi le chapitre, & cela paroit être arrivé après notre Ere vulgaire, lorsqu'on restitua, comme l'on put, les fragments du *Chou-King*.

nach de l'Empire. Et croit-on donc que s'ils avoient parmi eux des hommes habiles, ils appelleroient de trois mille lieues loin des étrangers pour prévenir une confusion dont il y a tant d'exemples? C'est comme si l'Académie des Sciences de Paris faisoit venir des Talapoins du Japon pour composer le livre de la connoissance des temps, & pour prédire les éclipses aux François.

Il faut observer ici que l'année des Chinois a toujours été lunaire, & qu'elle n'a jamais commencé vers le lever de la Canicule; de sorte que ce peuple differe autant des Egyptiens par rapport au Calendrier que par rapport aux institutions religieuses. S'ils ont été l'un & l'autre adonnés à l'Astrologie judiciaire, cette erreur leur est commune avec presque toutes les nations de l'Asie & de l'Afrique, où l'ancien culte des astres & des planetes a dû nécessairement engendrer cette superstition, que les Arabes n'avoient garde de réprimer à la Chine lorsqu'ils étoient maîtres du Tribunal des Mathématiques, sans quoi ils seroient morts de faim; & le P. Hallerstein doit lui-même inférer toutes sortes de prédictions dans le *Tang sio* ou l'Almanach qu'il rédige depuis qu'on l'a élu Chef des Astronomes, qu'on sait être, pour la plupart, des Européens; & s'il n'y avoit point d'Européens à la Chine, aucun *Han-lin*, ni aucun College de Pékin n'oseroit encore se comparer aujourd'hui à la *Gia-mea-el-ashar*, ou à l'Académie du Caire; quoique du côté des Arts & des Sciences l'Egypte moderne n'ait pas même conservé l'ombre de sa splendeur passée.

Le désordre qui s'étoit glissé dans le Calendrier Chinois lors de la conquête des Tartares Mongols, prouve assez que longtemps avant cette époque les grands sacrifices ne pouvoient se faire exactement aux Equinoxes & aux Solstices, comme cela auroit dû être suivant les institutions nationales. Car ni les Solstices ni les Equinoxes n'étoient bien indiqués

dans

dans ce Calendrier, qu'on avoit tellement décrié dans toute l'Aſie, que les peuples, qui habitent entre le Bengale & la Province d'*Yun-nan*, ne vouloient point le recevoir, & l'appelloient un amas de faux calculs. Quand les Aſtronomes Arabes l'eurent corrigé par ordre de *Koublai-Kan*, l'orgueil des Chinois devint inſupportable, & ils ordonnerent à ces Indiens de recevoir leur Calendrier, ou de s'attendre à une déclaration de guerre. Comme on ne fit aucun cas de ces menaces, une Armée Chinoiſe, forte de vingt mille hommes, marcha contre les prétendus Rebelles; mais elle fut tellement taillée en pieces, qu'il n'en échappa preſque perſonne; & depuis ce temps on n'a plus oſé parler aux Indiens du Calendrier dont les Chinois vouloient ſans doute faire un objet de commerce, quoiqu'ils ne vendent chaque exemplaire que huit Kandarins; mais ce peuple doit trafiquer de tout, & quand il ne trafique pas, il croit être hors de ſon élément, à peu près comme les Juifs.

Depuis la ſeconde correction de l'année Chinoiſe, entrepriſe ſous les Empereurs Tartares de la dynaſtie actuelle, les ſacrifices ſolemnels ſe font ponctuellement aux Equinoxes & aux Solſtices avec un grand appareil, & le nombre des Muſiciens qu'on y employe, peut bien monter à cinq ou ſix cents. Cependant le bruit du Tambour domine dans ces Concerts, qui ne ſauroient donner aucune idée de l'ancienne Muſique, que les Chinois diſent être entiérement perdue: car à les en croire, tout a dégénéré chez eux, & ils étoient bien plus habiles dans l'état de barbarie ſous le Kan *Fo-bi*, qu'ils ne l'ont jamais été depuis dans la vie civile. Mais ces opinions ridicules, qu'un vain orgueil leur ſuggere, ne méritent pas qu'on les réfute. Leurs anciens inſtruments de Muſique, dont on voit la forme dans le livre canonique du *Chou-King*, étoient ſans comparaiſon plus imparfaits & plus mauvais que ceux

dont

dont on se sert aujourd'hui ; ce qu'une simple inspection des figures peut rendre sensible à tout le monde.

Lorsque le bruit commence parmi les Musiciens, des bouchers massacrent les victimes, qu'on offre avec beaucoup d'encens au Génie du Ciel. Et on sacrifie d'une maniere également solemnelle au Génie de la Terre, qui a un Temple séparé d'une structure différente.

Tous ces Génies sont, suivant les Lettrés, de pures émanations du *Tai-ki* ou du grand Comble ; de sorte qu'on ne découvre en ceci qu'un Déisme grossier ; & il n'est pas possible que des hommes plongés si avant dans l'ignorance de la Nature puissent parvenir à des idées plus dégagées & plus sublimes sans le secours de la Physique & des Sciences réelles, qui les désabuseroient bientôt de cette absurde doctrine des Esprits ou des Manitous dont ils rempliſſent le Monde, & qui ont aussi leur part aux sacrifices solemnels : car on voit aux quatre côtés de l'autel de grosses pierres, qui représentent les Génies des Montagnes, de l'Eau, du Bois, du Métal, de l'Air & du Feu. C'est surtout en l'honneur du Génie du Feu, dit M. Osbek, que les Chinois célebrent la Fête des Lanternes pour que leurs villes d'ailleurs si combustibles soient préservées de l'incendie. (*a*)

Il est bien étrange qu'on ait voulu trouver dans cette illumination un sensible rapport avec la Fête des Lampes, qui se célébroit à Athenes & à Saïs dans le *Delta* en l'honneur de Minerve, dont jamais les Chinois n'ont ouï parler. Et c'est-là un fait si cer-

(*a*) *Reise nach Ostindien und China*, *f.* 325.

certain, qu'aucun véritable Savant n'entreprendra de le contester.

Il y a donc de l'absurdité à dire, que les habitans d'une contrée de l'Asie se soient avisés d'honorer une Divinité qu'ils n'ont jamais connue, & qu'ils ne connoissent pas encore. Si l'on faisoit voir aux plus habiles Lettrés de Pékin une Figure de Minerve avec les Symboles de la Lampe & du Sphinx que les Grecs mettoient sur son casque, ou bien avec le Scarabée en tête comme les Egyptiens la représentoient souvent, ces Lettrés de Pékin comprendroient aussi peu le sens de cette statue allégorique, qu'ils comprennent les Hiéroglyphes de quelque Obélisque que ce soit.

Il a pu arriver que les Chinois ont célébré en Février la Fête des Lanternes, précisément au même jour où les Catholiques de l'Europe célebrent la Fête des luminaires. Or il faudroit avoir perdu le sens commun, si par-là on vouloit prouver que les Chinois ont reçu leurs usages de l'Europe, ou que les Européens ont reçu les leurs de la Chine. Les conformités les plus frappantes sont quelquefois les plus trompeuses; & si l'on en exigeoit un exemple, qui est peut-être unique, on pourroit citer l'erreur où Bochard est tombé au sujet de la course des Renards, qui se faisoit tous les ans à Rome dans le Cirque. Comme l'on attachoit du feu à la queue de ces Animaux, Bochard s'est imaginé que les Romains vouloient par-là perpétuer le souvenir d'un événement aussi mémorable que l'étoit celui de quelques moissons brûlées contre le Droit des Gens sur les confins de la Palestine. Mais la vérité est que les Romains se soucioient très-peu de tout ce qui s'étoit passé sur les confins de la Palestine; & la course des Renards étoit un divertissement sur lequel Ovide a exercé son imagination.

On sait que rien n'est plus fabuleux que l'origine de

de la Fête des Lanternes, telle que le Pere le Comte la rapporte dans ses Mémoires sur la Chine. (*a*) Il veut que l'Empereur *Kie* s'étant plaint que la vie de l'homme est trop courte, on lui conseilla d'illuminer tellement son Palais, qu'il ne fût plus possible d'y distinguer la nuit d'avec le jour. Ce conte insipide doit être extrait, comme je l'ai dit, d'un autre conte qu'on trouve dans Hérodote touchant un Roi d'Egypte, qui ayant été averti par l'Oracle de *Buto* dans le Delta, qu'il ne lui restoit plus que six ans à vivre, fit également illuminer toutes les nuits les appartements de sa Cour, afin de jouïr plus longtemps du spectacle de la lumiere: comme si un homme qui n'a plus que six ans à vivre, étoit pour cela dispensé de dormir; mais Hérodote n'examinoit pas les choses de si près, & marquoit sur ses tablettes toutes les absurdités que les Interprétes de l'Egypte lui dictoient.

Le Pere Parrenin a eu soin d'écrire de Pekin à M. de Mairan, que cette origine de la Fête des Lanternes étoit une fable grossiere, débitée en Europe par le P. le Comte, qui avoit, comme on voit, beaucoup profité par la lecture d'Hérodote; & si la chose en valoit la peine, on pourroit démontrer ici que les Jésuites ont inséré dans l'Histoire de la Chine des faits extraits de la Bible.

Lorsqu'on consulte les Auteurs Chinois sur les prétendues avantures du Roi ou de l'Empereur *Kie*, on ne trouve aussi que des prodiges puérils & révoltants: ils assurent que sous son régne il tomba une étoile, que le systéme ou le cours des Planetes fut manifestement dérangé, que des montagnes s'écroulerent, qu'il parut trois Soleils du côté de l'Orient, & que malgré cela personne ne voyoit clair à la Cour

(*a*) *Tom. I. Lettre VI.*

Cour du Prince, qui avoit rendu tous ſes appartements inacceſſibles aux traits de la lumiere. Il ſeroit ſuperflu d'ajouter après cela, que les Chinois, qui écrivent ainſi l'Hiſtoire, ne méritent pas qu'on les liſe ; & tout ce qu'ils ſavent de vrai & de réel ſur l'Empereur *Kïe* ſe borne preſqu'à rien : mais chez eux les prodiges tiennent ſouvent lieu de faits hiſtoriques ; & ils louent ſans ceſſe Confucius de ce qu'il a fait mention de la chûte des étoiles, de l'éboulement des montagnes, du chant de l'oiſeau ſans pareil, de l'apparition de la Licorne, & de la metamorphoſe des inſectes, qu'ils ont longtemps regardée comme un miracle.

Il n'y a donc, comme on l'a vu, aucun rapport entre la Fête célébrée en l'honneur de Minerve & la grande illumination de la Chine, où toutes les Divinités ſymboliques de l'Egypte ſont inconnues, & il ſeroit ſuperflu de conſidérer ici la différence qu'il y a entre les termes Chinois par leſquels on déſigne le Génie du Ciel qu'on appelle toujours *Tïen* ou *Chang-ti*, & d'autres mots Egyptiens tels que *Phtha* & *Cnuph*, dans lequel Euſebe a lui-même reconnu le Fabricateur de l'Univers ; tandis que les Chinois n'attachent pas de telles idées à leur Génie, comme les Jéſuites & d'après eux Mr. de Leibnitz en ſont tombés d'accord. (*a*)

On prétend que Confucius fut un jour prié d'expliquer ſon ſentiment ſur la Divinité ; mais il s'en excuſa, retourna chez lui, & écrivit, à ce que dit le Pere Couplet, les paroles ſuivantes dans ſon Commentaire ſur l'*Y-King*.

Le

(*a*) Voici comme le Pere Martini entr'autres s'explique là-deſſus.

De ſummo ac primo rerum auctore mirum apud omnes Sinas ſilentium ; quippe in tam copioſâ lingua ne nomen quidem Deus habet. Hiſt. Sin. Lib. I.

Le Grand Comble a engendré deux qualités : le parfait & l'imparfait. Ces deux qualités ont engendré quatre images : ces quatre images ont produit les huit figures de Fo-hi, c'est-à-dire toutes choses.

Qui oseroit aujourd'hui soutenir parmi nous qu'il y ait en cela quelque trace de sens commun ? Et il seroit inutile d'objecter que d'autres Philosophes de l'Antiquité ont quelquefois écrit d'une maniere aussi peu raisonnable ; puisque ces Philosophes-là ne prétendoient point faire des Traités de Sortilege ou de Rabdomancie, tel que celui où Confucius doit avoir inséré les paroles qu'on vient de rapporter, & qui sont relatives au jeu des baguettes magiques. Or dans le jeu des baguettes magiques il n'y a pas de sens commun.

Si quelque chose avoit pu précipiter de certains Lettrés dans le Fatalisme, ce seroit précisément la doctrine insensée de Confucius sur la puissance des sorts ; & il est sûr qu'on en connoit quelques-uns parmi eux qui ont déja hazardé de monstrueuses chimeres sur la révolution des cinq Eléments Chinois, qui produisent nécessairement & tour à tour une nouvelle famille Impériale ou une nouvelle dynastie. Quand, par exemple, une famille Impériale est produite par la force de l'eau ou du Génie qui y préside, alors elle ne peut donner, suivant eux, que vingt Empereurs, dont toutes les Actions sont nécessaires & fatales : car si leurs actions étoient libres, disent-ils, nous ne pourrions point les prédire au moyen de la Table des sorts commentée par le grand Confucius.

Quoique M. de Visdelou attribue cette doctrine aux Lettrés en général, il faut supposer que ce ne sont que les plus imbéciles d'entr'eux qui ont débité de telles absurdités, où vraisemblablement ils ne comprennent rien eux-mêmes. Car il en est de la Chine comme du reste du Monde, où les hommes em-

embrouillent ſouvent leurs propres idées, de façon qu'ils ne ſauroient expliquer clairement ce qu'ils croient & ce qu'ils ne croient pas. Auſſi, quand nous avons parlé de la Religion de la Chine, n'avons nous rendu compte que des Opinions générales, & non des Opinions particulieres; puisqu'il ſeroit peut-être fort difficile de trouver deux ou trois cents Lettrés qui penſent préciſément de la même maniere; & encore trois cents autres qui penſent conſtamment de même ſans varier du matin au ſoir; & encore trois cents autres qui comprennent diſtinctement ce qu'ils penſent. Ceux qui ſont l'ame humaine double, ce qui revient à l'*homo duplex* de quelques Métaphyſiciens de l'Europe, peuvent être comptés dans la claſſe de ceux qui ne ſe comprennent pas eux-mêmes. Le Pere Longobardi dit, dans ſon fameux Traité, que des Lettrés de la Chine lui avoient déclaré ſans détour, ſans déguiſement, qu'ils étoient de vrais Athées. (*a*) Mais ces Lettrés avoient peut-être bu comme Hobbes, dont l'Athéiſme ſe diſſipoit ſouvent avec l'ivreſſe.

La paſſion qu'ont les Chinois pour le ſortilege, prouve qu'ils ſont ſuperſtitieux; mais cela ne prouve point qu'ils ſoient fataliſtes. Outre la divination par les baguettes, ils en ont une autre, qui ſe pratique au moyen d'une plante nommée *Chi*, dont on partage les feuilles afin d'en tirer les fibres ou les nervures, qu'on place enſuite au hazard pour voir en quoi leur poſition l'accorde avec les traits de l'*Y-King*. Cette eſpece de divination ne me paroit preſque différer en rien de celle dont uſoient encore quelques Devins de la Scythie lorsqu'ils entortilloient entre leurs doigts des feuilles de Saule, & non de Til-

(*a*) *Traité ſur quelques points de la Religion des Chinois. Section XVI.*

Tilleul, comme le dit Valla dans sa version Latine d'Hérodote, qui a eu sur les Scythes Asiatiques des Mémoires particuliers, dont la vérité se confirme de plus en plus; & il étoit mieux instruit touchant ces peuples éloignés qu'on ne seroit porté à le croire, si l'on n'observoit le même phénomene dans la Géographie de Ptolémée, dont l'exactitude à indiquer quelques positions de la Sérique ou de l'Igour est étonnante, quoique ce fût le terme du Monde connu des Grecs & des Romains, auxquels la Chine & les Chinois étoient ce que sont à notre égard les habitants des Terres Australes, c'est-à-dire qu'ils en ignoroient jusqu'au nom. Il suffit de réfléchir à la route singuliere que les Marchands avoient trouvée pour faire passer les denrées des Indes dans la Colchide, pour concevoir comment Hérodote qui avoit voyagé dans la Colchide, a pu être instruit avec quelque précision.

C'est un sentiment assez généralement reçu que des Sectaires, qu'on croit avoir été des Nestoriens, allerent au septiéme siécle prêcher le Christianisme à la Chine, où ils furent d'abord protégés, ensuite persécutés, & enfin massacrés, car ils avoient contre eux les Disciples de Lao-Kium, les Bonzes & l'Impératrice; de sorte que cette prédication ne servit qu'à faire répandre du sang, & il ne restoit plus aucun Chrétien à la Chine lors de la conquête des Tartares Mongols, qui favoriserent indistinctement tous les étrangers dont l'industrie pouvoit leur être utile, sans se soucier de la Religion qu'ils professoient. *Koublai-Kan* fixa même des familles Chrétiennes à Pekin, que le Patriarche de Bagdad d'un côté, & le Pape de l'autre érigerent en Archévêché. Mais *Koublai Kan* eut soin aussi d'ériger un Tribunal nommé *Tçoum-fousse*, dont les deux Métropolitains devoient dépendre. Lorsque les Chinois expulserent les Tartares Mongols, les Chrétiens essuyerent encore une persécution violente qui

les anéantit totalement: les plus sensés se sauverent en Tartarie, quelques-uns embrasserent la Religion des Bonzes, & les autres furent massacrés. En 1592 on ne trouvoit dans toute la Chine aucune trace de Christianisme, & quelques Missionnaires recommencerent alors à le prêcher: mais si on en excepte un fort petit nombre de Néophytes qui occupoient de grands emplois, ou qui possédoient de grandes richesses, tous les autres convertis n'ont jamais été que des personnes de la lie du peuple, dont les femmes mêmes sortoient & alloient à l'église; ce qui choqua tellement les honnêtes gens, qu'on regarda les Missionnaires comme des corrupteurs. Pour calmer à cet égard tous les soupçons des Chinois, quelques Jésuites s'aviserent de bâtir des églises séparées où les femmes seules pouvoient entrer. (*a*) Mais ce prétendu remede aigrit prodigieusement le mal, & le Gouverneur de *Ham-theou* fut si irrité en apprenant que des personnes du sexe se renfermoient dans une église avec deux ou trois hommes, qu'il fit raser ce temple jusqu'aux fondements, sans attendre les ordres de la Cour: car on sait qu'à la Chine les Gouverneurs agissent d'une maniere presque despotique dans leurs départements respectifs, & cela est si vrai, que les Chrétiens étoient quelquefois violemment persécutés dans quelques Provinces, & fortement protégés dans d'autres. Mais, malgré cette protection, on trouvoit un obstacle insurmontable aux progrès de leur doctrine dans la polygamie; car les Missionnaires exigeoient la répudiation, & ne vouloient laisser aux Néophytes qu'une épouse; mais ils n'ont jamais insisté sur l'affranchissement des esclaves; quoique la servitude personnelle soit plus contraire encore au Droit de la Nature que la pluralité

(*a*) *Gobien Histoire de la Chine. pag.* 24.

lité des femmes, qui n'eſt même qu'une conſéquence preſque néceſſaire de l'eſclavage dans les pays chauds. Là-deſſus on diſoit que les premiers Chrétiens n'avoient jamais exigé de tels ſacrifices, & que différentes Communautés religieuſes de l'Europe ont poſſédé des eſclaves pendant pluſieurs ſiecles de ſuite. Mais c'étoit-là un horrible abus, dont il ne faut jamais ſe prévaloir: car ce qui choque le Droit Naturel, choque à plus forte raiſon la Morale. Un Chinois ne pouvoit répudier ſes femmes qu'il avoit épouſées ſuivant les loix, & dont il avoit des enfants, ſans leur faire une injuſtice; mais il pouvoit à chaque inſtant affranchir ſes eſclaves. Ainſi la conduite des Miſſionnaires n'étoit qu'une perpétuelle contradiction. D'un autre côté, le Gouvernement de la Chine ne ſçut jamais quelles Religions il devoit permettre, ni quelles Religions il devoit exclure. On a reçu dans ce pays des Juifs, des Mahométans, des Lamas, des Parſis, des Manis, des Marrha, des Si-lipan, des Yeli Kaoven, (*a*) des Arméniens, des Bramines, des Neſtoriens, des Chrétiens Grecs, qui avoient une égliſe à Pekin, & enfin des Catholiques; mais ceux-ci ont eu eux ſeuls plus de perſécutions à eſſuyer que tous les autres enſemble, & on a fini par les exterminer. Le ſeul Empereur *Kan-hi* donna trois édits contradictoires: il défendit d'abord de prêcher; enſuite il le permit, & le défendit encore, ſans jamais avoir ſu en quoi la Religion Catholique conſiſtoit: & c'eſt un fait, que les Miſſionnaires n'ont point oſé lui montrer la Bible ni les Evangiles. On aſſure même, & je ſuis très-porté à le croire, qu'en 1692 ce Prince

(*a*) On ne connoît pas bien la Religion des Marrha & des Si-lipan; mais c'eſt peut être à tort qu'on les prend pour des Chrétiens.

Prince ne savoit point que les Européens ont conquis l'Amérique, les côtes de l'Afrique, les Isles Moluques & tant d'endroits de la Terre d'Asie. Qu'on s'imagine des hommes tels que les Tartares Mandhuis, qui viennent tout-à-coup s'emparer de la Chine, sans avoir aucune notion de l'Histoire, ni de la Géographie, & alors on ne sera pas étonné de ce que l'Empereur *Kan-hi* ait pu ignorer quelle avoit été la conduite des Chrétiens en Amérique. Et c'est parce qu'il ignoroit tout cela que le Mémoire offert à la Cour de Pékin, en 1717, fit sur l'esprit des Tartares une impression ineffaçable. On y représentoit les Chrétiens comme une troupe de conjurés qui alloient envahir l'Empire, ainsi qu'ils avoient envahi le Nouveau Monde. Ce projet n'étoit point réel: mais il parut très-possible aux Tartares, qui n'avoient point eux-mêmes quatre-vingts mille hommes de troupes effectives, lorsqu'ils entrerent dans Pékin: ils furent à la vérité favorisés par les Eunuques du Palais: mais la prise de Pékin n'étoit rien; puisqu'il leur restoit à conquérir toutes les Provinces Meridionales, & ils en firent la conquête très-rapidement. Il n'y a point dans l'intérieur de la Chine une seule ville qui pourroit résister pendant trois jours si on l'assiégeoit dans les formes, & l'Amiral Anson a prétendu qu'un vaisseau de soixante canons pourroit couler à fond toute une flotte Chinoise. Par-là on voit que celui qui avoit allarmé la Cour de Pékin au sujet des Néophytes & des Missionnaires, connoissoit bien la foiblesse de son propre pays, qui n'a échappé à la fureur de nos brigands d'Europe que par son extrême éloignement; & cet obstacle même disparoîtroit, si l'on pouvoit découvrir un passage par le Nord-Ouest. Les Princes qui ont succédé à *Kan-hi*, loin de tolérer le Christianisme, n'ont cessé jusqu'en 1766 de gêner de plus en plus les Européens & de prendre de

de plus en plus des précautions à leur égard; mais ils auroient rendu, sans le vouloir, un très grand service à l'Europe, s'ils avoient entiérement fermé leur port de Canton aux vaisseaux des cinq Nations qui y trafiquent.

Je finis ici cette Section, dans laquelle on a vu que jamais deux peuples n'eurent moins de ressemblance entr'eux par rapport à tout ce qui concerne la Religion, que les Egyptiens & les Chinois, si l'on en excepte l'immolation des victimes: mais l'immolation des victimes est un usage que les Voyageurs modernes ont trouvé répandu dans toutes les contrées où ils ont pénétré, hormis aux Indes & au Thibet, où le cas particulier de la transmigration des ames a dérogé à la regle générale. Les Savants n'ont jamais bien su comment tant de nations de l'ancien & du nouveau Continent ont pu se rencontrer dans une bizarrerie aussi opposée aux notions du sens commun que l'est celle d'égorger des animaux pour honorer les Dieux. Quelques-uns croient que l'immolation a commencé par les prisonniers faits à la guerre; mais il est manifeste que les premiers peuples ont imaginé dans la nature des Génies qui venoient goûter le sang, la chair, les entrailles ou la fumée des victimes qu'on brûloit: & comme tous les premiers peuples ont été chasseurs, & ensuite bergers, il est naturel qu'ils aient plutôt nourri les Dieux avec de la chair qu'avec des fruits sauvages, que les Manitous pouvoient aller chercher eux mêmes sur les arbres. Ceux, qui quitterent la vie nomadique ou pastorale pour se faire laboureurs, commencerent bientôt par offrir les prémices de leurs champs, & par nourrir aussi les Dieux avec des grains. Alors l'immolation des victimes auroit dû cesser: mais elle ne cessa point, & j'en ai dit la raison, qui consiste uniquement dans l'opiniâtreté avec laquelle les premieres nations civi-

lisées retinrent les pratiques religieuses de la vie sauvage. Voilà pourquoi on a trouvé à la Chine tant d'usages imaginés par les Scythes, & en Egypte tant d'usages imaginés par les Ethiopiens.

SECTION IX.

Du Gouvernement de l'Egypte.

Omnia post obitum fingit majora vetustas.

LES Anciens, qui parloient avec tant d'éloges des loix & de la police de l'Egypte, étoient dans une continuelle illusion, dont l'origine est très-aisée à découvrir; puisque nous voyons clairement que les Auteurs Grecs ont confondu les loix qu'on observoit en Egypte, avec celles qu'on n'y observoit pas & qui n'existoient que dans les livres. On avoit anciennement inséré dans le second volume de la collection Hermétique une infinité de maximes très sages, suivant lesquelles un Pharaon devoit se conduire pour régner avec douceur, & mériter les applaudissements du peuple. Mais il s'en faut de beaucoup que tous les Pharaons aient voulu s'acquitter des devoirs qu'on leur avoit prescrits dès la naissance de la Monarchie: car il a paru parmi eux des Princes fainéants, voluptueux, imbéciles, & enfin des Tyrans détestables, qui n'observoient que de vaines cérémonies & foulaient réellement l'équité aux pieds. C'est ainsi que tous ces mauvais Rois de la Judée faisoient avec beaucoup d'exactitude les ablutions légales, & ne mangeoient jamais

jamais à leur table des viandes prohibées par le régime Mosaïque ; mais le peuple n'en étoit pas moins écrasé par les exactions & le brigandage des impôts.

C'est aussi une erreur de croire que le Droit Romain ait été originairement puisé dans la Jurisprudence de l'Egypte, comme Ammien Marcellin l'insinue: car il est fort aisé de s'appercevoir que les Décemvirs rejetterent à Rome la seule loi Egyptienne, qui auroit pu convenir à une République: je parle de la constitution relative aux débiteurs, sur la personne desquels un créancier ne pouvoit exercer la moindre violence: cette loi étoit sage & modérée; mais celle des Décemvirs étoit barbare & atroce. Enfin, on ne trouvoit dans les Douze Tables, qui sont le fondement du Droit Romain, aucune trace de la Jurisprudence de l'Egypte, que Solon lui-même ne connoissoit que vaguement; puisqu'il réforma la ville d'Athénes, & abrogea quelques réglements de Dracon avant que de partir pour Saïs, où il paroît avoir commercé.

Quelques loix Egyptiennes n'ont pas besoin d'être analysées: car leur simplicité est telle, que toutes les interprétations deviennent inutiles; mais il n'en est pas ainsi de la loi qui concernoit les voleurs, & qu'on sait être si compliquée qu'aucun Philosophe n'a pu en concevoir le sens ni en découvrir le but, parce que l'Historien Diodore & l'ancien Jurisconsulte Ariston se contredisent dans l'exposition qu'ils en ont faite.

Suivant Diodore, les voleurs de l'Egypte devoient se faire inscrire, & quand on réclamoit la chose volée, ils la restituoient à la quatriéme partie près, que le Législateur leur adjugeoit, soit pour les récompenser de leur adresse, soit pour punir la négligence de ceux qui s'étoient laissés voler. Diodore, en parlant de la sorte, auroit dû s'appercevoir que cette prétendue loi laissoit subsister beau-

coup de cas particuliers, qui devoient être nécessairement décidés par une autre, dont il ne fait pas la moindre mention.

Je me souviens d'avoir lu, dit Aulu-Gelle, *dans un Ouvrage du Jurisconsulte Ariston, que chez les Egyptiens, qui ont témoigné tant de sagacité en étudiant la Nature, & tant de pénétration en inventant les Arts, tous les vols étoient licites & impunis.* (*a*).

Il suffit de réfléchir à des institutions si bizarres, pour se convaincre qu'elles n'ont pu subsister dans une même société; mais bien entre des peuples différents; & les Auteurs, qui en ont parlé étoient assurément mal instruits, puisqu'ils ne sont d'accord ni entre eux, ni avec eux-mêmes.

Ce qu'on a pris pour une loi Egyptienne n'est qu'un concordat ou un traité fait avec les Arabes, auxquels on ne pouvoit défendre le vol & le brigandage, qu'ils font par besoin, & qu'ils font encore par le défaut de leur Droit public; de sorte qu'on rachetoit d'entre leurs mains les effets qui ne leur étoient quelquefois d'aucune utilité, comme cela se pratique encore de nos jours. Les Bédouins revendent fort souvent pour la centiéme partie de la valeur, des perles & des pierreries dont ils s'emparent en dépouillant une Caravane; & ils seroient heureux de pouvoir toujours avoir la quatriéme partie en argent des denrées qu'ils volent en nature, sous de vains prétextes, qu'un Voyageur moderne a eu grand

---

(*a*) *Id etiam memini legere me in libro Aristonis Jureconsulti, haud quaquam indocti viri, apud veteres Ægyptios, quod genus longinum constat & in Artibus reperiendis solertes exstitisse, & in cognitione rerum indaganda sagaces, furta omnia fuisse licita & impunita.* NOCT. ATT. Lib. XI. Cap. 18.

grand tort de vouloir justifier, en soutenant que les déserts de l'Arabie pétrée appartiennent de droit aux Bédouins; comme si nous ne savions pas qu'ils commettent de tels forfaits très-loin de leurs déserts, & sur des territoires dont ils n'ont jamais été réellement en possession, & où ils ne peuvent, par conséquent, exiger aucun tribut des passants.

Sous les Rois pasteurs les Arabes se répandirent par troupes dans toute l'Egypte, & il étoit absolument nécessaire de convenir avec eux de quelque maniere que ce fût, par rapport aux captures qu'ils faisoient de temps en temps. Et je crois qu'on rachetoit également les larcins d'entre les mains des Juifs: car il seroit bien surprenant que des hommes tels que les Juifs n'eussent volé qu'une seule fois en Egypte; & surtout lorsqu'ils y furent publiquement protégés sous le régne des Usurpateurs, qui favorisoient les bergers, & qui opprimoient les laboureurs, afin de choquer toutes les institutions du peuple conquis.

On conçoit maintenant à peu près ce que Diodore de Sicile a voulu dire; on n'inscrivoit pas le nom des voleurs dans un registre, mais on s'adressoit à l'*Emir* ou au *Scheic* des Arabes, qui connoissoit lui-même ses sujets, & il leur faisoit rendre ce qu'ils avoient pris, au moyen de la compensation qui étoit stipulée. (*a*)

Nous ne savons pas si sous la domination des Persans, lorsqu'il se forma une République entiere de

(*a*) Si l'esprit de la loi Egyptienne eût été tel que Diodore se l'est imaginée, on auroit dû faire encore, comme je l'ai dit, des réglements particuliers par rapport à ceux qui voloient sans s'être fait inscrire, & par rapport à ceux qui, quoiqu'inscrits, ne restituoient point exactement ce qu'ils avoient pris.

de voleurs dans un endroit du *Delta*, on obſerva à leur égard la même conduite qu'on avoit tenue avec les Bédouins ; mais cela eſt très-probable, & il faudroit bien ſe réſoudre à un tel ſacrifice partout où des brigands ſeroient parvenus à ſe fortifier au point qu'on ne pût ni les expulſer ni les détruire. Or les marais, qu'ils avoient occupés près de la bouche Héracleotique, étoient impraticables, & jamais les Perſans & les Grecs ne furent en état de les en chaſſer : car les barques, qui leur ſervoient de maiſons, alloient à la moindre allarme ſe cacher très-loin dans les joncs.

L'extrême rigueur des loix à l'égard de ceux qui ſubſiſtoient en Egypte par des moyens mal honnêtes, prouve qu'on y étoit fort éloigné de tolérer le vol ou la mendicité parmi les Indigenes, qui n'étoient ni des Arabes, ni des Juifs ; & le ſens commun a ſuffi pour apprendre aux hommes que, dans une ſociété bien policée, il ne faut jamais permettre que des ſujets robuſtes embraſſent la vie des mendiants, que Platon craignoit tellement dans une République, qu'il employe juſqu'au miniſtere de trois Magiſtrats différents pour les éloigner d'abord des marchés, enſuite des villes, & enfin du territoire de l'Etat. (*a*) Si ce Philoſophe pouvoit reſſuſciter & voir tous ces Ordres monaſtiques qui ne vivent que d'aumônes, il croiroit qu'il eſt ſurvenu un affoibliſſement dans l'eſprit humain.

Les Auteurs Grecs ont prétendu qu'il y a eu en Egypte cinq ou ſix Légiſlateurs différents, parmi leſquels ils comptent même *Amaſis*, dont le régne précéda de quelques années la chûte de la Monarchie ; mais il paroît que utotes les loix générales étoient

(*a*) *De Legibus Dial. XI.*

étoient beaucoup plus anciennes que les Grecs ne l'ont cru; & ce qu'ils en disent ne peut provenir que de la rigueur plus ou moins grande avec laquelle on les a observées sous de certains Princes, dont le nom n'est pas exactement connu. Le Pharaon *Bocchoris*, dont Diodore a fait un Législateur très-célebre, ne se trouve pas dans Hérodote, qui n'avoit pas même ouï parler de ce Prince. Par-là il est arrivé que nous ne savons point dans quel ordre chronologique les loix de l'Egypte doivent être rangées, & cependant cela est d'une grande importance pour voir le veritable développement de la législation; quoique Nicolaï n'y paroisse avoir eu aucun égard, non plus que Casal. (*a*)

On veut, par exemple, que *Sabaccon* ait aboli, dans tous les cas, la peine de mort, sous prétexte qu'il suffisoit d'appliquer les coupables aux travaux publics, ce qui rendoit leur supplice moins dur, mais plus long; moins frappant, mais plus utile. Cependant longtemps après, c'est-à-dire sous le regne d'*Amasis*, on employa la peine de mort contre ceux, qui ne subsistant ni de leurs revenus ni de leur travail, vivoient de cette espece d'industrie qui est commune aux mendiants & aux fripons. Si tout cela étoit vrai, il faudroit convenir qu'il y a eu une variation étrange dans la Jurisprudence de l'Egypte, & qu'elle n'a jamais été fixée par des décrets immuables. Mais on se trompe, lorsqu'on prête à *Sabaccon* un caractere doux & généreux: c'étoit de l'aveu de

(*a*) On a de Nicolaï un Traité intitulé de *Ægyptiorum synedris & Legibus insignioribus*; mais il y regne beaucoup de confusion. Et cet homme n'a bien approfondi l'esprit d'aucune loi: aussi son ouvrage est-il encore moins connu que celui de Casal, qui rapporte au moins quelques monuments singuliers.

de tous les Historiens un Usurpateur ; & s'il n'est pas absolument vrai qu'il ait fait brûler vif le Pharaon *Bocchoris*, au moins tua-t-il *Necco*, le pere de *Psammétique*; & il eût fait mourir *Psammétique* lui-même, s'il ne s'étoit sauvé en Syrie. Tant de forfaits & de violences prouvent assez que ce *Sabaccon* n'étoit point l'homme le plus modéré de son siécle; aussi ne pensa-t-il jamais, comme Strabon l'insinue, à condamner les coupables aux travaux publics : il leur faisoit couper le nez, & les chassoit de l'Egypte ; de sorte que c'est sous son régne que doit avoir été formé l'établissement de Rhinocolure ou des hommes au nez tronqué; quoique j'aye toujours pris ce fait pour une fable: & le terme de Rhinocolure paroit avoir été appliqué à un enfoncement de la Côte, qu'on peut voir sur la Carte, & où quelque promontoire s'étoit vraisemblablement éboulé ; car les Orientaux, comme les Arabes, appellent en Géographie *Ras* ou Nez ce que nous appellons d'après les Italiens un Cap.

Au reste, ceux qui ont loué cette Princesse, qui ne fit sous son régne mourir aucun coupable & qui en mutila un nombre prodigieux, loueront peut-être aussi *Sabaccon*. Mais c'étoit, comme nous l'avons dit, un Usurpateur d'un génie féroce, qui ne fit qu'une seule bonne action, en abdiquant la couronne, & en retournant en Ethiopie d'où il étoit venu. Cependant ce n'est pas lui qui inventa les mutilations: car les loix du pays les avoient prescrites depuis longtemps pour différentes especes de délits. Et on croit avoir reconnu en cela une singuliere conformité entre les Egyptiens & les Chinois; mais l'amputation des jambes jusqu'à l'inflexion du genou, supplice jadis très-usité à la Chine, n'a pas même été connue en Egypte, où l'on coupoit d'autres membres, comme la langue, les mains, le nez, & suivant quelques Auteurs, les parties

parties mêmes de la génération. Là-deſſus on ne repétera pas tout ce qui a été dit pour démontrer juſqu'à l'évidence que telle n'a jamais été l'origine des Eunuques du Palais: car cette eſpece d'eſclavage a commencé par les enfants avant qu'ils fuſſent en état de mériter de ſi grands châtiments.

Pluſieurs peuples de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie, ont fait uſage de mutilations plus ou moins difficiles à cacher, plus ou moins difficiles à guérir, pour punir de certains crimes, qui, ſuivant leur maniere de penſer, n'étoient pas des crimes capitaux. Ainſi on ne ſauroit à cet égard découvrir aucun rapport entre les Egyptiens & les Chinois, qui dès l'origine de leur Empire ont permis aux coupables de ſe racheter dans de certains cas à prix d'argent, & ce premier abus en a introduit un autre, c'eſt-à-dire qu'à la Chine on trouve des hommes aſſez avares ou aſſez pauvres pour porter la cangue & recevoir une baſtonnade à la place du criminel, qui les paye pour cela. Le juge veut faire une exécution, & il lui faut un patient: or il prend celui qui ſe préſente. On n'a jamais pu en Egypte ſe racheter à prix d'argent d'une peine inflictive, décernée par la loi, & bien moins ſubſtituer ſous la main de l'exécuteur des miſerables à d'autres, par une fraude ſi ſinguliere que les Chinois ſont peut-être les ſeuls hommes au monde, qui vendent & qui achetent des ſupplices. D'où il réſulte, comme l'obſerve M. Salmon, qu'on pervertit quelquefois chez eux les premieres notions de la juſtice en laiſſant ſubſiſter toutes les formalités. (*a*)

Quand

(*a*) *Etat préſent de la Cline. Tom. I. pag* 159.
Le Pere le Comte dit qu'on trouve dans tous les Tribunaux des hommes qui ſe louent pour recevoir le châtiment à la place du coupable. Le Juge doit être avant tout corrompu.

Quand on voit au temps du Bas-Empire les amendes pécuniaires, infligées dans tant de cas qu'on ne sauroit les compter, alors on se persuade sans peine que cela désigne un mauvais Gouvernement, comme les compositions à prix d'argent, si fréquentes dans les Codes des Barbares, désignent une mauvaise Jurisprudence. Les Egyptiens n'ont fait usage des amendes pécuniaires que dans une seule circonstance; c'est-à-dire par rapport à ceux qui tuoient inconsidérément des animaux sacrés, que la loi avoit pris sous sa protection: mais c'étoit dans tous les cas un crime capital de tuer des Ibis & des Vautours, qu'on sait être aussi privilégiés à Londres, & dont l'Egypte retiroit plus d'avantages que des autres oiseaux & des autres quadrupedes ensemble. Si quelques nations, comme les Thraces & les anciens Grecs, n'eussent infligé des peines semblables aux meurtriers des Cigognes & des Bœufs, la conduite des Egyptiens seroit sans exemple. . Et malgré l'autorité des exemples on ne peut entiérement l'excuser. Lorsqu'il s'agit d'un abus très-léger en apparence, mais qui intéresse plus ou moins le bien public; alors le Législateur a mille moyens pour punir le coupable, sans recourir à des supplices ou à des peines arbitraires: ainsi la loi de Toscane qui réservoit des peines arbitraires pour ceux qui tailloient leurs propres abeilles avec le souffre, ne valoit rien; & l'expérience a prouvé qu'on n'a pu par-là arrêter les progrès d'une méthode pernicieuse dans tous les pays.

Nous parlons ici de l'abus que le propriétaire peut faire de la chose même qu'il possede, ou chaque particulier de la chose publique: car nous ne prétendons pas parler de ces loix vraiment atroces, qui subsistent dans tant d'endroits de l'Europe par rapport à la chasse, & où la mort d'un chevreuil entraîne la mort d'un homme & l'infamie d'une famille: cette barbarie vient d'un peuple qui vivoit jadis en grande partie de gibier, & qui auroit dû réfor-

former ſa juriſprudence, lorsqu'il commença à cultiver régulièrement la terre.

Quoique les Egyptiens euſſent des loix extrêmement ſéveres contre tous les crimes de faux, quoiqu'ils euſſent imaginé au fond du Purgatoire ou de leur *Amenthès*, autant de différents Génies vengeurs qu'il y a de différentes eſpeces de délits ſur la Terre, (*a*) ils ont été accuſés de commercer d'une maniere très-frauduleuſe; mais cette imputation ne leur a jamais été faite que par les Grecs, mille fois plus décriés encore, & dont la mauvaiſe foi a donné lieu à un proverbe, qui ne finira plus parmi les hommes.

Il a été un temps, dit Strabon, où l'Egypte s'opiniâtroit à ne point ouvrir ſes ports aux navires de la Grece & de la Thrace; & c'eſt alors, ajoute-t-il, que les Grecs remplirent le monde de calomnies contre le Gouvernement des Pharaons, qui contents des productions de leur terre, ne vouloient ni prendre ni donner. Mais Platon, qui avoit vraiſemblablement commercé lui-même en Egypte, fait d'abord ſentir qu'il eſt néceſſaire qu'un peuple ſoit inſtruit dans l'Arithmétique, & enſuite, après quelques lieux communs, il inſinue adroitement que les Phéniciens & les Egyptiens avoient abuſé des connoiſſances qu'ils poſſédoient dans l'art de calculer & de meſurer. Indépendamment de cette ſubtilité de pratique, on croit avoir obſervé que pluſieurs peuples de l'Aſie méridionale & de l'Afrique ont un extrême penchant pour l'uſure, les contrats équivoques, les monopoles & cette eſpece de fourberie qui caractériſe en Europe les Juifs, qu'on ſait avoir donné une gran-

(*a*) Il ſe peut que c'eſt-là l'origine de cette grande diverſité de tourments qu'on employoit dans l'Enfer des Grecs & dans celui des Romains.

grande extenſion aux préceptes du Deutéronome, qui, dans bien des cas, eſt plus conforme à l'ancien Droit Nomadique qu'à la Juriſprudence de l'Egypte, à laquelle Moïſe ne s'aſſujettit pas toujours; parce qu'il dût reſpecter de certains uſages déja établis parmi les Hébreux avant qu'ils fuſſent réduits à la condition des Hélotes; & ces uſages étoient à peu près les mêmes que ceux des Arabes, qui ont toujours été fameux à cauſe du vice de leurs loix, & à cauſe de la ſingularité de leurs crimes, dont quelques-uns, comme le *Scopelisme*, pourroient faire deſerter toute une Province. (*a*)

On avoit bien imaginé en Egypte des réglements pour réprimer l'uſure & arrêter la pourſuite violente des uſuriers; mais la grandeur du mal ſe voit par le remede même. Chez les peuples, qui commercent beaucoup avec eux-mêmes & très-peu avec les étrangers, les marchands ne peuvent faire que de petits profits ſur les denrées; & voilà pourquoi ils cherchent à en faire de gros ſur l'argent; ce qui introduit néceſſairement l'uſure, & cette uſure augmenteroit encore en cas que l'argent ne fût pas monnoyé: or on verra dans l'inſtant qu'il n'étoit point monnoyé chez les Egyptiens, qui dans l'Antiquité ne firent qu'un grand commerce intérieur: ils n'avoient pas un ſeul navire ſur la Mer, & le Nil étoit couvert d'une multitude innombrable de barques, dont quelques-unes n'étoient faites que de terre cuite: car comme le défaut du bois y a toujours été ex-

(*a*) Le crime du *Scopeliſme* conſiſte à mettre quelques pierres au milieu d'un champ, pour annoncer que le premier qui entreprendra de le labourer, ſera poignardé. Il eſt dit dans le Digeſte que ce crime eſt particulier aux Arabes, & il réſulte de leur mauvais Droit Civil ſur le meurtre & les vengeurs du ſang.

extrême, on y avoit eu recours à une industrie qui l'est aussi. (*a*)

Nous ne savons pas quelles furent les révolutions que ce commerce essuya de temps en temps; mais l'Agriculture paroit toujours avoir été très-florissante. Dans ce pays les terres n'exigent presque d'autre dépense que celle de la semence, & quelques sortes de grains comme le *Dourra* ou le Millet s'y multiplient extrêmement, & à peu près comme l'*Orinthis* en Ethiopie: le labour est partout fort aisé, de même que l'arrosage, lorsqu'on employe de bonnes machines telles que les roues à chapelets, que Diodore paroit avoir confondues avec la vis d'Archimede, qui alla, dit-il, enseigner cette découverte aux Egyptiens, qu'on sait avoir arrosé leurs champs une infinité de siécles avant la naissance d'Archimede, dont la vis est une chose inconnue aujourd'hui depuis le Caire jusqu'à la Cataracte du Nil. De tout ceci il résulte que les cultivateurs de l'Egypte ont pu assez aisément se remettre, lorsqu'ils avoient essuyé quelque persécution sous des Tyrans, qui commencerent par haïr les loix, & ensuite les hommes. Dans nos climats, au contraire, les laboureurs doivent faire bien plus de dépenses: il leur faut plus d'instruments, plus de bras, plus de bétail; de sorte que quand ils sont à demi ruinés par les impôts, ils ne peuvent plus se remettre par les récoltes: car il est physiquement démontré, que les terres rapportent toujours moins à mesure que la pauvreté du cultivateur augmente:

(*a*) Ces nacelles étoient la plus petite espece des *phaseles*, nommés en Egyptien *barri*: elles alloient à la voile & à la rame.

Parvula fictilibus solitum dare vela phaselis,
Et brevibus picta remis incumbere testa.

JUVENAL.

mente: les labours réitérés coûtent beaucoup, de même que les engrais; mais ces articles si importants relativement à notre Agriculture ne se comptent presque point en Egypte. Et voilà pourquoi cette contrée a résisté plus longtemps que les autres contre le Gouvernement destructif des Turcs; & voilà encore pourquoi il seroit possible de la rétablir dans le laps d'un siécle, tandis que la Grece ne sauroit être rétablie en trois cents ans.

Quoique nous n'aions que des notions très-confuses sur l'ancien partage des terres de l'Egypte, nous savons cependant avec quelque certitude que les portions militaires, dont quelques-unes étoient de 12 arures, plus petites que l'arpent de France, passoient des peres aux fils, & non pas des peres aux filles. De-là il s'ensuit que les Grecs n'ont su ce qu'ils disoient, lorsqu'ils ont prétendu que, suivant la Jurisprudence des Egyptiens, on obligeoit, dans tous les cas, les filles à nourrir leurs parents âgés ou infirmes; tandis qu'on en dispensoit les garçons. Il ne s'agissoit pas du tout de l'obligation de nourrir les parents, mais du devoir de les soigner. Et il est naturel que le Législateur eût choisi les filles, puisque les freres pouvoient être absents pendant plusieurs mois de suite dans les familles militaires & sacerdotales. Les soldats devoient faire alternativement une année de service à la garde extérieure du Palais, & alors ils n'étoient point chez eux: les Prêtres alloient de temps en temps à Thebes pour les affaires de Justice, ou bien les fonctions de leur ministere les empêchoient de veiller à tout ce qui se passoit dans le sein de leur famille. Il ne s'agit point de répéter ici ce qui a été dit en particulier de la condition des femmes de l'Egypte, ni des loix relatives à la polygamie & aux degrés qui empêchoient le mariage: car on a suffisamment prouvé que l'union du frere & de la sœur n'a eu lieu que depuis la mort d'Alexandre: aussi tous les Auteurs, qui en parlent,

lent, comme Diodore, Philon, Séneque & Pauſanias, ſont-ils des Auteurs, pour ainſi dire, nouveaux en comparaiſon des anciens Egyptiens. Au reſte, Philon eſt le ſeul qui prétende que ces ſortes de mariages pouvoient ſe contracter même entre le frere & la ſœur jumelle. (*a*) Par-là on voit que ce Juif s'eſt imaginé que les Jumeaux ſont dans un degré de parenté plus étroit que les freres & les ſœurs nés ſucceſſivement: mais c'eſt une pure chimere de ſa part, & il eût été abſurde de permettre à tous les Grecs d'Alexandrie l'union au premier degré dans la ligne collatérale, hormis au jumeau avec la jumelle, qui n'ont rien qui les diſtingue des autres enfans d'un même pere & d'une même mere; ſinon que l'un eſt quelquefois plus foible que l'autre: & encore cela n'arrive-t-il pas toujours, parce que la Nature ne connoît point à cet égard de regle. Cependant ſi la dégénération réſultoit des accouplements inceſtueux; ce ſeroit ſurtout entre les jumeaux & les jumelles que cet effet devroit être ſenſible; quoique les animaux, ſur leſquels on a fait des expériences, ſoient rarement dans le cas d'en produire.

Au reſte, les Auteurs de l'Antiquité n'auroient point donné des eloges outrés aux Légiſlateurs de l'Egypte, s'ils avoient pu voir les défauts de leur propre Légiſlation. Je parle ici de l'eſclavage perſonnel, qui exige néceſſairement tant de mauvaiſes loix que

(*a*) *De ſpec. Leg.* 6. 7.

Selden a cru que le mariage entre le frere & la ſœur avoit commencé ſeulement en Egypte au temps des Perſans; mais c'eſt une erreur. L'inceſte de Cambyſe ne concernoit pas les loix des Egyptiens. Et Séneque fait aſſez entendre que c'eſt dans Alexandrie ſeule qu'on épouſoit ſa ſœur.

que les bonnes même en sont corrompues: car enfin une telle injustice ne peut être soutenue que par plusieurs autres. Il faut établir comme une éternelle vérité & un principe immuable, que l'esclavage est contraire au Droit naturel, & juger ensuite les Législateurs qui l'ont autorisé & affermi par les mêmes sanctions, dont ils auroient dû se prévaloir pour l'abolir. On avoit ôté à tous les Egyptiens le pouvoir de tuer leurs esclaves: or il ne s'agissoit que de tirer quelques conséquences de cette loi même pour ouvrir les yeux, & pour sortir de l'étrange contradiction où l'on etoit tombé.

Comme la liberté & la vie sont réellement inséparables, le maître conservoit toujours le droit de mort, que la loi ne lui ôtoit qu'en apparence. Le nombre de ceux qui poignardent ou égorgent subitement leurs esclaves, a été dans tous les siécles très-petit: le nombre de ceux qui les font mourir lentement à force de travail, a été dans tous les siécles très-grand. Après cela on conçoit que celui, qui est maître de la liberté, est aussi maître de la vie: le Législateur ne peut lui défendre qu'une certaine maniere de tuer l'esclave, & il conserve mille manieres de le faire périr. Et voilà en quoi consiste la contradiction.

Dans presque tous les cas relatifs à l'ingénuité, le Droit Egyptien étoit opposé au Droit Romain, dont on connoit l'axiome abominable sur les enfants qui suivent la condition du ventre; mais ils ne la suivoient point en Egypte, & on en trouve la raison dans la polygamie: car partout où elle est établie, les enfants doivent suivre la condition du pere; & jamais celle de la mere. Aucun peuple n'eut sur la servitude des maximes plus désespérantes que les Romains, comme on le voit par le Sénatus-consulte Claudien, qui réduisoit en un état aussi cruel que la mort la femme convaincue d'avoir entretenu un commerce avec l'un ou l'autre de ses esclaves: car ce com-

commerce lui faiſoit perdre la liberté, & cette perte équivaloit à celle de la vie.

Nous voyons diſtinctement qu'il y a eu jadis en Egypte differentes eſpeces de ſervitude; puiſqu'on y trouve des eſclaves, qui ſervoient dans les maiſons, & d'autres qui n'y ſervoient pas; & qu'on comparera, ſi l'on veut, à des ſerfs attachés aux travaux, ou à ces hommes dont je parlerai dans l'inſtant. Comme c'étoient pour la plupart des étrangers qu'on avoit pris ou achetés, il falloit bien les faire habiter à part auſſi longtemps qu'ils perſiſtoient dans leur propre Religion, qui les rendoit impurs: & voilà pourquoi on ne pouvoit les admettre dans l'intérieur des maiſons pour le ſervice domeſtique; car ils y euſſent tout ſouillé. Cette inſtitution étoit par ſa nature très-vicieuſe, & il a fallu faire encore bien des mauvaiſes loix pour prévenir les révoltes parmi ces eſclaves, qui n'étant pas continuellement ſous les yeux des maîtres, pouvoient d'autant plus aiſément conſpirer. Et il eſt croyable que c'eſt-là la ſource de tous ces réglements extraordinaires pour prévenir le meurtre, & on voit par l'action même de Moïſe, que ces réglements n'étoient pas faits ſans raiſon, quoiqu'aucun peuple de la Terre n'en ait eu de ſemblables. Ailleurs c'eſt une lâcheté de ne point aller au ſecours d'un homme tombé entre les mains des aſſaſſins: en Egypte c'étoit un crime capital. (*a*) Mais il faut dire auſſi que cette loi pouvoit être ſi aiſément éludée, qu'on a dû la regarder comme non-exiſtente: car rien n'étoit plus aiſé que d'alléguer mille prétextes pour prouver l'impoſſibilité de ſecourir un malheureux déja ſurpris par des brigands.

Auſſi

(*a*) Héliodore paroît inſinuer que cette loi ſubſiſtoit auſſi chez les Ethiopiens, & qu'elle concernoit même les enfants qu'on trouvoit expoſés.

Aussi le Législateur avoit-il senti la plupart de ces inconvénients ; & il vouloit tout au moins qu'on vînt accuser les aggresseurs sous peine de jeûner trois jours en prison & de recevoir un certain nombre de coups ; mais il paroît que cette loi fut abrogée sous les Ptolémées, qui confierent la réduction de leur Code à Démétrius de Phalere, qu'on sait avoir travaillé pour des monstres.

On observe ordinairement comme une chose bizarre, que les Egyptiens aient eu des Médecins particuliers pour différentes maladies, & même pour les maladies des dents, auxquelles ils étoient sujets, parce qu'ils mâchoient les cannes à sucre vertes : tandis qu'il n'y avoit point dans tout leur pays un seul Avocat, quoiqu'ils plaidassent par écrit, à ce que disent les Grecs. Mais si cela est vrai, il faut nécessairement que les Prêtres, qu'on trouvoit dans toutes les villes, aient dressé les requêtes & les répliques pour ceux qui ne pouvoient point les rédiger ; quoiqu'il paroisse en général que les Egyptiens savoient pour la plupart lire & écrire. (*a*) Quand on n'adopte point la mauvaise coutume de citer une foule d'Auteurs dans un Mémoire Juridique, ni d'y recourir à des raisonnements captieux, alors on peut expédier de tels écrits fort promptement, & il n'étoit point permis aux Egyptiens d'en faire paroître

(*a*) On voit que, suivant les loix de l'Egypte, c'étoit un grand avantage de savoir lire & écrire : aussi les artisans mêmes faisoient-ils instruire leurs enfants.

Les Loix Judaïques supposent également un usage très-fréquent de l'écriture, tant par rapport aux généalogies des Tribus, que par rapport aux contrâts, libelles de répudiation &c. Mais les Juifs négligerent beaucoup l'éducation, & je crois que dans les petites villes de la Judée les *Schoterim* étoient les seuls qui fussent lire & écrire.

plus de quatre dans le cours d'un procès. Les juges de leur côté ne consultoient qu'un recueil de dix volumes, dont ils savoient même la plus grande partie par cœur. (*a*) Les cas extraordinaires, qui n'étoient point énoncés dans ce Code, se décidoient à la pluralité des voix : & il conste par le monument encore existant de nos jours dans la Thébaïde, que le nombre des juges étoit impair : ainsi le Président ne tournoit l'image de la vérité d'un côté ou de l'autre, que quand les voix étoient également partagées ; car il seroit absurde qu'il eût décidé en faveur de ceux qui n'avoient pas obtenu cette égalité, puisqu'on seroit par-là retombé dans l'arbitraire d'où l'on vouloit sortir. La pluralité des suffrages entraînoit nécessairement l'image de la vérité dans tous les cas ; & par-là on terminoit l'action, où nous ne voyons jamais donner des coups de bâton aux plaideurs, suivant la méthode des Chinois, qui étouffent plus de procès qu'ils n'en décident ; parce que leur Gouvernement est despotique, & celui des Egyptiens étoit monarchique, comme on pourra, dans l'instant, le démontrer jusqu'à l'évidence.

Il paroît qu'on décidoit aussi chez les Egyptiens de certains cas par le serment, & il est remarquable qu'on ne trouve point un seul mot, dans leur Histoire, qui pourroit faire croire qu'ils aient employé la Question. Ce ne fut que sous la domination des Grecs & des Romains qu'on apprit par expérience, que la Question même étoit inutile pour arracher la vérité de leur bouche : car quand ils

(*a*) Diodore ne parle que de huit volumes, auxquels les juges avoient recours dans les procès ; mais il s'agit manifestement ici des dix volumes que les Prophetes devoient etudier.

vouloient être opiniâtres, ils l'étoient à l'excès. Ainsi la Torture, qui est une institution abominable chez tous les peuples où l'on en fait usage, eût été encore plus mauvaise en Egypte qu'ailleurs. Des hommes, dont le tempérament est mélancolique & sombre, perdent la sensibilité lorsque la douleur passe un certain degré: ils souffrent toujours moins à mesure que la convulsion augmente, & c'est peut-être par une raison physique que les Egyptiens ne croyoient pas à l'Enfer, mais seulement au Purgatoire. Comme on décidoit chez eux de certains cas par le serment, il falloit bien punir sévérement le parjure: aussi étoit-ce un crime capital de même que le meurtre, si l'on en excepte celui du pere qui tuoit son fils, dont il devoit tenir le corps entre ses bras pendant trois jours en présence du peuple; tandis que le parricide, au contraire, étoit puni par le plus cruel de tous les supplices dont on ait jamais fait usage dans ce pays. (*a*) Mais c'est encore sans raison qu'on a voulu trouver ici quelque conformité avec la coutume des Chinois; puisque la plupart des nations de l'Antiquité ont regardé le parricide comme un des plus grands délits; & il faut plaindre sincérement ceux, qui ont été assez barbares, assez injustes, pour châtier des crimes imaginaires, tels que l'Hérésie & le Sortilege, par des peines mille fois plus cruelles que celles qu'ils réservoient au citoyen dénaturé, qui avoit plongé un poignard dans le cœur de ses parents. D'un autre côté,

(*a*) Ce supplice consistoit à percer le corps du coupable avec des roseaux, & à le brûler dans des épines; ce qui n'a aucun rapport avec le supplice des Chinois, qui découpent un homme en dix mille morceaux, & qu'on ne croit pas avoir été en usage dans l'Antiquité comme il l'est aujourd'hui.

côté, les Egyptiens ont eu tort sans doute de ne laisser subsister aucun rapport entre la maniere dont ils vengeoient le meurtre du fils, & entre la maniere dont ils vengeoient le meurtre du pere. Quand la Nature a mis une relation manifeste d'une chose à une autre, il ne faut pas que le Legislateur entreprenne de l'ôter. Au reste on doit avouer que les Egyptiens ont eu des notions un peu moins défectueuses sur le pouvoir paternel que les Grecs, que les Romains, & surtout que les Chinois, qui paroissent avoir été & qui sont peut-être encore dans l'affreuse idée, qu'on ne doit point regarder les enfants comme des hommes, lorsqu'ils n'ont pas encore reçu la mammelle; & j'ai lu dans l'Ouvrage d'un Jurisconsulte, que cette opinion a régné également parmi les anciens Romains: (*a*) j'en ai cherché la cause, & je l'ai trouvée. L'infanticide pouvoit être commis par le pere seul, suivant le décret de Romulus; & il pouvoit être commis par le consentement du pere & de la mere. Or, c'est de-là que provient la barbare distinction entre les enfants qui avoient déja tetté, & ceux qui ne l'avoient point encore fait. Lorsque la mere donnoit une fois le sein, elle étoit censée vouloir conserver son fruit; de sorte que l'infanticide ne se commettoit point alors du consentement des deux parties. Ceux qui ont une si mauvaise Morale, ont nécessairement encore une plus mauvaise Physique, & le préjugé se fera établi que les enfants ne commencent à devenir hommes qu'en commençant à tetter.

Le respect que les Egyptiens avoient pour les vieil-

(*a*) *Gerd. Noodt de partus expositione & nece apud Veteres, Liber singularis.*

vieillards, leur a été commun avec les plus anciens peuples du Monde: car ce respect est le seul qu'on connoisse dans la vie sauvage, & c'est du crédit des vieillards dans la vie sauvage, qu'est né le Gouvernement civil, & non pas de l'autorité paternelle, qui n'a jamais pu s'étendre que sur une famille, & non sur une société. La Royauté est née du pouvoir des Caciques ou des Capitaines, que les vieillards avoient choisis pour commander la peuplade dans des expéditions lointaines où eux-mêmes ne pouvoient se trouver. Je crois avoir vu tout cela clairement, lorsque j'étudiai les Relations de l'Amérique, où l'origine des sociétés n'est point si obscure, parce qu'elle n'est point si éloignée.

Comme presque tous les anciens peuples de notre Continent ont donné beaucoup trop d'extension aux bornes du pouvoir paternel, il s'ensuit que, si le Gouvernement eût été fondé sur l'autorité des peres, & non sur celle des vieillards, il en eût résulté un véritable despotisme dans l'Etat comme dans chaque famille. Cependant cela n'est arrivé nulle part, & lorsque les Chinois prétendent que cela est arrivé chez eux, il est facile de s'appercevoir qu'ils sont dans une erreur grossiere. Quand il y avoit à la Chine cent & vingt Rois ou de grands Caciques, aucun n'osa se nommer le *Pere & la Mere de l'Etat*: mais quand les Empereurs à force de conquêtes & d'injustices eurent fait disparoître les Rois, alors ils prirent tous les titres qu'ils crurent leur convenir. Ainsi le cas des Chinois est le même que celui des Romains: quand ils eurent des *Peres de la Patrie*, ils n'eurent plus de liberté. Qu'on recherche tant qu'on voudra, dans les Dictionnaires & les langues de toutes les nations du Monde, on ne trouvera pas que jamais le terme de *Roi* ait eu quelque chose de commun avec le terme de *Pere*, sinon dans un sens figuré.

Le

Le Gouvernement de l'ancienne Egypte étoit véritablement Monarchique par la forme de sa constitution; puisqu'on y avoit fixé des bornes au pouvoir du Souverain, réglé l'ordre de la succession dans la famille Royale, & confié l'administration de la Justice à un corps particulier, dont le crédit pouvoit contrebalancer l'autorité des Pharaons, qui n'eurent jamais le droit de juger ou de prononcer dans une Cause civile. Les Juges faisoient même à leur installation un serment horrible, par lequel ils promettoient de ne pas obéir au Roi en cas qu'il leur ordonnât de porter une sentence injuste. Outre le College des Trente qui résidoient continuellement à Thebes, outre les Magistrats particuliers des villes qui prononçoient dans de certains cas, (*a*) les Provinces envoyoient de temps en temps des Députés, qui se réunissoient dans le Labyrinthe où l'on discutoit des affaires Etat, qu'on croit avoir été relatives aux finances: car Diodore assure que les Rois d'Egypte ne pouvoient taxer arbitrairement leurs sujets, comme cela est établi, ajoute-t-il, dans de certains Etats où l'on ne connoissoit point de plus grand fléau: ensuite il insinue que la Classe Sacerdotale avoit l'inspection sur les finances; ce qui

(*a*) Dans l'Antiquité, dit Orus Apollon, les Magistrats de l'Egypte jugeoient, & voyoient, ajoute-t-il, le Roi nu: *Regem nudum spectabat.* Il est difficile de savoir ce que cela signifie, & je doute que Mr. de Pauw, Chanoine d'Utrecht, ait bien compris tout le contenu du 39. Chapitre des Hiéroglyphiques, sur lesquels il a donné des Notes. Quand le Roi se rendoit dans une assemblée de juges, il devoit déposer son manteau ou l'habit de dessus nommé *Calasiris*, vraisemblablement pour témoigner qu'il ne jugeoit pas lui-même.

qui suppose que les Provinces devoient aussi donner leur consentement aux nouveaux impôts.

Maintenant nous voyons qu'on a été dans l'erreur en soutenant que les Anciens n'ont eu aucune idée d'un véritable gouvernement Monarchique. Si M. de Montesquieu n'en a pas trouvé des traces chez eux, c'est qu'il ne les a point cherchées où elles étoient: il s'arrête à considérer quelques Etats de l'ancienne Grece où les Rois prononçoient eux-mêmes dans les Causes civiles ; mais cet usage, qui choque les principes de la Monarchie, n'eut jamais lieu en Egypte. Je parle de ce qu'ont fait les Princes: je ne parle pas de ce qu'ont fait les Tyrans.

C'étoit une loi fondamentale dans ce pays que la Royauté & le Pontificat sont incompatibles. Le Souverain n'y pouvoit être Grand-Prêtre, ni le Grand Prêtre Souverain. (*a*) Quand on connoît l'esprit servile des nations qui habitent sous des climats ardents; quand on connoît ce que les hommes y osent, & ce que les hommes y souffrent, alors il paroit que les Egyptiens avoient agi assez sagement en opposant encore cette barriere au Despotisme, qui a surtout accablé les contrées de l'Asie où les Princes ont envahi le Sacerdoce, & celles où ils l'ont rendu amovible comme en Turquie & en Perse, où les Moustis & les Seidres ne sont pas plus assurés de conserver leur dignité que l'étoient les Grands-Prêtres chez les Juifs sur la fin de leur Monarchie, & lorsqu'on voyoit rarement un même homme persister pendant trois ans dans le Pontificat.

(*a*) Comme l'on montra à Hérodote les Statues de tous les Rois de l'Egypte, & celles de tous les Pontifes en particulier, cela prouve que jamais avant *Séthon* aucun Pontife ne fut Roi. Peut-être *Séthon* ne voulut-il pas abdiquer le Pontificat, lorsqu'il parvint au Trône.

cat. De tel esclaves ne sauroient protéger le peuple, puisqu'ils ne sauroient se protéger eux-mêmes: si leur sort ne dépendoit pas des caprices du Prince, il dépendroit des intrigues du Serrail. En Egypte, au contraire, les Pontifes ne furent jamais amovibles: cette dignité restoit dans leur famille, & le fils aîné succédoit toujours au pere, à peu près comme dans la famille d'Aaron chez les Hébreux avant qu'elle fût devenue le jouet des Despotes.

Cependant il arriva enfin en Egypte par un de ces événements dont nous ignorons les causes, que Séthon, qui occupoit le Sacerdoce par droit héréditaire, parvint encore au Trône. Les deux pouvoirs se trouvant alors réunis dans un même homme, l'Etat fut renversé au point qu'on ne put jamais plus le remettre dans son équilibre ordinaire. Les soldats se plaignoient de ce qu'on avoit confisqué quelques-unes de leurs terres: le peuple se plaignoit de ce que les soldats avoient trahi la Patrie dans un instant où les intérêts particuliers devoient céder à l'intérêt général. Au milieu de ces troubles, on choisit douze Gouverneurs, qui devoient régner conjointement, afin de diviser la masse du pouvoir qui s'étoit trop concentré. Mais cette constitution Oligarchique, que les Egyptiens imaginerent alors, ne pouvoit rétablir une Monarchie, puisqu'elle n'a jamais pu rétablir une République; quoiqu'on l'ait essayé tant de fois dans l'Antiquité. Aussi en résulta-t-il un véritable Despotisme, qui dura depuis *Psammétique* jusqu'à l'invasion de Cambyse, sous des Princes qui eurent tous à leur solde une foule de mercénaires, qu'on sait avoir été les instruments & les appuis du pouvoir absolu depuis que le Monde existe.

C'est à l'époque dont je viens de parler, qu'on fixera le changement sensible, qui se fit dans le caractere & la maniere de penser des Egyptiens, qui commencerent alors à haïr leurs Rois, & *Amasis*,

avec lequel ils s'étoient en apparence réconciliés, dut mettre une forte garnison Grecque dans Memphis, afin d'être en sûreté au centre de ses Etats contre les entreprises de ses sujets, qui avoient dans l'Antiquité porté leur amour envers les Pharaons jusqu'à l'excès: ils pardonnerent à ces Princes bien des vices, bien des foiblesses, & les laisserent même régner lorsqu'ils étoient aveugles, comme cela est arrivé plus d'une fois; parce que la cécité a toujours singuliérement affligé les habitants de l'Egypte. Il est surprenant que dans les autres Empires de l'Orient, où un aveugle pourroit fort bien régner, on ait décidé préciſément le contraire, comme en Perse, au Mogol, en Turquie. Et ce cas est tel que s'il arrivoit dans les Monarchies de l'Europe, les Jurisconsultes seroient peut-être embarrassés de le résoudre. Mais les Egyptiens se fondoient sur le droit d'aîneſſe, qui étoit parmi eux sacré & inviolable; de sorte qu'ils ne croyoient pas, qu'un enfant doive être privé de son patrimoine à cause d'une indisposition déja assez funeste par elle-même. Cela est très vrai & très-juste par rapport aux successions particulieres, qui n'imposent pas l'obligation de gouverner un peuple; & on auroit dû tout au moins donner des tuteurs aux Princes aveugles comme le fils de Séſoſtris, ensuite le Pharaon Anysis & quelques autres. Si l'on s'attachoit uniquement au récit d'Hérodote, il en résulteroit que la cécité du Pharaon Anysis en particulier peut avoir été la source d'un grand malheur: car ce fut sous son régne que les Ethiopiens envahirent l'Egypte. (*a*).

Lorsque

(*a*) On ne trouve pas le nom du Pharaon Anysis dans les Dynasties de Manéthon, parce que ce n'est point un nom patronimique, mais emprunté. On croit com-

Lorſque la famille régnante s'éteignoit, on procédoit à une élection, dont toutes les formalités ſont très-exactement décrites par Syneſius; mais les Soldats & les Prêtres étoient les ſeuls qui y euſſent voix active & paſſive, ſans qu'il ſoit fait la moindre mention du reſte du peuple, que Diodore prétend cependant avoir été auſſi noble que les tribus militaires & ſacerdotales; mais il faut néceſſairement en excepter ces hommes ſi déteſtés en Egypte qu'il ne leur étoit pas même permis d'entrer dans les Temples: j'ai déja beaucoup parlé d'eux; mais maintenant je crois avoir découvert que c'étoient des Africains d'origine étrangere, qui parloient entre eux la langue Punique, & que les Egyptiens avoient rendus à demi libres, à demi eſclaves, comme les Hilotes chez les Lacédémoniens, les Corynophores à Sycione, les Péneſtres en Theſſalie, les Clarotes en Crete, les Gymnites en différents endroits de la Grece, les Proſpelates en Arcadie, les Leleges en Carie, les Mariandins chez les Héracléotes, auxquels on peut joindre encore les Juifs, qui, après l'expulſion des Rois bergers, furent préciſément réduits en Egypte à la condition des Hilotes de Lacédémone, & de ces hommes que je prends pour des Africains Occidentaux. Auſſi Hérodote dit-il poſitivement qu'on parloit la langue Punique aux environs de la ville d'*Apis* & du lac de la Maréote parmi de certaines familles ſoumiſes à la domination des Egyptiens, (*a*) qui ne ſe mêlerent jamais

communément que Bchoris eſt le même homme qu'Anyſis. Au reſte, la cécité n'eſt point une maladie incurable en Egypte, & c'eſt à quoi le Légiſlateur peut avoir eu égard.

(*a*) La langue, dont il eſt ici queſtion, ne doit pas être confondue avec celle qu'on parloit à Carthage: c'étoit proprement l'idiome Libyque: comme les Egyp-

jamais par des mariages avec cette caste si abhorrée, laquelle finit suivant toutes les apparences par former la République des Voleurs ; & on ne sauroit point dire que les Juifs aient fini beaucoup mieux : car Strabon nous dépeint toute leur petite Monarchie comme un Etat dégénéré en une confédération de brigands. Il semble que les peuples, qui ont une fois été réduits à la servitude de la glebe, en contractent un très-mauvais caractere. Il s'est formé dans l'Amérique plusieurs sociétés de Négres échappés d'entre les mains des Planteurs ; mais on assure que tous ces peuples naissants ont de si mauvaises loix, une si mauvaise police, qu'il n'en résultera jamais que des Républiques de Voleurs ainsi que celle des Pauliſtes.

Comme le nombre des Soldats étoit en Egypte sans comparaison plus grand que celui des Prêtres du premier & du second ordre, on avoit égalé les suffrages, en donnant aux Prophétes une voix qui valoit cent voix militaires, & ainsi de suite jusqu'aux Zacores dans une diminution proportionelle ; de maniere que trois prêtres pouvoient contrebalancer le suffrage de cent & trente soldats. (*a*)

Quoiqu'on eût pris des mesures pour assurer la tranquillité dans ces moments de crise, où l'Etat sans

---

tiens étoient originaires de l'Ethiopie, ils ne comprenoient ni l'Arabe, ni le Libyen, ni le Phénicien, ni ce jargon que parloient les Juifs, & qui paroît avoir été un dialecte du Phénicien.

(*a*) *Prolatâ alicujus ex Candidatis nomine, Milites quidem manus tollunt, Comastæ verò & Zacori & Prophetæ calculos ferunt ; pauci aliqui ; sed quorum præcipua est eâ in re auctoritas, Prophetarum nempe ; calculus centum manus æquat, Comastarum viginti Zacororum decem.* Synſ. de ROVIDEN. pag. 94.

ſans Maitre flottoit entre les contendants; il y a bien de l'apparence que les intrigues des Candidats ont ſouvent troublé les élections; & on croit voir des traces ſenſibles de ce déſordre dans l'Hiſtoire des ſoixante & dix Pharaons, qui régnerent ſoixante & dix jours; ce qui provient de quelque confuſion, où différents Candidats s'arrogeoient la pluralité des voix: car il ne s'agit point ici, comme on l'a prétendu, d'une irruption de la part de l'ennemi, qui fit mourir en moins de trois mois tous les Gouverneurs de l'Egypte, qui ne furent jamais au nombre de 70; puiſqu'on voit par la conſtruction du Labyrinthe, où devoient s'aſſembler les députés des Préfectures, qu'avant la domination des Perſans l'Egypte n'étoit diviſée qu'en vingt-ſept Nomes. (*a*)

Dans les temps les plus reculés on conſacroit les Rois à Thebes; & enſuite cette ſinguliere cérémonie ſe fit à Memphis, où le Prince portoit le joug du Bœuf *Apis*, & un ſceptre fait comme la charrue Thébaine, dont on ſe ſert encore aujourd'hui pour labourer dans le Saïd & une partie de l'Arabie, ſuivant la figure qu'en a publiée depuis peu M. Nieubuhr. (*b*) Dans cet équipage on conduiſoit le nouveau

(*a*) C'eſt ainſi qu'on trouve ce nombre dans tous les exemplaires de Strabon; quoique, ſuivant moi, il n'y ait eu que douze grands Nomes & douze petits.

(*b*) *Scholiaſtes German. in Arat. p.* 120.

Le Scholiaſte d'Ariſtophane ſur la Comédie des Oiſeaux, dit que le Sceptre des Rois d'Egypte portoit à ſon ſommet la figure d'une Cicogne & de l'autre côté vers la poignée une figure d'Hippopotame. Mais il y avoit différentes eſpeces de Sceptres, à en juger par tout ce que les Anciens en diſent: cependant celui qui repréſentoit une charrue, étoit le plus commun, & les Rois le portoient ainſi que les Prêtres de l'Egypte & de l'Ethiopie.

veau Roi par un quartier de la ville ; & de-là il étoit introduit dans l'*adyton*, endroit qu'on doit regarder ici comme un souterrain : & je ne sais par quelle bizarre idée le P. Martin a supposé qu'il s'agissoit de la ville d'*Abydus*, qui étoit éloignée de quatre-vingt & trois lieues de Memphis. Il faut que cet homme se soit imaginé qu'il en étoit de l'Egypte comme de son pays, où les Rois vont de Paris à Rheims pour se faire sacrer.

Lorsqu'on avoit élu un Prince parmi les Candidats de la classe militaire, il passoit dès l'instant de son inauguration dans la classe sacerdotale ; ce qui exigeoit quelques cérémonies particulieres, & vraisemblablement aussi quelques serments. Au reste les Pharaons ne pouvoient, en aucun cas, se dispenser de jurer, comme on l'a dit, sur le Calendrier. Ils promettoient de ne pas faire intercaler un jour dans l'année vague, ce qui l'eût rendu fixe, ni d'y faire intercaler un mois, ce qui l'eût rendu lunaire & vicieuse. Or à cet égard ils ont tenu leur parole plus religieusement que par rapport à d'autres points bien plus intéressants.

Comme ceux qui parvenoient au Trône par la voix des soldats & des prêtres, ne donnoient jamais à la nouvelle Dynastie le nom de leur famille, mais le nom de la ville où ils étoient nés ; il n'est pas étonnant de voir dans l'Histoire une Dynastie singuliere de Pharaons Eléphantins, puisque cela ne provient que de l'élection où les suffrages s'étoient réunis en faveur d'un Candidat originaire d'Eléphantine. Ce fait est très-naturel, & cependant les Chronologistes n'ont pas voulu le comprendre ; de sorte qu'ils ont été obligés d'imaginer, dans cet islot qu'on nomme Eléphantine, un Royaume particulier, qui eût eu moins d'étendue qu'en a souvent en Europe une maison de campagne avec ses jardins & ses bosquets. La vallée de l'Egypte se rétrécit

ex-

extrêmement au-delà de la ville d'*Ombos* : ainſi quand on accorderoit encore à ce prétendu Royaume les terres qui ſont ſur les bords du Nil, cela n'eût jamais pu former un Etat indépendant ou des Rois d'Ethiopie, ou des Princes qui réſidoient à Thebes.

Aucun Auteur, avant le Chevalier Marsham, n'avoit dit qu'il y a eu jadis pluſieurs Royaumes à la fois en Egypte ; & je ſuis fâché que le Chevalier Marsham n'eût point reçu du Ciel autant de génie & de jugement qu'il avoit acquis d'érudition par l'étude. Il a été perſécuté par des fanatiques comme un incrédule, & jamais homme ne le fut moins ; puiſqu'il a cru que la Monarchie de l'Egypte avoit commencé en l'année qui ſuivit immédiatement le Déluge univerſel ; ce qui ſuppoſe, comme on voit, un défaut manifeſte de jugement & une crédulité ſans bornes. Tout ce qu'il ajoute au ſujet de *Cham*, qui fut, ſuivant lui, le premier Roi des Egyptiens, n'eſt qu'un amas de chimeres plus dignes d'un Rabbin que d'un Chronologiſte Anglois. On n'avoit jamais dans la haute Antiquité ouï parler ni de *Cham*, ni de *Meſtraïm* en Egypte, pays qui a pris ſon nom du terme *Kypt*, comme cela eſt hors de doute, & de Hoorn a même cru que cette appellation lui étoit commune avec une partie de l'Ethiopie. (*a*)

Il ne faut jamais faire uſage, dans l'Hiſtoire, des traditions Rabbiniques, dont malheureuſement trop d'Ecrivains ſe ſont occupés ; ce qui a retardé au-

de-

(*a*) Bochart a dit bien des injures à de Hoorn au ſujet des Ethiopiens ; mais cela n'étoit point néceſſaire. Quoique les Grecs aient en quelque ſorte fabriqué ce mot d'*Æthiops* pour déſigner un peuple noir, la racine peut en être cachée dans celui de *Kopt* ou de *Kypt*.

de-là de ce qu'on pourroit le croire le progrès de nos connoissances.

Les Egyptiens exagéroient sans doute de temps en temps leur antiquité, & quand ils parloient de certains personnages qui avoient vêcu mille ans, cela prouve, dit Pline, que chez eux on a d'abord compté par lunaisons. (*a*) Mais en vérité cela ne le prouve en aucune maniere; car ces années attribuées à la vie d'un homme peuvent être des années de Dynastie ou de Tribu, suivant la façon de parler des Orientaux.

Qu'on suppose pour un instant que la Tribu de *Béni-Wassel* soit répandue maintenant sur les hauteurs de la Thébaïde depuis six siécles, alors les Arabes, qui ne tiennent aucun compte de l'existence des particuliers, diront que *Béni-Wassel* est âgé de six cents ans; parce qu'ils rapportent tout au fondateur ou à la souche dont ils sont issus, & dont ils portent sans cesse le nom, ce qui n'est pas si mal imaginé qu'on pourroit le croire, pour retenir à peu près l'époque de la formation d'une Tribu qui n'a pas d'archives. J'ignore si cet usage a jamais été établi parmi les Tartares, où il auroit pu avoir lieu à l'égard des Hordes libres: car celles qui sont soumises, ne conservent que la généalogie des Kans, dont les familles sont sujettes à s'éteindre.

Au reste, on n'a pas besoin des Dynasties de Manéthon pour prouver l'antiquité des Egyptiens; puisqu'elle est bien démontrée par les progrès qu'avoient faits chez eux les Arts dès les temps les plus reculés, &

(*a*) *Annum enim alii æstate unum determinabant & alterum hyeme..... Quidam Lunæ senio ut Ægyptii, itaque apud eos aliqui & singula annorum vixisse millia produntur.* Lib. VII. Cap. 48.

& à la conquête des Macédoniens on les trouva dans un état où il ne leur manquoit plus que le dernier degré de la perfection, qui ne consiste souvent que dans une élégance de la forme & une finesse de goût, que les Orientaux n'ont jamais eue & qu'ils ne sauroient avoir; parce que leurs organes & le désordre de leur imagination s'y opposent sensiblement. Les fabriques, qui rendirent l'Egypte si célebre sous les Ptolémees, comme la Verrerie & la Tapisserie, y avoient été établies une infinité de siécles avant les Ptolémées, & les Tapis surtout étoient au nombre des marchandises qui passoient en Asie, (*a*) par le moyen des Caravanes, qu'on sait avoir passé l'isthme de Suez, & dont je parlerai encore lorsqu'il s'agira d'examiner quels peuvent avoir été les revenus annuels des Pharaons, auxquels les premiers Législateurs de l'Egypte avoient prescrit bien des regles & bien des maximes, qui étoient consignées, comme on l'a dit, dans le second volume du Recueil Hermétique, & c'est de ce livre même que paroissent être extraits les passages qu'on trouve dans Diodore, qui assure que ces Princes ne pouvoient jamais avoir à leur Cour des esclaves nés en Egypte ou achetés chez l'étranger; & ils devoient se faire servir par les enfants des Prêtres, qu'on ne mettoit dans l'intérieur du Palais que quand ils avoient atteint l'âge de vingt ans. Or, c'est-là une de leurs loix qui ne fut pas observée à beaucoup près; car quand les Pharaons introduisirent des esclaves dans leur Serrail, ils en confierent aussi la garde

à

(*a*) On croit qu'il est parlé des Tapis à figures, qui venoient de l'Egypte, dans un passage des Paraboles, que la Vulgate a rendu de la maniere suivante. *Intexui funibus lectulum meum, stravi tapetibus pictis ex Ægypto.* Parab. VII.

à des Eunuques, qui n'étoient assurément point des hommes nés libres, ou choisis dans l'Ordre sacerdotal. Diodore veut aussi que les Rois d'Egypte aient été obligés de lire les Lettres qu'on leur adressoit, d'assister tous les jours aux prieres, & d'entendre encore la lecture d'un passage des Annales; mais ils ont pu trouver mille prétextes pour s'en dispenser, dès que les attraits du plaisir & de l'oisiveté, qui est un grand plaisir dans les pays chauds, les éloignoient des affaires.

Enfin on ne sauroit trop répéter, qu'il faut bien distinguer en lisant l'Histoire de l'Egypte, les loix qui furent réellement en vogue d'avec ces anciennes constitutions qui n'existoient que dans les livres; sans quoi les Prêtres eux-mêmes n'eussent point parlé d'une si longue suite de Rois paresseux, qui s'étoient endormis dans leur Serrail, & auxquels le peuple ne disputa cependant jamais les honneurs de la sépulture: je doute même que le peuple ait eu ce droit, comme on le croit vulgairement. D'abord un tel usage n'eût rien valu dans un pays tel que l'Egypte, où le pere étoit toujours remplacé sur le trône par son fils aîné aussi longtemps que la famille Royale subsistoit: ainsi on auroit eu un ennemi implacable dans le jeune Prince en refusant la sépulture à son pere, dont il pouvoit d'ailleurs faire porter la momie dans quelque souterrain à l'insu même du peuple.

Diodore dit à la vérité que les Pharaons, qui ont, suivant lui, bâti les deux grandes Pyramides, n'avoient osé y faire déposer leur corps, de peur que les Egyptiens ne vinssent l'en arracher: mais c'est-là un bruit populaire, dont Hérodote n'avoit pas même ouï parler. Et il suffit d'y réfléchir pour concevoir l'absurdité où ces Princes seroient tombés en élevant des Pyramides qui devoient leur servir de sépulture: tandis que d'un autre côté ils étoient certains

tains d'avance qu'on ne les y enterreroit jamais. Les Grecs s'étant une fois mis dans l'eſprit que les Pyramides ſont les tombeaux des Pharaons, n'ont jamais voulu ſe laiſſer déſabuſer à cet égard; quoique les Egyptiens aient hautement déclaré que jamais aucun de leurs Rois n'avoit été enſeveli dans l'intérieur d'une Pyramide, & que c'étoient des Monuments élevés par la nation en corps & non par des Princes particuliers. On trouve dans l'Hiſtoire un fait déciſif, par lequel il eſt démontré que les Egyptiens ne penſerent pas même à refuſer la ſépulture aux mauvais Rois. Ils haiſſoient mortellement un des Pharaons deſpotiques nommé *Apriès*, qu'on ſoupçonnoit d'avoir commis des crimes atroces, dont quelques-uns étoient réels: or le peuple ſe fit livrer ce Prince dès qu'il fut vaincu par *Amaſis*: on l'étrangla & on le porta enſuite dans le tombeau de ſes peres qu'on voyoit à l'entrée du Temple de Minerve de *Saïs*, où repoſoient tous les Pharaons de la Tribu Saïtique. Ce fait eſt, comme on voit, déciſif.

Il faut auſſi ſe déſabuſer ſur l'opinion hazardée par quelques Ecrivains modernes touchant les Rois anonymes, qu'on trouve dans le catalogue des Dynaſties; & dont on veut que les noms aient été ſupprimés, parce qu'ils avoient ſouillé leurs mains de ſang & de richeſſes mal acquiſes.

Comme la mémoire des Tyrans doit être vouée à l'exécration de tous les âges, ce ſeroit leur rendre un ſervice que d'oblitérer leur nom en le rayant des Annales. Ainſi les Prêtres de l'Egypte euſſent agi contre les premieres notions du ſens commun: mais ils n'étoient pas ſi imbéciles, & écrivoient tous les noms & tous les événements avec beaucoup de fidélité. (*a*)

C'eſt

(*a*) *Euſeb. Præpar. Evang. Lib. X. Cap.* 11.

C'est depuis que la flatterie a corrompu la foi historique, que les mauvais Princes ne craignent plus tant la voix de l'Histoire; & c'est parmi les Grecs & les Romains que cette corruption a commencé.

Si l'on trouve donc des Anonymes dans le catalogue des Dynasties, cela provient uniquement de la négligence de ceux qui ont recueilli ces monuments. Par exemple, Eusebe a omis le nom de plusieurs Pharaons, que Jules l'Africain a nommés, & nous savons à n'en pas douter que, dans l'Histoire de Manéthon, on parloit d'*Achthoès*, le plus cruel & le plus injuste de tous les Rois, que l'Egypte a produits. Par-là on voit bien clairement que les Prêtres étoient très-éloignés de supprimer le nom des Tyrans, sans quoi *Achthoès* même seroit aujourd'hui inconnu. Orus Apollon assure que dans le caractere Hiéroglyphique on se devoit servir de l'écriture Alphabétique, lorsqu'il s'agissoit d'y indiquer le nom d'un mauvais Roi. (*a*) Quant aux Usurpateurs étrangers, les Prêtres les désignoient par des termes symboliques que tout le peuple connoissoit, & il n'y avoit point d'Egyptien qui ne sût que le Roi de Perse, que nous surnommons *Ochus*, étoit chez eux surnommé l'*Ane*.

Je crois que suivant un ancien usage le Grand-Prêtre devoit prononcer publiquement un discours, lorsqu'on portoit le corps du Roi au tombeau après un deuil de soixante & dix jours, qui font précisément le temps que les embaumeurs employoient pour met-

---

(*a*) *Regem autem pessimum significantes, anguem pingunt in orbis figuram, cujus caudam ori admovent: nomen verò Regis in mediâ revolutione scribunt.* HIERO. Lib I.

On voit quelquefois le caractere alphabétique mêlé dans les Hiéroglyphes sur les monuments; & ce qu'Orus dit ici en est une preuve.

mettre la Momie du Prince en état d'être inhumée. C'eſt proprement dans ce diſcours du Grand-Prêtre que conſiſtoit tout le jugement des morts, qu'on faiſoit eſſuyer aux Pharaons, qui y étoient plus ou moins loués, & Porphyre aſſure qu'on les louoit ſurtout lorsqu'ils avoient été ſobres; parce que cette vertu en ſuppoſe d'autres, principalement dans un Souverain.

Quant aux particuliers, on ne leur refuſoit probablement la ſépulture, que quand leurs créanciers venoient y former une oppoſition juridique, ce qui a fait imaginer aux Grecs que chez les Egyptiens on trouvoit des gens qui avançoient une ſomme d'argent ſur un corps embaumé, que, ſuivant eux, la loi permettoit de mettre en gage: mais on ne ſauroit dire combien cette mépriſe des Grecs eſt ridicule. Comme c'étoit une infamie de n'être pas enterré, le créancier arrêtoit le corps mort du débiteur, & ne le laiſſoit enſevelir que quand les parents payoient la dette. Or, de telles prétenſions pouvoient être diſcutées devant le Magiſtrat ordinaire des villes, & il eſt abſurde de ſuppoſer qu'un ſeul Tribunal établi à Memphis ait abſous ou condamné tous ceux qui mouroient en Egypte, en faiſant une exacte perquiſition de leur vie: ce qui eût occupé, je ne dirai pas un Tribunal, mais la moitié de la nation.

La loi Egyptienne, qui permettoit au créancier d'arrêter le corps mort du débiteur, étoit une modification de la loi, qui lui défendoit d'arrêter ſon débiteur tant qu'il vivoit.

Comme les Pharaons étoient ordinairement inſtruits dans les Sciences dès leur plus tendre jeuneſſe, pluſieurs d'entre eux ont écrit des livres, qui ſe ſont entiérement perdus: ce malheur leur eſt commun avec preſque tous les Rois de l'Antiquité, dont on a négligé les Ouvrages, de maniere qu'on

seroit tenté de croire qu'ils ne valoient absolument rien. Les livres d'Alexandre le Grand, de l'Empereur Auguste, de Tibere, de Caligula, de Claude, de Néron, de Ptolémée fils de Lagus, d'Evax Roi d'Arabie, de Juba, de Déjotare, d'Hiéron, d'Attalus, de Philométor, d'Archelaüs, & d'une infinité d'autres Princes, auxquels on pourroit joindre Hannibal, Luculle, Sylla & Mécene, se sont tellement perdus que nous en ignorons souvent le titre. Ce qui reste de Jules-César n'est que la moindre partie de ses Oeuvres; & une espece de vénération envers la mémoire toujours chérie de Marc Aurele & de Julien, les a fait excepter de la regle presque générale. Cependant du temps de Pline il couroit encore des livres sous le nom de *Nécepsos*; mais quoiqu'en dise Firmicus, je regarde ces Ouvrages comme supposés dans des siécles postérieurs par quelque Grec famélique, qui emprunta hardiment le nom de l'ancien Pharaon *Nécepsos*, auquel les Astrologues ont prodigué les titres les plus fastueux, & ils l'appellent indistinctement l'Auteur par excellence, & le Chef de l'Astrologie; parce qu'il avoit réellement écrit sur l'influence des astres, & on ne regrette point ses Ouvrages comme ceux de quelques autres Pharaons, qui paroissent avoir été des Princes assez portés à s'instruire; quoiqu'il ne faille point croire qu'ils aient jamais fait des expériences, telles que celle qu'Hérodote attribue à *Psammétique*, qui fit élever, dit-il, deux enfants, auxquels il n'étoit permis à personne de parler. Et le but de cette opération étoit de savoir de quelle langue ces enfants se serviroient, & par-là on décida toutes les contestations entre les habitants de l'Egypte & de la Phrygie touchant leur Antiquité respective; car Hérodote a eu la bonne foi de dire que ces enfants prononcerent d'abord un mot Phrygien.

Si l'on vouloit savoir quelle peut être l'origine d'un conte si absurde dans toutes ses circonstances, je dirois qu'il provient manifestement de ce que *Psammétique* donna des enfants Egyptiens à élever à des Grecs, qui devoient les instruire dans la langue de leur pays. Quant aux Phrygiens, on s'est tellement moqué de leur Antiquité, qu'on les appella enfin par dérision *Beccselenes*: ils se disoient plus anciens que la Lune, & pour le prouver ils citoient l'expérience faite en Egypte, où les enfants proférerent d'abord le mot *Beccos*. (*a*)

Au reste, la passion dominante de la plupart des Pharaons a été la passion de bâtir. Et voilà ce qui a fait croire qu'ils possédoient des richesses immenses; mais c'est une erreur manifeste, puisque sous leur régne on ne faisoit ni le commerce de la Méditerranée, ni le commerce de la Mer Rouge: on négocioit seulement avec les Caravanes Arabes & Phéniciennes qui passoient l'isthme de Suez, & la balance de ce trafic ne paroît pas toujours avoir penché en faveur des Egyptiens, qui devoient tirer de l'Asie de l'huile d'Olive, de l'encens pour les sacrifices & les fumigations, du bitume Judaïque, de la résine de Cedre, des drogues propres à embaumer les corps, de la myrrhe & des aromates, dont le prix ne baissa jamais dans l'Antiquité. Ainsi, quand on supposeroit pour un instant que les Egyptiens, au moyen de leurs grains, de leurs toiles, de leurs tapis, de leur verre & d'autres matieres œuvrées, aient pu faire avec les Caravanes d'Asie un commerce d'échange; ce n'étoit point là une source capable

(*a*) Ce mot signifioit en Phrygien du pain, qu'on appelloit, comme je crois, dans la langue d'Egypte *Bébo*. Ainsi la différence entre *Bébo* & *Beccos* n'est point si grande que les Phrygiens le pensoient.

ble d'enrichir les Rois, qui ne levoient aucun impôt sur les terres possédées par le corps de la Milice, ni aucun impôt sur les terres sacerdotales : ils pouvoient faire valoir leurs propres domaines, mettre quelques péages sur le Nil, & taxer jusqu'à un certain point les fonds des particuliers. Quant au commerce qu'on faisoit avec les Ethiopiens, on ne sauroit douter qu'il n'ait été fort avantageux aux marchands de l'Egypte qui recevoient par-là beaucoup de poudre d'or dont une partie passe de nos jours à la Côte Occidentale de l'Afrique : une autre reflue en Barbarie, & le reste vient encore au Caire. Mais c'est une exagération très-grossiere de la part de M. Maillet d'avoir évalué à douze cents quintaux l'or que les Caravanes Nubiennes déchargent annuellement en Egypte. Bosman dit bien positivement que de son temps toute la Côte de Guinée ne donnoit que sept mille marcs : ainsi on pourroit soupçonner que M. Maillet ou son rédacteur l'Abbé Mascrier a converti les marcs en quintaux. (*a*) C'est à peu près dans ce sens que les Anciens ont exagéré tout ce qu'ils rapportent de l'Arabie heureuse, qui est un pauvre pays, dont on a souvent envié le sort, sans savoir qu'on eût prodigieusement perdu au change.

Rien n'est moins certain que l'existence des mines d'or, que les Rois d'Egypte doivent avoir possédées, & dont Hécatée a évalué le produit, suivant sa méthode ordinaire, à une somme incroyable : elles étoient situées, dit Diodore, sur les confins de l'Arabie, de l'Ethiopie & de l'Egypte, (*b*) & par conséquent vers l'endroit où est la mine des Emeraudes. Mais dans l'Antiquité la domination des Egyptiens ne

(*a*) *Description de l'Egypte, Part. II. pag.* 199.
(*b*) *Lib. IV.*

ne s'étendoit point jusques-là : car ce district appartenoit ou aux Troglodytes ou aux Ethiopiens ; & c'est réellement des Ethiopiens qu'on recevoit l'or qui avoit été tiré du sable des torrents & des rivieres, ou exploité de la même maniere qu'on le fait aujourd'hui dans l'intérieur de l'Afrique.

Enfin il s'en faut de beaucoup que les revenus des anciens Rois d'Egypte aient monté annuellement à six millions d'écus avant le régne de *Psammétique*, qui fit un grand changement dans les finances & dans le commerce.

On ne sauroit évaluer le Talent Attique d'une maniere plus commode qu'en imitant ceux d'entre les Savants, qui le comparent à mille écus d'Allemagne argent de compte. Dans ce procédé tout se reduit sans fraction & presque sans calcul. Or sous les Ptolémées l'Egypte fit elle seule le commerce des Indes, de la côte d'Afrique Orientale, de l'Arabie & de l'Ethiopie, sans compter ce qu'elle retiroit de sa navigation sur la Méditerranée. Cependant les revenus annuels de Ptolémée Auletès ne montoient qu'à douze millions cinq cents mille écus : mais, dit-on, ce Prince avoit extrêmement négligé les finances, qui étoient sans comparaison mieux administrées sous ses prédécesseurs. Il faut donc que je recherche quels ont pu être les revenus de Ptolémée Philadelphe sous lequel l'Egypte fut si florissante, à ce que disent les Historiens.

On trouve que Philadelphe avoit tous les ans quatorze millions huit cent mille écus en argent, & quinze millions de petites mesures de blé. (*a*) Ainsi depuis lui jusqu'à Auletès, pere de Cléopatre, le dérangement des finances avoit produit une diminution

(*a*) *Jero. sur le 9. Chap. de Daniel.* Le nombre des mesures de grains peut être exagéré,

tion de deux millions trois cents mille écus; ce qui ne faisoit point un objet aussi considérable que Strabon paroît l'insinuer ; & si Philadelphe n'eût eu des possessions très-importantes situées hors de l'Egypte, il n'auroit jamais pu entretenir une Armée, telle que celle dont parle Appien, (*a*) & que les registres de la Cour d'Alexandrie faisoient monter à deux cents quarante mille hommes, qui étant entretenus & soudoyés sur le pied actuel, auroient consumé tous les ans dix-huit millions d'écus. Il se peut bien qu'il y a de l'exagération dans ce nombre de troupes, car sans parler des soupçons que Polybe fait naître, on croit savoir qu'Appien a doublé le nombre des chevaux: cet homme étoit né à Alexandrie, & il a menti pour l'honneur de sa patrie.

Après cela il n'y a personne qui ne voie que, quand l'Egypte étoit fermée sur la Méditerranée & fermée encore sur le Golfe Arabique, les revenus des Pharaons n'ont pu monter à six millions d'écus à beaucoup près. Car il faut observer que les Ptolémées paroissent avoir fait la majeure partie du commerce des Indes pour leur propre compte; & les denrées, qui ne leur appartenoient point, devoient payer de très-gros droits à différents péages du Nil. Ainsi Philadelphe tiroit plus de la moitié de ses revenus d'une autre source que de celle de l'Egypte, qui ne contenoit alors que trois millions d'habitants, & c'est une véritable absurdité de la part du Juif Josephe d'y en mettre près de huit millions sous le régne de Néron, après tout ce que cette contrée avoit souffert sous les derniers Ptolémées & les premiers Césars..

On ne prend point ici en considération la différence

(*a*) *Præf. ad libros beller. civil.*

rence qu'on voudroit imaginer dans la valeur des eſpeces: car, ſuivant nos principes, il n'y a point de différence notable entre la valeur d'alors & celle d'aujourd'hui, par une raiſon qu'on comprendra aiſément pour peu qu'on y réfléchiſſe. La quantité de l'or & de l'argent eſt maintenant bien plus grande: mais en revanche ces métaux ſont auſſi plus répandus, & circulent dans une étendue immenſe. Au temps de Philadelphe l'or & l'argent avoient à peine quelque cours en France, en Eſpagne, en Angleterre: ils n'en avoient aucun en Allemagne, en Pologne, en Suede & en Danemarck. Comme les eſpeces étoient alors concentrées entre les peuples qui habitoient les côtes & les isles de la Méditerranée, cette abondance mettoit un obſtacle à l'augmentation de la valeur.

Voici maintenant comment on peut démontrer par une preuve directe, qu'on a beaucoup exagéré tout ce qu'on dit des immenſes richeſſes des anciens Pharaons. Hérodote donne une ſpécification des tributs, que Darius, fils d'Hyſtaſpe, levoit ſur les contrées qui lui étoient ſoumiſes: l'Aſſyrie, en y comprenant Babylone, payoit mille Talents, & fourniſſoit encore annuellement au Serrail cinq cents enfants châtrés; tandis que toute l'Egypte, Barca, Cyrene & un autre canton de l'Afrique ne payoient enſemble que ſept cents Talents. Là-dedans on ne comprenoit, à la vérité, point les livraiſons en grains qu'il falloit faire à cent & vingt mille Perſans, ni l'argent qui provenoit de la pêche du lac *Méris;* mais cet article ne peut avoir été auſſi conſidérable que les Grecs ſe le ſont imaginés, & ce qu'ils en diſent eſt puérile. Au reſte, ce tribut de l'Egypte étoit très-modique en comparaiſon de ce qu'il auroit dû être, ſi les Pharaons euſſent eu des revenus énormes: car Darius avoit ſûrement mis un rapport quelconque entre les impoſitions & les revenus des contrées reſpectives.

Ceux, qui ont écrit juſques à préſent ſur l'Hiſtoire de l'Égypte, prétendent qu'elle fut prodigieuſement enrichie par les dépouilles que Séſoſtris avoit rapportées de ſon expédition, pendant laquelle il rançonna tout le Monde habitable. Mais ce ſont les Interpretes, qui en montrant aux étrangers les Temples & les Monuments de l'Egypte, leur ont débité ces fables, qui allerent en croiſſant de bouche en bouche. Diodore dit que, quand Séſoſtris vouloit ſe promener dans les rues de ſa capitale, il faiſoit atteler à ſon char les députés des Rois de la Terre; & Lucain dit déja qu'il y atteloit les Rois mêmes. Voilà comme les fictions ſe répandent, & comme on exagére enſuite ce qu'on a rêvé.

Ce ſont réellement les trois premiers Ptolémées, qui ont enrichi l'Egypte, en y fixant le centre du plus grand commerce qu'on ait fait alors dans l'ancien Continent. Et c'eſt parce que ce commerce étoit ſurtout fondé ſur un luxe deſtructif, que quelques habiles politiques de Rome ſuppoſerent l'Oracle Sybillin qui intrigua tant le Sénat, & par lequel il étoit défendu aux Romains de porter leurs armes en Egypte: car cet Oracle étoit ſuppoſé, ainſi qu'un autre ſur le même ſujet, qu'on prétendoit avoir été découvert à Memphis. (*a*) Mais Auguſte, qui ſe moquoit des Sybilles & des prophéties, crut qu'ayant l'occaſion d'envahir l'Egypte il ne devoit point en retarder la conquête d'un inſtant. Et depuis

(*a*) *Haud equidem immeritò Cumanæ carmine vatis*
Cantum, ne Nili Peluſia tangeret arva
Heſperius miles.

Ces vers de la Pharſale ſont une paraphraſe des quatre mots ſuivants, qu'on diſoit être extraits des livres Sybillins. MILES ROMANE, ÆGYPTVM CAVE.

puis cette célebre époque les Romains dégénérerent de plus en plus, comme les politiques l'avoient prévu.

Quoiqu'une loi Egyptienne, rapportée par Diodore, ait fait croire à plusieurs Savants qu'on se servoit jadis dans cette contrée d'une monnoye d'or & d'argent, il faut remarquer ici, que rien au monde n'est moins vrai; puisqu'on y coupoit & pesoit le métal, ainsi que nous le voyons pratiquer par ceux qui devoient payer aux Temples les vœux qu'ils avoient faits pour la santé de leurs enfants.

La premiere monnoye qu'on ait eue en Egypte, y avoit été frappée par *Aryandès* sous la domination des Perſans, qui ne mirent point un grand nombre de ces especes dans le commerce, ainsi que Sperling l'a fort bien remarqué. (*a*) Et il paroît même que celles qu'ils y avoient mises, furent insensiblement retirées par le moyen du tribut annuel: car les Arabes, qui cherchent parmi les ruïnes de l'Egypte, & qui font même passer beaucoup de sable mouvant par des especes de tamis, n'en ont jamais découvert une seule piece. On sait que toutes les médailles, qui leur sont tombées entre les mains, ne remontent pas au-delà du siecle d'Alexandre; soit qu'elles ayent été frappées à la Cour même des Ptolémées, soit qu'elles appartiennent à des villes Egyptiennes, qui avoient acquis le droit d'en fabriquer sous la domination Grecque, comme Péluse, Memphis, Abydus, Thébes, Hermopolis & la grande cité d'Hercule. (*b*)

Parmi

(*a*) *De Nummis non cusis.*

Sperling dit que de son temps la fabrique des faux Sicles étoit dans le Holstein, & il est surprenant qu'on ne se soit pas avisé dans cette fabrique du Holstein de faire des médailles Egyptiennes.

(*b*) *Vaillant Hist. Ptolem. ad fidem numismatum accommodata.* 104.

Parmi les différentes nations, auxquelles les Anciens & les Modernes ont attribué l'invention de la monnoye, on n'a même jamais pensé à nommer les Egyptiens, & Pollux, qui entre là-dessus dans de grands détails, ne fait point la moindre mention d'eux. Il n'y a pas de doute que le Comte de Caylus ne se soit trompé, lorsqu'il a cru que de petites feuilles d'or plissé avoient servi en Egypte de monnoye courante. (*a*)

Ces sortes de bractéades, dont il est ici question, sont toujours tirées du corps ou de la bouche de quelque Momie; tellement qu'on doit les envisager comme des amulettes, des philactères ou de simples représentations de feuilles de Persea. La loi défendoit aux marchands Egyptiens de marquer sur les lingots un faux titre & un faux poids; mais il étoit libre à tout le monde de se servir d'une balance, comme on le faisoit aussi dans les payements par Sicles, lorsqu'on les soupçonnoit d'être trop légers. Si les Egyptiens avoient eu de petites feuilles de métal, comme le Comte de Caylus l'a imaginé, ils ne se seroient point servis de la balance pour s'acquitter des vœux par lesquels ils promettoient de donner une certaine quantité d'argent qu'on devoit peser. Enfin il en étoit d'eux comme des Hébreux, chez lesquels aucun Sicle ne fut monnoyé jusqu'à la construction du second Temple. Et ces peuples ont eu trop de liaisons entr'eux, pour que l'un eût ignoré l'usage de la monnoye, tandis que l'autre l'auroit connu.

On s'imagine d'abord que tout ceci nous fait découvrir un rapport frappant avec les Chinois. Et c'est précisément le contraire: car les Historiens de la Chine font remonter l'usage de la monnoye dans leur

(*a*) *Recueil d'Antiquités. Tom. II. pag.* 18.

leur pays à des époques très-reculées, & qu'on a même voulu constater en fabriquant de fausses médailles. L'opinion la plus généralement reçue est que *Tching-tang*, que quelques-uns font monter sur le Trône en l'an 1558 avant notre Ere, fit fondre des pieces de monnoye pour les mettre dans le commerce des Provinces qui lui étoient soumises. Mais depuis les Chinois ont eu des especes d'or & d'argent, qu'on a dû retirer d'entre leurs mains; parce qu'ils les falsifioient avec tant d'adresse, qu'il n'étoit point possible de les reconnoître: cependant il s'en faut de beaucoup que la méthode, dont on se sert actuellement, ait fait cesser tous les abus; puisqu'aux fausses monnoyes on a substitué les fausses balances. Et tous les marchands ont acquis une grande subtilité de pratique dans la maniere de peser, à peu près comme les Juifs & les Egyptiens; car cette fourberie doit nécessairement s'introduire chez les peuples où l'or & l'argent ne sont point monnoyés. Quant à la nature du métal, on ne peut l'essayer qu'avec des pierres de touche, qui n'indiquent jamais le titre avec la derniere précision aux yeux de ceux-mêmes qui se croient les plus habiles; & à cet égard les plus habiles sont sans contredit les Juifs.

Telle est la différence qu'il y a entre les Egyptiens & les Chinois: les premiers ont manqué de pénétration en n'inventant point de monnoye: les autres ont manqué de probité en rendant l'usage de la monnoye impraticable. Les especes d'or & d'argent, que les Grecs mirent dans le commerce de l'Egypte, y resterent toujours, & on ne fut jamais obligé de les retirer, comme on a dû les retirer à la Chine.

Au reste, ce sont les Pyramides, les Obélisques, les Temples & les exagérations d'Homere, qui ont fait croire à tant d'Auteurs, que les anciens Pha-

raons étoient des Princes immensément riches; mais la matiere de tous ces Ouvrages ne leur avoit rien coûté, & leurs revenus étoient plus que suffisants pour payer les ouvriers, qui jadis ne gagnoient pas dans les pays chauds la dixiéme partie de ce qu'ils gagnent aujourd'hui en Europe. Ordinairement le prix de la main d'œuvre se regle sur deux choses: il se regle sur les dépenses que doit faire l'ouvrier pour avoir son nécessaire physique, & ensuite sur les dépenses qu'il doit faire pour avoir le nécessaire physique de ses enfants: or, on a déja dit qu'il n'y a pas de comparaison entre ce que coûte en Europe l'entretien d'un enfant, & ce qu'il coûtoit anciennement en Egypte, lorsqu'il n'y avoit point dans cette contrée de commerce extérieur, qui influe toujours plus ou moins sur la cherté des aliments; & les grains, que les Caravanes exportoient en Asie, n'est pas un objet qui mérite qu'on en parle. Comme les Pharaons avoient beaucoup de terres qui leur appartenoient en propre, ils fournissoient eux-mêmes aux ouvriers la nourriture, & peut-être aussi le vêtement; de sorte qu'ils ne payoient presque rien au-delà du nécessaire physique.

Il ne paroît point que les statues de bronze, d'or, d'argent ou d'ivoire, aient été à beaucoup près aussi communes dans les édifices de l'Egypte, qu'elles l'étoient dans la Grece & l'Italie. Il se peut fort bien que les Athéniens avoient plus dépensé pour faire la statue de Minerve que le Pharaon *Amasis* pour faire tailler & transporter l'un des Obélisques de *Saïs*. Quand les Anciens font mention d'un prodigieux cercle d'or, que les Egyptiens avoient mis sur le tombeau d'*Osimendué*, & d'une statue de ce métal érigée dans le *Delta*, ils avouent n'avoir point vu toutes ces choses, dont ils parloient sur des ouï-dire: cependant il y a bien de la différence entre voir un prodigieux cercle d'or, & le décrire dans un Ro-

Roman. Il n'étoit pas même permis aux Egyptiens de porter de l'or dans le Temple d'Héliopolis, & cette politique fut très-sage. Les Juifs ne voulurent point la suivre: ils mirent des trésors dans leur Temple de Jérusalem, & il fut sans cesse pillé, comme cela arrive à toutes les richesses qu'on met dans les églises: elles sont tôt ou tard enlevées.

On voit par la cérémonie de l'inauguration des Pharaons, que ces Princes n'eurent jamais à leur Cour ce faste insultant des Despotes de l'Orient; car c'est surtout à leur couronnement qu'on auroit dû en faire l'ostentation: cependant les Rois d'Egypte portoient ce jour-là, comme le dit le Scholiaste de Germanicus, une tunique assez modeste, un collier, un sceptre & un diadême fait de serpents entortillés, qui peuvent avoir été d'or, & on croit que c'est d'un tel diadême que se servit l'Empereur Tite, lorsqu'il assista à Memphis à la consécration du Bœuf *Apis*: car il ne porta point le joug de cet animal, comme l'avoient fait les Pharaons; ce qui eût été de sa part le signal d'une révolte contre son pere, & malgré cela sa conduite parut, dans cette occasion, fort suspecte. (*a*) D'un autre côté les Rois ne faisoient pas en Egypte de grandes dépenses pour l'entretien de leur table: car le système Diététique, auquel ils se conformerent scrupuleusement jusqu'à *Psammétique*, y mettoit beaucoup d'obstacles, & ces Princes savoient bien que ce ne fût point par un principe d'austérité que les premiers habitants de l'Egypte inventerent ce système, mais uniquement par

(*a*) Lorsque Tite se couronna à la consécration du Bœuf *Apis*, il n'étoit encore qu'un simple particulier. *Quam suspicionem*, dit Suétone, *auxit postquam Alexandriam petens, in consecrando apud Memphim bove Api, diadema gestavit: de more quidem rituque priscæ Religionis.* In TITO VII.

par des motifs de santé, comme on le voit dans tout ce qui concerne la vie des Prêtres, dont les lits mêmes étoient treſſés de feuilles de Palmier : non parce qu'ils vouloient faire, ainſi que le dit Piérius, une grande pénitence toutes les nuits ; mais parce qu'ils vouloient ſe garantir d'une certaine maladie qui les eût rendu impurs. C'eſt à Rome qu'on dormoit ſur ces lits de plume ſi recherchés dans l'Antiquité, & qu'on achetoit des Egyptiens, qui furent toujours aſſez ſenſés pour ne pas s'en ſervir eux-mêmes. (*a*)

J'ai déja eu occaſion de parler, dans une ſection ſur les Beaux-Arts, de la maniere dont le peuple étoit jadis diviſé en Egypte. Maintenant il faut ajouter ici que l'élection des douze Gouverneurs, qui devoient régner conjointement dans cette contrée après la mort du Pharaon *Séthon*, eſt la plus forte preuve qu'on puiſſe alléguer pour perſuader au Lecteur que les Egyptiens avoient été originairement partagés en douze Caſtes : car on ne peut gueres douter que ces Gouverneurs, qui furent choiſis alors, n'ayent été les Chefs des Tribus, & on trouve auſſi de tels Chefs dans les Tribus Juives. Mais indépendamment de cette diviſion, il en exiſtoit une autre plus générale, par laquelle le peuple étoit cenſé former trois grands corps, comme cela s'obſerve encore de nos jours parmi les Coptes ou les Egyptiens modernes, dont les *Mébachers* repréſentent en quelque ſorte les anciens *Calaſires* & les *Hermotybes*, ou, ce qui eſt la même choſe, les familles militaires, qui pouvoient, ſuivant Hérodote,

(*a*) Il en eſt parlé dans une épigramme de Martial, qui commence par ces mots : *Quid torus à Nilo &c.* Ce commerce étoit fondé ſur la prodigieuſe quantité d'Oies que les Egyptiens nourriſſoient. Voyez *la ſect. ſur leur régime diététique.*

te, mettre sur pied quatre cents dix mille hommes; mais c'est-là une de ces exagérations à laquelle il ne faut pas même s'arrêter.

Dans un temps où l'argent étoit fort rare, on se sera avisé en Egypte d'assigner des terres aux soldats, & bientôt il se sera élevé entr'eux de grandes disputes sur le produit, qui par la diversité du sol ne pouvoit être le même sur une étendue donnée. Pour remédier à ces inconvénients, le Législateur ordonna que les portions militaires circuleroient sans cesse & passeroient d'année en année d'un soldat à un autre; tellement que ceux, qui en avoient d'abord eu une mauvaise, en recevoient ensuite une meilleure. Par cette opération on ôta entiérement la propriété des terres au corps de la Milice, pour ne lui en laisser que le simple usufruit. Ensuite on défendit à chaque soldat en particulier trois choses de la derniere importance: on leur défendit de cultiver, de commercer & d'exercer des Arts mécaniques.

Il est bien étonnant, sans doute, qu'on ait voulu se prévaloir de cette disposition des loix Egyptiennes, lorsqu'on fit en Europe je ne sais quels livres pour combattre le système de la Noblesse Commerçante: car il n'y avoit en cela aucun rapport, ni aucune connexion.

Les *Calasires* & les *Hermotybes* étoient, comme cela est manifeste, à la solde de l'Etat. Ainsi le Législateur eut grande raison de leur interdire le commerce, que jamais les soldats ne doivent faire: aussi ne l'a-t-on point proposé à la Noblesse qui sert actuellement dans les Armées, ce qui eût été absurde; mais à la Noblesse qui n'y sert point, & qu'on ne peut, par conséquent, comparer aux *Calasires* & aux *Hermotybes*, qui servoient toujours.

Lorsqu'on veut décider des questions de Politique par l'autorité de l'Histoire ancienne, il faut

bien prendre garde que les cas, dont il s'agit, ſoient les mêmes; ſans quoi il en réſulte une grande confuſion dans les idées.

Comme les hommes, qui naiſſent dans la Baſſe-Egypte, ont peut-être plus de force & de vigueur que ceux qui naiſſent dans la Thébaïde, on avoit tellement arrangé les choſes que la plupart des familles militaires ſe trouvoient dans le *Delta*, c'eſt-à-dire, dans la partie ſeptentrionale; & on croit avoir obſervé le même arrangement aux Indes, où les familles militaires des *Rayas* & des *Naires* habitent auſſi le plus qu'elles peuvent vers le Nord.

Les établiſſements de la Milice Egyptienne comprenoient ſurtout la ville de *Saïs* décorée d'un Temple de Minerve, que les ſoldats avoient choiſie pour leur protectrice: ainſi que nous le voyons par la figure du Scarabée, qui étoit ſculptée ſur le chaton de toutes les bagues militaires: car cet inſecte fut toujours un des premiers ſymboles de la Minerve Egyptienne, qui paroît auſſi armée dans quelques Monuments, comme la Pallas des Athéniens, qui mirent également les gens de guerre ſous la protection de cette Divinité, comme les artiſans étoient ſous celle de Vulcain.

Quant à ces termes de *Calaſires* & de *Hermotybes*, que jamais perſonne n'a pu interpréter, & par leſquels on diſtinguoit les deux corps de la Milice Egyptienne, (*a*) je crois qu'ils ſont uniquement pris de

(*a*) Le terme de *Calaſiris* déſigne l'habit ordinaire qu'on portoit en Egypte, & nous trouvons dans Pollux le mot d'*Hémitybion* pour indiquer une autre eſpece particuliere de tunique Egyptienne. Le traducteur Latin a cru que la racine de ce mot étoit Grecque; mais c'eſt un terme Grécifé & corrompu de même que celui d'*Hermotybies*.

de la forme des habits, & non de la forme de l'armure, qui consistoit d'abord dans un de ces grands boucliers, comme en ont eu les Gaulois, & qui en couvrant toutes les parties du corps, en gênent aussi tous les mouvements. Comme les Egyptiens se rangeoient en pelotons qui agissoient séparément, l'ennemi venoit les investir & les serrer les uns dans les autres au point qu'ils recevoient tous les coups qu'on leur portoit, & n'en donnoient pas à cause de l'embarras qui provenoit des boucliers. César décrit une armure défensive, qui mit une peuplade Germanique dans le même cas: elle ne put se remuer pendant l'action, & fut, par conséquent, défaite. L'usage des grands boucliers a été généralement réprouvé par les Romains, les Grecs, les Macédoniens & même par les Chinois, qui sont d'ailleurs très-sujets à se cacher sous leurs rondaches, & à faire une espece de tortue fort bizarre.

Les mauvais principes, que les Egyptiens avoient sur la Tactique, provenoient en grande partie de ce qu'ils employoient des chars armés dans les batailles; car si l'on en excepte les Eléphants, rien ne peut occasionner un plus grand désordre dans les attaques que les chars: il n'y a pas de peuple de l'ancien Continent qui ne les ait essayés, & qui n'y ait renoncé. Indépendamment de la confusion & de l'embarras, on perd par ce moyen le meilleur parti qu'on puisse tirer des chevaux dans des endroits sablonneux, comme l'étoient ceux qu'il importoit surtout aux Egyptiens de défendre à l'Orient & à l'Occident du *Delta*, où ils ont été bien des fois battus.

Quoique ce soit une opinion reçue que les soldats de l'Egypte ne portoient point de casque, ce n'en est pas moins une erreur, qui provient uniquement de ce conte que fait Hérodote: il prétend avoir observé du côté de Péluse, que les têtes des Perses répandues sur un ancien champ de bataille étoient très-

très-molles vers le haut du crâne, & les têtes des Egyptiens très-dures; parce qu'ils étoient toujours rasés, & ne portoient, suivant lui, aucune espece de coëffure. Mais ils avoient des casques de cuivre & des cuirasses de lin, dont quelques-unes, telles que celles du Pharaon *Amasis*, ont fait l'admiration de tous ceux qui les virent à Samos & à Lindus dans l'Isle de Rhodes, où la plus belle avoit été consacrée à Minerve. Cette armure, dont Hérodote a décrit la broderie, étoit remarquable par sa trame, où chaque fil avoit été tordu de 365 autres, par une allusion singuliere à la durée de l'année vague: car les Egyptiens ne pouvoient s'empêcher de revenir toujours aux allégories dans les choses mêmes où il n'en falloit point. Quoique la Milice d'Athenes ait pris de ces cuirasses Egyptiennes par ordre d'Iphicrate, Pausanias a eu grande raison d'observer qu'elles ne valoient absolument rien; puisqu'elles ne résistoient point aux armes pointues, mais seulement à celles qui tranchent ou qui brisent, comme les balles & les pierres lancées avec des frondes. Outre les armes, les drapeaux & les instruments de Musique, les formidables Calasires de l'Egypte portoient encore avec eux dans les expéditions un grand nombre d'oiseaux de proie & principalement des Vautours, dont ils tiroient, suivant leur méthode ordinaire, des pronostics, comme nous le savons par Orus Apollon, qui en parle en deux différents endroits des Hiéroglyphiques; & tout cela est encore précisément ainsi de nos jours aux Indes, où les *Naires* & les *Rayas* ne livrent point de bataille, lorsque les Vautours qui suivent l'armée paroissent mornes & tranquilles; mais je crois que les Généraux ont un secret pour leur donner de la vivacité, quand ils veulent, en leur faisant prendre de l'Opium, ainsi que les Marattes en font avaler à leurs chevaux, ce qui les rend si impétueux que rarement l'ennemi est en

en état de les arrêter. On prétend que dans l'Antiquité les Egyptiens avoient auſſi une cavalerie très-nombreuſe indépendamment de leurs chariots de guerre, dont on voit encore la figure ſculptée ſur quelques Monuments de la Thébaïde. Mais quand on réfléchit au débordement régulier du Nil, il eſt facile de concevoir qu'on a beaucoup exagéré le nombre des chevaux, dont les Egyptiens ne pouvoient ſe ſervir que quand ce fleuve étoit rentré dans ſon lit. Et ce ſeul inconvénient, ſans parler des canaux & des foſſés qu'on trouvoit à chaque pas, a dû les dégoûter de la cavalerie; & ils faiſoient conſiſter la force de leurs armées dans les gens de pied, comme Xénophon le dit.

Il régne tant de contradictions en ce que les Anciens ont écrit touchant Séſoſtris, qu'on voit aiſément qu'ils en parloient au hazard; les uns veulent que ce Prince ait travaillé toute ſa vie à énerver l'eſprit militaire des Egyptiens, en les plongeant dans la molleſſe, afin de prévenir ces révoltes ſi funeſtes & ſi fréquentes parmi les Milices de l'Orient: d'autres Hiſtoriens prétendent, au contraire, avec Ariſtote, que Séſoſtris perfectionna l'Art Militaire, & donna une force nouvelle à la diſcipline. On avoit ſurtout cherché dans ce pays à conduire les ſoldats plus par l'honneur que par les ſupplices: ils devenoient infâmes en déſobéiſſant à leurs Chefs, & ils recouvroient leur honneur en donnant des preuves de bravoure: mais je doute qu'ils aient pu ſe glorifier de leur expédition de Jéruſalem: puiſqu'il étoit très-aiſé de battre les Juifs, ce malheureux peuple ayant été battu par presque tous ceux qui ont voulu l'attaquer.

D'un autre côté, on a fait tort aux *Calaſires* & aux *Hermotybes* en les accuſant de la derniere lâcheté dans des actions où ils ne ſe ſont point trouvés: car, ſuivant nous, toute la Milice nationale de l'Egypte

gypte se retira en Ethiopie du temps de *Psammétique*, & ne combattit jamais plus sous les Pharaons. (*a*) Ainsi cette Milice ne se trouva pas au siege d'*Azot*, qu'Hérodote fait durer vingt-neuf ans ; & depuis que le Monde existe, dit-il, il n'y a point d'exemple qu'une Place ait tenu si long-temps ; parce que les troupes étrangeres, que les Rois d'Egypte avoient à leur solde, ne vouloient point monter à l'assaut : & on ne sait point ce qu'eussent fait, dans de tels cas, les *Calasires* & les *Hermotybes*, qui vivoient alors paisiblement en Ethiopie, & ils n'eurent aucune part à toutes les opérations qui suivirent ce siege, ni surtout à la bataille qu'on livra aux troupes de Cambyse. Il faut observer ici qu'on prête à ce Prince un stratagême, dont il ne s'est assurément pas servi : on veut qu'en assiégeant Péluse, il ait fait mettre au front de son armée un rang d'animaux sacrés ; de sorte, dit-on, que les Egyptiens n'oserent lancer aucun trait ; mais il n'y a aussi en cela aucune vérité. D'abord Cambyse n'assiégea point Péluse, qui dût se rendre d'elle-même : ensuite les troupes mercénaires de la Carie, de l'Ionie & de la Libye, qu'on opposa alors aux Perses, se seroient mises très-peu en peine des animaux qui n'étoient point sacrés pour elles. Ainsi on voit que cette fable a été imaginée par un Ecrivain fort ignorant dans l'Histoire, & qui croyoit que les anciens *Calasires* & les *Hermotybes* existoient encore en Egypte lorsque cette contrée tomba

(*a*) Les Auteurs font monter à plus de deux cens mille hommes le nombre des soldats Egyptiens qui se retirerent en Ethiopie. Mais quand on supposeroit que ce nombre étoit une fois moindre, il s'ensuivroit toujours que toute la Milice nationale abandonna alors son pays.

ba ſous le pouvoir du fils de Cyrus; ce qui n'eſt point vrai.

Le côté honorable a toujours été à la Chine la gauche: le côté honorable a toujours été en Egypte la droite. Or le Pharaon *Pſammétique*, qui viola d'abord les loix & enſuite les uſages, voulut mettre à l'aile droite les troupes étrangeres qu'il avoit à ſa ſolde, & rejetter les *Hermotybes* avec les *Calaſires* à la gauche; tellement que ces malheureux ſe crurent déshonorés par l'injuſte préférence qu'on accordoit à des Grecs ſaméliques & à des mercénaires ſans foi. Enfin ils ne voulurent plus ſervir, & quitterent l'Egypte, malgré l'ancienne maxime de cette contrée, d'où les habitans ne ſortoient point pour aller s'établir ailleurs, comme le remarque Clément d'Alexandrie. (*a*)

Je conviens que le récit d'Hérodote ne s'accorde point touchant la retraite des ſoldats Egyptiens, avec celui de Diodore, qui attribue leur mécontentement au ſeul affront dont on avoit cherché à les couvrir. Hérodote, au contraire, prétend qu'ils avoient été laiſſés pendant trois ans dans les garniſons de la Thébaïde, d'où *Pſammétique* ne vouloit pas qu'ils ſortiſſent: mais cela n'eſt point probable, & cet Ecrivain ſe trompe encore, lorſqu'il place beaucoup trop avant dans l'Ethiopie l'établiſſement que ces déſerteurs y avoient formé. Il paroît preſque certain qu'ils ſe fixerent ſur les bords de l'*Aſtaboras*, & y ouvrirent même un canal, qui ſe déchargeoit dans la Mer Rouge; ſans qu'on ſe ſoit apperçu que cette ſaignée artificielle, faite à l'*Aſtaboras*, ait diminué les eaux du Nil; ce qui a cependant dû arriver; mais la diminution a pu être inſenſible.

Il

(*a*) *Stromat.* p. 354.

Il faut dire à cette occaſion que l'idée ou le projet de verſer le Nil dans la Mer Rouge, en rendant l'Egypte inhabitable, n'a pas été entiérement inconnu aux Anciens, comme l'a obſervé Mr. Maas, ce Savant ſi eſtimable auquel nous devons le meilleur Ouvrage qu'on ait ſur la Géographie de la Paleſtine. C'eſt ſurtout dans Claudien, qui étoit né en Egypte, qu'on trouve quelques notions ſur la poſſibilité de détourner le Nil; mais cette entrepriſe n'a pas été tentée avant le dixiéme ſiécle; & ce qu'on en dit me paroît même fabuleux. Elmacin & d'après lui le Pere du Sollier aſſurent que ſous le Kaliſat de *Munſtanſir* on avoit fait en Ethiopie des digues & des écluſes par le moyen deſquelles on empêcha tellement les eaux de s'écouler, qu'on commença à craindre une diſette dans toute l'Egypte. Comme les Patriarches d'Alexandrie ſont les véritables Métropolitains de l'Ethiopie où ils envoyent un *Abuna*, on s'adreſſa dans cette détreſſe au Patriarche Michel III, qui alla porter des préſents aux Ethiopiens, & on détruiſit les ouvrages qu'ils avoient faits.

Il eſt difficile de concevoir comment les Ethiopiens ont pu être alors aſſez verſés dans les Arts pour exécuter les prodigieux travaux qu'on leur attribue; puiſque vers l'an 1525, *Etana Denghel*, qui étoit Empereur d'Ethiopie, envoya un Ambaſſadeur à Lisbonne pour prier le Roi de Portugal de lui faire paſſer un certain nombre de pionniers d'Europe & des Architectes, qu'il vouloit employer à détourner le Nil au point qu'il ne devoit plus venir d'eau en Egypte. Ce Monarque aſſuroit qu'un de ſes prédéceſſeurs, que Ludolphe nomme *Lalibala*, avoit déja tenté ce projet en ouvrant un canal à l'oppoſite du Suakem : & de Suakem au Nil y a trente à quarante lieues ſuivant les Relations des Portugais, qui ne furent point en état d'achever ce prétendu canal, & je ſais qu'ils n'ont pas même

remué

remué un pouce de terre au-delà des Cataractes. Il ne fut plus parlé de cette entrepriſe fatale juſqu'en 1706, lorſque *Teklimanout*, ſoi-diſant Roi d'Abyſſinie, menaça le Pacha qui réſide au Caire, de detruire l'Egypte de fond en comble par l'épuiſement du Nil. (*a*) Il étoit aiſé à cet Abyſſin de menacer de la ſorte un Turc; mais il lui eût été très-difficile d'en venir à l'exécution.

Ce n'eſt pas à l'oppoſite de Suakem, comme les Portugais l'ont cru, mais plus vers le Sud, ſous le dix-huitiéme degré, que le terrain s'incline continuellement juſqu'au rivage de la Mer Rouge, & c'eſt-là qu'on pourroit amener les eaux de l'*Aſſabo-ras* ou du *Tacaze*, qui ſe décharge maintenant dans le Nil, & le Nil même pourroit être forcé au point qu'il couleroit vers l'Orient, comme il coule vers le Nord; mais il faudroit pour cela faire des ouvrages vraiment prodigieux qui ne rapporteroient jamais ce que leur conſtruction auroit coûté, & ce que coûteroit encore leur entretien: car les peuples de l'Ethiopie n'auroient rien gagné en abimant totalement l'Egypte, & s'ils ne vouloient avoir qu'une communication avec le Golfe Arabique, il ſuffiroit de rouvrir le canal qu'avoient fait jadis les déſerteurs, & qui eſt à préſent à ſec, puiſque cette dérivation ne paroît point ſur la carte de Mr. Niebuhr, & elle n'eſt placée qu'idéalement ſur la Carte de M. d'Anville.

On a très-rarement vu l'Ethiopie & l'Egypte ſous une même domination: mais ſi ces deux contrées obéiſſoient à la fois à un ſeul Prince, on pourroit par le moyen des digues & écluſes fournir tous les ans au Nil la quantité d'eau dont il a préciſément beſoin pour bien arroſer toutes les terres depuis

(*a*) Voy. *Continuation du Voyage de Lobo.*

puis Syéne jusqu'à la Méditerranée; de sorte qu'on ne craindroit plus ni les débordements trop foibles, ni les débordements trop forts. Il se perd dans les sables de l'Abyssinie beaucoup d'eau pluviatile, qu'il suffiroit de rassembler dans des réservoirs d'où on la laisseroit écouler à volonté, suivant le besoin que l'Egypte pourroit en avoir. On croit à la vérité, que ces Ouvrages ont été entrepris par les Anciens; parce qu'on trouve fort avant en Afrique des rivieres qui communiquent les unes avec les autres par des canaux lesquels paroissent absolument faits de main d'hommes: mais on ne sauroit dire que jamais les Egyptiens ayent pensé à ce projet, dont ils ne soupçonnoient peut-être pas même la possibilité. Les Prêtres ont su à peu près tout ce qu'on peut savoir sur les causes du débordement du Nil; ils les expliquerent d'une maniere assez satisfaisante à Eudoxe; (*a*) mais quant à la source de ce fleuve, ou ils la reculoient trop vers le Sud, ou ils croyoient que cette source, proprement parlant, n'existe point; ce qui est l'opinion la plus probable: car il s'agit, suivant toutes les apparences, d'une infinité de petits ruisseaux, qui se rassemblent dans les vallées quelques jours après que les pluies ont commencé à tomber dans la Zone Torride; & la source du Nil peut se trouver tantôt dans une vallée tantôt dans une autre, suivant que le vent chasse les nuages, ou suivant qu'ils s'arrêtent au sommet des montagnes: tellement que le Nil vient quelquefois de plus près, & quelquefois de plus loin, mais il ne peut en aucun cas venir des hauteurs qui sont dans l'hémisphere austral, comme les Prêtres paroissent l'avoir cru.

Ce que nous avons dit jusqu'à présent du Gouver-

(*a*) Plutarque *in Placitis Philosoph. Lib. IV. Cap.* 1.

vernement de l'ancienne Egypte, peut suffire pour en donner une idée assez précise ; mais il faudroit s'engager dans beaucoup de discussions, si l'on vouloit également indiquer quelle a été la politique de ce Gouvernement à l'égard des peuples dont il avoit ou à craindre ou à espérer. En général, les Egyptiens ne paroissent pas avoir entendu cette partie: ce fut, par exemple, une faute énorme du Pharaon *Amasis*, de n'avoir pas fait secrettement d'alliance avec les Arabes, lorsque la puissance de Cyrus commença à faire trembler l'Asie ; puisque les Anciens eux-mêmes ont observé que, si les Egyptiens eussent été étroitement unis avec les Arabes, jamais Cambyse n'auroit pu pénétrer jusqu'à l'isthme de Suez. Une faute plus énorme du Pharaon *Psammétique* fut de confier la défense de l'Egypte à des troupes étrangeres, & d'y introduire différentes colonies formées de la lie des nations: on pouvoit ouvrir ce pays sur la Méditerranée aux navires de la Grece: mais il ne falloit point admettre les Grecs mêmes dans différents cantons du *Delta*. Les Egyptiens avoient deja chez eux trop de peuplades étrangeres, qu'ils laissoient vivre en corps & suivant leurs loix nationales ; ce qu'il ne faut jamais permettre. Une de ces peuplades formee uniquement de Phéniciens occupoit un grand quartier de Memphis: on trouvoit un corps d'Arabes sédentaires à Coptos, sans parler des Bédouins, dont on ne put point toujours arrêter les courses, comme on le voit par le contrat qu'on avoit fait avec eux, & par la grande muraille de Sésostris, laquelle ne servit jamais à rien. Les Arabes sédentaires de Coptos faisoient une espece de trafic, & envoyoient quelques denrées jusqu'à cette ville qu'on appelloit l'*Arabie Heureuse*, qui n'a sûrement été qu'une ville, & non une contrée, comme l'Auteur du Périple de la Mer Erythrée le dit d'une façon

posi-

positive. Ainsi, quand les Ptolémées firent eux-mêmes directement le commerce des Indes, il n'y eut plus d'Arabie Heureuse ; & l'endroit, qu'on avoit désigné sous ce nom, fut rasé totalement par les Romains.

D'un autre côté, les Ethiopiens avoient un Etablissement dans la haute Egypte : les Africains Occidentaux, que je crois avoir formé la Tribu détestée, vivoient en troupes vers *Racotis* & sur le terrain qu'on prit pour bâtir Alexandrie : les Juifs avoient été fixés aux environs de la petite cité d'Hercule, que nous avons prise pour *Avaris*, que quelques Savants veulent chercher dans l'Arabie pétrée vers l'endroit où l'on découvre beaucoup de Monuments Egyptiens. (*a*) Je ne parlerai point de l'Etablissement des Babyloniens, au-dessous de Memphis ; puisqu'il ne fut, selon toutes les apparences, formé qu'après l'invasion de Cambyse. Et ceux, qu'on a pris pour des Babyloniens, étoient plutôt des Persans, qui avoient dans cet endroit le seul Pyrée qu'on ait jamais vu en Egypte. Les Anciens ont encore fait mention d'une troupe de Troyens fugitifs, que les Egyptiens reçurent également chez eux, & qu'ils fixerent dans le voisinage des grandes

(*a*) Ils prétendent qu'*Avaris* soit la même ville, que Ptolémée, Etienne & le catalogue des Evêchez placent en Arabie sous le nom d'*Avara*, & qui est appellée *Avatha* dans la *Notice de l'Empire* de l'édition de Basle de 1552, où le texte est plus correct qu'en aucune autre. Mais ce sentiment ne peut être fondé que sur une ressemblance de nom. Il a été démontré par plus de vingt exemples, que le Juif Josephe a commis des fautes énormes qui sont relatives à la Géographie de l'Egypte : or je crois qu'il a confondu le canal Bubastique avec la bouche Tanitique, & que cette confusion a empêché de retrouver *Avaris* dans *Séthron*.

des carrieres à l'Orient du Nil. Mais je ne puis m'empêcher de regarder comme une fable tout ce qu'on dit de ces prétendus Troyens, & il s'agit ici de quelque autre Nation, dont l'Hiſtoire eſt ſi confuſe que je n'entreprendrai point de l'éclaircir.

Outre ces étrangers dont on vient de faire mention, on trouvoit en Egypte des Cariens & des Ioniens, qui poſſéderent d'abord vers le bras Péluſiaque des terres abandonnées vraiſemblablement par les *Calaſiris* & les *Hermotybes*; mais depuis on les mit en garniſon dans la Capitale même, d'où ils ne ſortirent plus que pour aller combattre Cambyſe, qui diſperſa cette Milice, que les Pharaons avoient employée dans beaucoup d'expéditions, & il eſt croyable qu'ils employerent également les Phéniciens qui demeuroient à Memphis, lorſqu'ils voulurent avoir une Marine, dont l'établiſſement ne remonte point au-delà du régne de *Pſammétique*, que quelques Chronologiſtes font monter ſur le trône en l'an 673 avant l'Ere vulgaire.

SECTION X.

Conſidérations ſur le Gouvernement des Chinois.

Comme les Scythes ont été de tout temps inquiets, ennemis de la paix; les premiers chefs, que les vieillards avoient choiſis pour conduire les peuplades, les entraînerent d'une expédition en une autre. On avoit toujours la guerre, & il fallut, par conſéquent, auſſi avoir toujours des Caciques ou des Capitaines, qui parvinrent bientôt à l'indépen-

dance: ils transmirent l'autorité à leurs enfants, ou se nommerent des successeurs sans consulter la Horde. Voilà pourquoi on n'a jamais vu les Chinois en corps élire un Empereur, lors même que la famille Impériale s'est éteinte dans la branche masculine: voilà encore pourquoi aucun Législateur de la Chine n'a eu assez de pouvoir pour régler l'ordre de la succession dans la Maison régnante. Et cependant c'est par-là qu'il falloit commencer pour arrêter les premiers progrès du Despotisme, qui alla toujours en augmentant jusqu'au régne de *Schi-chuandi*. Ce Prince dissipa l'ombre de l'ancien Gouvernement féodal, en réunissant toutes les Provinces sous son autorité immédiate. Ce fut dans ces temps où la Chine étoit divisé en un grand nombre de petits Etats, qu'on fit dans quelques-uns des réglements fort sages & des loix qui ont été depuis altérées & refondues dans la constitution générale de l'Empire. Parmi les Souverains indépendants, on vit des hommes réellement respectables, qui aimoient la vertu & qui la pratiquoient: ils crurent que personne n'étoit plus digne de leur protection que les gens de lettres, & comme on ne pouvoit alors se faire quelque réputation dans les Sciences réelles, on tâcha de briller par des Ouvrages de Morale, qui n'exigent point tant de connoissances acquises, & Confucius brilla beaucoup dans le petit Royaume de *Lou*, où il fut même premier Ministre. S'il renaissoit aujourd'hui, il ne seroit peut-être pas Mandarin du neuviéme ordre: car plus le Gouvernement d'un pays devient absolu, & plus l'élévation d'un homme y dépend du hazard. Si la Chine n'avoit point été partagée en tant d'Etats différents, elle ne seroit jamais devenue ce qu'elle est: car les Empereurs Despotiques, qui suivirent *Schi-chuandi*, confierent presque toujours les premieres dignités & le gouvernement des Provinces à des Eunuques, qui

qui ne furent jamais des hommes capables de concevoir de grandes choſes, ni de les exécuter. Et ils ſeroient encore aujourd'hui dans les premiers emplois, ſi les Tartares ne les euſſent chaſſés, après avoir profité de leur trahiſon & de leur crédit pour envahir l'Empire que les châtrés leur livrerent autant qu'il fut en eux. Et cet Empire étoit alors dans un fort mauvais état: de redoutables bandes de voleurs pilloient les Provinces, & une garniſon de ſoixante mille hommes qu'on avoit jettée dans Pékin, ne put défendre cette Place contre les brigands. Quoique le déſordre fût preſque général, les Mongols avoient trouvé la Chine encore bien plus délabrée au treiziéme ſiecle, lorſque *Koublai-Kan* travailla avec une ardeur inconcevable à la rétablir: non-ſeulement il fit redreſſer les bourgades que les Chinois avoient ſi mal défendues contre les Généraux de *Gengis-Kan*; mais il en bâtit encore de nouvelles, ſans parler de Pékin qui eſt ſon ouvrage, & où il fixa le ſiége de l'Empire par des motifs de politique que les événements ont juſtifiés. Il eſt vrai que ce Prince avoit eu un Chinois pour précepteur dès ſa plus tendre enfance; mais quand il fut homme, il vit clairement que, ſans le ſecours des Savants & des Artiſtes étrangers, il ne pourroit exécuter aucun projet utile, & voilà ce que les Tartares Mandhuis ont vu tout de même.

Il faut obſerver que la Chine eſt plus gouvernée par la police que par les loix; & ſans une autorité abſolue de la part de ceux qui gouvernent, il ne ſeroit point poſſible de contenir une ſi immenſe étendue de pays ſous le pouvoir d'un ſeul homme; mais au moyen d'une autorité abſolue, cela eſt ſi facile que les Tartares, qui ſavoient à peine lire & écrire lorſqu'ils prirent la Chine, la gouvernent aujourd'hui beaucoup mieux qu'elle ne l'a jamais été par les Chinois mêmes, qui n'avoient à main-

tenir que leur propre pays, tandis que les Mandhuis doivent, outre la Chine, maintenir encore les deux Tartaries.

Les principaux reſſorts de ce Gouvernement ſont le fouet & le bâton: il n'y a pas de Chinois, il n'y a point de Tartare, qui puiſſe s'y ſouſtraire. *L'Empereur*, dit le P. du Halde, *fait quelquefois donner une baſtonnade à des perſonnes de grande conſidération, & enſuite les revoit & les traite comme à l'ordinaire.* (*a*) Or on en agit ainſi dans tous les Etats Deſpotiques de l'Aſie, ſans en excepter un ſeul. Des eſclaves peuvent être à chaque inſtant outragés de mille manieres différentes; mais ils ne ſauroient jamais être déshonorés, parce que cela eſt contre la nature des choſes.

A la Chine tous les ſoldats ſe mettent à genoux dans le camp, ou ſur la place de parade, dès que le Général paroît: à de tels hommes on peut tout ôter, hormis l'honneur. Cependant les Chinois s'imaginent que la forme de leur Gouvernement a eu pour modele l'autorité paternelle; mais ils ſe trompent, comme on voit, beaucoup; & cette idée ne leur ſeroit jamais venue, ſi leurs Moraliſtes ou leurs Légiſlateurs avoient pu déterminer juſqu'où l'autorité paternelle doit s'étendre. Mais ceux, qui ont d'abord trouvé le Deſpotiſme dans chaque famille, ont été enſuite moins étonnés de le trouver dans l'Etat. Et les Princes ont profité de cette diſpoſition des choſes, & de cette fauſſe Morale, pour introduire une ſoumiſſion ſervile, qu'on a confondue très-mal à propos avec la ſubordination politique. Ainſi le ſecret de ce Gouvernement conſiſte ſurtout à ne jamais porter aucune atteinte, à ne mettre jamais aucune borne au pouvoir que les peres s'y arrogent

(*a*) *Deſc. de la Chine. Tom. II. p. 157.*

rogent ſur leurs enfants, qu'on n'oſeroit vendre ni en Perſe, ni en Turquie, ou de tels marchés ſeroient déclarés nuls. Et ſi l'on vouloit s'y prévaloir du Code de Juſtinien, dont on a une Traduction Arabe fort fidele, les Cadis jugeroient ſuivant le Droit religieux ou canonique: car ils ne ſe ſervent du Droit Romain que dans les cas que le texte ou les gloſes de l'Alkoran n'ont pas décidés. A la Chine, au contraire, on n'a jamais débattu la validité de ces contrats, parce qu'on ſait bien d'avance qu'ils ſont légitimes, & le Magiſtrat prêteroit main-forte pour faire enlever l'enfant, qui vendu par ſon pere ſe ſeroit réfugié chez ſon oncle.

Ceux, qui ont voulu ſoutenir en Europe que la Conſtitution politique de la Chine n'eſt point deſpotique, étoient extrêmement mal inſtruits; & c'eſt envain qu'ils diſent qu'on y a des Tribunaux pour décider les affaires; puiſqu'il y a des Tribunaux ou Divans dans tous les pays deſpotiques de l'Aſie. Et voudroit-on qu'un ſeul homme décidât toutes les conteſtations qui s'élevent dans une contrée ſix fois plus grande que l'Allemagne?

Les Gouverneurs des moindres bourgades ont droit de *pent-ſé*, c'eſt-à-dire, droit de battre, ſans que ceux qui ont été battus puiſſent s'en plaindre.

Tous les *Tſong-tou* & tous les Vice-Rois ont droit de vie & de mort, ſans que leurs arrêts aient beſoin d'être ſignés par l'Empereur ou viſés par une Cour ſupérieure: ce qui ſeroit même impoſſible, puiſqu'ils procédent quelquefois à des exécutions momentanées, ſans avoir obſervé aucune formalité de Juſtice. On ſpécifie, dans leurs inſtructions, les cas où ils peuvent d'abord faire

mettre à mort les coupables ou ceux qui passent pour tels. (*a*)

C'est précisément parce qu'on a spécifié de certains cas, qu'il n'y en a aucun d'excepté: car les *Tsong-tou* & les Vice-Rois peuvent aisément convaincre les morts, de révolte, d'insurrection & de crime de léze-Majesté, dont il y en a tant d'especes différentes à la Chine, où les Juges ne font point le procès au coupable suivant la méthode adoptée dans les pays les mieux policés de l'Europe; car en ce cas ils devroient envoyer à Pékin les actes de la procédure, mais ils n'y envoient que leur sentence, qui n'est souvent conçue qu'en trois ou quatre lignes, comme on a dû l'observer en lisant l'arrêt prononcé contre les deux Missionnaires qu'on étrangla dans la Province de Nan-Kin.

Sous le Gouvernement Chinois les Empereurs ne sortoient presque jamais de leur palais, & lors même qu'ils sortoient, personne n'osoit, sous peine de mort, les voir passer, & on faisoit alors une espece de *courrouc* comme en Perse. Tous les Despotes de l'Orient se renferment de la sorte, & il seroit impossible de décrire les maux que ce funeste usage a produits dans tant de contrées de l'Asie, où les Chinois sont les seuls qui aient tâché d'y remédier en envoyant dans les Provinces des Visiteurs, qui peuvent examiner la conduite des *Tsong-tou* & celle des Vice-Rois; ce qui les tient plus ou moins en respect. Mais lorsque les Vice-Rois & les *Tsong-tou* étoient Eunuques, on fermoit sou-

(*a*) L'*Empereur accorde au* Tsong-tou *& même au Vice-Roi l'autorité de punir, sur le champ, de mort les coupables.* Description de l'Empire de la Chine, Tom. I. pag. 6.

souvent les yeux sur leurs exactions, parce que l'Empereur héritoit d'eux. C'est surtout cette infamie qui a révolté les Tartares: ils n'ont pas voulu être héritiers d'un châtré aux dépens du peuple, & ils font gouverner les Provinces par des hommes.

D'un autre côté les Empereurs de la Dynastie précédente avoient confisqué beaucoup de terres, qu'on réunissoit au Domaine, & dont on négligeoit ensuite la culture, de façon qu'elles restoient entiérement en friche. Le nombre de ces fonds s'étoit tellement accru, que les Tartares ne voulurent point ôter un pouce de terre aux Chinois, lors de la conquête: car ils trouverent que les Domaines, les appanages & les fonds incultes étoient plus que suffisants pour faire un établissement honnête à chacun de leurs soldats, rangés alors sous huit bannieres, dont la force effective peut avoir consisté en 75 à 80 mille hommes, sans compter les femmes, les enfants, & les Mandhuis qui vinrent de la Tartarie lorsque la conquête fut achevée, & qui prirent également des terres.

On parle quelquefois fort improprement dans les Relations, lorsqu'on y donne le nom de Tribunal à de certaines Intendances de Pékin, qui veillent aux affaires particulieres du Prince. Le prétendu Tribunal des bâtiments est, comme on le voit, un bureau qui a l'inspection sur les meubles du palais, sur les manufactures possédées immédiatement par l'Empereur, & sur les constructions qu'il ordonne. Or il y a de tels bureaux dans tous les Etats absolus de l'Asie, & c'est ce qu'on nomme les Chambres ou les Desters à Constantinople & à Ispahan.

Le Tribunal des Mathematiques n'a jamais porté ce nom que dans les Relations des Jésuites François: c'étoit sous le Gouvernement Chinois un College, qui indépendamment de la composition du

Calendrier, devoit déterminer, suivant les principes de l'Astrologie Judiciaire, les jours où le Souverain pouvoit vaquer à de certaines affaires: on fixoit même superstitieusement, & on le fait encore, le jour auquel ce Prince devoit labourer suivant l'institution de *Ven-ti*. Par-là on voit que la Cour de la Chine a presque les mêmes étiquettes que la Cour de Perse, où des Astrologues gagés ont de tout temps réglé les actions de l'Empereur, avec cette différence, que le jour où il devoit manger avec les laboureurs en habit de payſan, avoit été fixé par la Religion des Mages, & non par l'Astrologie.

Les anciens Chinois avoient donné le nom du Ciel, celui de la Terre, & celui des quatre saisons aux six grands colleges de la Cour; & c'est le college de l'Automne, auquel on adresse maintenant les affaires criminelles; de sorte qu'il faut bien distinguer ce Divan, qui est un véritable Tribunal, d'avec les bureaux d'Intendance.

Il n'y a rien de plus révoltant dans la Jurisprudence criminelle des Chinois, que l'usage emprunté des Scythes, & par lequel on punit les parents du coupable jusque dans le neuviéme degré: quoique leur innocence soit avérée, quoiqu'elle soit au-dessus de tout soupçon.

Le mari est d'abord responsable des actions de sa femme, & des actions de ses enfants. A la mort du pere le fils ainé doit répondre de la conduite de ses cadets: on les traine tous également au supplice, ou on les enveloppe dans la même disgrace; tandis que leurs sœurs sont réduites sans miséricorde en esclavage.

Au commencement que j'étois à Pékin, dit le P. Amiot, cette rigueur me parut extrême: mais depuis que j'ai observé, ajoute-t-il, qu'il n'y a que la crainte & l'intérêt qui fassent agir les Chinois,

nois, cette rigueur m'a paru raisonnable & nécessaire. (*a*)

Mais autre chose est de parler suivant les principes d'un Gouvernement despotique, & autre chose est de parler suivant les principes de l'équité & du Droit Naturel, dont le P. Amiot ne s'est point du tout soucié, parce qu'il avoit vécu dans une Société où l'obéissance n'étoit que trop dégénérée en une soumission aveugle.

On ne peut en aucun cas, ni par aucun motif, punir l'innocence. Et alléguer la nécessité au défaut de la Justice, c'est renouveller une ancienne maxime de Tyrannie, qui a fait frémir les hommes dans tous les Etats de l'Europe.

Ce qui est nécessaire au Despote, ne l'est pas au peuple.

La crainte servile qui dirige les actions des Chinois, est une conséquence de leurs institutions. Et en effet, qui ne craindroit point, là où l'innocence elle-même n'est point en sûreté?

L'Empereur *Ven-ti* voulut abroger la loi Chinoise, qui punit toute une famille à cause du délit particulier de l'un des membres. Là-dessus on dit à ce Prince, si vous voulez régner sur des hommes, abrogez la loi; mais si vous voulez régner sur des esclaves, conservez la loi: & elle a été si bien conservée qu'elle subsiste encore dans l'instant que j'écris, sans avoir rien perdu de sa force.

Les Philosophes de l'Antiquité ont prétendu que, suivant le droit rigide, le supplice ne peut même déshonorer les descendants du coupable justement puni. Et Platon n'admet qu'un seul cas où cela doit être: quand le bisayeul, l'ayeul & le pere d'un homme,

(*a*) *Art Militaire des Chinois, pag.* 27.

me, dit-il, ont été successivement convaincus d'un grand crime & mis à mort; alors, ajoute-t-il, cet homme-là doit être infame & incapable d'exercer un emploi dans la République: car il s'agit d'une race perverse, que trois supplices & quatre générations n'ont pu corriger.

Je parlerois plus sérieusement de ce cas imaginé par Platon, s'il n'étoit extraordinaire, & il n'y en a peut-être point d'exemple depuis l'origine des sociétés politiques.

Si c'étoit, suivant les Philosophes de l'Antiquité, une injustice très-grande de noter d'infamie ceux qui ne sont point coupables; on peut concevoir que c'est une barbarie & une atrocité de les punir de mort.

Quand toute une famille Chinoise a été extirpée ou éteinte par la main du bourreau, l'Empereur en confisque les possessions, & c'est à son profit particulier qu'on vend les personnes du sexe, qui étoient apparentées au coupable ou à celui qui a été déclaré tel. Or, on a vu que cela étoit à peu près de même chez les Scythes, dont parle Hérodote; mais je n'ai pu découvrir si cet usage avoit été également adopté par les Souverains indépendants de la Chine, qui succédèrent à tous ces petits Kans, qu'on sait avoir fait entre eux des guerres continuelles, pendant lesquelles on ne put penser à perfectionner les loix; mais les Souverains indépendants réglerent beaucoup mieux leurs Etats respectifs, & Confucius, si tout ce qu'on dit de lui est vrai, n'eût probablement pas permis qu'une famille du Royaume de *Lou* eût été condamnée à mort pour la faute d'un seul homme.

Aucun peuple de l'Asie n'a une Torture extraordinaire, qu'on puisse comparer à celle des Chinois, qui enlevent la peau avec la chair par aiguillettes sur le corps de l'accusé, jusqu'à ce qu'il avoue ce

que

que souvent il n'a pas fait. Comme on se servoit jadis dans ce pays de différentes especes de mutilations, quelques juges représenterent à l'Empereur *Ven-ti*, que ceux auxquels on coupoit les jambes jusqu'à l'inflexion du genou, en guérissoient rarement; & que quand même ils guérissoient, leur état étoit plus cruel que la mort: là-dessus ce Prince, dont je ferois ici l'éloge, s'il n'avoit eu la foiblesse de prendre le breuvage de l'immortalité, abolit toutes les mutilations par un édit, qui fut en vigueur, comme la plupart des édits le sont à la Chine, c'est-à-dire du vivant de ceux qui les ont publiés. Mais depuis on recommença à imprimer des marques noires sur le visage, & à couper le nez. Et il faut dire ici que c'est de ce supplice que provient cette admirable industrie des Chinois, qui savent faire des nez artificiels, & les appliquer avec tant de subtilité qu'on y a été trompé. Quant aux stigmates ou aux marques noires, rien ne leur coûte moins que de les effacer au point qu'il n'en reste pas de trace; quoiqu'on les imprime avec un fer ardent ou par la ponctuation de l'épiderme. Ce n'est point que les brigands se mettent beaucoup en peine de leur honneur, lorsqu'ils font disparoître ces caracteres; mais sans cela il leur seroit plus difficile de faire de nouveaux vols. Ailleurs, dit le P. Trigault, on met des garnisons dans les villes pour les défendre contre l'ennemi: à la Chine les garnisons doivent défendre la Place contre les voleurs. Et il y a, de l'aveu de tous les voyageurs, plus de sûreté pendant la nuit que pendant le jour: les Tartares observent tant qu'ils peuvent une discipline sévere, & un seul soldat Mandhuis conduit mille Chinois avec son fouet, comme un Janissaire gouverne mille Grecs avec son bâton.

M. Porter, qui a tant loué la police des Turcs, &

& peut-être beaucoup trop, (*a*) auroit dû s'appercevoir que cet ordre apparent s'observe dans toutes les villes des Etats despotiques, & qu'il diminue toujours à mesure qu'on s'éloigne des villes, lorsqu'on n'est pas accompagné par quelque membre de la police, qui dans les Gouvernements arbitraires ne peut être confié qu'aux soldats: le Prince n'y a qu'une force.

M. Salmon assure que, suivant les Relations dont il s'est servi pour composer son Histoire, il y a presque toujours dans les seuls cachots de la ville de Canton quinze mille prisonniers. (*b*) Mais il peut y avoir en cela de l'exagération, & il faut bien distinguer les criminels qui se trouvent dans les prisons de la Chine, d'avec ceux qu'on y renferme seulement pour quelques jours.

Lorsque l'Empereur *Schi-chuandi* réunit toutes les Provinces sous son autorité immédiate, il défendit non seulement aux Chinois le port des armes, mais il ne voulut pas même leur permettre d'avoir à la maison un arc ou une flèche: ce réglement encouragea beaucoup les brigands, qui étoient assurés de trouver partout les gens de la campagne sans aucun moyen de défense; de sorte qu'il fallut faire de nouveaux réglements par rapport à tous les cas où il y a du sang versé: car le Législateur suppose qu'on y a fait usage de quelque arme offensive. Quand les Chinois se battent, ils prennent de grandes précautions pour qu'il ne survienne aucune déchirure à leurs vêtements, & pour que l'un ou l'autre ne soit ensanglanté. Le meurtre est puni de mort: mais le meurtrier languit toujours fort longtemps en prison: car si l'on en excepte les circonstan-

(*a*) *Observations sur la Religion & les Loix des Turcs.*
(*b*) *Etat présent de la Chine. Tom. I.*

stances particulieres, où les *Tsong-tou* & les Vice-Rois procédent, comme on l'a dit, irréguliérement, toutes les sentences de mort doivent être signées par l'Empereur ; & on s'est grossiérement trompé, lorsqu'on a soutenu que cette coutume ne s'observe qu'à la Chine; puisqu'elle est établie dans différens Etats despotiques de l'Asie, & principalement en Perse, ainsi que M. Chardin l'atteste. (*a*) Lorsqu'on y réfléchit, il est facile de concevoir que cette coutume tient à la constitution d'un Gouvernement absolu, où les loix n'ont point de force sans la volonté du Prince, qui suppose d'ailleurs qu'un homme lui appartient comme un esclave appartient à son maître. Et il est contre l'essence de la servitude qu'un maître puisse être privé de la possession de ses esclaves sans en être instruit.

Les Rits & la Religion ont eu, comme on peut bien le penser, une très-grande influence sur le Droit Civil des Chinois. Les sacrifices qu'on y fait aux Mânes des ancêtres, font cause qu'un pere ne peut instituer sa fille unique, héritiere universelle. Une telle disposition seroit par sa nature nulle: car c'est un axiôme que la femme ne sacrifie point: ainsi la fille ne pouvant offrir les viandes aux Mânes, il faut que le testateur confie ce soin à un autre. Lorsqu'il y a des enfants mâles, les filles ne peuvent absolument rien hériter: car les freres partagent entre eux à portions égales; & la loi ne les oblige à autre

(*a*) „ Il n'y a en Perse que le Roi seul, qui puisse „ donner sentence de mort, & lorsque le *Divan-béqui* „ trouve à la Cour, ou que la Justice trouve dans les „ Provinces un homme digne de mort, on présente „ l'information au Roi, qui décide de la vie de ce Cri„ minel. C'est-là une coutume constante. " *Description du Gouvernement de Perse. Chap. XVII.*

autre chose, sinon à nourrir leurs sœurs jusqu'à ce qu'elles se marient, & elles se marient toujours sans dot. Ce sont principalement les femmes qui ont été maltraitées dans ce pays, où le Législateur a plus cherché à assurer leur esclavage qu'à assurer leur vie.

Il y a parmi les Chinois différentes especes de servitudes, sans parler de celle qui résulte de la polygamie & de la clôture.

Comme les Tartares étoient esclaves immédiats de leur Kan avant que d'avoir conquis la Chine, ils sont restés ce qu'ils étoient, après la conquête, & leur servitude n'est point fondée, comme on pourroit le croire, sur l'obligation que leur imposent les terres qu'ils tiennent de la libéralité du Prince: car ils peuvent les vendre entre eux, & n'ont plus aucun droit aux fonds aliénés, hormis qu'ils n'aient été acquis par des Chinois, auxquels on les reprend quand on veut, lorsqu'on restitue le prix de l'achat; sans quoi le peuple conquis eût insensiblement retiré tous les fonds d'entre les mains du peuple conquérant. Enfin la conduite que les Tartares ont tenue à la Chine, est quelque chose de réellement surprenant: ils ont fait par une espece de prudence ce que les plus grands politiques auroient à peine osé entreprendre par artifice. Quand Alexandre obligea les Macédoniens à prendre l'habillement des Persans, il n'y entendoit rien: quand les Mongols conserverent leur habillement & laisserent celui des Chinois tel qu'il étoit, ils y entendoient encore moins. On reconnoissoit un Mongol parmi mille Chinois. Les Tartares Mandhuis sont les seuls qui aient fait ce qu'il falloit faire.

Il y a dans ce pays des esclaves nés, & il y en a d'autres, qui, quoique libres par la naissance, ont été vendus de gré ou de force, & dont la postérité reste dans la condition servile. On s'y joue tellement

ment de la liberté, qu'un homme peut s'y vendre encore. Les Chinois ne connoissent pas comme les Grecs & les Egyptiens cette espece d'esclavage, que je nommerois volontiers *Hilotisme*, & où toute une nation en corps sert une autre nation. Cependant le ces eût pu exister à la Chine par rapport aux Mongols, si au lieu de les chasser on eût eu la force de les réduire en servitude; mais il est arrivé par des causes difficiles à concevoir, que les Mongols sont redevenus puissants à la Chine, quoiqu'ils n'y dominent point: & leur nombre s'accroit de jour en jour de même que celui des Mahométans, qui ont parmi eux des esclaves d'une espece particuliere, laquelle choque moins le Droit naturel que toutes les autres: ils élevent plusieurs enfants que les Chinois jettent à la voirie, & ces enfants servent ensuite les Mahométans, dont le joug est fort doux.

La propriété des Chinois seroit à l'abri de beaucoup d'inconvénients, si elle étoit à l'abri des confiscations, lesquelles tombent néanmoins rarement sur les gens de la campagne, qui ont autant de vertus que la populace des villes en a peu: on ne peut leur reprocher ni la mauvaise foi, ni la fourberie, ni le meurtre des enfants, ni la débauche la plus grossiere: car rien n'égale leur retenue, leur sobriété, & leur ardeur pour le travail. Mais s'ils sont moins exposés aux confiscations, ils le sont en revanche davantage aux corvées, qu'on exige avec beaucoup de rigueur comme dans les autres parties de l'Asie.

J'ai lu un Edit de l'Empereur *Suen-ti*, par lequel il dispense des corvées ceux d'entre les payfans qui viennent de perdre leur pere ou leur mere: car il faut laisser à ces malheureux, dit-il, quelque temps pour qu'ils regagnent ce que leur a coûté l'enterrement. Et voilà un bien petit remede pour un si grand mal. La plupart des cultivateurs Chinois n'ont,

com-

comme on sait, ni chevaux, ni bœufs ; & ils travaillent à force de bras les terres qu'ils ont louées des grands proprietaires. (*a*) Or les corvées sont pour de telles gens accablantes par deux raisons: on y perd d'abord, comme le dit l'Empereur *Suen-ti*, un temps précieux: ensuite on excède les travailleurs, qui ne peuvent se faire aider par des bêtes. J'observai, dit Nieuhof, dans le trajet de Canton à Pékin, qu'on forçoit souvent à coups de bâton les payſans Chinois de tirer la barque qui portoit l'Ambassadeur Hollandois; quoique ce Seigneur suppliât sans cesse ces conducteurs d'en agir avec plus de modération envers les laboureurs, qui forment, sans contredit, le corps le plus respectable de l'Empire; & il est triste qu'on ne puisse mettre leurs habitations, lorsqu'elles sont fort éloignées des grosses villes, plus en sûreté contre les voleurs & les vagabonds.

A mesure qu'on avance dans le centre des Provinces, les terres deviennent toujours plus incultes & les villages plus rares; de sorte qu'il n'y a pas la moitié du terrain mise en valeur à beaucoup près, lorsqu'on y comprend les prodigieux cantons qu'occupent les Sauvages, tels que les *Mia-ossé*. Cependant pour qu'un pays puisse se glorifier d'avoir une culture florissante, il faut que les terres, qui rapportent, soient aux terres qui ne rapportent rien, comme 50 sont à 3. Et si l'on en croit les Anglois, ils sont parvenus à établir cette proportion chez eux.

Il ne faut point juger de toutes les Provinces de la Chine par celle de Che-Kiang & de Nan-Kin, qu'on regarde ordinairement comme un terrain abandon-

(*a*) *Eckerberg. Bericht von der Chinesischen Landwirthschaft.*

donné par la Mer ou une alluvion du Fleuve Jaune, qui avoit jadis, à ce qu'on prétend, sa principale embouchure dans le Golfe de *Pet-cheli* à cinq degrez plus au Nord qu'il ne se décharge de nos jours. Le P. Gaubil a parlé assez au long de ce changement dans son Histoire des Mongols, sans vouloir convenir que l'Empereur *Yu* n'a pu conduire le Fleuve Jaune comme on conduit un ruisseau, & cela plus de 2200 ans avant notre Ere; de sorte que je regarde comme une fable grossiere tout ce qu'on en dit dans le *Chou-King*. Quand on jette un coup d'œil sur la Carte, alors il semble effectivement que l'extrême irrégularité dans le cours de ce fleuve, provient des digues qu'on lui a opposées, & qu'il aura rompues pendant une inondation. Si les Chinois ne prennent des mesures plus efficaces que celles dont ils se sont servis jusqu'à présent, le Fleuve Jaune leur occasionnera encore bien des embarras: les courbes, qu'il décrit, sont trop considérables, & s'il est vrai qu'il se soit déchargé originairement dans le Golfe de *Pet-cheli*, il fera de continuels efforts pour y revenir.

Comme les Chinois ont un penchant ou plutôt une passion ardente pour le commerce, l'Empereur *Ven-ti* voulut attacher quelque considération à la qualité des cultivateurs pour les retenir dans les campagnes & les préserver de cet esprit de trafic & de fourberie, qui, comme un mal contagieux, infecta de plus en plus la nation depuis que le Gouvernement devint vraiment despotique sous *Schi-chuandi*. Mais cette considération, que l'Empereur *Ven-ti* imagina alors en labourant lui-même la terre, comme l'avoient fait avant lui d'autres Monarques aux Indes, ne pouvoit en aucun cas contrebalancer un fléau tel que celui des impositions arbitraires & des corvées. Qu'on ôte à l'Agriculture les entraves que la Tyrannie lui a données, & alors elle n'exigera

gera point des récompenses ni des honneurs: elle ira par sa propre force & se récompensera elle-même.

Au reste, ce qui a le plus retenu les paysans de la Chine dans leurs campagnes, c'est qu'ils savent bien que les vexations qu'ils essuyent n'égalent souvent point celles qu'on réserve aux marchands : mais ceux-ci vont toujours contre le torrent, & les obstacles les encouragent. Il en est d'eux comme des Juifs, qui vivent dans les Etats de l'Asie : les avanies continuelles sont un aiguillon de plus qui les pousse dans le négoce: il semble à chaque instant qu'ils devroient y renoncer, & ils n'y renoncent jamais, parce qu'ils achetent à la Cour des protections: & les grandes injustices qu'ils éprouvent, sont réparées par les occasions qu'on leur fournit de faire des gains illicites. Pour expliquer tout ceci, il faut que je cite un passage du Journal de M. de Lange, Agent de la Cour de Pétersbourg à Pékin.

Les Seigneurs de la Chine, dit-il, *chicanent trop les marchands, & leur prennent leurs marchandises sous toutes sortes de prétextes, sans qu'ils en puissent jamais espérer le payement. C'est pourquoi tous les marchands & autres gens de quelque profession lucrative à Pékin, sont accoutumés de se choisir des Protecteurs parmi les Princes du sang & les autres Grands-Seigneurs ou Ministres de la Cour; & par cet expédient, moyennant une bonne somme d'argent qu'il leur en coûte annuellement à proportion de ce qu'ils peuvent gagner, ils trouvent moyen de se mettre à l'abri des extorsions des Mandarins & quelquefois même des simples soldats: car à moins de quelque protection puissante un marchand est un homme perdu à la Chine, & surtout à Pékin, où chacun croit avoir un droit incontestable de former des prétentions sur un homme qui vit de*

de trafic. Si quelqu'un étoit assez mal avisé pour vouloir tenter d'en obtenir une juste réparation par la voie de la Justice, il tomberoit de mal en pis. Car les Mandarins, après en avoir tiré tout ce qu'ils auroient pu, ne manqueroient point à la vérité d'ordonner que les effets qu'on auroit pris injustement seroient rapportés au College; mais il faudroit qu'il fût bien habile pour les faire ensuite revenir de-là. (*a*)

Par la combinaison de toutes ces causes & de beaucoup d'autres, il est arrivé que les négociants riches ou médiocrement à leur aise sont en fort petit nombre, eu égard à cette foule de boutiquiers du dernier ordre & de colporteurs, qui s'entassent dans les principales villes de l'Empire, ou qui courent les foires. Quant au commerce extérieur, on ne croit pas qu'il monte annuellement à cinq millions d'onces d'argent, & dans le cours actuel de Pékin, l'once de ce métal s'évalue à 7 livres 10 sols de France.

Plusieurs Ecrivains ont parlé des revenus de l'Empereur de la Chine, mais d'une maniere si vague qu'on ne doit y faire aucun fonds. M. Salmon ne croit point que tous les revenus de ce Prince soient de vingt-deux millions de livres Sterling; mais on peut douter qu'il entre dans le Trésor Impérial quinze millions de livres Sterling en argent réel: car il ne s'agit point ici des denrées qu'on fournit en nature, & qui se laissent encore évaluer jusqu'à un certain point: mais personne n'est en état d'évaluer les confiscations, qui forment un objet de la derniere importance pour les Princes avares.

Il faut observer que dans tous les Etats despotiques les revenus des Souverains sont beaucoup moindres qu'on seroit porté à le croire, lorsqu'on con-

(*a*) *Pag.* 216 & 217.

considére l'immense étendue des contrées. Le Sultan ne tiroit pas à beaucoup près vingt millions d'écus d'Allemagne de tous les pays de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, qui lui obéissoient avant la derniere guerre. Et les revenus du Grand-Mogol, si prodigieusement exagérés dans quelques Relations, n'ont pu monter au-delà de 185 millions de roupies *Sicca*, & la *Sicca* roupie ne vaut point encore précisément trois livres de France.

Sous le Gouvernement Chinois, les Eunuques avoient introduit tant de désordre dans les finances de l'Empire, qu'on n'a pu jusqu'à présent débrouiller cet affreux cahos. Les Tartares trouverent la plupart des Provinces obérées & redevables au Trésor de sommes si fortes qu'elles ne sont point encore payées, & les Tartares ne pensent plus à les exiger. Les Eunuques ne révoient qu'aux impôts: ensuite ils manquoient de moyens pour les lever: quand le peuple se plaignoit de la ferme du sel, on aboliſſoit l'impôt sur le sel, & on en mettoit un sur le fer. Voici le tableau de toutes ces déprédations inconcevables, tel qu'on le trouve dans un Auteur Chinois, nommé *Che-Kiai*, dont nous emprunterons les termes pour en conserver l'énergie.

„ Sous la Dynastie présente, dit-il, ce ne sont „ qu'impôts, douanes & défenses. Cela est excessif. Il y en a sur les montagnes & dans les vallées: sur les rivieres & sur les mers: sur le sel & „ sur le fer: sur le vin & sur le thé: sur les toiles „ & sur les soieries: sur les passages & sur les marchez: sur les ruisseaux & sur les ponts. Sur tout „ cela & sur bien d'autres choses je vois partout „ *défenses faites.* (*a*)

L'Em-

(*a*) Voyez *Recueil Impérial contenant les Edits & Remontrances &c. traduit du Chinois par le P. Hervieu.*

L'Empereur ne recevoit pas la milliéme partie de ces impôts, que les Eunuques donnoient à ferme; enſuite ils partageoient avec les fermiers, & pour pallier le défaut de la recette ils déclaroient les Provinces redevables de groſſes ſommes, qu'on avoit exigées au-delà du Tribut ordinaire. Ce manege parut horrible aux Tartares, qui n'avoient point encore perdu, comme le dit le P. Amiot, leur bonne foi naturelle; & ils mirent en régie les ſalines & les douanes, hormis celle de Canton, qui eſt auſſi décriée en Aſie que le ſont les douanes Portugaiſes & Eſpagnoles en Europe.

Il s'étoit gliſſé, outre tout cela, un abus dans la perception des taxes affectées ſur les terres, & cet abus étoit ſi ſenſible que l'Empereur *Cang-hi* ne manqua point d'y remédier.

Dans les Républiques & les Gouvernements modérés, ceux qui louent des fonds pour les faire valoir, peuvent ſans inconvénients être chargés de payer la taille; mais dans les Etats deſpotiques le propriétaire doit abſolument payer lui-même, ſans quoi les cultivateurs ſont vexés de deux manieres, & par le propriétaire & par le Souverain. Or cela étoit établi ainſi à la Chine lors de l'arrivée des Tartares, qui ordonnerent que dorénavant les fermiers ne payeroient plus les tailles, qu'on exigea du poſſeſſeur.

Comme la plupart des revenus des Empereurs de la Chine conſiſtent en livraiſons de riz, de blé, de ſoie crue ou œuvrée, de foin, de paille, de tabac, de thé, d'eau-de-vie, il faut bien qu'ils payent à leur tour leurs Officiers en denrées, qu'ils ne peuvent revendre qu'en perdant; & c'eſt de-là que proviennent ces continuelles malverſations dont on les accuſe. L'argent eſt toujours fort rare partout où les Souverains ne reçoivent pas leurs revenus en argent; tellement que la diſette y irrite l'avarice: tandis

tandis que d'un autre côté l'esclavage fomente le luxe: les hommes veulent y paroître grands à mesure qu'on les a rendus petits, & ils sont presque anéantis sous le pouvoir arbitraire; de sorte qu'il leur faut des habits brodés.

La Capitation est un impôt si naturel dans les pays de la servitude, que les Chinois, qui ont murmuré sur tous les autres, ont supporté celui-là assez patiemment; mais les extraits de leurs registres de la Capitation, tels qu'ils ont paru en Europe, sont faux & controuvés; ce que nous avons prouvé jusqu'à l'évidence dans le second article de cet Ouvrage, & on ne répétera pas ici tout ce qui a été dit touchant l'état de la population de ce pays; puisqu'il est certain qu'on ne peut sans exagération la porter à quatre-vingt millions d'ames. Les Tartares ne trouverent dans tout l'Empire que onze millions cinquante-deux mille huit cents soixante-douze familles. Ainsi, pour trouver à peu près le total des habitants, il suffit de quintupler le total des familles, qui ne donne point à beaucoup près cinquante-six millions d'ames. Eu égard à la prodigieuse étendue de la Chine, cette population est sans comparaison plus foible que celle de l'Allemagne, & elle le seroit encore bien davantage sans le climat favorable des Provinces du Sud, qui de l'aveu des Missionnaires renferment bien plus de monde que les Provinces du Nord.

Comme les institutions politiques de cet Empire n'ont point la moindre analogie avec le Gouvernement de l'ancienne Egypte, on n'y a jamais vu ni familles sacerdotales ni familles militaires. Les soldats Chinois, au contraire des *Calasires* & des *Hermotybes*, font le commerce, exercent des métiers, ou cultivent des terres, ainsi que cela s'est pratiqué de tout temps, c'est-à-dire bien des siecles avant

que

que les Tartares eussent assigné des fonds aux huit bannieres des Mandhuis. Si l'on en croit le P. Amiot, la solde de chaque fantassin coûte maintenant à l'Empereur *Kien-long* trente livres de France par mois, dont il paye une moitié en argent, & l'autre moitié en riz: la solde du cavalier est de quarante-cinq livres par mois, dont il en reçoit 22½ en argent. (*a*)

Généralement parlant, l'entretien des Troupes coûte toujours plus dans les Etats despotiques que dans les Etats modérés: cependant on peut douter que l'on paye sur ce pied-là toute la Milice Chinoise, que nous pouvons diviser en cinq classes différentes: la premiere comprend la Cavalerie, qui ne se sert d'aucune arme à feu: car les Tartares, qui entendent peut-être mieux cette partie de la Tactique que toutes les autres, ont jugé que les arcs sont beaucoup meilleurs que les mousquetons, que leurs escadrons ne peuvent employer dans les attaques; tandis qu'ils tirent au galop avec l'arc, comme les Parthes & toutes les peuplades Scythiques: la seconde division comprend les Canonniers & les Arquebusiers: la troisiéme est formée par les Piquiers: la quatriéme par les Fantassins qui se servent de l'arc: enfin viennent ceux qui ne sont armés que du bouclier & du sabre.

Les exercices de toutes ces Troupes si différentes par l'armure, ressemblent à un jeu théatral ou à un ballet figuré dans les estampes enluminées qu'on trouve à la suite de l'*Art Militaire des Chinois*. Le plus plaisant de ces jeux est, sans contredit, celui que font les Fantassins armés de sabres & de boucliers, sous lesquels ils se cachent de façon que les boucliers imitent par leur position la

(*a*) *Art Militaire des Chinois*. *Pag.* 30.

la forme d'une fleur appellée en Chinois *Mei-Hoa;* & pour exécuter cette manœuvre, il faut que cinq hommes ſe couchent les uns ſur les autres à terre. Enſuite ces bouffons contrefont les *Lù* ou les *Loung*, c'eſt-à-dire les Dragons Scythiques, dont toutes les enſeignes ſont chargées: après qu'ils ont été Dragons, ils deviennent Tigres, & ſortent cinq à cinq de deſſous leurs boucliers, comme des Tigres ſortent d'une forêt pour ſaiſir leur proie. Mais ce qui ſurpaſſe tout, c'eſt une manœuvre beaucoup plus forte que celles dont j'ai parlé, & où il s'agit d'imiter la *projection de la Lune qui ſert de bouclier aux montagnes*, ou comme on parle en Chinois, *Yen yue pai-chan tchen.* (*a*) Dans une évolution générale, où les cinq Corps de la Milice ſont employés, on contrefait les quatre coins de la Terre, qu'on ſuppoſe carrée, & la rondeur du Ciel, en mêlant tellement la Cavalerie avec les gens à pied qu'on n'y conçoit abſolument rien, & je crois que le P. Amiot n'y a rien compris lui-même: car il y a bien de l'apparence que les eſtampes qu'il a envoyées de Pékin à Paris, & qui ne méritoient point d'être gravées, ne repréſentent pour la plupart que des manœuvres idéales ou des divertiſſements Militaires.

On n'a pu ſavoir quel eſt le nombre des Troupes que les Tartares entretiennent depuis l'époque de leurs conquêtes: mais ce nombre ne ſeroit point fort conſidérable, ſi on en croyoit l'Empereur *Kien-long*, qui a prétendu qu'un ſeul Tartare Mandhuis peut

(*a*) *Liv. cit. p.* 348.

Je crois que les Dragons des enſeignes Scythiques ont donné occaſion d'appeller Dragons ceux qui ſervent à pied & à cheval, & on dit qu'Alexandre emprunta ce nom des Perſans.

peut commodément défaire dix hommes, bien entendu que ce ſoient dix Chinois, & ſurtout lorsqu'ils ſe cachent ſous leurs boucliers pour imiter la fleur de *Mei - Hoa* ou la *projection de la Lune.*

L'Empereur *Kien - long* ne peut ignorer que la facilité avec laquelle ſes ancêtres s'emparerent de la Chine, provenoit du déſordre presqu'incroyable où les Eunuques du Palais avoient plongé cette contrée; & enſuite du triſte état où les Chinois avoient laiſſé réduire leur Milice nationale: le P. Trigault, qui la vit avant l'entrée des Tartares à Pékin, dit que cette Milice comprenoit le plus vil ramas d'hommes, dont on eût ouï parler de longtemps en Aſie: les uns étoient eſclaves de l'Empereur: les autres étoient eſclaves des particuliers, & ils s'acquittoient tous des fonctions les plus infames: eux ou leurs peres avoient été vendus & réduits en ſervitude à cauſe de quelque crime: on les appelloit des ſoldats; mais c'étoient des brigands. (*a*)

Tous les Magiſtrats de la Chine ſont diviſés en neuf ordres, ſubordonnés les uns aux autres; mais on ne peut alléguer aucun motif raiſonnable de cette inſtitution, qui n'eſt fondée que ſur l'entêtement ſuperſtitieux des Chinois en faveur du nombre neuf.

On a quelquefois parlé en Europe avec admiration de tous ces prodigieux examens, qu'on fait eſſuyer aux Candidats avant que de les admettre à la charge de Mandarin; mais il ſuffit de réfléchir à la nature des caracteres Chinois pour concevoir quelle a été l'ori-

(*a*) *Nulla gens æque vilis atque iners eſt quam militaris apud Sinas..... Maxima pars regia ſunt municipia vel proprii vel majorum ſuorum ſceleribus perpetuam ſervientes ſervitutem. Iidem quo tempore à bellicis exercitationibus vacant, infima quæque officia, bajulorum, mulionum, & inhoneſtiora etiam ſervitia exercent.* EXP. apud Sinas. pag. 100.

l'origine de cet usage. En Europe on peut en moins d'une demi-heure se convaincre si un homme sait lire & écrire. Mais à la Chine, au contraire, cela exige de longues perquisitions : car un Lettré, qui devroit connoître dix mille caracteres, n'en connoîtra souvent que trois mille. Il faut donc le soumettre à bien des épreuves pour savoir jusqu'à quel point il sait lire, jusqu'à quel point il sait écrire, & jusqu'à quel point il peut composer en écrivant : ce qui est très-difficile, lorsqu'on veut composer avec clarté, ce que peu de Lettrés savent, de l'aveu des Missionnaires. Les moindres Négociants de Canton ont ordinairement une petite provision de caracteres qu'ils connoissent par cœur, & qui leur suffisent pour les affaires mercantilles ; mais au-delà ces Négociants ne savent ni lire ni écrire. On a donc dû nécessairement instituer à la Chine les examens dont on a tant parlé en Europe, & qu'on fait essuyer dans tous les autres Etats despotiques de l'Asie, comme en Turquie, où les Cadis & les Imans ne sont point admis, comme on se l'imagine, sans avoir passé par quelques épreuves ; mais l'argent peut rendre les Turcs & les Chinois infiniment plus savants qu'ils ne le sont & qu'ils ne le deviendront jamais. On publie jusque sur les Théâtres de la Chine, dit M. Torren, que les charges y sont vénales & même les places de Mandarins. (*a*) D'un autre côté, le défaut d'écoles publiques est un grand obstacle à l'élévation de ceux qui sont nés sans une fortune honnête, & dont les parents n'ont pas le moyen d'entretenir un précepteur à la maison.

Cette espece d'hommes, qui auroient besoin d'être examinés fort séverement à la Chine, ne le sont jamais. Je parle des Médecins, dont la profession est

(*a*) *Reise nach China, siebenter Brief.*

est abandonnée à tous ceux qui veulent l'embrasser, sans qu'on se mette en peine de savoir s'ils ont étudié leur Art, dont on s'étoit formé une haute idée, dit Morhoff, sur les premieres Relations que les Missionnaires répandirent en Europe; mais depuis que l'Ouvrage de Cleyer a paru, ajoute-t-il, l'enthousiasme s'est dissipé & les enthousiastes ont été couverts de ridicule. (*a*) Il n'y a pas un seul de ces Médecins de la Chine qui connoisse les parties internes du corps humain & qui ait la moindre notion de l'Anatomie. L'Ouvrage de Dionis n'a été traduit qu'en langue Tartare; car tous les Missionnaires ensemble ne purent le traduire en Chinois; & ce livre très-médiocre, très-peu estimé en Europe, ne suffit point pour former un Anatomiste. Enfin les Chinois ont négligé les Sciences réelles au-delà de ce qu'on peut le croire, & leur police par rapport aux Médecins est diamétralement opposée à celle des Egyptiens, qui ont été accusés d'un excès contraire: car, suivant quelques Grecs, ils punissoient de mort ceux qui s'écartoient, dans le traitement des maladies de la regle prescrite par les livres Hermétiques. J'ai dit que, dans les épidémies qui proviennent d'une cause qui est toujours la même, & qui produisent des symptômes toujours semblables, les Egyptiens ont eu raison de prescrire des regles aux Médecins. Il n'y a point de malade qui ne préférât d'être traité arbitrairement par un Docteur habile, plutôt que d'être traité suivant le formulaire Egyptien: mais quand un Médecin est ignorant,

(*a*) *Cleyerus nuper nobis revelavit medica Chinensium mysteria, quæ ubi in lucem protracta sunt, risum potius, quam applausum merentur; ac merito pudorem illis incutiunt, quâ Europeæ Medicinæ objicere non sunt veriti perfectionem Medicinæ Chinensis.* Morh. Polihist. Lib. I. Cap. 2. Tom. II.

rant, alors il n'y a point de malade qui ne préférât le formulaire Egyptien, dont nous parlons d'ailleurs en aveugles: car il faudroit l'avoir vu pour en juger: on croit seulement savoir par un passage d'Isocrate & de quelques autres Auteurs de l'Antiquité, que les Médecins de l'Egypte n'osoient employer des remedes plus violents que ceux qu'ils trouvoient indiqués dans leur Pharmacopée. Quant à la peine de mort, dont parlent les Grecs, elle peut réellement avoir concerné les Oculistes & les Dentistes ou les Chirurgiens qui donnoient, à l'insu du Médecin, des drogues, & outre-passoient mal à propos les bornes de leur Art: car les Egyptiens avoient des loix séveres contre le meurtre; & qu'un malheureux soit assassiné sur son lit, ou sur un grand chemin, cela revenoit, selon eux, à peu près au même.

Parmi ces hommes, que les Relations appellent les Lettrés de la Chine, il n'y a point de Jurisconsultes qui se chargent de la conduite d'un procès, car les Parties doivent paroître elles-mêmes devant le Juge, comme en Turquie & dans tout l'Orient.

On s'est faussement imaginé en Europe que les Chinois entendoient bien la pratique du Droit Civil. Non-seulement ils ne l'entendent point du tout, mais ils n'en ont aucune notion, comme on peut le démontrer évidemment par le témoignage même des Missionnaires, qui ont le plus exalté ces Asiatiques.

D'abord il n'y a pas d'appel d'une sentence quelconque: ce qui choque, comme on le voit, la plus saine pratique du Droit Civil; mais cela est en revanche conforme aux institutions d'un Etat despotique.

„ Si le pouvoir du Magistrat Chinois, dit le „ P. du Halde, est restraint par les Loix dans les affai- „ res criminelles, il est comme absolu dans des ma- „ tieres

„ tieres civiles; puisque toutes les contestations „ qui regardent purement les biens des particu- „ liers, sont jugées par les Grands Officiers des „ Provinces, sans appel aux Cours souveraines de „ Pékin, auxquelles cependant les particuliers, dans „ les grandes affaires, peuvent porter leurs plain- „ tes. (*a*)

Autre chose est de se plaindre: autre chose est d'appeller. On peut se plaindre partout, & même à Tunis & à Maroc; mais on n'y sauroit faire d'appel non plus qu'à la Chine dans les matieres civiles, où il se commet sans comparaison plus d'injustices que dans les matieres criminelles: le juge est rarement corrompu, lorsqu'il s'agit d'un forfait éclatant qui tend à troubler la tranquillité publique: mais il peut être corrompu de mille manieres dans les actions d'intérêt. L'usage d'interdire la voie d'appel aux plaideurs, est d'autant plus mauvais à la Chine, que la procédure y peche contre toutes les regles de la Jurisprudence. Et pour le prouver il suffit de rapporter encore un passage extrait de l'Ouvrage du P. du Halde.

„ Quoique le Gouverneur de la Province, dit-il, „ ait sous lui quatre Grands Officiers; & que les „ Mandarins des Justices subalternes aient toujours „ un & quelquefois deux Assesseurs, les affaires „ toutefois ne sont point ordinairement jugées à la „ pluralité des voix. Chaque Magistrat, grand ou „ petit, a son Tribunal ou son Yamen, & dès qu'il „ s'est fait introduire par les Parties, après quel- „ ques procédures en petit nombre, dressées par les „ Greffiers, les Huissiers & autres gens de Pratique, „ il prononce tel arrêt qu'il lui plaît. Quelquefois „ après

(*a*) *Desc. de la Chine. Tom. I. pag.* 7.

„ après avoir jugé les deux Parties, il fait encore „ donner la bastonnade à celui qui a perdu son pro„ cès. (*a*)

Or voilà précisément la méthode des Turcs, sans qu'on puisse y découvrir la moindre différence. Un seul homme y juge & y décide en une heure plus de Causes que le Tribunal des Trente n'eut pu en décider à Thebes en un mois. Quant à la détestable coutume de ne point recueillir les suffrages, & de battre ensuite les plaideurs, elle n'a pu être imaginée que dans des Etats despotiques, & elle ne peut subsister que dans les Etats despotiques. On gouverne les esclaves par le bâton, & les hommes par la loi.

L'orgueil des Chinois provient de leur ignorance & de leur servitude: car on a trouvé en Asie des peuples aussi orgueilleux qu'eux, quoiqu'ils ne fussent pas plus libres qu'eux.

Leur attachement pour leurs Rits provient de l'éducation qu'ils reçoivent.

Leur attachement pour le pays où ils sont nés, résulte du culte des Ancêtres, dont ils visitent souvent les tombeaux: ils ne croient donc pas qu'il faille beaucoup s'éloigner des tombeaux de ses Ancêtres. L'amour de la Patrie ne peut exister dans un Empire si étendu: on n'aime pas ce qu'on ne connoît point. Lorsque de certains peuples de l'Antiquité n'eurent pour tout domaine qu'une ville, & quelques campagnes autour des remparts, l'amour de la patrie fut parmi eux extrême: ils aimoient ce qu'ils connoissoient & ce qu'ils possédoient. Un Chinois, né à Pékin, ne comprend point la langue que parle un Chinois, né à Canton; & comment des-

(*a*) *Descr. de la Chine. Tome I. pag. 7.*

des hommes, qui ne sauroient se comprendre entre eux, pourroient-ils se croire compatriotes? Cette diversité de dialectes peut être utile au Despote seul: car elle empêche quelquefois les Provinces de conspirer entr'elles subitement. Il n'y a d'ailleurs à la Chine, non plus que dans les autres Etats absolus de l'Asie, aucune espece de Poste à l'usage des particuliers: cette continuelle correspondance allarmeroit trop le Gouvernement; & il paroît par les Relations que l'Empereur doit souvent faire escorter ses propres couriers par des soldats.

Après cela on ne voit rien de plus merveilleux dans la législation de la Chine que dans celle des autres Empires de l'Orient: ils subsistent, parce qu'il seroit bien surprenant qu'il manquât un Usurpateur, lorsqu'il y manque un Souverain. Depuis Cyrus jusqu'à *Kerim-Kan* la Perse a été un Empire, & le sera encore long-temps, hormis qu'il ne survienne quelque révolution physique à laquelle on ne doit point s'attendre.

Une Dynastie Chinoise est-elle précipitée du Trône, aussitôt il se présente un homme pour y monter: on ne donne pas au peuple le temps de se reconnoître: les Provinces ne sont point encore informées, & cet homme est déja sur le Trône: souvent on ne sait point d'où il est venu: souvent on ne sait pas qui il est; on n'apprend tout cela que quand sa puissance s'est affermie. Un cordonnier s'est fait Empereur à la Chine: un cuisinier de Moines s'y est fait Empereur; & nulle part, si nous en exceptons la Dynastie des Mogols aux Indes, il n'y a eu tant de Souverains détrônés, égorgés & empoisonnés, qu'à la Chine, sans parler de celui qui se pendit à l'arrivée des Tartares.

Si l'on avoit pu dans ce pays régler l'ordre de la succession parmi les descendants de l'Empereur, on y auroit prévenu des malheurs épouvantables; mais cela est moralement impossible. Le Souverain ne veut

veut y souffrir aucun frein, & pour régler l'ordre de la succession il faudroit lui en donner un. Les Mandhuis n'ont point à cet égard de meilleures institutions politiques que les Chinois mêmes. L'Empereur *Cang-hi* se joua du sort de ses enfants: quand on les avoit empoisonnés, la Gazette Chinoise annonçoit qu'ils étoient morts d'apoplexie; & par des intrigues du Serrail, qui ne sont pas bien dévoilées, *Yong-Tcheng* parvint au Trône, quoique tous les Astrologues de l'Empire eussent parié le contraire. On ne peut jamais écrire l'Histoire des Empires despotiques d'une maniere satisfaisante & instructive: car c'est dans un lieu aussi impénétrable que le Serrail, que les grandes affaires se décident par des causes qu'on auroit honte de conter, quand même on en seroit bien informé. Les Chinois sont assez fous pour croire qu'il y avoit jadis dans le Serrail de leurs Empereurs une femme, qu'on chargeoit d'écrire l'Histoire de ce qui s'y passoit pour en faire part aux Annalistes de l'Empire: mais jamais personne n'a vu une seule feuille de ces Mémoires auxquels on ne prêteroit d'ailleurs aucune foi, & ils n'en mériteroient aucune, non plus que la Gazette de la Cour, qui a souvent annoncé des victoires, à l'occasion desquelles les Empereurs, dit le Pere Amiot, ont bien voulu recevoir les compliments des grands Colleges; tandis que ces Princes savoient à n'en pas douter que leur Armée avoit été defaite: ce que le peuple & les grands Colleges ignoroient, car il est défendu sous peine de mort à tous les Soldats & à tous les Officiers d'écrire. Le Général y ment, & l'Armée s'y tait.

J'avois entrepris cet Ouvrage pour faire voir que jamais deux peuples n'ont eu moins de conformité entre eux que les Egyptiens & les Chinois, & je crois l'avoir démontré jusqu'à l'évidence; de sorte que je termine ici mes Recherches.

F I N.